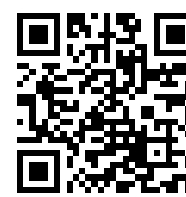
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

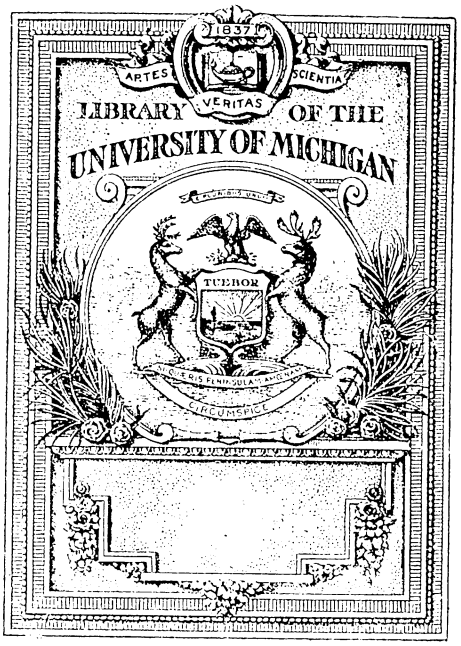
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381178


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-SEPTIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
—
1895

Hosted by Google

Hosted by Google

LA NOUVELLE LOI COMMUNALE

La barrière constitutionnelle n'existait pas pour la réforme de la législation qui règle les élections communales en Belgique. On aurait pu depuis longtemps adopter le principe du suffrage universel pour la commune et la province, et à l'époque où il semblait impossible de réunir dans les Chambres la majorité revisionniste des deux tiers des voix nécessaire pour renverser le cens législatif de 42 fr. 32 c., le parti libéral progressiste bornait son ambition à réaliser ce progrès de l'abolition du cens sur le terrain communal et provincial. Il ne fut pas écouté, car on craignit d'avancer ainsi l'heure de la revision de la Constitution et on ne voulait de cette revision ni en un acte, ni en deux actes, ni en trois actes. Les événements ont déjoué les prophéties; M. Beernaert, chef du gouvernement conservateur, s'est rallié à la revision constitutionnelle; celle-ci a été accomplie. On a donc commencé par le troisième acte et la réforme communale n'apparaît plus que comme un épilogue bâclé.

Certes, la procédure suivie ne fut pas sage et, sans récriminer, l'on est en droit de regretter que l'on n'ait pas tenté tout d'abord une expérience du suffrage universel pour la commune. L'intérêt du parti catholique était de conquérir des sièges dans les grandes villes; il se ralliait à la représentation proportionnelle qui triomphait et qui, admise à la commune et à la province, passait ensuite dans la Constitution le jour de la revision; la représentation proportionnelle, le seul système qui sauvegarde le mérite personnel contre les médiocrités syndi-

383949

Hosted by Google

quées, l'esprit contre le nombre. En ne suivant pas les étapes que commandait la prudence politique, on a permis au parti catholique de repousser la représentation proportionnelle là où ses intérêts la jugent nuisible et de l'admettre là où ses intérêts sont évidemment servis par elle. La barrière constitutionnelle repeinte à neuf empêchera que la contradiction entre la réforme législative et la réforme communale n'aboutisse à bref délai à une nouvelle revision.

Faut-il conclure de ces constatations que le parti catholique a bien joué la partie? Peut-être. A la veille de la Révolution de 1789, on se croyait aussi très habile dans l'entourage de Louis XVI, et Mirabeau a tracé de M. de Calonne ce portrait ressemblant : « On croit trop aisément que vous savez ce que vous comprenez ; que vous comprenez ce que vous écoutez d'un œil spirituel et fin ; que l'on vous décidera facilement à ce qu'on vous a démontré. Ce sont autant d'erreurs. Uniquement occupé d'échapper à la difficulté du moment, de trouver les moyens d'être ministre demain, sans savoir comment vous le serez dans huit jours, vous voulez des expédients et non pas des conseils, des prôneurs et non pas des amis, des louanges et non pas la vérité. » Loin de nous la pensée d'appliquer ce portrait à quelqu'un de nos hommes d'État conservateurs. Nous voulons simplement dire que, dans les crises sérieuses, la suprême habileté, c'est d'être honnête et que les combinaisons les plus adroites en apparence, dictées par l'esprit de parti, peuvent être d'insignes maladresses.

Nous croyons que le principe de la représentation proportionnelle appliqué aux élections législatives eût donné une force de plus à l'esprit gouvernemental dans la défense de l'ordre contre les factieux ; que les majorités au sein d'un Parlement ainsi recruté, si elles sont parfois plus difficiles à réunir, valent au pouvoir un plus grand prestige. Ce qu'on pourrait appeler l'opposition gouvernementale, — l'opposition de Sa Majesté, disent les Anglais, — se rallie au gouvernement dès qu'il s'agit de l'ordre et de la paix publique ou de la défense du pays.

Ce qui est vrai dans l'État est vrai dans la commune, et un

Hosted by Google

bourgmestre bien avisé doit, selon nous, se réjouir d'avoir une opposition dans son conseil communal. C'est un contrôle nécessaire, et sa nécessité justifie la représentation proportionnelle; mais est-ce ainsi qu'en ont jugé le cabinet et sa majorité? Pas le moins du monde. « Mon contrôle est nécessaire dans les conseils communaux où je ne suis pas représenté, a dit le parti catholique; le contrôle du parti libéral et du parti socialiste est tout à fait inutile et nuisible dans les conseils communaux où je suis le maître. » Et, si invraisemblable que cela paraisse, on a trouvé une formule pour faire entrer dans le domaine des faits cette noble pensée.

Pour comprendre la formule, il faut jeter un coup d'œil sur le pays. Dans toutes les grandes communes, sauf Bruges, Courtrai, Alost, Malines et quelques autres de moindre importance, le conseil communal est composé de libéraux avec ici et là quelques socialistes. Si tous les anticléricaux s'unissaient, la situation resterait la même; seulement, il faudrait que cette union eût lieu non seulement entre ceux qui ambitionnent les mandats, mais surtout entre ceux qui les confèrent. Or, il n'en est pas question une minute; les divergences de vues sur les questions essentielles sont trop profondes.

La lutte entre les libéraux et les socialistes étant certaine, il suffit qu'une liste catholique surgisse pour qu'aucun candidat n'obtienne la majorité au premier tour de scrutin. La loi supprime dès lors le ballottage, autrefois nécessaire, et répartit les sièges entre les trois partis d'après les principes de la représentation proportionnelle. Résultat infaillible : des catholiques viennent prendre place dans les conseils communaux de Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, Mons, Namur, Arlon, Charleroi, Louvain, Ostende, Saint-Josse-ten-Noode, Saint-Gilles, Ixelles, Molenbeek-Saint-Jean, etc., qui jusqu'ici leur étaient entièrement fermés.

D'autre part, dans les petites communes, où, en général, le conseil communal est composé uniquement de catholiques, ceux-ci sont assez forts pour emporter la majorité au premier tour de scrutin contre une liste libérale et une liste socialiste. La loi n'applique pas dans ce cas le principe de la proportion-

Hosted by Google

nalité des mandats ; ces conseils communaux resteront homogènes. Une opposition n'est pas nécessaire pour éclairer ceux qui combattent le bon combat et administrent les deniers publics *ad majorem Dei gloriam*.

Le simple exposé de cette loi suffit à en faire justice. Elle est fondée sur deux principes contradictoires, la légitimité et l'illégitimité de la représentation proportionnelle des partis! Sans doute, dans tous les pays du monde, le parti au pouvoir a une tendance à faire des lois qui servent ses intérêts électoraux plutôt qu'elles ne leur nuisent. Mais aussi fort que ceci, c'est nouveau. Nous verrons cependant ce que donnera cette belle habileté. Les conseillers catholiques élus dans les grandes villes, grâce à la représentation proportionnelle, serviront cette grande réforme en remplissant bien leurs mandats; plus ils seront heureux en intervenant dans l'administration de la cité, meilleure sera leur propagande par le fait. Quant à nous, nous sommes tellement partisans de la représentation proportionnelle que, malgré l'exorbitant de la nouvelle loi communale, — qui du reste a le mérite de lui donner un caractère de provisoire, — nous nous réjouissons de cette première introduction du principe dans la législation. Cela est monstrueux... et satisfaisant.

Les autres dispositions de la loi sont beaucoup moins intéressantes. Le vote plural a une nouvelle formule. Il paraît qu'on n'avait pas bien pesé la valeur relative des votes pour la Chambre ; on a commandé une autre balance pour la commune. Pour en discuter les poids, il nous faudrait être capables de déterminer un classement entre les électeurs, et c'est déjà si difficile de classer des élèves de troisième qui ont composé en thème latin! Voilà deux hommes ; quel est le plus intelligent, ou quel est le plus bête? Cela dépend souvent de ce que vous voulez leur demander. Un homme marié est plus sérieux qu'un célibataire, mais s'il entretient une danseuse? Et d'ailleurs, les prêtres sont célibataires. Le suffrage de l'homme marié a encore plus de valeur s'il a un enfant, mais s'il est .....? Enfin, c'est très difficile à organiser le vote plural. Moins modeste, le gouvernement a trouvé une formule; on

Hosted by Google

peut arriver à quatre voix ; il y aura l'électeur solo, le duo, le trio et le quatuor. Nous verrons peut-être un jour un électeur valant à lui seul tout un chœur, comme Albert Lambert fils faisait le chœur antique dans *Œdipe-Roi*. La première idée du vote plural vient de la Comédie-Française.

N'énumérons pas les catégories ; c'est long et ennuyeux. Chacun aura le loisir d'étudier son cas au moment de la publication des listes et fera bien, d'ailleurs, de consulter les bureaux des associations politiques. Qui se croyait duo se découvrira quatuor à sa grande satisfaction ; mon mari répète quatre fois son vote, dira sa femme glorieuse, et les amies de la jalouser.

La loi divise les conseillers en deux séries et la commune est divisée en sections qui sont spécialement représentées, Farringdon Within, Farringdon Without, etc., comme à Londres. Il y a des conseillers supplémentaires élus par les conseils de prud'hommes, dans les communes où il y a des conseils de prud'hommes A côté de la représentation proportionnelle, il y a donc une ébauche de la représentation des intérêts. Double jalon posé Tout cela visiblement demande à être remanié méthodiquement et le sera sans doute après le prochain essai.

XXX.

Hosted by Google

LA DOMINATION FRANÇAISE EN BELGIQUE [1]

L'entreprise était à coup sûr délicate et difficile pour un Français d'écrire un livre sur la domination française en Belgique. Non que le moment actuel fût mal choisi. Au contraire, tout ce qui se rattache à la période révolutionnaire ou impériale n'a jamais attiré davantage la curiosité et les recherches. Mais était-il possible qu'un descendant des « vainqueurs » parlât avec impartialité de ceux-ci et des « vaincus », qu'il comprît les sentiments et les mœurs d'un peuple étranger, qu'il se rendît un compte exact des répugnances opposées à l'assimilation des Belges aux Français? M. de Laborie a su répondre à cette question d'une façon vraiment catégorique. Son livre est impartial envers la Belgique, et peut-être l'est-il parce que l'on y rencontre une évidente partialité à l'égard de certains Français. « J'ai tâché, dit-il dans sa préface, d'apporter à l'examen des affaires religieuses une pleine liberté d'esprit qui n'est peut-être pas inconciliable avec des convictions très arrêtées. » De ses convictions très arrêtées, personne ne doutera; mais de la pleine liberté d'esprit qu'elles lui ont laissée, nous pensons bien qu'en quelques endroits de son livre, à nos yeux du moins, il y aura lieu de se demander s'il ne s'est point fait un peu d'illusion. Pourquoi pourtant nous en plaindre? Si, grâce à sa répulsion pour les procédés révolutionnaires et les tendances despotiques en matière religieuse, M. de Laborie en arrive à sympathiser avec nos grands-pères et à mieux apprécier leur caractère, cela vaut mieux, certes, que de les dénigrer à plaisir comme l'ont fait trop souvent les écrivains français.

(1) Deux volumes, par M. DE LANZAC DE LABORIE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1895.

Hosted by Google

Au demeurant, le livre est attachant, il contient nombre de documents inédits, il trace un tableau relativement bien composé de cette période agitée qui s'écoula de 1795 à 1815. Pour une part, les éléments en sont puisés dans de bonnes monographies belges (1), mais, pour une part beaucoup plus grande, aux Archives nationales de France. M. de Laborie en fait la très juste remarque, aucune affaire de quelque importance ne surgissait sous la domination française sans que les documents essentiels fussent transmis à Paris en original ou copie certifiée. Beaucoup de ces affaires étaient confidentielles de leur nature, et les fonctionnaires français qui les traitaient n'en laissaient point de trace dans les dossiers formés ici. C'est donc à Paris qu'il faut aller chercher les sources vraiment nouvelles, c'est là qu'on les trouve avec le plus de sûreté et de rapidité. Notre auteur y a fait d'amples provisions, ayant souvent la main heureuse, bien qu'il avoue avoir pu passer à côté de documents d'un plus haut intérêt encore. Suivons-le rapidement dans son récit et, laissant aux critiques autorisés de notre pays le soin d'en redresser les inexactitudes éventuelles, tâchons d'en condenser les éléments principaux pour tracer à notre tour une esquisse des vingt années de réunion.

Le 1er octobre 1795, la Convention nationale votait l'annexion de la Belgique à la France. La discussion de cette grave mesure avait pris deux séances de l'assemblée, et Merlin, le rapporteur, avait eu fort à faire pour justifier une mesure absolument contraire au droit des gens. On ne pouvait point, en effet, se prévaloir d'un traité avec l'empereur d'Autriche, légitime possesseur des Pays-Bas, et le vœu des populations, dont se targuait le rapporteur, manquait absolument de spontanéité. Nous en aurions pour preuve, s'il le fallait, le témoignage de Merlin lui-même, qui, si affirmatif et si pompeux dans son rapport, n'hésitait pas à écrire peu après à un collègue : « Indépendamment de ce que la réunion n'a été votée dans aucune partie des Forêts (Liége) et dans presque aucune des départements de la Meuse inférieure (Limbourg) et

(1) Notamment les études fort fouillées de M. PAUL VERHAEGEN.

Hosted by Google

des Deux-Nèthes (Anvers), il se trouve, dans chacun des six autres, beaucoup de communes qui ne l'ont pas votée davantage ». Il aurait pu ajouter que, là où on l'avait votée, on l'avait fait de la façon la plus irrégulière, sous la contrainte des baïonnettes françaises et parfois par la seule voix des soldats républicains. Mais ce n'étaient point là des raisons suffisantes pour faire reculer la Convention. L'annexion était désirée, préparée par la France depuis trois ans, et Merlin, sans s'arrêter autrement dans son rapport aux questions de forme, déclarait, aux applaudissements de l'assemblée, que « la République pouvait et devait, soit retenir à titre de conquête, soit acquérir par des traités des pays qui étaient à sa convenance, sans en consulter les habitants ».

Ainsi décrétée, l'annexion fut bientôt un fait accompli. Le territoire belge fut divisé en neuf départements dont les noms, empruntés, selon la mode de l'époque, à la géographie physique, remplaçaient les vieilles appellations provinciales. On ne fit exception à la règle que pour baptiser le Hainaut du nom de la bataille qui avait, en 1792, illustré Dumouriez (1), et pour donner au Luxembourg le nom de Forêts, presque géographique aussi. Le représentant Ramel, auteur de la division en départements et en cantons, aurait préféré certaines autres dénominations, et il avait été sollicité de créer des départements moins vastes ou différemment délimités, pour donner satisfaction aux ambitions et aux rancunes de certaines petites cités. C'est ainsi que Spa eût souhaité être rattaché au département des Eaux-Minérales, ayant Aix-la-Chapelle pour chef-lieu, au lieu de rester relié à Liége dans le département de l'Ourthe. On passa sur ces vœux intéressés.

L'ensemble des territoires ne fut pas, comme on le pensait, comme le souhaitaient les Belges épris des idées de la révolution, purement et simplement incorporé à la France, pour être régi par les mêmes institutions et les mêmes lois. On en forma une entité séparée, les « départements réunis », auxquels fut

(1) M. de Laborie a choisi pour orthographier le nom de Jemmapes, parfois appelé Jemappes, un moyen terme : Jemmappes. Nous préférons la première orthographe, à laquelle on est du reste officiellement revenu.

Hosted by Google

appliqué un régime tout spécial. Des députés en mission, délégués par la Convention, y remplirent les fonctions de véritables proconsuls. Les premiers furent Portiez (de l'Oise) et Pérès, dont le règne ne fut pas long; Bouteville leur succéda sans mieux savoir qu'eux quelles étaient exactement la nature et l'étendue de ces pouvoirs, mais sachant d'une façon beaucoup plus précise de quelle façon il devait s'y prendre, à défaut d'appointements fixes, pour se procurer sa subsistance et celle de ses amis. Il le savait même si bien qu'à Bruxelles, où il était installé à l'hôtel d'Arenberg, les protestations furent véhémentes et qu'il dut restituer les deux tiers de ce qu'il avait pris. Le détail en est caractéristique : Bouteville avait « prélevé », pendant six mois, 95 livres de sel, 90 de riz, 110 litres d'huile d'olive, 190 de chandelle, 29 de sucre blanc, 80 litres de vinaigre et 160 d'eau-de-vie.

Aux commissaires du gouvernement de la République avait été attribué le droit de désigner les premières autorités locales.

Ce droit était illégal; mais la Convention avait suspendu pour les « départements réunis », par mesure de prudence, la loi confiant aux citoyens l'élection de leurs magistrats. La tâche, du reste, était fort difficile. Rapidement dégoûtés par le spectacle que leur avaient offert les vainqueurs et par leurs abus de pouvoir, c'était à qui, parmi les Belges, se récuserait et déclinerait un mandat quelconque. Les démissions pleuvaient. On avait bien pu recruter les neuf commissaires centraux et trouver pour ces emplois importants des habiles ou des exaltés, comme Frison ou du Bosch, voire des fous furieux, comme ce Bazin, de Mons, qui, dit un rapport du temps, « court les campagnes à la tête d'une force armée qu'il commande lui-même, fait pendant la nuit des visites domiciliaires sans se faire accompagner des agents des communes, donne par là à la malveillance ou à la vérité le droit de dire et d'écrire que sa troupe, en sa présence ou de son aveu, a vidé les caves, consommé les comestibles, volé, pillé les effets ». Mais quand il fallut obtenir des magistrats cantonaux et communaux, des juges, des agents de tout ordre, on se heurta à de terribles résistances.

Hosted by Google

Le commissaire Bouteville en était, dit-il, réduit à des démarches humiliantes pour vaincre l'obstination de quelques hommes qui rougissaient de servir la République, et contraint de prendre ce qui se présentait. De tels choix étaient naturellement loin de ramener les hésitants, aussi fut-on forcé de recourir aux mesures de violence et de décréter contre les récalcitrants des peines de la dernière sévérité. A preuve l'arrêté suivant pris dans le département de l'Escaut (Flandre orientale) : « A défaut par les citoyens appelés à remplir des fonctions publiques de venir, sur seconde sommation, remplir leurs fonctions dans les vingt-quatre heures, il sera placé chez eux deux militaires auxquels ils donneront la subsistance et le logement et qu'ils payeront en outre à raison de cinq livres par jour. En cas de continuation de refus, les militaires seront journellement augmentés de deux pendant dix jours, nourris, logés et soldés de la même manière. Si, après ce délai, la résistance est toujours la même, lesdits citoyens seront condamnés par forme de police à une amende de 500 livres pour chaque jour de retard qu'ils mettront à se rendre à leur poste. » Bien entendu, de telles dispositions avaient raison des « réfractaires » ; mais, dans leur procès-verbal d'installation, ceux-ci consignaient cette mention : « Tous, à l'unanimité, déclarent n'accepter leur mandat que pour y avoir été contraints par la force majeure. » Ailleurs, à défaut d'indigènes, on investissait de mandats des Français venus à la suite des armées et d'une moralité tout à fait négative. Ce qui se voyait dans les villes se passait bien davantage encore dans les communes rurales, où les répugnances étaient invincibles. Le serment de fidélité à la République et de haine à la royauté, imposé aux plus infimes fonctionnaires, n'était pas fait pour attirer les candidats. L'administration municipale de Péruwelz le disait en termes exprès : « Notre conscience ne nous permettant pas de jurer haine à qui que ce soit, nous donnons notre démission. » Et l'administration municipale de Limbourg, avec candeur, déclarait qu'un tel serment exposerait ses membres aux plus graves dangers personnels si l'empereur d'Autriche rentrait en possession de ses États. On tenta d'allécher les timides en

Hosted by Google

leur promettant un traitement, réclamé énergiquement par les autorités, conforme aux traditions du pays et d'autant plus légitime que la nouvelle organisation contraignait ces agents à de longs, fréquents et coûteux déplacements. Le chiffre de six livres par jour fut généralement adopté. Les uns se l'octroyèrent de leur propre initiative, d'autres l'obtinrent grâce à leurs démarches répétées. La plus grande difficulté fut de le toucher, et l'on dut avoir à cet égard recours à une infinité de moyens directs ou indirects. La palme revint à l'administration centrale du département de la Meuse-Inférieure (Limbourg), qui leva les six livres, payables tous les cinq jours, « sur les plus riches particuliers et les curés des communes dans lesquelles il y a des agents démissionnaires, ainsi que les maisons religieuses des cantons, la répartition pesant particulièrement sur les démissionnaires à raison de leur faculté ». — Jamais on n'avait mieux fait deux coups d'une seule pierre.

Comment aurait-on, au surplus, trouvé les fonds pour payer toutes ces administrations locales quand les administrations centrales avaient à peine de quoi se rétribuer elles-mêmes? Comme don de joyeuse entrée, la République avait imposé aux « départements réunis » une part excessive dans l'emprunt forcé de 600 millions de francs, à titre de « contingent dans les frais de la guerre et de la liberté ». Cette taxe écrasante avait tari la plus grande partie des ressources du pays. La seule petite ville de l'Écluse avait dû payer 77,500 francs, et aucune réclamation n'avait été admise contre la répartition « parce qu'il y en avait trop ». Toutes les sommes requises devaient être payées en numéraire, qui fut aussitôt envoyé à Paris. On avait créé en France des « bons de rescriptions », sorte de bons du trésor, que ce numéraire servit à rembourser partiellement. En Belgique, on solda tout en assignats, que l'on ne reprit qu'au centième de leur valeur nominale dans les caisses publiques. Bientôt même on ne les reprit plus du tout, et les cours atteignirent une progression insensée. On paya, à Bruxelles, 50 livres en papier pour un poireau. Les exactions et les concussions des fonctionnaires rendirent

Hosted by Google

encore la charge plus lourde, et les instructions reçues du gouvernement ne furent pas pour l'amoindrir, puisque la Convention estima que « la richesse de la conquête doit combler le déficit », puisque le Comité de salut public réclama avec instance « tous les renseignements nécessaires pour connaître l'étendue des ressources que la République est en droit d'attendre de la Belgique et pour en assurer le recouvrement », puisque même au Conseil des Cinq-Cents, en 1796, le député Souhait proposa de fixer la contribution annuelle de la Belgique à 100 millions de francs, le cinquième de son revenu. Un peu auparavant, on avait prélevé le « trentième cheval » et cruellement atteint l'agriculture.

Quand on songe que ces contributions extraordinaires et les impositions résultant du nouveau régime fiscal succédaient aux réquisitions des troupes ou ne les empêchaient pas et qu'elles frappaient un pays jusque-là justement réputé pour être l'un des moins taxés de l'Europe, on devine quels sentiments animèrent bientôt toutes les classes de la population. A tout instant, des émeutes étaient sur le point d'éclater, et le recouvrement des impôts ne pouvait se faire qu'avec le concours de la force armée. Ne payait-on pas, l'on vous mettait des garnisaires et la ruine complète succédait à la gêne, quand elle ne résultait pas auparavant déjà de quelque pillage commis par des troupes sans scrupules, suppléant au manque de solde par le vol et la rapine. La vente des biens nationaux donnait lieu à d'identiques scandales, à des actes de pression sans nombre, et le désordre, l'improbité des administrateurs étaient à ce point patents que des propriétés publiques disparaissaient, que des bois, des forêts étaient à peu près anéantis. Toute transaction était devenue impossible sous ce régime anarchique. Le commerce, l'industrie étaient supprimés pour faire place à la fraude et à la contrebande; la sécurité publique était nulle; les maraudeurs et les brigands infestaient le pays, occupant au grand jour des routes sans entretien comme sans surveillance, ayant toute latitude d'opérer dès le déclin du soleil dans des villes sans police, dont la pénurie des administrations avait fait supprimer l'éclairage. Les malfaiteurs n'étaient-ils pas cer-

Hosted by Google

tains de l'impunité devant des tribunaux suspendus en fait et plus certains encore de s'échapper des prisons, sans clôtures et sans gardes pour les détenus de droit commun?

Atteints dans leurs intérêts et leur fortune, les Belges l'étaient aussi dans leurs sentiments les plus chers. Leurs langues natales étaient frappées de proscription, leur culte opprimé ou supprimé, leurs temples méthodiquement dépouillés de leurs trésors artistiques. Des fêtes publiques, auxquelles ils refusaient presque unanimement de s'associer, blessaient leurs traditions et leurs croyances. Le calendrier républicain bouleversait toutes leurs habitudes et paralysait leurs transactions en substituant aux jours anciens de foires et de marchés des dates décadiales qui gênaient tous les travaux des villes et des champs. Faut-il donc s'étonner si leurs sympathies pour la France allaient s'affaiblissant sans cesse? On avait beau s'efforcer de les galvaniser, ces sympathies, et de surexciter l'enthousiasme pour la République par l'organisation de spectacles patriotiques dans les théâtres, les comédiens français, du reste mal ou point payés, n'obtenaient pas un seul des applaudissements dont on couvrait les pièces nationales. Pour aller les écouter, il fallait se parer de la cocarde tricolore, et l'on y mettait peu d'empressement. On leur supprima donc la concurrence des auteurs du cru et bientôt après on ferma les théâtres eux-mêmes. Et les patriotes venus de Paris de s'étonner cependant des lenteurs d'assimilation de ces populations traitées en victimes des hasards de la guerre, de qualifier les Belges de « Vendéens, aristocrates, Autrichiens dans le cœur, égoïstes, ennemis déclarés du système français », — de les taxer de plus en plus lourdement pour les punir de leur esprit rétif et de consommer la ruine d'une contrée naguère riche, peuplée, prospère entre toutes, où maintenant la dépopulation, dans la seule ville de Liége, atteignait 40 p. c., et, dans le pays entier, près d'un sixième.

Qu'on juge si, en présence d'un tel état de choses, la Belgique attendait avec impatience qu'on lui permît d'élire enfin ses administrateurs afin de restaurer l'ordre et la mora-

Hosted by Google

lité publique. Les élections de 1797, puis celles de 1798 furent donc pour elle une cruelle déception. Les listes électorales furent dressées avec un soin jaloux par les agents du pouvoir. Personne n'y fut inscrit sans l'avoir promptement requis et témoigné de son civisme, et encore, l'inscription demandée était-elle souvent refusée. Nobles, émigrés, ou soi-disant tels étaient écartés avec la dernière rigueur. Parmi eux, par exemple, Surlet de Chokier, plus tard régent de la Belgique indépendante, fut rayé dans le Limbourg tout simplement à raison de son nom aristocratique. En vain avait-on réclamé et obtenu du Conseil des Anciens une prolongation du délai d'inscription et une application stricte des lois. Rien n'y fit. Au contraire, la décision des Anciens, mal ou point notifiée, mal appliquée, créa des collèges bigarrés ou doubles, entre lesquels on ne savait se prononcer au moment de se rendre aux urnes. Hésitation bien superflue. Presque partout, la présentation de listes préalables de candidats fut interdite et les choix des collèges furent ensuite soigneusement épurés. Sous les moindres prétextes, voire sans prétexte aucun, les élus furent invalidés et révoqués. Des enquêtes secrètes, faites par des agents délateurs, servirent de base à ces destitutions. Dans dix cantons de l'Escaut (Flandre orientale), tous les élus indistinctement furent invalidés sur les dénonciations de ces agents, déguisés pour la circonstance en inspecteurs des barrières et qui correspondaient avec leurs chefs dans l'argot du métier. En aucun temps, la candidature officielle ne fut plus audacieusement pratiquée.

Tout espoir dut être abandonné d'avoir légalement raison d'un pareil régime. Les protestations les plus justes et les plus vives restaient sans écho; une seule ressource s'offrait, la démission des rares élus échappés à la proscription et qui avaient conscience des sentiments de leurs concitoyens. On eut bientôt fait de suppléer aux vacances volontaires ou forcées. Des commissaires spéciaux, appuyés par la force armée, vinrent prendre possession des municipalités, aux frais de celles-ci. Dans le département des Deux-Nèthes (Anvers), les dépenses inscrites de ce chef aux budgets et soldées par les

Hosted by Google

contribuables atteignirent 200,000 francs. Peut-être, pourtant, ces commissaires coûtèrent-ils moins que les administrateurs réguliers, abusant comme eux de leur autorité, commettant toutes les exactions, concussionnaires, escrocs, convaincus de vols à main armée, tellement privés de considération que le port seul des insignes municipaux était tenu pour un déshonneur, dénués d'ailleurs de toute instruction et brutalisant leurs administrés par fantaisie de parvenu.

Bien entendu, nombre de Français figuraient parmi ces administrateurs et ces commissaires spéciaux. Dans les administrations départementales, la majorité était toujours acquise aux Français, quand ils ne possédaient pas l'unanimité complète. Quant aux commissaires centraux, on conçoit que leur nationalité était presque exclusivement française. Et quels choix on avait faits pour ces hautes situations! A Mons, un jeune homme de 21 ans, Pradier, dirigeait le département de Jemmapes; à Maestricht, Girard, plus âgé, n'était salué par personne. « Sans tenue, sans prestige, flibustiers pressés de faire fortune, déclassés qui s'étaient rendus impossibles à l'intérieur », voilà le jugement général que porte justement sur ce personnel M. de Laborie. Ces administrateurs se battent en pleine rue, mènent une conduite déréglée, trafiquent de leurs emplois pour en tirer tous les profits, obtiennent des dommages-intérêts, quand on les dénonce, de juges de paix moins estimables encore, laissent aller à l'abandon tous les services publics et justifient amplement ce qu'en dit le général Rivaud dans un rapport confidentiel au Directoire : « Ce qui a formé la haine des Belges contre les agents français, c'est l'avidité éhontée, l'immoralité des commissaires du Directoire près des cantons, presque tous Français, et qu'on semble avoir choisi parmi ce que la France avait de plus impur. »

Ce que deviennent en de semblables mains, plus que jamais, les destinées du pays, on le conçoit sans peine. Les impôts restent écrasants et arbitrairement perçus. Le département de l'Escaut (Flandre orientale) est taxé à raison d'une population qu'il ne possède pas, et il en est de même de tous les territoires. Néanmoins, tous les services restent désorganisés faute d'ar-

Hosted by Google

gent. Les travaux publics les plus indispensables ne sont pas entretenus : les digues de la Flandre laissent passer les eaux de la mer, au risque de voir la contrée engloutie; les routes restent sans soins et sans sécurité. On traque « les réactionnaires », mais les chauffeurs et les brigands, peu ou point inquiétés par une police exclusivement politique, infestent de plus en plus les campagnes. La presse est interdite ou supprimée, même préventivement et « pour l'avenir ». Aucun agent n'est payé. Dix, quinze mois de traitement sont dus aux fonctionnaires de tout grade, sauf peut-être aux espions et aux dénonciateurs. L'instruction publique est réduite au néant, et un témoignage non suspect affirme qu'au bout de quinze ans, plus personne n'aurait plus su écrire. Décrétées par les assemblées de Paris, les écoles, les lycées, les établissements d'enseignement supérieur n'existent que sur le papier, manquent de matériel, de professeurs et d'élèves. On en proscrit le flamand et le wallon à l'égal d'une peste morale. La religion, enfin, est sujette à toutes les persécutions dans un pays qui, dix ans auparavant, s'était soulevé à la voix de ses prêtres pour combattre des réformes bénignes s'il en fut.

Dans nombre de localités, les habitants, sentant la nécessité de parer à cette anarchie toujours croissante, s'étaient entendus pour continuer de fait leur mandat aux anciens bourgmestres, gérant la communauté bien plus que les administrateurs légaux. Ailleurs, les gildes, les corporations restent debout, les lois sont éludées, les dîmes continuent à être payées aux ministres des cultes et même les églises restent ouvertes, confiées qu'elles sont, par des agents modérés ou adroitement stylés, à leurs anciens détenteurs, nommés séquestres et rétribués de ce chef. Mais c'étaient les gens calmes et paisibles qui recouraient à ces tempéraments. Sur nombre de points, la révolte éclate, ouverte et terrible; elle n'est jamais complètement domptée. Le roman fameux de Conscience l'a bien dépeinte, cette guerre des paysans, désolant le nord de la Belgique, provoquant des représailles non moins cruelles et, sous prétexte de réparation aux victimes des révoltés, des pillages et des concussions nouveaux et plus odieux encore,

Hosted by Google

des impositions s'élevant, pour trente cantons de la Flandre, à deux millions de francs en espèces. Répression impitoyable que celle-là, joignant aux mesures contre les propriétés les violences contre les personnes, déportant les prêtres, les publicistes et provoquant cette idée, rapidement acceptée en France, de « fonder, à l'exemple des Romains, de véritables colonies françaises dans le pays annexé ».

A la suite de ces cruels événements, les élections de l'an VII furent faites avec plus d'irrégularité encore que les deux précédentes. « Pour provoquer de bons choix », comme le déclare sans vergogne le général Colaud, on arrête préventivement tous les hommes suspects d'hostilité à la République. On fait rentrer de force les nobles dans les villes, afin qu'ils n'influencent pas les habitants des campagnes; on applique avec plus de vigueur que jamais la législation contre les « ci-devant ». On sait que les Belges ont gardé de vives sympathies pour les Autrichiens, que nombre d'entre eux ont des fonds déposés à la Banque de Vienne; il s'agit donc d'empêcher toute manifestation de ces sentiments, et aussi de l'exaspération causée par les premières applications de la conscription, qui font déserter 800 recrues sur 1,200 dans le département de Jemmapes (Hainaut), qui entraînent, par déserteur, une amende de 1,500 francs dont les communes sont rendues responsables, que perçoivent des colonnes mobiles et qu'assure le séquestre mis sur les biens des parents. Peu importe que les phases successives de la Révolution assurent la prédominance des jacobins ou des modérés, que le Directoire succède au Comité de salut public, la Belgique est traitée de la même façon. Ses véritables élus sont invalidés ou révoqués, elle n'a d'autres mandataires officiels que des candidats imposés aux comices, ou que ceux-ci acceptent faute d'honnêtes gens du pays, écœurés de cette succession ininterrompue de mesures oppressives. Aussi traduit-elle avec une précieuse fidélité l'opinion générale cette adresse envoyée au Directoire par l'administration municipale de Mons, composée de républicains dévoués qui disent : « Nous avons cru être moins regardés comme des Français « devenus tels par leur propre volonté que comme soumis par le

Hosted by Google

« sort des armes, car nous avons éprouvé tous les malheurs qui « accompagnent et suivent toujours la conquête... Et comme « si par eux-mêmes ces maux n'étaient pas assez accablants, « on y a ajouté tout ce que ces mesures extraordinaires avaient « de plus terrible dans le mode d'exécution, en chargeant des « individus venus de la France, sans moyens d'existence sur le « sol qui les a vus naître, étrangers aux mœurs, aux coutumes « du pays, dénués de toutes connaissances locales, qui pour la « plupart regardent leurs missions comme des prétextes pour « vexer, en aggravaient le poids par la manière dont ils les « remplissaient et qui, après être entrés dans un état de dénû- « ment absolu, y insultaient à la misère commune par le luxe « scandaleux qu'ils étalaient, ou s'en retournaient chargés des « dépouilles de ses habitants. »

Une « conquête! », avait-on décrété autre chose à la suite du rapport de Merlin?

Au milieu de cette triste situation, le 18 brumaire fit en Belgique une très faible impression. On le jugea avec la même indifférence passive qui avait accueilli le 18 fructidor et le 30 prairial, estimant que ce n'était là qu'une nouvelle métamorphose de l'hydre par laquelle on était dévoré. Trois consuls ou cinq directeurs, pour beaucoup cela n'avait aucune importance. Ce n'est point que le nom de Bonaparte fût inconnu dans nos provinces. Assez de Belges avaient servi brillamment dans les armées d'Italie et d'Égypte qui, fanatiques de leur général, avaient inspiré à leurs familles un peu du culte qu'ils éprouvaient. Mais on avait vu tant de choses que l'on n'osait presque plus attendre un changement heureux que d'une action de la guerre rendant le pays à d'autres destinées. Bientôt ce jugement dut faire place à une appréciation différente. La main du maître se faisait sentir partout. Éclairé par des émissaires intelligents et avisés, comme Crochon, Chenard et Rulhière, dont les rapports offrent encore le plus vif intérêt, Bonaparte avait appliqué en Belgique comme dans toute la France les règles précises et vigoureuses qui rétablirent l'ordre avec rapidité. Des fonctionnaires nouveaux remplacèrent tous ceux qui avaient si tristement géré la contrée. Choisis avec

Hosted by Google

soin, énergiquement dirigés, ils surent inspirer le respect, sinon la sympathie. La plupart étaient des hommes de grande valeur, et le prouvèrent largement. De ces préfets du Consulat et de l'Empire, M. de Laborie en trace d'heureux portraits et montre avec détails les preuves de leur action féconde. Grâce à eux, la sécurité publique fut complète et ne cessa de l'être jusqu'en 1814, la justice fut rendue par des magistrats intègres, les finances municipales furent restaurées, l'instruction publique ne fut plus un vain mot, encore qu'elle laissât toujours beaucoup à désirer, la bienfaisance et la charité reçurent une organisation solide, de grands travaux d'utilité furent entrepris et achevés. Peut-être, pour ne citer que ce fait, est-ce au préfet Pontécoulant que l'on doit le projet primitif des installations maritimes de Bruxelles.

Mais c'est surtout en matière religieuse que la réaction se fit sentir. Bonaparte, dès le début, avait conseillé la plus grande modération à ses agents. Il savait que les premières tentatives faites devant les assemblées législatives en faveur de l'apaisement l'avaient été par les députés belges, avec une habileté et un talent remarqués. Sans s'inquiéter autrement des criailleries de quelques incorrigibles, il laissa donc les églises se rouvrir aux fidèles. Ne préparait-il pas le Concordat, qui consacra la restauration de la religion à laquelle les populations étaient restées invinciblement attachées? De même que les préfets, tous les évêques de Belgique furent des Français, heureusement choisis aussi, et qui organisèrent les choses du culte avec une égale activité. Peu à peu, il devint donc possible, par suite de ces heureux changements, de reconstituer les administrations municipales d'une façon régulière et d'y faire entrer des citoyens honorables et respectés. On vit le marquis d'Arconati, plus tard le comte de Mérode-Westerloo et le duc d'Ursel accepter la mairie de Bruxelles, et d'autres porteurs de grands noms suivre leur exemple. Le premier consul pensa justement qu'une visite en Belgique provoquerait une réception flatteuse, utile à ses desseins et à sa politique. Laeken avait été racheté par lui pour le domaine; c'est là qu'il vint, accompagné de Joséphine et d'une véritable cour, séjourner quelque

Hosted by Google

temps, s'entourant d'un cérémonial qui eût été mal apprécié à Paris, mais que l'on accepta sans difficulté dans un pays essentiellement monarchique. Son activité dévorante, la gloire éclatante qu'il avait conquise dans la guerre et dans la paix lui valurent un accueil enthousiaste dans toutes les villes et surtout à Anvers, où il avait conçu les projets les plus grandioses. Ce fut vraiment la lune de miel du mariage mal assorti contracté en 1795. Hélas! la durée n'en fut pas longue. Toujours un peu défiants à l'égard des institutions électorales, les Belges ne s'étaient guère empressés de prendre part aux premiers scrutins pour la nomination des assemblées départementales et législatives. Néanmoins, les conseils généraux furent bien composés et leurs procès-verbaux, publiés à l'origine, montrent quelle exacte compréhension ils avaient des véritables intérêts du pays. Mais leur langage franc et sincère déplut bientôt à Paris. Leurs délibérations furent tenues sous le boisseau, à l'égal de celles des administrations municipales. On n'hésita même pas à frapper de peines disciplinaires et de révocation les magistrats communaux qui n'exécutaient pas aveuglément les ordres du pouvoir central. Ce fut notamment le cas de Rouppe, maire de Bruxelles, plus tard son premier bourgmestre, pour avoir protesté contre une arrestation arbitraire. Combien n'eut-il pas de pendants! L'ordre était assurément rétabli, mais la liberté avait disparu déjà quand l'Empire fut proclamé en 1804.

Dès lors, l'affection passagère des Belges pour Bonaparte ne fit plus que s'affaiblir. On dut bien s'incliner devant la force des choses et supporter le despotisme, mais on ne négligeait aucune occasion de faire sentir aux Français qu'ils étaient en pays étranger et non en terre sœur. Nulle part ils n'étaient reçus dans les familles ni dans les cercles. A peine un fonctionnaire se présentait-il dans une fête, les assistants se séparaient. Au reste, le ton affecté en général par ces agents n'était guère fait pour attirer la sympathie. Ils manifestaient hautement leur dédain pour les Belges, se gaussaient d'eux en toutes circonstances, les comparaient ironiquement aux princes et princesses de la mode parisienne. Tout ce qui

Hosted by Google

ne venait point de la capitale était pour eux méprisable. A Mons, pour donner à la ville un autre cachet, plus artistique, le préfet Garnier appela de Paris un jeune architecte, dont il est impossible du reste de retrouver une production marquante. On alla si loin dans cette voie fâcheuse que l'empereur gourmanda ses fonctionnaires et leur ordonna de changer de ton. Il entendit conserver à la tête des services des agents français. Sauf un instant dans le département de Jemmapes, en 1812, quand M. de Coninck y fut appelé par promotion, tous ses préfets furent d'origine étrangère. Mais, grand et profond connaisseur d'hommes, il ne laissa point de confier à des Belges, dans ses extensions territoriales, le mandat élevé qu'il leur refusait chez eux. Il s'en trouva fort bien et eut en eux des serviteurs de tout premier ordre. En Belgique, il se borna à conférer aux indigènes les emplois subalternes, de préférence dans l'administration des finances, afin de les rattacher à son régime et de mieux assurer la rentrée des impôts.

On marchait donc d'un pas régulier, sinon fort assuré. « Les Belges n'aiment pas la France, ils n'ont qu'une demi-confiance dans l'ordre des choses actuel », écrivait Pelet de la Lozère, à la suite d'une tournée d'inspection. Le jugement était exact, et il l'était aussi, celui que Regnaud de Saint-Jean d'Angély consigne dans un rapport analogue : « Si les Français n'ont pas dans les Belges des concitoyens bien affectionnés, bien dévoués, ils ont du moins une conquête paisible et assurée ». — « Conquête », encore une fois. Le mot revenait toujours sous la plume des fonctionnaires français.

A en croire M. de Laborie, la grande cause du revirement qui se produisit dans les sentiments des Belges pour l'Empire et pour la France, il faut la chercher dans la politique religieuse de Napoléon. Sa rupture avec le Saint-Siège, l'incarcération de Pie VII, le concile de 1812 et les persécutions qui s'ensuivirent contre les évêques et les prêtres belges auraient surtout déchaîné l'orage. Nous ne nions pas qu'ils y aient contribué, et largement, étant donnée la religiosité des populations. Mais faut-il négliger les autres causes ou ne point leur attribuer une influence suffisante? Et la date de 1809, considérée comme

Hosted by Google

celle où le déchirement prend son origine, ne correspond-elle pas exactement à la fois au conflit avec Rome et à la néfaste politique commerciale qui tarissait toutes les sources de richesse dans notre pays? Insensiblement, celui-ci avait accepté le dur fardeau de la conscription, que les préfets avaient assez habilement transformé en devoir et presque en honneur; mais les « droits réunis » étaient de plus en plus insupportables. De l'avis même des délégués spéciaux de l'empereur, le système économique adopté ne pouvait produire que la ruine, puisqu'il excluait la sortie des produits du sol et interdisait l'entrée des matières premières ou des fabricats de l'étranger. Le blocus continental porta le coup de mort à l'agriculture en même temps qu'à l'industrie et au commerce. De 300 millions de francs sous le régime autrichien, le mouvement des affaires en Belgique était tombé à 30 millions sous le régime impérial. « Il n'y a plus de faillites, écrivait le préfet de Bruxelles; il est vrai qu'il n'y a plus d'affaires. » Sauf à Verviers, les bras étaient sans travail et l'on fermait les fabriques. A Gand, on renvoyait d'un coup treize cents tisserands des manufactures; à Liége, le nombre des pauvres s'était accru de dix à douze mille; à Bruxelles, six mille ouvriers étaient congédiés. Cependant, le prix des denrées avait doublé, puisque tout ce que l'on se procurait provenait en majeure partie de la contrebande, merveilleusement organisée. Les opérations des contrebandiers s'effectuaient presque au grand jour, elles faisaient l'objet d'assurances à primes élevées, conclues d'après des tarifs ouvertement publiés, et réglées avec une exactitude scrupuleuse.

La perte subie par le trésor était si grosse que l'empereur envoya sur place un de ses conseillers d'État les plus distingués pour étudier le mal et rechercher le remède. Miot de Mélito, ainsi honoré de la confiance du maître, la justifia par un rapport absolument remarquable, où tout ministre des finances puisera de sages préceptes et d'utiles recommandations. Mais on était allé trop loin pour pouvoir reculer, et le blocus continental fut maintenu, et plutôt aggravé. En même temps, l'étoile de Napoléon pâlissait. Les collèges électoraux des cantons, des arrondissements, des départements, toujours

Hosted by Google

peu suivis, devenaient presque déserts. En vain on leur donnait pour présidents les plus hauts dignitaires de l'empire, le frère même de l'empereur. Joseph Bonaparte ou Talleyrand, venus expressément à Bruxelles, ne parvenaient pas à attirer les votants aux urnes. 15,000 seulement se présentaient sur 90,000 inscrits dans le département de la Dyle. Les titulaires des sénatoreries, illustres aussi, comme Monge à Liége, constataient dans leurs rapports la même réserve à l'égard du régime impérial. Napoléon en personne, du reste, fut à même de constater ce changement quand il revint en Belgique avec Marie-Louise en 1811. On acclamait la petite-fille de Marie-Thérèse et l'on restait froid devant César, mécontent et froissé de cette attitude du populaire. S'il est exact qu'il conçut à ce moment le plan de la campagne de Russie, il faut avouer que la colère lui fut mauvaise conseillère et qu'elle hâta sa perte.

En tout cas, elle eut pour les Belges de premières et directes conséquences dans la sévérité croissante du gouvernement. L'intervention de la police politique jusque dans les actes des agents de l'autorité devint de plus en plus intolérable. La justice elle-même n'était plus qu'un instrument docile à la dévotion du pouvoir et le jury qu'un rouage de pure apparence dont les sentences d'acquittement n'étaient pas respectées. L'attaque des Anglais sur Walcheren avait montré la faiblesse de l'organisation administrative et militaire et faillit provoquer un désastre. Pour y parer, on réunit à la hâte les gardes nationales de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie, et la mesure n'eut d'autres résultats que d'accroître la charge des réquisitions, sans fournir des forces militaires sérieuses. Cette fois, l'on ne se contenta plus de l'abstention et de la réserve, les plaintes se firent entendre et même on souhaita tout haut la défaite de l'empereur. Dans nombre d'églises, les prières concordataires furent supprimées; on entreprit des pèlerinages en faveur des Autrichiens. Le mécontentement de Napoléon redoubla à l'audition de ces mauvaises nouvelles. Sur son ordre, Réal vint se rendre *de visu* un compte fidèle de l'état des esprits. Il le trouva fort hostile à la France. Assistant à Mons à la messe, le jour anniversaire de la bataille d'Auster-

Hosted by Google

litz, le sermon du curé l'indigna par sa froideur. Son retour fut promptement suivi de nouvelles mesures destinées à « franciser » le pays. On invita les familles riches à se fixer dorénavant à Paris, on plaça d'office les fils de ces familles dans les lycées et les écoles supérieures de France, voire dans les régiments, on dressa même des listes, malheureusement perdues, des « plus riches héritières de chaque département, non encore mariées, indiquant, avec toute la précision possible, la dot présumée et les espérances d'héritages, la situation et la nature des biens, les noms et qualités des pères et mères, l'époque de naissance des jeunes personnes, l'éducation, les principes religieux, les talents acquis, les agréments naturels, la difformité faisant l'objet d'une colonne d'observations ». L'empereur lui-même avait réclamé ces listes, demandées aux préfets par Savary. « Vous ferez, avait-il écrit à celui-ci, connaître à ceux qui ont des filles à marier, qu'ils n'en pourront disposer qu'avec mon consentement, mon intention étant de les marier à des Français qui se sont distingués dans mes armées. » De même, on « renforçait » les administrations locales, on mettait sous clé, sans autre forme de procès, tous les citoyens suspects de manquer de fidélité à l'empereur, on provoquait les délations comme aux plus tristes jours de la Terreur, on s'attachait à nommer des cabaretiers maires des petites communes, afin de les mettre à même de mieux épier dans leurs débits les paroles de leurs administrés.

La sécurité des choses restait entière, car la répression du brigandage était sans pitié, mais celle des hommes disparaissait. Les prêtres nationaux, opposés aux théories gallicanes, étaient exilés, les évêques incarcérés sur le bon plaisir de Sa Majesté. Une sourde révolte grondait partout et tout contribuait donc à la fomenter. Les revers des campagnes de Russie et d'Allemagne, l'incorporation forcée des levées anticipées et des gardes d'honneur qui avaient cru se libérer à prix d'or de la conscription, les réquisitions et les excès des troupes parcourant incessamment le territoire (1), l'enlèvement des

(1) La petite ville de Huy, alors peuplée de 5,000 âmes, dut en six mois de 1813 loger 26,000 hommes et 21,300 chevaux.

Hosted by Google

chevaux et des véhicules pour les affecter aux transports de guerre, l'accentuation de la crise économique qui décuplait le prix des choses nécessaires à la vie et faisait notamment monter à six francs le prix de la petite bière, la boisson populaire par excellence, vinrent mettre le feu aux poudres. Le préfet Latour du Pin l'avait prédit : « Ce peuple n'est ni anglais, ni autrichien, ni anti-français, il est belge. Cependant il se serait résigné à sa qualité de Français si cette qualité n'entraînait après elle d'immenses sacrifices de toute espèce, en famille, en fortune, en opinions religieuses. Si l'idée de la puissance du gouvernement et de sa rapidité à en faire sentir les effets a permis d'en tout obtenir jusqu'ici, il ne faudrait pas croire que l'on puisse aller beaucoup plus loin. » Or, la mesure était comble, et le pouvoir impérial, comme atteint de folie, s'acharnait à souffler la tempête en prétendant la maîtriser par la violence.

Déjà quantité de jeunes gens épousaient de vieilles femmes pour échapper, par des mariages fictifs, à l'obligation du service imposée aux célibataires ; bientôt les désertions équivalurent presque au nombre des conscrits. Des mutineries éclatèrent en Flandre, où l'on acclama l'empereur d'Autriche, et Napoléon qui avait fait amener à l'armée les pauvres gardes d'honneur enchaînés, entre deux gendarmes, crut prudent de ne plus leur donner de chevaux. Les préfets tentèrent de faire voter des adresses de fidélité, ils échouèrent. La servilité même était à bout. Les impôts enfin furent refusés, dans la crainte de devoir payer deux fois. A la vue des fonctionnaires chassés d'Allemagne et regagnant péniblement la France, chacun avait compris que tout était fini. Fermes malgré tout, fidèles à leur devoir, les préfets se voyaient débordés. « Tous les éléments de l'insurrection sont ici, écrit le directeur de la police générale. Les conscrits ne rejoignent plus du tout, les prêtres sont dans une extrême activité, les droits réunis sont proportionnellement insultés, les placards sont continuels, l'esprit des campagnes est affreux. » L'heure de la débâcle avait sonné, et la Flandre française elle-même n'était plus reconnaissable. « L'esprit des habitants y était froid et mauvais,

Hosted by Google

plus peut-être qu'en Belgique » (1), on y ourdissait contre Napoléon des conspirations qu'il fut inutile de pousser jusqu'au bout. Les alliés approchaient et furent accueillis en libérateurs; les affreux désordres de leurs armées parvinrent à peine à étouffer l'enthousiasme des populations. Malgré tous les efforts des agents de l'empire, malgré la popularité que quelques-uns, comme Carnot, conquirent à juste titre, la séparation fut rapidement consommée — et pour toujours.

Quel enseignement tirer de ce croquis rapide, dont tous les traits sont empruntés à notre auteur?

Pour lui, sans les fautes commises, les Belges se seraient peu à peu accoutumés à l'annexion et auraient fini par former avec la France un tout indissoluble. Il n'en veut comme preuve que les sympathies toujours continuées à son pays, et l'offre de la couronne de Belgique faite en 1831 au duc de Nemours, qui n'eût guère entraîné à ses yeux qu'une réunion déguisée des deux pays. Nous ne saurions partager cette appréciation. 1830 fut, à coup sûr, une réaction contre la « néerlandisation » de nos provinces, et comme toutes les réactions, il fut assez tenté de s'affirmer par un retour au mal contraire. Mais alors, de même qu'auparavant, la permanence et la persistance du caractère national s'affirmèrent avec éclat. C'est, du reste, mal apprécier l'histoire de nos provinces que de dire qu'elles ont été soumises au régime autrichien après l'avoir été au régime espagnol, qu'elles s'y sont montrées fidèles et que dès lors elles eussent eu les mêmes sentiments pour le régime français. En fait, les Pays-Bas ne furent annexés ni à l'Espagne, ni à l'Autriche. Ils gardèrent leur vie propre et leur autonomie.

Le roi d'Espagne ou l'empereur d'Autriche étaient pour nos aïeux ducs de Brabant, marquis d'Anvers, comtes de Flandre, de Hainaut ou de Namur. Ils étaient inaugurés comme tels et juraient de respecter les lois et privilèges de chacun de ces petits États. Peut-on assimiler ces « unions personnelles » à une annexion pure et simple et supposer que celle-ci eût eu

(1) Rapport du maréchal Maison.

Hosted by Google

les mêmes effets que celles-là? La réponse est d'autant moins douteuse que l'annexion à la France fut accomplie, semble-t-il, à l'instant le plus propice, au lendemain de cette étrange révolution brabançonne, faite par les éléments les plus opposés et qui s'était terminée dans la honte ou le ridicule. Le sentiment national s'était altéré, presque évanoui à cet instant; il reprit naissance et vigueur par la présence de l'étranger. La France vint nous apporter des institutions et des réformes conformes à l'esprit du temps, promptement appliquées chez nous, et qui y sont restées debout en dépit de toutes les tentatives; conscients et reconnaissants de ces bienfaits, préparés à les recevoir par la largeur de leurs propres lois, les Belges de 1814 virent néanmoins avec bonheur luire le jour de la séparation. 1815 les trouva inébranlablement réfractaires à une union nouvelle après le retour de l'île d'Elbe, quoique sympathiques au peuple français et pleins de respect pour ses épreuves.

Ces sentiments resteront ceux de leurs descendants. Les générations nouvelles se garderont avec soin des divisions intestines qui affaiblissent l'esprit national et sollicitent l'intervention de l'étranger; elles comprendront qu'il est dangereux d'avoir trop de foi dans la durée des temps pacifiques et veilleront avec un soin jaloux à la défense efficace du sol natal; elles résisteront aussi aux engouements irréfléchis pour les fraternisations et les effusions internationales. Ce n'est point manquer à ses devoirs envers l'humanité que de pratiquer tout d'abord les lois sacrées du patriotisme. Quiconque y renonce pour se livrer à tous les rêves et tous les sophismes de la communion générale des esprits et des cœurs, risque fort de se préparer de décevants réveils. Les honnêtes gens de 1789 qui, croyant à ces utopies généreuses, écoutèrent ceux qui leur tendaient les bras et votèrent la réunion pour couronner leurs vœux, apprirent ce qu'il en coûte et ce qu'il en advient. Les frères et amis se transforment en vainqueurs et ne parlent plus bientôt que de conquête. La maison est à eux, c'est à vous d'en sortir.

Ce qui s'est vu se reverrait. Veillons à ne pas le revoir.

JULES CARLIER.

Hosted by Google

INITIATION [1]

SECONDE PARTIE.

Je trouve la terre aussi belle que le ciel, et je pense que la correction de la forme est la vertu.

TH. GAUTIER.

I

Aussi loin que s'élance le regard, avide de sa glorieuse beauté, l'horizon semble taillé dans un immense saphir que baigneraient les rayons du soleil. Bleue est la mer, dont chaque vaguelette se frange d'une écume d'argent; bleu est le ciel, d'un bleu intense et fulgurant, fascinant l'œil qui s'y plonge et s'y perd, et s'y lasse, heureux pour fixer son regard, du vol subit de quelque palombe dont le soleil fait un oiseau de nacre et d'or.

La falaise est droite, et d'aplomb coupe le flot qui vient, non pas s'écraser contre elle comme les superbes lames glauques de l'Atlantique aux rocs sombres de la Bretagne, mais lécher doucement, mais caresser le granit dans les fentes duquel poussent les crocus et les roses, afin que tout concoure, en ce coin de la terre de joie, à vous allanguir d'aise voluptueuse et charmée.

A mesure que le roc devient terre et la falaise côte, les fleurs se multiplient et se propagent; et des arbres énormes sur des pelouses inclinées en pentes, font des taches noires d'ombre fraîche dans ce tapage de clarté crue et ce ruissellement de soleil sans fin.

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 août 1895.

Hosted by Google

Ces tapis de gazon, vert comme un morceau d'Irlande, ces arbres dont le dôme s'étend sur des buissons de lilas et des massifs d'orangers, ces allées étroites et mystérieuses que traversent des ruisseaux tout rustiques tapotant les cailloux de leurs lits; ce mélange incohérent et délicieux des chênes et des citronniers parmi les anémones et les lis de Florence, et les lierres et les pervenches de France, et la neige embaumée des orangers tombée avec le duvet des pommiers fleuris, tout ce luxe où la nature seule se montre, c'est le vrai luxe et le luxe ruineux, au bord de la Méditerranée, dans ce que les Anglais appellent poétiquement « la Riviera ».

Mais celle qui habitait cette réduction de l'Éden n'avait point à craindre la ruine; elle rêve à quoi jeter sa fortune inépuisable et construit, et dessine des parcs et transplante des flores et fait même quelquefois de la bienfaisance, pour peu que cela l'amuse — et que cela ennuie quelque autre — et tout sans se ruiner.

Ce fait ne peut étonner personne dans un siècle où la littérature à elle seule consomme tant de millions... sans enrichir pour cela ses commettants!

Du reste, elle est Russe, capricieuse, assez jeune pour qu'on lui donne encore un âge qu'elle puisse ne pas nier; veuve, intelligente, savante, douée, coquette, blasée et assez bonne femme.

Ou, du moins, c'est sous ces traits qu'elle se peint à ses amis lorsqu'il lui prend envie de faire de la psychologie sur nature.

Sur le gazon, dans l'ombre épaisse que trouent des pluies de taches d'or, Pascale rêve, étendue sur le sol, les yeux presque clos.

« Dort-elle, ou songe-t-elle, notre fée mignonne?» interrogea doucement une voix d'homme, et Lucius Wassolaw se pencha sur la jeune fille, qui répondit très bas :

« Vous êtes sûr que je vis?

— Mais oui, assez sûr. Vous palpitez, donc vous êtes.

— Écoutez, dit-elle en se relevant d'un bond, et parlant les yeux fixés sur l'horizon illuminé : je me vois là-bas, dans la ville grise où glissent les canaux muets et qu'endeuille la neige. Votre

Hosted by Google

carte est là, qui me dit que vous êtes parti sans que je sache, sans que je devine... Puis, les jours s'écoulent, et je m'ennuie comme une folle, je m'ennuie en noir, noir, noir. Et puis, tout en une fois, une lettre, une invitation, une offre magnifique, l'argent du voyage, les hésitations de mes tuteurs, l'intervention de ma marraine, mon départ : le ciel toujours plus bleu, et le soleil toujours plus chaud à mesure que j'avance ; le rapide tranchant à travers des bois gris, des champs roses, et des villes étranges où tout chante et rayonne — et me voilà depuis hier ici où je dirais que c'est le ciel si...

— Si?...

— Si je ne me croyais insane et si je n'avais peur, oui... peur ! »

Il lui prit doucement la main et d'un air amical :

« Pourquoi peur? Et de quoi ou de qui? Tout est bien simple : mon amie, la princesse Zanetcka — Lydia Michaelovna — avait envie d'une jeune et aimable créature qui pût abréger les heures trop lentes à son gré, et lui servir d'amie et de compagnie. Je vous avais jugée, j'ai pensé que quelques mois de soleil feraient du bien à cette suave fleur du Nord — et la princesse vous a priée de vouloir bien lui donner ces quelques mois. »

Elle murmura lentement :

« Dans des histoires, il y avait comme cela des illusions étranges ; et ce pauvre moine qui la nuit rêvait qu'il était un chevalier aimé de la belle Clarimonde!... »

Mais Lucius éclata de rire, et lui jetant des fleurs plein sa jupe :

« Folle, dit-il, vivez et enjoyez, pendant que vous êtes jeune et que la terre est fleurie de roses ! »

II

C'était une vie enchantée.

Le jour, s'étendre à l'ombre des bois parfumés, écouter se mêler aux ramages des oiseaux ivres de lumière les frémissements des feuillages, le chant des vagues, le jaillissement des

Hosted by Google

fontaines qui retombent dans leurs vasques, ou s'enfuient en ruisseaux à travers le parc; — le soir, parfois descendre dans les barques et s'en aller sur l'eau berceuse aux sons d'une musique de violons et de flûtes, tandis que les larges étoiles plaquent le ciel de clartés scintillantes, et que les roses effeuillées suivent dans le sillage argenté du bateau; parfois aussi, danser dans les grandes salles joyeuses, avec leurs palmiers géants et leurs lits de fougères et de tubéreuses, et les centaines de girandoles d'où tombe la lumière douce aux épaules nues et aux teints délicats; savourer dans un mélange ingénieux tout ce que la nature donne de magnifique avec tout ce que le génie crée de fascinateur : goûter aux mets raffinés à une table artistique, dans des plats de vieille majolique; voir tomber les vins vieux et chauds des aiguières aux tons fauves ciselées par Benvenuto; n'arrêter ses regards que sur des objets où la matière précieuse le cède en valeur à la forme exquise; n'entendre à ses oreilles que des paroles spirituelles, mordantes ou profondes, toujours originales, propos d'hommes supérieurs recherchés et compris par des intelligences congéniales... Quel rêve!...

Ce rêve, Pascale le vivait.

D'abord l'éblouissement la prit; elle se pencha sur cette existence aux sensations vertigineuses, et recula, effrayée et défaillante.

Mais Lucius Wassolaw était près d'elle; il la guidait, il la rassurait; très apprécié dans ce milieu intellectuel et raffiné, il imposa Pascale. On scruta la nouvelle venue, on la jugea. Pas de questions, du reste : Une favorite de la princesse?... Fort bien; si cela amusait la princesse?!...

Deux jours écoulés, Pascale ayant pris pied, s'étant reconnue, se mit à s'aider toute seule. Elle découvrit que ces gens-là parlaient la langue dans laquelle elle avait toujours pensé, et exprimaient précisément ce qu'elle n'avait jamais su dire. Elle était jeune, neuve, donc séduisante; l'irrésistible, pour ces mondains blasés, c'est ce parfum de fleur fraîche du bois qu'elle exhalait tout entière. Elle représentait pour ces mondains, pour ces

Hosted by Google

artistes accoutumés à s'écouter, à s'admirer, à se dénigrer dans un même cercle étroit, cet inattendu, cet inconnu si piquant au palais fatigué.

Elle était gaie comme l'alouette; et ce leur était un charme que de l'entendre rire avec des éclats de voix sonores. Elle était rêveuse comme la Juliet, de Shakespeare; et ils s'émouvaient à voir glisser de lentes larmes sur ses joues pâlies lors de leurs vagueries en mer, par les nuits étoilées; elle avait une philosophie naïve et une prescience amère de la vie, legs probable de ce père qu'elle n'avait pas connu et qui avait tant pleuré ses illusions; et cela les fouettait d'intérêt de l'entendre s'écrier, avec des mots à elle et des images bizarres, point du tout rationnelles et cependant très sages.

Leur réunion l'adopta; les vieux la gâtèrent, les jeunes la courtisèrent. Tous cependant laissaient la première place à Lucius. Chacun s'en éprit à sa façon, qui en grand-père et qui en amoureux. Il y avait peu de femmes invitées aux « Daffodils », donc il y eut peu de notes fausses dans ce concert. Quant à la princesse, personne n'eut jamais moins besoin d'être accompagné d'une dame de compagnie! Indifférente et affable, elle réclamait d'elle quelques lettres à écrire, quelques promenades en voiture, toujours en société des uns ou des autres, du reste.

Et Pascale profita de ses loisirs.

Elle devint extraordinairement jolie, avec un éclat, un brillant qu'on n'eût pas attendu d'elle. Libre de suivre ses goûts pour la toilette, grâce aux émoluments de la princesse, n'ayant plus à se préoccuper des opinions d'alentour, elle adopta une mise étrange et simple, peu coûteuse et captivante. On ne la vit plus que tout en blanc, en mousseline le matin, en gaze le soir, avec ses favorites tubéreuses à la ceinture ou aux cheveux. Jamais de bijoux, à peine un ruban. Dans ses blanches draperies, où elle reprenait un peu de la ligne des antiques, elle avait l'air d'une nymphe de Jean Goujon ou d'une danseuse de Pompeïa. A côté d'elle, dans ses velours et ses brocarts étincelants de diamants, la princesse incarnait un Stevens.

Hosted by Google

Pascale avait autre chose qui ravissait tous ces éternels écureuils de la cage mondaine. Elle ignorait tout, il fallait tout lui apprendre. Elle avait un professeur d'équitation, très sévère. Elle avait un professeur d'escrime : et l'on trouvait toujours élève et professeur occupés à feuilleter un grimoire ou à étudier une estampe, car c'était un grand savant que ce professeur. On lui apprenait à tirer, ô naïve qui ignorait le tir aux pigeons ! Et à chanter ; et elle écoutait ravie les délicieuses improvisations où ils s'envolaient, oubliant la leçon, car lui, c'était un grand artiste. Celui-ci lui enseignait le dessin, celui-là lui faisait lire Dante, tous perfectionnaient son flirtage...

Et elle riait, elle chantait, elle tirait, elle dansait toute une nuit, elle déchiffrait un chant de la *Divine Comédie*, elle se rebellait contre un de ses maîtres, et elle vivait, elle vivait à pleins poumons, à pleines narines palpitantes, à plein espoir de folle de vingt ans, éprise de l'existence, sûre du terrain, ardente de volonté, confiante dans les destinées.

III

A l'arrière de la barque, couchée sur les coussins sombres, Pascale rêve en regardant le ciel, les innombrables mondes qui l'illuminent et se multiplient en se reflétant dans la mer. Elle vogue entre deux immensités insondables et fixe le néant d'un regard insoucieux. Un haïck de cachemire blanc retombe sur son front, et ses yeux semblent plus grands dans son visage d'ombre.

A ses pieds est assis le poète polonais ; et plus loin, Maurice Tacheret, le grand musicien, et Della Palle, le plus beau dieu italien qu'on puisse voir.

Une autre barque suit, mais de loin, et les derniers accents de « l'inter mezzo » de la *Cavalleria Rusticana* flottent encore dans l'air parfumé.

Le silence demeure : on n'entend que les gouttelettes qui retombent des rames.

Hosted by Google

« Ne dirait-on pas une Semiramide ce soir? dit doucement Tacheret en regardant Pascale. Ne sont-ce point là les « larges yeux étoilés de points d'or » dont parle Hérédia? »

Lucius eut un mouvement qui agita dans l'eau tiède la main que Pascale y laissait baigner, et murmura à voix basse les vers de Hérédia :

> Et ses yeux n'ont pas vu, présages de son sort
> Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses
> Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

« Ce n'était pas à ceux-là que je pensais, reprit le musicien.

— Ils sont mes dieux, répondit Lucius. »

Et appuyant sa tête au bordage où frissonnait parmi les roses la frange du haïck de Pascale, il reprit d'un ton rêveur :

« Le désir, le rêve du mieux et du plus beau, plus grand, plus tendre; l'appel à tout ce que l'être peut et veut connaître des délices et des extases; les bras tendus à ce que la terre offre aux audacieux de volonté; les lèvres entr'ouvertes à la saveur la plus exquise; les yeux dirigés vers la beauté dans ce qu'elle a d'intoxicant... le désir!... Puis, peu à peu, les bras qui se détendent, les lèvres qui se referment dans un sourire, les yeux qui se closent sur la suprême splendeur, et le repos, calme et doux après tant de sensations brisantes... la mort!

« Oui, dit Tacheret, avec élan, si vous avez connu la beauté et trouvé la splendeur, oui, j'admets la douceur du repos où vous descendez, mais...

— Je n'ai jamais poursuivi que le beau, dans toutes ses formes, répondit le poète en attachant ses yeux sur Pascale, et toujours je l'ai trouvé. Je n'ai vécu que pour lui; et par lui, j'ai vécu. Dès que quelque chose se dresse devant moi de laid, de triste, de pauvre, je détourne mes regards. J'ai traversé Rome en fixant les palais et les ruines grandioses; j'y ai vu les monuments en poussière se relever devant ma fantaisie excitée... mais je ne me souviens pas avoir trouvé une seule ruelle sordide, une seule cabane indigne des Romains!

Hosted by Google

— Pourtant, s'écria Della Palle, elles existent, je vous assure.

— Oui, peut-être, mais je ne les ai pas vues. Dans les cités, je glisse entre les visages attrayants, les parcs pleins d'ombre, les beaux monuments, la lumière et le mouvement. Il y a de la boue, sans doute, entre les pavés; il passe des guenilles, je suppose, entre ces femmes parées... Qu'importe, moi, je ne les vois pas! »

Il y eut encore un silence.

« Mais, murmura enfin Pascale, les yeux perdus au loin, n'est-ce pas de l'égoïsme ? »

Lucius eut un sourire et, d'un grand geste qui balayait, jetant aux flots la rose qu'il tenait :

« Qu'importe? dit-il encore. L'égoïsme... un mot! Ne vous laissez point leurrer par les mots. Que ceux-là qui me croisent et voient la boue, la balayent ou s'en éclaboussent; voient les guenilles et les fuient ou les métamorphosent; moi, je les nie. Bon à tant d'êtres quelconques de faire des charités, de courir le pauvre, de visiter le malade ou le vieillard!... Mais à nous autres, l'élite, à nous autres à qui fut accordé ce don inestimable de savoir jouir et exprimer et analyser nos jouissances dans la chute d'or des rimes ou des notes, à nous autres reste le devoir de n'exister que simplement en fidèles du beau, les esthètes soigneusement protégés des discordances et des laideurs par une réclusion obstinée en notre temple du Rêve.

Dans le silence, la voix des chanteurs s'éleva de nouveau; le son grand et pur monta vers le ciel, où les étoiles avaient changé de place; une brise de terre apportait l'arome des orangers, les vagues berçaient insensiblement la barque : Pascale soupira tout bas. Le chant devint un duo, la voix de la femme fuyait celle de l'homme, puis se confondait avec elle, repartant en notes cristallines sur la base passionnée.

Lucius glissa la main dans l'eau frôlée par la main de Pascale et l'y laissa jusqu'au retour, dans le silence et dans la nuit.

Hosted by Google

IV

Il n'y avait pas que des artistes chez la princesse Zanetcka; des hommes du monde y passaient par série, qui n'avaient jamais sali leurs doigts d'encre, de couleur ou de glaise. Mais chacun d'eux était une supériorité quelconque, depuis le petit Saint-G..., connu pour donner le ton à la toilette masculine, jusqu'au marquis de L..., l'explorateur de la Terre de Mort.

« C'est déjà tant d'être Russe et princesse, disait Lucius en souriant, la pauvre ne peut courir le risque de se banaliser davantage! »

Lydia Zanetcka, étendue sur sa chaise longue, hochait la tête avec un air d'approbation et ne disait rien. Elle n'était pas bavarde; elle écoutait beaucoup. Sans doute, elle était extravagante, les grandes dames du Nord sont bien connues dans les romans français pour leurs folies et leurs caprices! Mais l'extravagance de la princesse était de nature concentrée. Tout au moins jusqu'ici.

« Quelle étrange anomalie de sentiments que votre amitié pour une russe! s'étonna un jour Pascale.

— Tous les Polonais n'en sont plus à la note romantique, répondit ce Slave pratique.

— Oh! que j'aurais voulu être d'une nation martyre comme vous êtes! J'aurais aimé ma patrie, lutté pour elle...

— Vous n'auriez rien fait du tout, du moins en action, répliqua-t-il; mais j'admets qu'en vers ou en prose il vaille mieux célébrer la Grèce ou la Pologne que Monaco ou le duché de Luxembourg! »

Le lendemain, il lui offrit un charmant manuscrit, d'une dizaine de pages, orné de ravissants dessins à la plume, qu'il lui dit être la traduction en français de quelques odes sur la Pologne.

« Et quand me l'avez-vous écrite? se récria-t-elle charmée.

— Cette nuit », dit-il en la saluant avec un sourire.

Hosted by Google

Cette galanterie de poète lui plut beaucoup.

Quelques heures après, étendue sur l'herbe, au milieu des fougères dont les feuilles de dentelle fine se refermaient sur elle, Pascale écoutait la traduction libre de quelques-uns des poètes polonais.

« Ah! murmura-t-elle, elle est bien heureuse l'Aimée du Poète!

— Écoutez encore ceci, dit Lucius, qui scanda à demi-voix un autre de ces sonnets si doucement mélancoliques de Miskiewicz : « A une lointaine amie. »

Il improvisait en vers français le rendu à peu près exact du poème polonais. Avec une facilité bien slave et un bonheur d'expressions qui venait de son amour profond de la poésie, il avait charmé Pascale, qui, ainsi que les femmes françaises ou belges les plus instruites, ne connaissait de poètes que les français.

Ainsi lui avait-il traduit le *Domek*, de Constantin Górski, un jeune déjà célèbre. Et il disait ce passage charmant :

Quand les enfants des hommes ont pour leur sourire
Cet amour pur et fort, et sagesse et délire,
Dois-je croire, ô mon Dieu, que l'infini des jours
Jamais ne m'apprendra ces divines amours?
Et que je m'étendrai las et froid, sous la pierre,
Après avoir en vain murmuré la prière
Que dit le voyageur aux stations du chemin :
» Que l'amour et la paix me soient... au moins, demain!
Au moins demain! Le soir, quand aux confins d'automne
La mer dans son grand lit froissé se pelotonne
Et que les vols sifflants des mouettes en gris
Passent sur notre tête en ouragans de cris,
Les regardant partir pour la route sauvage
Où sont tapis leurs nids dans les creux du rivage,
Et tandis qu'elles clament aigrement leur mal
De s'en aller chercher si loin le sol natal
. . . . . .
J'interroge le ciel et demande à mon tour
En quel temps, en quels lieux, où que le sort m'arrête
J'irai chercher la pierre où reposer ma tête
Et de quel toit je puis espérer — l'espoir fuit! —
L'abri paisible et sûr pour une seule nuit.

Hosted by Google

Pascale frissonnait d'une tendresse apitoyée. Comme il avait demandé l'aumône d'un amour, ce malheureux, êt, qui sait, peut-être en vain? Et elle voyait vaguement se dresser dans un étrange crépuscule la théorie de ceux qui pleurent parce qu'ils aiment et ne seront point aimés.

D'autres poèmes suivirent, sans que lui se lassât d'interpréter, sans qu'elle cessât d'écouter avec ardeur. Il termina par l'interprétation du sonnet de Miskiewicz :

« Heureux celui qui s'est gravé dans ta chère âme
« Comme ces perles que tient la mouvante lame
» De la Baltique. Hélas! pour moi,
« Qui n'ai rien de la perle, éclat, beauté polie,
« Moi qui suis un caillou grossier — joie infinie
« Puissé-je transparaître en toi
« Plus pur de ta candeur, ô ma divine amie,
« Avant que sous le sable, effacé, l'on m'oublie! »

L'inflexion tendre et tout émue d'un respect grave qu'avait prise la voix de Lucius Wassolaw, caressait à la fois l'oreille et le cœur de la jeune fille. Un long silence suivit le dernier poème; Lucius, à demi redressé, appuyé sur un coude, feuilletait ses livres sans les voir, et fixait sur sa jeune compagne ses yeux encore inspirés.

Pascale répéta :

« Elle était heureuse, cette Marila de Miskiewicz! Heureuse et glorieuse!

— Celle que nous aimons, nous en faisons la dame des songes et désirs, l'inspiratrice. Et quelle plus grande gloire que celle d'avoir, par sa grâce harmonieuse, fait jaillir d'un être enthousiasmé l'hymne d'admiration et d'amour!

— Sans doute! Mais il faut pour cela être... une Léonore d'Este, une Béatrice...

— Marie, que la fantaisie du poète a rendue célèbre dans toute la Pologne, sous le nom de Marila, n'était qu'un ardent cœur de femme sous une enveloppe adorable au regard. »

Pascale se dressa soudain d'un mouvement brusque et léger :

« Écouter ces mélodieuses songeries au milieu de ces fleurs

Hosted by Google

et sous ce ciel toujours splendide, oh! quelle étrange et torpide impression, dit-elle d'un air presque effrayé. Je vis si peu et si vite ensemble depuis que je suis ici! Je ne sais quel rêve semble m'avoir emportée à travers des mondes nouveaux, inconnus à la pauvre petite Pascale d'antan. Ces beautés d'une nature mollement luxuriante, d'une société spirituelle et paresseuse, de pensées, d'œuvres toutes, toutes belles, harmonieuses, charmeresses, cela m'étourdit, m'enivre et... me brûle. Cependant...

— Cependant? demanda doucement Lucius, qui suivait avec un sourire satisfait l'enthousiaste et craintive exclamation.

— Oui, autrefois, dans ce monde gris où j'ai vécu bien longtemps et pensé et cherché, sans même imaginer une vie si merveilleuse que celle-ci, je trouvais dans les paroles ou dans les livres ce que les livres que vous me lisez, les conversations que j'entends, les œuvres dont vous vous entourez ne semblent jamais soupçonner : *le bien*, la bonté, ce que vous raillez quelquefois, car c'est vrai que vous en avez parlé, je me le rappelle, sous le nom de vertu. »

Lucius eut un regard de dédain et, prenant doucement par le bras Pascale qui le suivit, il l'amena devant une échappée de pays, tout illuminé des reflets du soleil couchant, tandis qu'eux-mêmes restaient sous l'ombre des hauts arbres.

« Le bien est un mot, dit tranquillement le poète, il n'est qu'une seule poursuite digne de l'être intellectuel, c'est le beau. Regardez ce ciel azuré sur nos têtes, d'un vert d'émeraude un peu plus loin, où traînent des reflets de pourpre et d'hyacinthe, où pointe comme de l'or vivant et scintillant cette étoile aux feux plus purs que n'importe quel or de la terre. Regardez ces routes qui se croisent entre les haies en fleurs, ces falaises de roches aux tons brûlés, ces lames dont l'eau bleue a gardé quelques paillettes de lumière fluide, puis revenez à ce parc, et reposez vos yeux sur ces gazons et ces feuillages. Ne sentez-vous pas le délice d'être, de voir et de vibrer? N'éprouvez-vous pas un peu l'orgueil de votre humanité, l'ivresse de votre intellectualité?... Voilà, voilà ce qu'il faut vouloir et saisir. Vous

Hosted by Google

avez été faite jeune, belle et charmante pour la seule volupté possible : la satisfaction intelligente des besoins de vos sens raffinés. »

Pascale leva sur lui un visage empourpré à la chaleur communicative de cette parole :

« Quand vous parlez, je pense comme vous et je respire cette ivresse que vous me dites. Mais... après... Ceci, c'est le plaisir égoïste. Autrefois..., on me parlait des autres et du plaisir d'autrui.

— Hé! chère et délicieuse enfant, quand vous êtes la gaieté de cette maison, le charme de notre cercle, la jeune et exquise beauté qui nous inspire... diversement, ne faites-vous pas le plaisir d'autrui? »

Une seconde étoile s'était levée et mêlait ses feux diamantés à la lumière discrète qui tombait du ciel de plus en plus pâle; le parfum que les fleurs envoient comme un adieu au jour qui fuit, glissait une langueur plus captieuse dans l'air doucement rafraîchi.

Pascale baissa la tête. Cette philosophie était-elle juste? ou bien elle-même avait-elle raison de se débattre vaguement comme dans la brume contre ces raisonnements d'un esprit qu'elle estimait à la fois si profond et si pur? Autrefois, comme elle vient de le dire, n'a-t-elle pas appliqué toutes ses forces dans un élan vers le bien?... N'était-ce pas compassion, affection, humanité, les mots qu'elle trouvait le plus souvent dans l'air autour d'elle?... Mais non, elle se rappelle, ces gens, là-bas, dans la ville obscure, ils étaient ridicules, ils exprimaient dans un langage trivial des pensées toujours banales et terre à terre... Peuvent-ils être meilleurs que ce poète à l'âme ardente...

Une légère brise passa près d'eux, jetant une boucle des longs cheveux brillants sur l'épaule de Lucius. Il la prit et y appuya ses lèvres.

Pascale rougit; cet étrange sentiment de crainte irraisonnée qu'elle éprouvait quelquefois se dissipa, et d'un ton de joie sans mélange :

Hosted by Google

« Venez, dit-elle, ô Lucius, dont le nom fut bien choisi, me bercer sur la mer à la musique de vos poèmes.

— Un instant, dit-il doucement. Vous avez dit que Marila était heureuse d'avoir inspiré Miskiewicz. Je ne suis pas digne de me nommer à côté de mon grand compatriote, mais... me pardonnerez-vous d'avoir choisi en vous ma Marila ? »

Stupéfaite, elle le regardait.

« Voici quelques semaines que j'écris un livre, un long poème où j'ai rêvé de vous peindre, sans espérer y réussir.

Pascale restait muette, les mains jointes.

« Venez », ajouta-t-il en l'entraînant vers la mer, où s'éteignaient les dernières traces lilas des rayons du soleil disparu.

V

Il y eut un soir une loterie au bénéfice des pauvres du pays, chez la princesse. Grand déballage de titres étrangers, cliquetis de syllabes sonores, concetti italiens, bons mots français, good fun entre des misses blondes et un jeune attaché d'ambassade allemand, bien entendu bon linguiste.

Lucius, vers le fond du salon, appuyé à un fauteuil, regardait s'agiter la foule choisie. Un Anglais, de séjour chez la princesse, s'approcha du poète et à mi-voix :

« Peut-on savoir, lui dit-il en excellent français, à la poursuite de quelle chimère vous voilà parti ?

— Je me demandais simplement, répondit l'autre en pur anglais, pourquoi mademoiselle (il désignait Pascale inconsciente) est la plus jolie personne présente, alors que plusieurs de ces dames sont plus belles qu'elle ne l'est réellement.

— She looks what she is! (elle semble ce qu'elle est) répondit sir Cyril d'une voix ferme. Ces dames ont des traits; elle a l'expression. »

Wassolaw fixa une seconde son regard sur les yeux de son interlocuteur, puis il le reporta sur la scène mouvante et colorée.

Hosted by Google

Pascale venait à lui :

« On va tirer les lots, dit-elle avec une joie excitée. Oh! les perles sont si belles! Songez donc, si je les gagnais!

— Hé bien, dit le poète en souriant, la fortune aurait bien choisi. Qui plus que vous est digne de porter des perles sans tache! Au cou de toute autre, les parures me font pitié. »

Pascale rougit légèrement, et ses paupières s'abaissèrent un instant sous le regard qu'il appuyait sur elle.

« Tenez, dit le lord, vous êtes heureux, vous autres étrangers. Vous exprimez en claires paroles ce que nous n'oserions pas même laisser entendre!

— Et grand tort vous avez, fit Lucius glissant son bras sous le bras de son compagnon; grand tort, car les femmes aiment les fleurs, les parfums et les compliments, tout ce qui encense et étourdit. Seulement, ne dites rien tout au long, never speak plainly; ce qu'on glisse en mots murmurés se fixe dans leurs têtes légères; leur imagination s'empare du demi-mot, le complète et... le contemple. »

L'Anglais eut un geste de mauvaise humeur et murmura sotto vocce :

« Confoundedly cheeky! »

C'était une fillette qui tirait les lots.

Toutes les femmes s'étaient tues. Bon pour les hommes de continuer leurs causeries ; quand il y a des perles à échoir, sans parler de certaine parure de topaze nullement à dédaigner, quelle femme n'est anxieuse assez pour savoir se taire?

Certaines s'étaient levées; d'autres se jetaient sur les causeuses ; quelques-unes effeuillaient leurs bouquets ou cassaient inconsciemment leur éventail entre leurs doigts crispés; toutes fixaient un regard ardent sur la petite fille et le sac de numéros. La princesse s'éventait lentement, avec un air d'insouciance parfaite, se délectant intérieurement du spectacle qu'elle s'était offert, de ces convoitises sordides chez ces femmes riches ou paraissant l'être, et qui ne pouvaient s'empêcher de vouloir fiévreusement ces richesses étalées!

Hosted by Google

« 680 », prononça la petite fille d'une voix suraiguë.

Toutes les têtes se baissèrent; tous les yeux se fixèrent sur les billets tremblants de l'agitation de chaque main. Un grand soupir de désappointement passa de poitrine à poitrine à travers le salon, et chaque femme, s'étant convaincue de sa malechance, regarda précipitamment du côté de sa meilleure amie.

Pascale hocha la tête d'un air de bonne humeur, et chercha autour d'elle l'heureuse élue du sort.

« Le collier est à moi, dit d'un ton calme Lucius Wassolaw en levant le billet fatal. »

Mille exclamations retentirent; la princesse agita sa main et dit :

« Continuez donc, ma petite. »

Et la petite fille continua de sa voix perçante l'appel des lots inférieurs, qui valaient certes bien la peine qu'on se tût pour en surveiller le partage. Mais nul ne suivait réellement; chacune des femmes présentes ressentait comme un intolérable tour du sort d'avoir donné ces perles à un homme! Quoi, un collier de 500 louis!... Margaritas ante....

Si Lucius ne fut pas foudroyé par les effluves irritées qui se croisaient autour de lui, c'est qu'il était bâti à l'épreuve, même d'une ire féminine. Quelques yeux, qui n'avaient jamais pleuré l'amitié désertée ou l'amour enfui, s'humectèrent soudain devant ce désastre d'un collier de perles hors d'atteinte!

Quand tout fut distribué, il y eut un élan général vers Lucius, tranquille dans son coin, qui regardait couler entre ses doigts avec un certain plaisir les perles aux reflets opalins.

« Ah! s'écriaient les jeunes femmes, quel dommage, monsieur, quelle perte!

— Merci, mesdames, dit-il en riant.

— Avec vous, c'est une non-valeur, dit l'une d'elles, une baronness fort piquante et qui n'eût pas reculé devant grand' chose pour se faire donner les perles; qu'allez-vous en faire, à moins que de l'offrir à quelqu'une?... »

Lucius sourit, s'inclina, et traversa la salle au milieu de

Hosted by Google

l'étonnement général — et du désappointement particulier de la baronness, qui trouvait que c'était bien assez dur qu'elle n'ait pas reçu le bijou sans encore le voir recevoir par une autre — et posant le collier sur les genoux de Pascale stupéfaite, il scanda l'impromptu suivant :

Si les perles sont la rosée
Qui brille si pure au matin
Sur les cœurs des roses posée
Par le doigt léger d'un lutin ;
Si plutôt elles sont, brûlante
L'eau des yeux émus de passion
Devant la beauté fascinante
Qu'ils chérissent de dévotion ;
Si les perles sont faites belles
De la beauté des seins polis
Qui tremblent, palpitant sous elles
Plus blancs que leur blancheur de lis :
Fleur sans égale, à peine éclose,
Femme, ange, esprit autant que fleur,
Prenez cette rosée, ô rose,
Prenez ces perles, ô blancheur !

Il y eut un silence prolongé. Puis les applaudissements éclatèrent. La baronness haussa les épaules et sir Cyril murmura :

« Hang the fellow ! »

Pascale devint pourpre et tendit la main au poète incliné devant elle, en s'écriant :

« Oh ! j'aime encore mieux les vers que les perles ! Que c'est beau ! »

Et l'on se dispersa.

Mais le mot de la situation fut dit par l'attaché d'ambassade allemand, bon linguiste :

« On ne compromet pas une femme avec plus de courtoisie !

VI

Il y a encore réunion aux « Daffodils ». La princesse Zanetcka passe languidement à travers les groupes au bras d'une Excellence quelconque. Des robes pâles fleurissent les

Hosted by Google

profondeurs des allées. Les diamants mettent des rayons au fond des halliers obscurs. Pascale est très entourée; toutes les femmes regardent les perles qui ornent son cou et dont l'histoire a couru les salons. Mais les hommes surtout l'approchent, et eux ne regardent pas les perles.

Cependant, rentrée dans sa chambre, quand elle se laisse déshabiller, toute distraite, le moment de la soirée dont elle se rappelle, c'est cette causerie au fond du parc, dans le bois de myrtes, seule avec Lucius, tandis que l'orchestre tzigane a réuni tous les autres autour de ses czardas.

Ce n'a été qu'une minute; mais peu importe si cette minute a été exquise, l'air doux à respirer, et la parole du poète plus douce encore à recevoir!...

De quoi lui a-t-il parlé? De son pays, cette blanche Pologne, inconnue de l'Occident banal qui s'en va chercher du nouveau en Amérique et de l'imprévu en Asie, sans penser à s'arrêter sur cette terre des Slaves, qui est le plus sûr chemin et comme la transition vers l'Orient. Cette terre de gloire, comme le dit le nom que la race entière a choisi, dont il lui décrit les subtiles natures d'êtres raffinés et neufs, tout ensemble policés et frustes, enthousiastes sans générosité, romanesques et sceptiques, idéalistes en théorie, pratiques en action, et même d'une adresse supérieure dans cette mise en action; lettrés délicats, poètes admirables, paladins de la Table-Ronde, mais après que le Saint-Graal aurait été brisé!

Il lui a peint les horizons immenses, les plaines de neige sans fin qui semblent le royaume de Blancheur, sans qu'une teinte plus chaude, ou une salissure en détruise l'harmonie monochrome. Il lui a raconté ces courses en traîneaux avec les trois chevaux ivres d'espace, fous de vitesse, qui volent sans ressentir le poids léger de l'étroit traîneau, d'où le voyageur plonge sur l'immensité, seul point vivant et mouvant avec les corneilles, dont les noires cohortes se lèvent à son approche. Il lui a retracé les fêtes des villages, les « mazours » où se mêlent les châtelains, dans lesquelles tourbillonnent les blondes filles

Hosted by Google

aux nattes tressées de fleurs, et les garçons de haute taille, aux profils d'aigle.

Et de se sentir ainsi initiée à ce qu'il dit aimer le plus : les souvenirs de la patrie, de l'enfance, du passé, cela l'a remplie de joie ; et elle se rappelle avec un sourd battement de cœur qu'il lui a dit :

« Si vous la voyez, comme je l'espère tant, cette terre bizarre et charmante, vous l'aimerez comme je l'aime. »

Et aussi :

« Ceux de ma race, quand ils aiment, à la fin, après bien des folies romanesques, aiment comme les gens d'Occident ne savent pas aimer ! »

Oh ! quelle exquise et précieuse causerie, quelle impression tumultueuse et cependant si douce, chaque fois qu'il l'a regardée après cela, quand la foule les a eu rejoints, et qu'il a dû retomber dans l'entretien indifférent ! Vraiment, il faut qu'il trouve en sa société un plaisir manifeste et réel, car la princesse ne lui a-t-elle pas dit plusieurs fois :

« Votre poète vous étudie au sérieux, petite Pascale ; il est toujours avec vous ; cela ne vous ennuie-t-il pas d'être ainsi percée à jour ?

— Cela ennuie-t-il les roses d'être percées à jour par les flèches du soleil ?... »

Penser que Lucius écrit une de ces œuvres qui l'ont rendu dieu parmi les hommes de ce temps, d'après sa ressemblance à elle, n'est-ce pas merveilleux ?...

Et elle tressaille en se rappelant que le poète, une seconde, lui a pris la main et l'a appelée « Pascale »...

La femme de chambre avait disparu. Pascale s'assit à sa fenêtre qu'encadraient les grappes suaves des glycines et des acacias. Et peu à peu, tandis qu'une chaleur nouvelle et vivifiante se glissait de veine en veine jusqu'à son cœur, elle comprit, en frissonnant et en fermant les yeux, la profondeur, l'intensité, l'expression de ce mot qu'elle avait si souvent répété avec insouciance : l'amour.

Oui, c'était l'amour qui prêtait son charme caché, mais

Hosted by Google

insurpassable, à toutes les paroles que Lucius lui adressait; c'était l'amour tout-puissant qui l'avait asservie de chaînes dont elle se sentait à jamais liée, qui l'avait caressée de frissons inoubliables, enchantée de songes, de chants, de joies, de bonheurs renouvelés, exultants; et aussi qui l'avait allanguie et effrayée d'une crainte sans motifs, plus douce que la sécurité d'autrefois, et plus chère! C'était l'amour qui avait soudainement brûlé ses jours d'une telle intensité de soleil et de flamme que la vie passée des temps où elle n'aimait pas, lui semblait par contraste ramper, perdue dans une brume épaisse et glacée!...

La nuit passa; les astres déroulèrent dans le ciel l'orbe régulière de leurs courses muettes; et Pascale, perdue dans cette songerie délicieuse, craintive et triomphante de la découverte de l'amour, ne bougea pas un instant.

Tout à coup, un chant léger et vibrant perça l'air plus humide; une flèche de lumière rose troua les vapeurs d'opale, et tout s'éveilla : Pascale voyait se lever radieuse l'aurore du premier jour de sa vie de femme.

. . . . . .

La vie, comparée à tant d'objets multiples, ne peut-elle aussi l'être à une *échelle?* Dès le premier instant, nous montons difficilement l'un après l'autre ses échelons ardus. Nos pieds se blessent, notre vue se trouble... que de chutes! Et toujours il faut, après chaque faux pas, recommencer l'escalade. Peu à peu, effort après effort, l'enfant, puis l'adolescent arrive au sommet: c'est le jour où il a découvert sa force, sa valeur, sa raison d'être, et le charme et le prix de cette vie qu'on lui a donnée comme une tâche et qu'il accepte comme un bienfait : il aime.

Mais, à ce sommet, nul ne peut rester. La force des choses vous remet en mouvement. Année à année, l'homme fait redescend l'autre côté de l'échelle, jusqu'au jour où lassé, allégé de ses illusions, désaveuglé, désabusé, le vieillard touche le sol d'un pas chancelant, pour s'y étendre, digne du seul bien qui soit : le repos.

Pascale avait atteint le sommet de l'échelle.

(*A suivre.*) MARGUERITE COPPIN.

Hosted by Google

A PROPOS DES ORIGINES DE L'EPISCOPAT [1]

Aujourd'hui que les théologiens orthodoxes ne peuvent plus librement fermer la bouche aux commentateurs des textes sur lesquels s'appuient leurs prétentions, ils ont compris la nécessité de rencontrer l'exégèse sur son propre terrain et ils n'hésitent pas à lui emprunter ses armes, mais avec ce désavantage évident qu'ils ne sont pas libres de leurs conclusions.

En effet, parmi les solutions possibles, il y en a un certain nombre qu'ils savent d'avance ne pouvoir admettre sans renier le mobile même de leurs recherches, qui est de confirmer la doctrine officielle de l'Église; alors que la science indépendente n'a aucune de ces préoccupations. Si, par exemple, il est démontré que l'épiscopat n'existait point dans les premières communautés chrétiennes ou du moins qu'il y constituait une fonction secondaire et subordonnée, que devient le fondement historique des prétentions papales à la primauté et à l'infaillibilité, que deviennent le principe de la succession apostolique et, par suite, les prétentions de l'Église à se donner pour la dépositaire intégrale et permanente de la Révélation? D'autre part, en quoi la constatation que l'épiscopat aurait été réellement prévu et institué par le Christ pourrait-elle gêner le savant qui vise uniquement à rétablir les faits, voire le rationaliste qui se refuse à admettre la possibilité du miracle ou de l'incarnation?

(1) *Les Origines de l'Épiscopat*. Étude sur la fondation du gouvernement ecclesiastique au sein de l'Eglise chrétienne dans l'Empire romain, par JEAN RÉVILLE. — *Première partie*, 1 vol. in-8° de 538 pages. — Paris, Leroux, 1894.

Hosted by Google

Sans doute, il existe des libres-penseurs exclusivement préoccupés de chercher dans les conclusions de l'exégèse un moyen de saper l'influence du prêtre sur les masses. Mais, en tant qu'ils se bornent à poursuivre un but de polémique, ils peuvent être rangés à côté des théologiens, et, en dehors des uns comme des autres, il y a place pour le nombre chaque jour grandissant des modestes et patients investigateurs qui appliquent toutes les ressources de la science moderne à l'élucidation impartiale de nos origines religieuses.

On a longtemps reproché à la critique indépendante de n'avoir pas su complètement se débarrasser de certains points de vue philosophiques. Il est certain que ni Renan, ni Havet, ni même l'école de Tubingue ne sont, sous ce rapport, à l'abri de tout reproche. Cependant, la méthode historique a fini par s'affranchir de la philosophie comme de la religion et, à en juger par les travaux marquants des vingt dernières années, surtout dans les pays protestants, l'exégèse biblique tend à prendre un caractère de plus en plus objectif et documentaire.

A cette classe d'écrits se rattache éminemment le volume que vient de publier M. Jean Réville sur les origines de l'épiscopat. L'auteur était admirablement préparé pour aborder cette question, tant par ses travaux antérieurs que par son enseignement à l'École pratique des hautes études, et la façon dont il s'est acquitté de la tâche répond aux espérances de ceux qui avaient compté sur sa plume, non seulement pour condenser les résultats obtenus par la critique contemporaine dans un des problèmes les plus complexes et les plus importants de notre histoire religieuse, mais encore pour élucider par d'ingénieuses et prudentes déductions certains côtés toujours obscurs de cette question si controversée. Si, comme il l'écrit dans sa préface : « ce livre est né à la section des sciences religieuses », il suffirait d'une publication pareille pour justifier l'initiative du gouvernement français, lorqu'au grand scandale des catholiques et de certains libres-penseurs, il s'avisa, il y a une dizaine d'années, de créer à l'École pratique des hautes études, cette section, formée d'une douzaine de cours, où, pour emprunter les paroles de M. Jean Réville :

Hosted by Google

« l'histoire religieuse est étudiée dans la pleine liberté de l'esprit scientifique, sans entraves religieuses, avec le respect que la science doit aux plus hautes manifestations de la vie morale de l'humanité ».

Ce premier volume nous mène depuis les temps évangéliques jusqu'à la constitution de l'épiscopat uninominal au commencement du IIe siècle.

L'histoire des origines de l'épiscopat commence, pour l'auteur, le jour où Jésus, sortant de sa demeure, fut pris de compassion à la vue de la foule qui l'attendait, « parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger » (*Marc*, VI, 34), et elle se termine le jour où se réunit à Nicée le premier concile œcuménique de l'Église chrétienne.

On connaît la thèse orthodoxe : Jésus a transmis son autorité à ses apôtres, particulièrement à Pierre, en lui confiant, d'après un passage de Matthieu (XVI, 13-20), « les clefs du royaume des cieux ». Les apôtres, à leur tour, instituèrent, sous le nom d'évêques, les chefs des différentes églises et, par l'intermédiaire de ceux-ci, les autres membres du corps ecclésiastique. Quand un évêque disparaissait, son successeur — qu'il fût désigné par les fidèles, le clergé, le pape ou l'empereur — n'en devait pas moins attendre, pour exercer utilement ses fonctions, qu'il eût obtenu de ses collègues, ou de ses supérieurs, la transmission des pouvoirs mystiques dont ils avaient eux-mêmes antérieurement reçu le dépôt. Pour ne pas faire trop violence aux anciens textes qui mettent les évêques et les prêtres sur le même pied, on peut regarder la dignité épiscopale comme une extension ou un perfectionnement de l'autorité presbytérale; elle n'en reste pas moins, à raison même de ses origines, d'un degré supérieur et surtout d'une nature spéciale.

Cette thèse se fonde sur la tradition constante de l'Église depuis la fin du IIe siècle et, pour les temps antérieurs, sur l'interprétation de documents qui remontent jusqu'à l'âge apostolique. Il y a donc là, avant tout, une question de critique littéraire et historique. Quelles sont les lettres de l'apôtre Paul qu'il faut tenir pour authentiques? Quand ont été écrites

Hosted by Google

les Lettres dites pastorales, et pourquoi ont-elles été attribuées à Paul? Quels sont les passages des Évangiles qui ont trait à la question; quel en est le sens et l'authenticité? Quelles sont la date, l'origine, la portée des lettres attribuées à Pierre, à Jean, à Jacques, — de l'Apocalypse, — puis, en dépassant le canon, de la Didaché, de l'Épître de Clément Romain aux Corinthiens, des Épîtres d'Ignace et de Polycarpe? Telles sont les questions auxquelles on doit être à même de se faire une réponse avant de passer aux suivantes : Faut-il chercher la genèse des institutions ecclésiastiques du christianisme dans les synagogues juives ou dans les associations privées de la société gréco-romaine, les thiases et les éranes? L'organisation des premières communautés chrétiennes était-elle identique à Jérusalem, en Galilée, en Asie Mineure, en Grèce, à Rome? Les Apôtres ont-ils exercé des fonctions ecclésiastiques au sens propre du mot ou n'avaient-ils qu'une autorité morale? Quels sont les premiers fonctionnaires ecclésiastiques dont il soit fait mention? Quand et où apparaît pour la première fois le terme évêque ou *épiscope?* Quels étaient les rapports des presbytres et des épiscopes, ainsi que leurs relations avec la communauté? Comment se recrutaient-ils les uns et les autres? L'épiscopat était-il originairement plural ou uninominal? Comment l'épiscopat unique est-il devenu l'épiscopat « monarchique »? Où s'est opérée d'abord cette évolution?

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans l'enquête approfondie à laquelle il se livre sur ces différents problèmes; nous nous bornerons à y relever un ou deux points.

Les Lettres de Saint Paul et les Actes des Apôtres établissent que les premiers adhérents recrutés par la prédication chrétienne en dehors de la Palestine se recrutaient invariablement dans les synagogues locales. Faut-il en conclure, comme on le fait généralement depuis la fin du siècle dernier, que ces convertis se groupèrent sur le modèle de l'association qu'ils venaient de quitter? Nous savons que les Romains ne considérèrent les premières églises que comme des synagogues dissidentes, et les auteurs chrétiens des deux premiers siècles semblent fréquemment justifier ce point de

Hosted by Google

vue par leur insistance à tracer un parallèle entre les institutions de la Nouvelle Alliance et celles de l'Ancienne. Certains critiques, tels que MM. G. Heinrici, en Allemagne, et Edwin Hatch, en Angleterre, ont soutenu, au contraire, que les chrétiens sortis des synagogues avaient été amenés à se constituer dans les conditions générales imposées aux associations religieuses privées de l'empire, les thiases et les éranes. M. Réville a cherché à mettre ces deux opinions d'accord en montrant que les synagogues de la Dispersion (c'est-à-dire en terre païenne) étaient elles-mêmes organisées dans les conditions générales des thiases, avec leurs archontes, leurs censeurs ou épimélètes, leurs prêtres, leurs trésoriers et leurs secrétaires. C'est, du reste, sous cette forme que, depuis Jules César, elles avaient obtenu leur reconnaissance officielle par le gouvernement. Sans doute, les premières communautés chrétiennes se gouvernèrent dans un esprit démocratique beaucoup plus conforme aux habitudes des associations païennes qu'à celles du judaïsme ancien. Mais, à entendre l'auteur, le germe de cette innovation avait été posé dans les synagogues judao-helléniques. Ce que les églises naissantes ont hérité de la synagogue, c'est surtout l'idée qu'elles sont les membres épars d'une même société, d'un même corps, tandis que les thiases se sont toujours considérées comme des associations indépendantes les unes des autres, et cela sans distinguer si elles pratiquaient ou non le culte du même dieu. Ce qui permet à l'auteur de donner satisfaction, dans une certaine mesure, à une troisième opinion, celle qui regarde les premières églises comme ne reproduisant aucun type déterminé des associations antérieures (1).

Le terme de presbytre ne se rencontre nulle part dans les Lettres pauliniennes dont l'authenticité est généralement acceptée; le terme d'épiscope ne s'y trouve qu'une fois, — dans

(1) Pour ce qui concerne l'organisation des thiases, on consultera avec fruit le beau mémoire de M. Waltzing, récemment couronné par l'Académie royale de Belgique, sur *les corporations professionnelles chez les Romains*, écrit surtout d'après les textes épigraphiques. (Tome L des *Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique.* Bruxelles, 1895.)

Hosted by Google

la salutation de la *Lettre aux Philippiens*, qui passe pour la dernière épître écrite par l'apôtre ; le mot y est au pluriel ; les épiscopes y sont associés aux diacres. — L'auteur des *Actes*, Luc, qui écrivit au moins un quart de siècle plus tard, emploie les deux termes et prête même à Paul, dans le discours qu'il lui fait prononcer devant les *presbytres* de l'Église de Milet, la phrase suivante : « Prenez donc garde à vous et à tout le troupeau sur « lequel le Saint-Esprit vous a établis *comme épiscopes*. » (*Actes*, XX, 28.) On en a conclu, non sans de fortes apparences de raison, à l'identité de fonctions entre presbytres et épiscopes. M. J. Réville n'admet pas cette assimilation. Il montre sans peine que l'épiscopat, tel qu'on l'a conçu plus tard, n'a pas été institué par les apôtres, mais il n'en soutient pas moins que presbytres et évêques sont des dignités distinctes, qu'ils remontent, les uns et les autres, à la chrétienté primitive et que la différence entre leurs fonctions est originelle dans l'Église chrétienne. Cette dernière assertion n'est-elle pas trop absolue? M. Réville corrige, il est vrai, ce qu'elle peut avoir d'excessif, quand il reconnaît que, au sein des premières églises, le mécanisme administratif était encore à l'état de simple ébauche et que la distinction entre les fonctions ne devait pas exister, dans la réalité, d'une façon aussi tranchée.

L'auteur de la première lettre de Pierre aux Corinthiens, rédigée peut-être à la même époque, après s'être lui-même qualifié de « presbytre », nous parle de presbytres « exerçant les fonctions d'épiscope », ἐπισκοποῦντες ? Il est probable que les Anciens, c'est-à-dire les notables de la communauté, — qu'ils portent le nom de presbytres ou de proïstamenoï (suivant l'expression employé dans les Épîtres aux Romains et aux Thessaloniciens), — se distribuaient entre eux le peu d'affaires administratives qu'il y avait à régler et que, plus tard, ils délégueront d'une façon permanente à certains d'entre eux, sous réserve de l'approbation de la communauté, les attributions qui constituaient les fonctions d'épiscope. C'est ainsi qu'à Rome même, dans certaines thiases, nous voyons parfois les décurions, qui constituent le comité administratif, se distribuer

Hosted by Google

entre eux les fonctions de présidents, de censeurs, de trésoriers, etc.

Un des principaux mérites de l'auteur, c'est le soin avec lequel il s'efforce d'établir la provenance géographique aussi bien que chronologique des textes. Il ne suffit pas, en effet, d'établir la date approximative des écrits qui remontent à la première et à la seconde génération chrétienne. Il faut tenir compte de la diversité d'organisation et même de tendances qui se manifeste dans ces communautés naissantes — les unes encore rattachées à la synagogue, les autres complètement émancipées du judaïsme, celles-ci tout imprégnées de la prédication directe de Jésus, celles-là fondées sur le principe de l'inspiration individuelle, certaines déjà travaillées par des spéculations gnostiques dont le germe se trouve dans les enseignements de l'apôtre Paul, d'autres en quelque sorte hypnotisées par l'attente de la seconde venue du Christ, d'autres encore se préoccupant davantage d'assurer le maintien de la tradition et l'unité de l'Église.

M. Réville divise la chrétienté du Ier siècle en quatre groupes dont il s'efforce de reconstituer le développement parallèle : l'Église de Jérusalem, les Églises de Galilée, les Églises helléniques, l'Église de Rome. Quant à l'âge des documents, il montre une tendance à les vieillir quelque peu, rejetant au Ier siècle nombre d'écrits que, depuis les travaux de l'école de Tubingue, on attribuait généralement au second et même à une période assez avancée du second siècle. Sous ce rapport, il se rapproche des solutions maintenues par les critiques orthodoxes. Toutefois, ses conclusions n'en sont pas moins nettes et significatives.

Il fait voir que, sauf à Jérusalem, où prévalut de bonne heure le principe légitimiste du gouvernement de l'Église par les parents du Messie selon la chair, la constitution des premières communautés chrétiennes était essentiellement démocratique. On y trouve deux espèces de fonctions : les unes spirituelles, les autres administratives. Les premières, qui sont les plus estimées, sont spontanément exercées par les fidèles qui possèdent un don naturel de prophétie, d'enseigne-

Hosted by Google

ment ou d'édification. Les secondes sont assumées par les membres les plus zélés ou les plus capables, les *proïstamenoï*, les presbytres, les « Anciens » dans le sens de les « Notables », qui se constituent graduellement en conseil permanent, en comité directeur, en *presbyterion*. A côté de ceux-ci, choisis parmi eux et peut-être par eux, on trouve, entre autres agents, des *episcopes* ou « surveillants », les *épimélètes* des associations grecques. Ce sont des membres qui ont reçu la fonction spéciale de contrôler l'emploi des fonds, la distribution des secours et l'exécution des décisions de la communauté.

Cependant, dans des sociétés essentiellement vouées à la vie spirituelle, le contrôle administratif implique bientôt le contrôle moral. Les épiscopes deviennent ainsi les gardiens de la discipline, puis de la tradition. A ce titre, ils entrent en lutte avec les novateurs et sont amenés à assumer les fonctions de l'enseignement religieux. Plus la lutte est vive entre la tradition récente et le gnosticisme, plus les pouvoirs de l'épiscopat tendent à s'accroître.

Au début, il existe plusieurs épiscopes par communauté. Alors qu'en Occident et à Rome, dans les premières années du IIe siècle, il n'y a pas encore d'épiscope unique, les Églises d'Asie, où la lutte contre les spéculations individualistes est plus ardente, en sont déjà venues à l'épiscopat uninominal, et l'évêque va bientôt personnifier l'Église au dedans comme au dehors. A la vérité, c'est de la communauté qu'il tient toute son autorité et il ne peut l'exercer qu'en harmonie avec le conseil presbytéral dont il est, en quelque sorte, le pouvoir exécutif. Toutefois, on peut dès lors s'expliquer l'accentuation du mouvement qui remettra bientôt aux mains de l'épiscopat la direction absolue de la société chrétienne et qui trouvera dans la Papauté son couronnement final.

On voit que la question traitée par M. Jean Réville implique l'examen de presque tous les problèmes qui se débattent autour du berceau de la religion chrétienne, et, sous ce rapport, son ouvrage méritera d'être placé à côté des *Origines du Christianisme*, d'Ernest Renan. Renan est un grand charmeur ; mais la séduction même de ses qualités littéraires nous

Hosted by Google

met quelque peu en défiance; tout au moins a-t-il besoin d'être complété et contrôlé par des recherches qui ne laissent rien à désirer non seulement comme abondance d'informations et sentiment des nuances, mais encore comme sûreté de méthode et impartialité ou, si l'on veut, impersonnalité du point de vue. Ces qualités, l'ouvrage de M. Jean Réville les possède au plus haut point. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est, malgré ses qualités littéraires, de n'être pas toujours suffisamment rédigé pour le grand public. Voulant convaincre de contradiction inconsciente l'auteur des *Épîtres Ignatiennes*, il s'exprime de la sorte : « Il est nettement subordinatien, et en même temps il emploie des termes comme αἷμα Θεοῦ qui pourraient le faire passer pour théopashite. » Quelques périphrases explicatives n'eussent pas été de trop, au risque d'allonger la sentence.

Le mal n'est pas grand, si M. Jean Réville, qui a fait ses preuves comme vulgarisateur et comme écrivain autant que comme savant, voulait bien, quand son ouvrage sera terminé, le refondre et le condenser dans un livre de facile maniement et de lecture courante qui ferait, pour la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne, ce qu'a fait pour le développement du dogme de la divinité du Christ le petit volume, publié, il y a quelque vingt-cinq ans, par M. Albert Réville, et encore classique aujourd'hui parmi tous cux qui s'intéressent, avec une pleine indépendance d'esprit, à l'évolution de notre histoire religieuse.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

UNE EXCURSION DANS L'ILE DE WIGHT[1]

En général, il est doux d'avoir un chien, d'en faire le compagnon de ses joies et le confident de ses peines; sa sympathie muette et son œil qui s'humecte au son attristé de votre voix sont un baume que peu de choses remplacent ici-bas. Mais chien mal acquis est source d'ennuis et perpétuel rongement d'esprit. Zoulou est ami de l'homme et même de deux; rien de plus louable s'il en restait là, malheureusement, ses dispositions affectueuses se développent trop. En moins de deux jours, il suit la cuisinière, il s'attache à M. Jacob, il fait sa cour à l'hôtesse. Pour un os, il retrouverait la piste du plus infime locataire; qu'un gamin vienne à le siffler, il lui saute aux genoux; qu'un passant le trouve « joli chien », le voilà hors de lui. De là une surveillance gênante pour l'animal et pénible pour les maîtres; nous ne sortons plus qu'avec Zoulou en laisse; les moindres promenades se compliquent d'une longue ficelle et d'un chien qui s'étrangle au bout.

Un garçon d'écurie nous informe que Zoulou pourra nous accompagner à Freshwater, pourvu qu'il soit claquemuré dans un panier et étiqueté comme un colis. Un supplément de quelques sous payera ses frais de voyage et nous n'aurons pas le chagrin de nous séparer de notre ami.

Pour se consoler tant bien que mal d'avoir manqué la diligence, l'artiste et son frère vont croquer sur la plage, à l'ombre des cabines de bain. Quel dommage que l'on ne puisse pas

(1) Suite, voir le numéro du 15 août 1895.

Hosted by Google

peindre instantanément les tableaux charmants de vie et de couleur qui se succèdent si vite qu'on peut à peine en noter quelques-uns par une esquisse légère et toujours inachevée!

Vers midi, les baigneurs deviennent rares, l'ombre courte des cabines se déplace à tout moment et l'on est toujours dérangé. A peine est-on installé, les gens se mettent aux barres des cabestans, les cordes se tendent; d'un mouvement imperceptible, la cabine remonte contre le quai et vous laisse au soleil. Une forte brise souffle du large et vous évente délicieusement; les grosses lames du bord ondulent dans un chatoiement de verts et de bleus, mouchetés d'écume par la dernière vague écroulée, puis elles se relèvent à leur tour dans leur transparence glauque, frangées d'une brisure de soleil, elles penchent un instant leur volute superbe soulignée d'ombre et s'effondrent soudain avec un bruit de cataracte.

Bercé par le rythme des flots, on s'absorbe dans une contemplation égoïste : pour un rien, on se ferait mollusque ou crustacé.

Les yeux éblouis de scintillements, les oreilles toutes bourdonnantes, nous reprenons le chemin de « Béthel Villa ».

Nous y dînons ce jour-là d'un certain lapin bouilli dans du « curie », baignant dans une sauce au « curie », au milieu d'une couronne de riz toute jaune de « curie »!

Aussi, ledit lapin en a-t-il perdu le goût du chou qui l'a nourri. Serait-il dix fois faisandé, nul ne s'en apercevrait, car le « curie » couvrirait pour le moins autant de goûts que la charité couvre de péchés. Mme Jacob l'a fait d'une violence inouïe. C'est pourquoi le riz brûle comme braise, la sauce comme vitriol et le lapin lui-même, malgré son apparence de chair blanche et fade, ne se mange qu'en retroussant les lèvres, les larmes aux yeux et un verre d'eau à la main.

Ce lapin nous a fait deux repas; hier déjà il nous a mis le palais en feu, mais hier ce n'était que du lapin au « curie »; aujourd'hui, c'est du « curie » au lapin! Un pompier reculerait.

Après le dîner, nous allons en ville acheter un panier pour

Hosted by Google

Zoulou, et au retour nous rencontrons M. Jacob qui remonte de la plage. Il tient à la main une boîte de fer-blanc à farine Nestlé contenant à présent une pelote de vers rouges saupoudrés de sable humide. « Je vais pêcher en mer, cette après-midi, nous dit-il. Deux de mes amis m'attendent avec leur bateau dans la conche, ici tout près; si vous voulez être de la partie, le bateau est assez grand et j'ai des lignes pour tout le monde. »

Nous ne refusons certes pas et nous voilà partis.

Nous descendons au rivage, nous demandant avec angoisse si quand il y a des vers pour un il y en a pour trois et s'il ne serait pas prudent de prendre un panier pour rapporter la marée.

Les deux amis sont à leur poste, fumant leur pipe près d'un brise-lames incrusté de moules.

Le bateau glisse en froissant les cailloux, un coup d'aviron le détache du bord. M. Jacob s'assied au gouvernail, ses deux amis aux rames, et nous regardons faire, jugeant prudent de ne pas intervenir et jetant à l'élément perfide un regard inquiet en attendant d'y jeter nos lignes.

Personne ne dit mot. La prunelle grise de l'homme qui est à la barre sonde l'horizon, elle regarde ensuite la côte qui s'éloigne. La plage s'est effacée; les falaises émoussent leurs saillies et se ternissent d'une vapeur grise. On commence à se sentir bien loin du port, et pour moi je songe au *Royal George*, à l'*Eurydice* et au requin de 30 pieds qui pourrait bien avoir laissé de la famille. Enfin, M. Jacob ouvre la bouche, et laisse tomber ces mots :

« C'est ici. »

Tout de suite après, il pousse par-dessus bord une grosse pierre attachée à une longue corde.

« Nous nous trouvons au-dessus d'un banc de rochers que la pierre rencontre à une vingtaine de pieds. L'endroit abonde en merlans, et nous sommes décidés à les prendre tous. »

Après le cinquante-huitième, on n'attrape plus rien.

Hosted by Google

Ils n'ont plus faim, ou bien ils ont émigré. Peut-être n'y en a-t-il plus. Dans tous les cas, le vent a beaucoup fraîchi et nous dansons à en avoir le mal de mer. Pour comble d'embarras, une brume épaisse court à la surface des flots et nous voile complètement la côte. M. Jacob commence à baisser dans notre estime, car il aurait dû prévoir cette brume-là.

Son œil de loup de mer ne lui sert de rien au milieu des vapeurs qui nous enveloppent. Personne ne songe au cinquante-neuvième merlan, mais chacun rentre sa ligne. On n'a plus goût à la pêche. Les amis de M. Jacob se partagent un morceau de pain et de fromage et nous font passer un cruchon de bière muni d'un robinet à sa base. Notre hôte, après avoir bu sa gorgée, déclare que la mer va se gâter, mais que si le brouillard se dissipe, nous avons encore quelque chance de nous en tirer. En effet, voici le grain; à la couleur de la mer, on voit courir le vent; la rafale est sur nous, les vagues courtes et dures frappent le bateau de coup secs qui l'éreintent. On embarque des paquets d'eau et l'épuisette ne suffit plus; les deux frères se servent de leur chapeau pour vider l'embarcation, mais l'eau gagne malgré tous les efforts et ce lest détestable augmente encore le danger. M. Jacob a coupé la corde de l'ancre; il reste calme et fait tête aux vagues en les prenant un peu de biais. Comme on danse! Tantôt sur le dos d'une lame, tantôt dans le sillon profond de deux vagues qui font mine de nous engloutir. Il semble parfois que le fond du bateau se dérobe sous nous et nous laisse suspendus en l'air. Le cruchon de bière roule d'un bord à l'autre, et les cinquante-huit merlans flottent à la dérive entre les bancs, les lignes et les jambes des pêcheurs. M. Jacob, la figure cinglée d'écume et les yeux à demi clos, croit cependant s'y reconnaître et prétend nous diriger sur l'île.

Heureusement, le brouillard commence à s'éclaircir, on entrevoit un bord de falaise lointaine. Hourra! Les rames plongent à coup redoublés. Nous fuyons devant la bourrasque; manœuvre dangereuse, car si nous sommes rattrapés par une

Hosted by Google

lame trop forte et qu'elle s'écroule sur nous, nous ferons la pirouette et adieu Mme Jacob.... On ne sent plus les douches d'eau glacée. Rapetissés pour offrir moins de prise au vent, nous accompagnons chaque coup de rame d'un brusque élan dans le même sens. La plage se rapproche à vue d'œil, mais nous manquons l'entrée de la baie; nous sommes poussés trop à droite sur des écueils autour desquels l'eau bouillonne comme dans une chaudière. Mon frère se couche à la proue pour crier « à gauche », « à droite », suivant les rocs à éviter. Il en aperçoit droit devant nous qui ne disparaissent que sous les plus grosses lames. Une vague peut nous faire sauter l'obstacle. Hors de là, pas de salut.

Les rameurs penchés en avant, arc-boutés pour un suprême effort, attendent la montagne liquide. Pourvu que sa formidable ondulation ne s'écroule pas avant l'écueil! Chaque troisième vague est ordinairement la plus forte; nous comptons là-dessus. Deux ont déjà passé et nous ont portés plus près du danger. Le vacarme de l'eau furieuse, le bruit rauque du ressac entraînant les cailloux, enfin le cri strident des mouettes : quelle symphonie grandiose! le souvenir ne s'en effacera jamais.

La vague arrive, nous enlève comme un bouchon. Quelques minutes après, nous sommes jetés à la plage et, avant le retour de la vague, de braves gens nous ont tirés à sec sur la grève.

*
* *

Le lendemain est un dimanche. Le calendrier n'en dirait rien qu'on le saurait tout de même. Le repos dominical se dégage de partout. Il est dans l'air, dans l'immensité de la mer, dans les bouffées d'air matinal qui agitent doucement fuchsias et véroniques, et surtout dans les tranches de bœuf froid, la salade de betteraves et le raifort écrasé qui composent notre dîner.

Notre aimable hôtesse nous apporte des journaux religieux et annonce qu'un pasteur méthodiste prêchera dans la soirée,

Hosted by Google

sur une falaise voisine. C'est pourquoi nous laissons les cloches tinter et appeler les fidèles au service du matin, et nous passons quelques heures paresseuses à nous dorloter l'âme en lisant chacun un excellent sermon de Spurgeon.

Vers le soir, en effet, les sons nasillards d'un harmonium se font entendre sur la falaise et nous reconnaissons une mélodie de Moody et de Sankey.

Nous nous mêlons bientôt au groupe des auditeurs et entendons une excellente prédication, bien simple et illustrée d'anecdotes édifiantes; tout en écoutant, on ne peut s'empêcher de laisser sa pensée errer au bord du lac de Génézareth, et d'invoquer la douce figure de Jésus au milieu des foules accourues pour l'entendre. L'harmonium nous rappelle brusquement Ventnor; l'organiste est un vieillard à la barbe blanche; il sait tous les cantiques par cœur, car il joue sans musique et avec un sentiment remarquable. A la fixité de son regard, on découvre, hélas! l'affreuse vérité : le pauvre vieux est aveugle. Il ne voit rien du paysage admirable qui l'entoure; il ne voit pas le large rayon qui passe là-bas entre les nuages et frappe la mer d'une pluie de lumière argentée, ni les grandes plaques d'ombre qui courent à fleur des flots, ni les enfants qui se roulent dans l'herbe, ni les gens qui l'écoutent, ni ceux qui passent en se moquant. La vue de ce vieillard infirme, employant son talent à chanter les louanges de son Créateur, n'est-elle pas toute une prédication?

Le lendemain, nous sommes trop fatigués pour quitter Béthel Villa, notre partie de pêche nous a moulu les os, et nous renvoyons au mardi matin le départ pour Freshwater.

Vers dix heures du soir, la plage de Ventnor nous surprend par une animation extraordinaire. Tout le monde déserte l'esplanade pour la plage, et nous voyons quantité de gens entrer sous une tente improvisée avec des voiles et des perches.

Un homme se tient à l'entrée, muni d'une lanterne.

« Entrez, mesdames et messieurs », crie-t-il, « entrez, et vous verrez le poisson le plus extraordinaire qui ait jamais été

Hosted by Google

pêché sur nos côtes ; le poisson-lune, mesdames et messieurs, tout tête et queue. Mesdames et messieurs, pour deux sous ! Entrez, c'est le moment, la représentation commence. »

Comme on se représente difficilement un animal où les extrémités se touchent, on donne volontiers deux sous pour en avoir le spectacle.

L'exposition est installée très simplement. Le poisson est pendu à une corde par la bouche et les ouïes, et tourne sans cesse, la corde n'ayant jamais fini de se tordre et de se détordre. Il présente ainsi toutes ses faces au public. Sa tête forme plus d'un tiers de tout le corps et, vu à la lueur d'une chandelle, il a l'air monstrueux. Un liquide saignant et visqueux tombre à gouttes précipitées sur de la paille au-dessous.

Comme le montreur est très vite au bout de son boniment, il s'adresse à n'importe quel monsieur de l'audience et le prie de donner quelques détails de plus sur l'animal intéressant.

« Monsieur voudra bien compléter mes observations, je ne suis qu'un pêcheur, moi, et c'est la première fois que je trouve une pareille bête dans mes filets. »

Le naturaliste interpellé garde pour lui ses renseignements et s'esquive.

Cette interpellation a l'immense avantage de faire évacuer la baraque et de faciliter une nouvelle fournée de curieux à deux sous par tête.

***

Encore une fois, le patache de Freshwater s'ébranle sur le pavé raboteux, le postillon sonne sa fanfare et les quatre chevaux du « Tally-Ho » partent au grand trot. A notre tour, nous sommes sur l'impériale, au milieu des ombrelles multicolores et des touristes au chapeau de paille à voilettes sur la nuque et en guêtres que pas un grain de poussière n'a encore salies. Par un heureux hasard, mon dos frotte celui d'un Indou que nous avons rencontré déjà plusieurs fois. Du choc de nos échines jailliront peut-être quelques propos intéressants.

Cela ne manque pas ; après nous être donné un bon coup de

Hosted by Google

reins pour avoir l'occasion de nous en offrir des excuses réciproques, la conversation s'engage, l'on rivalise d'affabilité et pendant plusieurs kilomètres nous échangeons de bonnes paroles dans un anglais détestable. Notre nouvel ami étudie la théologie à Londres et se prépare à retourner dans son pays comme missionnaire. Le climat de la grande cité ne lui est pas favorable et, aussi souvent qu'il le peut, il vient prendre un bain de soleil à l'île de Wight.

Voilà une charmante rencontre, il en germera sans doute quelque amitié durable qui jettera son parfum dans notre vie. Nous n'en doutons point et nous échangeons nos cartes. Celle du futur missionnaire porte un nom digne du Gange et de ses divinités les plus biscornues :

« Pandit Sakiamouni Krishnavarna. »

On s'arrête tout essoufflé.

Enfin, pour comble d'extravagance, il demeure à la « Salopia Villa ».

C'est malheureux, mais il est si aimable qu'on lui pardonne tout, son nom et son adresse.

Pendant deux lieues, nous suivons la route la plus pittoresque de cette île déjà si pittoresque.

Pour la décrire d'une manière complète, il faudrait ce que je ne suis pas, hélas! c'est-à-dire géologue et botaniste, géologue surtout, car, ici, le sol présente une configuration très singulière et la nature offre à ses amoureux des énigmes à en donner sa langue aux chiens et même à regretter de n'en avoir qu'une à leur jeter. Une falaise qui se respecte se contente, en général, de longer la mer de plus ou moins près, tantôt aride, tantôt vêtue de végétation. Mais ici, il y a deux falaises; l'une formée par des collines, coupées par des murailles d'une hauteur imposante, l'autre d'un étage plus bas et plantée dans le sable même de la plage

L'intervalle, dont la largeur varie d'un quart de lieue à quelques mètres seulement, est un admirable chaos de ravins, de blocs éparpillés, enchâssés dans des fougères arborescentes. Du fouillis

Hosted by Google

des branches et des herbes monte la chanson des cascades. De chute en chute, les ruisseaux éclatent au soleil, s'effacent dans le crépuscule des sous-bois, sonnent leur timbre de cristal entre les rochers et dégringolent à travers les éboulis, parfois rayés de l'éclair bleu d'un martin-pêcheur, parfois entraînant dans leur frais courant d'air le vol égaré des papillons jaunes, balottés, de-ci de-là, comme les pétales effeuillés de quelque bouquet de fée.

La route longe le pied de la grande falaise. Si des rochers qui surplombent quelques pierres se détachaient, la fanfare du postillon sonnerait le jugement dernier des touristes de l'impériale.

La température est d'une douceur extraordinaire et justifie bien le nom de « Madère anglaise » qu'on a donné à cette partie de la côte. C'est pourquoi aussi des milliers de phtisiques viennent y prolonger un peu leur existence. Nous en rencontrons plusieurs qui se traînent au soleil et, d'étape en étape, sonnent le triste glas de leurs poumons détraqués.

Ainsi, toujours une ombre de tristesse se mêle à toute joie humaine, et, du haut de la diligence, le regard tombe sur ces pauvres souffreteux qui laissent un peu de leur vie à chaque halte et envoient un sourire moribond à notre joie robuste et tapageuse.

Encore des myrtes, des fuchsias, des fougères, des figuiers, des grenadiers, au milieu des chênes, des sycomores et des peupliers agitant leurs fières aigrettes au-dessus des feuillages ondulés.

Encore des rochers reflétés dans le miroir des mares immobiles, des marécages tout bleus de myosotis, des ponts jetés sur les ravins, des ruisseaux dardant au-dessous leurs grosses fusées d'écume. Puis la grande falaise se rapproche de la petite et nous pousse au bord du précipice.

Nous revoyons la mer et nous avons en face de nous le promontoire de Sainte-Catherine, formant la pointe sud de l'île.

Cette côte est très dangereuse et les vagues de fond sont si fortes qu'un terre-neuve ne pourrait pas nager contre elles.

Hosted by Google

On aperçoit deux phares; le postillon nous en raconte l'histoire et entre même dans des détails qui font honneur à sa mémoire. L'un n'est plus qu'une tour en ruine, bâtie au XIV^e^ siècle par un seigneur du pays ; elle servait en même temps de chapelle et d'ermitage. Un moine l'habitait, et, moyennant un maigre salaire, y chantait la messe et tenait la lampe allumée pendant la nuit et en temps d'orage. Mais à la Réformation, l'ermite perdit ses appointements, et trop pauvre pour éclairer à ses frais les ténèbres de ce monde, il éteignit sa lampe. Le phare actuel date de 1840. La tour s'enfonce à 10 mètres dans le sol, et la lanterne, à 178 pieds au-dessus de la marée haute, envoie ses rayons à une distance de 18 milles. La lampe a 4 mèches concentriques et la lumière est grossie par une lentille surmontée de 250 miroirs! Que de jolies femmes n'en ont pas autant!

L'aspect du chemin change complètement, et nous courons pendant quelque temps à travers une confusion de rocs pelés, de crevasses béantes, de sentiers de galets encaissés comme des lits de ruisseaux. Une végétation rabougrie, couchée toute dans le même sens, marque la prévalence des vents d'ouest. Éparpillés sur les pentes, quelques moutons à tête noire secouent leurs clochettes d'une touffe à l'autre.

Le postillon embouche sa trompette et nous arrivons à Blackgang, notre première étape.

Messieurs les voyageurs ont une heure et demie de halte pour manger le dîner de l'unique hôtel, admirer son musée et couronner le tout par une visite à sa fameuse Chine.

Une table d'hôte est un champ d'observations qui n'est pas à dédaigner, et si nos fonds étaient à la hauteur des circonstances, nous nous payerions certainement le coûteux plaisir de nous asseoir au banquet du Blackgang ; mais, infortunés convives, nous n'y apparaissons qu'une minute pour acheter d'un garçon dédaigneux quelques biscuits très nourrissants que nous allons grignoter au musée et sur le bord de la mer.

La principale curiosité de l'exposition est une carcasse de

Hosted by Google

baleine qui vint échouer tout exprès au pied de la falaise, pour éviter tous frais de transport aux « Chinois » de Blackgang.

C'est le seul objet qu'il ne soit pas permis aux visiteurs d'acheter.

Comme rien d'autre ne tente notre convoitise, on nous fait payer six pence d'entrée, ce qui est fort raisonnable, car il faut bien contribuer à l'entretien de la « Chine ».

La gorge est ravinée par deux ruisseaux qui unissent leurs cours un peu avant de sauter à la plage par-dessus un roc ferrugineux de 80 pieds. Sa grande paroi couleur de rouille se dresse au-dessus d'une bande de sable frangée d'écume sale et semée aujourd'hui d'algues longues et plates comme des courroies. Cette gorge évasée sur la plage, en forme d'entonnoir coupé par le milieu, avec la trace vague de quelques marches irrégulières et l'écharpe brisée de la cascade, a un caractère grandiose et sinistre. Cette sombre falaise est pétrie de roches brunes et d'argile bleue; çà et là, des rocs noirs dont le soc déchire le flot et le fait jaillir en gerbes d'écume.

La mer a d'affreux hurlements, quelque chose de désespéré qui donne le frisson. Il semble qu'en pareil lieu le vent toujours souffle en tempête, que les vagues se bousculent toujours comme une meute enragée et que la lugubre monotonie d'un ciel couvert plane continuellement sur des débris de naufrages.

Messieurs les voyageurs ont tout mangé, tout acheté, tout visité. On a attelé des chevaux frais à la patache; mais, pendant la halte, Phébus a disparu, son char a versé dans des ornières de nuages, et ceux qui n'ont que des parasols les échangeraient volontiers contre des parapluies.

Nous n'avons pas fait deux kilomètres que toutes les ombrelles ont fermé leur corolle comme des pâquerettes quand la nuit tombe. Les nuages prennent une vilaine couleur plombée; un prophète a senti une goutte sur son oreille et prédit de la pluie; presque aussitôt un autre voyageur déclare en attraper une sur le nez et conclut qu'il va pleuvoir. Pour ces deux messieurs, l'averse commence, ils en ont la conviction, et

Hosted by Google

possédant aussi un parapluie, ils s'empressent de l'ouvrir égoïstement pour eux seuls et de l'air sagace de gens qui ne prendraient jamais des vessies pour des lanternes ou des parasols au lieu de parapluies.

Un éclair pourfend le ciel de son flamboyant coup d'épée et le tonnerre y répond par sa grosse artillerie; une végétation instantanée de riflards éclôt sur le sommet de la diligence. Là-dessous, les têtes se penchent, les pantalons se retroussent, les jupes se relèvent un peu, les pieds se reculent sous les bancs.

Sous le frêle abri de soie ou d'alpaga, les inégalités sociales s'aplanissent; dans une commune averse et sous le même robinson, les cœurs sont plus près de s'entendre et quelques-uns en profitent pour « flirter » un tantinet.

L'Indou grelotte dans l'air refroidi par l'orage, mon frère lui passe une couverture; puis, par une inspiration soudaine, il tire de dessous une banquette son immense parasol de peintre; il le visse au bout de sa pique, il l'arbore, il en couvre le voisinage, y compris le vieillard aux joues roses dans une auréole de cheveux blancs, et une gracieuse fillette blonde, sa petite-fille.

Nous nous serrons sous le champignon blanc; on écoute tinter les grosses gouttes sur la toile tendue, et notre ami, devenu tout rêveur, songe à des clairs de lune indous plus chauds que des soleils anglais.

Après un détour d'une bonne lieue dans l'intérieur de l'île, nous retournons vers la mer et arrivons en vue de Freshwater.

Je me penche alors vers le postillon pour un petit renseignement bien intime :

« Pourriez-vous nous recommander un bon petit hôtel, pas trop cher, vous savez ?...

— Allez chez mon oncle, répond-il... Confortable,... bon marché... Vous serez très contents et mon oncle aussi. »

Il termine par un clignement d'œil qu'il tâche de rendre expressif et il réussit si bien que nous n'hésitons pas à descendre chez son oncle, un monsieur dont le nom gagne à être traduit en français.

Hosted by Google

Il s'appelle Cigogne. Du reste, il ne nous sert jamais notre dîner en bouteille à long col, mais dans de bonnes assiettes plates ou creuses suivant l'épaisseur du brouet. De plus, les lits de l'hôtel sont excellents et d'une telle perfection de sommiers, qu'au lieu de nous lever à cinq heures, comme à Ventnor, le sommeil se prolonge de deux heures, et c'est malheureusement autant de pris sur les contemplations de la nature. Ces levées tardives n'affectent en rien notre appétit, qui n'a jamais été meilleur. Les repas réguliers et copieux, les longues flâneries au grand air, l'absence complète de tout souci nous font des mines resplendissantes de santé. Zoulou, lui aussi, se trouve très bien de ce régime. Il grandit à vue d'œil et un certain soir il ose se mesurer pour la première fois avec l'océan Atlantique.

Voici dans quelles circonstances il but l'onde amère :

Il y a le long des falaises de Freshwater, à gauche en regardant l'océan, des cavernes dont l'accès est libre à marée basse, pourvu que l'on saute d'une pierre à l'autre sans se casser les jambes en glissant sur les varechs visqueux.

La plus originale de ces caves est ornée à son entrée par des rochers évidés en arches gigantesques; c'était notre caverne favorite et nous y allions presque tous les jours.

Un soir, le flux nous y surprit; il fallut pour en sortir se déchausser et retrousser ses hauts-de-chausse si hauts qu'ils purent monter.

On se mit en route, d'un équilibre fort mal assuré, sondant les passes d'un pied hésitant, à travers les rocs pointus et les algues gluantes. On avançait tout doucement, les bras en balanciers, les souliers attachés par les cordons et jetés sur l'épaule, et nos bas dans nos poches.

Zoulou, laissé à l'hôtel, s'en était échappé et nous cherchait sur la plage. Un coup de sifflet attira son attention. Sitôt qu'il nous vit, il renifla à la première vague qui lui mouilla les pattes et s'élança bravement à la nage pour nous tirer du danger.

Aussi, de quel souper son beau dévouement fut récompensé! Il mangea même des crevettes et n'en creva pas!

Hosted by Google

Pendant quelques jours, nous n'avons pas assez de tous nos instants pour nous baigner, fouiller les falaises, explorer les cavernes et surprendre, à marée basse, la mystérieuse floraison des anémones de mer au fond des vasques, parmi les champs de varechs, dans tous les bassins que la mer en se retirant laisse remplis d'une eau immobile, transparente et toute tiède de soleil.

On n'a pas assez de tous ses sens, de toutes ses facultés, de tout son cœur pour jouir de cette admirable nature. Le vent de la montagne rendait fou Gastibelza, l'homme à la carabine, le vent de la mer nous grisait au point de nous faire commettre mille imprudences.

On ne songeait plus à peindre; il faisait toujours trop de soleil et trop de vent.

*
* *

Un matin, nous résolûmes de pousser une pointe jusqu'à « Alum Bay » et d'aller voir les « Needles » en passant.

Nous comptions revenir le même jour à Freshwater, puis, hélas! le lendemain couper l'île à l'ouest, nous embarquer à Yarmouth pour Lymington, de l'autre côté du Solent.

La baie de Freshwater est fermée à droite par une falaise couronnée d'un petit fort caché derrière des glacis de gazon et ne se trahissant que par l' « Union Jack » qui flotte au-dessus.

Nous montons derrière le fort; le chemin se réduit bientôt à un sentier qui finit par s'effacer tout à fait sur les pentes pelées de la colline de Saint-Boniface; mais nous n'avons qu'à suivre la falaise en nous tenant à une distance respectueuse du bord. Dans cette solitude où le gazon assourdit le bruit des pas, le silence n'est troublé que par la rumeur vague des flots, le sifflement bizarre d'oiseaux de mer qui nichent dans les rochers, ou, tout à coup, des bêlements et le galop léger d'une troupe de moutons à moitié sauvages qui se sauvent à notre approche.

Les « Needles », ces rochers célèbres qui forment l'extrémité occidentale de l'île, ne répondent nullement à leur nom.

Hosted by Google

Ils ne ressemblent en rien à des « aiguilles », pas même à des dés à coudre, et leurs formes varient tellement avec le moindre changement de point de vue qu'une comparaison caractéristique est impossible.

Un moment, ils paraissent si rapprochés qu'ils semblent tenir tous ensemble; quelques pas plus loin, ils se séparent et révèlent des formes bizarres et irrégulières qui vont se modifiant sans cesse.

Arrivés presque au-dessus du fortin qui les commande, nous trouvons que leur aspect est encore différent. On serait tenté de les comparer à des icebergs, à cause de leurs vives arêtes et de leur blancheur éclatant au-dessus de l'eau bleue, mais comme, à leur tour, les icebergs affectent toutes les formes, voilà la comparaison en défaut, et il eût mieux valu résister à la tentation.

Quoi qu'il en soit, ils font un splendide effet.

Cette pointe de l'île a aussi son phare. Fièrement campé sur un roc que l'on a d'abord scié à fleur d'eau, sa hauteur est de 80 pieds; il est à feu alternant, rouge et blanc. On le voit à trois lieues, et, en temps de brouillard, on y sonne une cloche qui s'entend à une lieue et demie.

Nous nous asseyons au bord de la falaise, les pieds dans le vide; mais bientôt certaines touffes qui surplombent et le roc crayeux qui s'effrite aisément refroidissent notre enthousiasme et nous font rentrer les jambes.

Un sentier en zig-zags nous conduit à la plage d'Alum-Bay, à peu près au milieu de son curieux amphithéâtre.

Une estacade permet aux bateaux à vapeur qui font le tour de l'île de débarquer leurs passagers; mais aujourd'hui, la mer est déserte, aucun bateau ne traîne sa longue fumée d'un promontoire à l'autre; l'endroit est solitaire, et nous en profitons pour faire un plongeon au bout de la jetée.

Après le bain, on attaque les tartines et les sandwichs; M^lle^ Cigogne elle-même les a enduites de forte moutarde et elle a pris soin d'en rogner la croûte tout autour.

Hosted by Google

Cependant, ce zèle déplacé ne nous fait pas perdre un coup de dent et ne nous empêche point d'admirer le paysage.

Au sud, des « Needles » s'avancent au bout du cap et détachent leurs rochers gris au bord du ciel doré par le soleil à son déclin. Le golfe est dominé par des falaises où les couches calcaires alternent avec des bancs de sable rouge et jaune et des zones de silex. Des crevasses qui fendent la falaise par places glissent de longues coulées de terre et de cailloux.

Nous trouvons parmi les galets quelques morceaux d'alun et, derrière une baraque à l'ombre de laquelle nous avons dîné, un canot qui ferait bien notre affaire si nous en connaissions l'heureux possesseur et qu'il voulût nous ramener par mer à Freshwater.

Les bonheurs, comme les malheurs, arrivent rarement seuls. Après la découverte du bateau, nous faisons celle du batelier. Nous l'apercevons qui dort vautré dans le sable, derrière des tamarins. Au bruit de nos voix, il se retourne sur le flanc, et la main en abat-jour sur ses yeux assoupis, il nous grommelle de laisser son bateau tranquille.

Pourvu qu'il n'aille pas se rendormir... Il nous regarde un moment, nous prend enfin pour d'honnêtes gens et nous demande l'heure d'un ton moins bourru.

Tout en parlant, il regarde du côté de la falaise; sa figure de terre cuite s'illumine soudain à la vue de deux femmes qui descendent le sentier en courant.

« Y a-t-il longtemps que vous attendez? crie l'une d'elles.

— Longtemps! répond notre homme. Le temps de fumer trois pipes, de dormir une heure et d'aller voir jusque derrière le fort pour savoir si vous n'arriviez pas. Et maintenant, qu'on se dépêche! A propos, ces messieurs aimeraient bien retourner avec vous à Freshwater, je vois ça; mais diable, c'est vous qui avez loué le bateau, et naturellement, si vous avez des objections, on n'en parlera plus. »

Ce finaud de nautonier nous devinait et se doutait bien aussi qu'il n'y perdrait rien.

Hosted by Google

Mon frère a la présence d'esprit de vite ajouter que nous serions désolés d'imposer notre société à ces demoiselles et même ravis de les accompagner.

Devant cette désolation et ce ravissement, les jeunes filles ne répondent que par des chuchotements et des rires très encourageants. Elles n'ont plus l'air de nous en vouloir.

Tous les cinq nous traînons le canot à la mer, et vogue la galère!...

Nous possédons heureusement deux paires de rames.

En bons frères, nous nous relayons et ramons avec le brave homme; une des demoiselles tient le gouvernail, et l'autre, en bonne sœur, la relève quand elle est fatiguée. Cet arrangement est admirable, car de cette façon il y a toujours un couple intéressant qui se repose et fait un bout de conversation intime.

Ces jeunes personnes n'aspirent peut-être pas toutes les *h* qu'il faudrait, et leur verbe n'est pas toujours au même nombre que son sujet, mais leur familiarité pleine de réserve, la franchise de leurs éclats de rire, la naïveté de leur enjouement n'en rendent pas moins leur société charmante. Et puis,... elles sont toutes deux jolies, et qui donc serait assez dénaturé pour ne pas subir le doux magnétisme de la jeunesse et de la beauté, surtout lorsqu'on est bercé pendant deux heures sur les flots éclairés par une glorieuse pleine lune!

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,

nous arrivons trop tôt à celui de Freshwater.

Il faut se quitter. Les adieux sont d'une délicieuse amertume. Nous donnons aux jeunes personnes les morceaux d'alun si péniblement trouvés à la sueur de notre front. Elles affectent de les accepter avec beaucoup de reconnaissance, nous remettent à chacun une épingle à cheveux et disparaissent au premier coin de rue, réduisant notre belle promenade sentimentale à la désolante formule d'une équation à deux inconnues...

TH. NICOLET.

Hosted by Google

LES GUEUX NAMUROIS

A mon ami François Roffiaen.

M. le chanoine Aigret a publié, en 1881, l'ouvrage le plus récent que nous possédons sur l'histoire religieuse de la ville de Namur (1). A le lire, on croirait volontiers que les Namurois ont offert, dans tous les temps, le spectacle si rare d'une inébranlable piété, et que les membres de son clergé, sa noblesse et sa bourgeoisie n'ont jamais varié dans leur foi. Il n'en est rien cependant. Là comme ailleurs, vers la fin du moyen âge, il y eut des inquisiteurs qui firent la guerre aux vaudois. M. Jules Borgnet, archiviste provincial, a relaté leurs hauts faits. Or, s'il y eut à Namur, au XV^e^ siècle, un mouvement religieux assez sérieux pour nécessiter les dernières rigueurs, il serait fort étonnant que rien n'eût bougé dans cette ville au siècle suivant, qui vit naître et se propager la Réforme, et nos anciens Pays-Bas se transformer en un vaste champ de bataille. Aussi, quoi qu'en disent nos chroniqueurs d'autrefois et nos écrivains bien pensants d'aujourd'hui, ce n'est pas ce que nous avons à constater. Le mouvement anticatholique du XVI^e^ siècle fut combattu à Namur dès la première heure. Les comptes du mayeur Jacques de Hemptinnes en font foi.

On arrête d'abord deux femmes : Jeanne de Sorée et Agnès de Haubreuse. On les relâche au bout de quelques jours, parce

(1) *Histoire de l'église et du chapitre de Saint-Aubin, à Namur.* 1 vol. in-8°.

Hosted by Google

que ce sont des vaudoises et que, comme telles, les nouveaux édits ne les concernent pas (1). Jean Vigneron, surnommé le duc de Gueldre, n'eut pas la même chance. « Il prétendait régner sur Dieu, sur la Vierge Marie et toute la cour céleste du paradis, et proférait encore d'autres blasphèmes. » Ce n'était là qu'un pauvre fou; on se plut à voir en lui un hérétique, et l'on fut assez cruel et assez idiot pour ordonner qu'il eût la langue percée d'un fer rouge (2). L'année suivante, — c'était en 1537, — on tomba sur un instituteur. Déjà au XVI^e^ siècle, cela passait, paraît-il, pour une bonne fortune d'avoir à tourmenter un éducateur du peuple, un porte lumière. Celui sur lequel on avait mis la main à Namur s'appelait Jean Colmye; il s'avouait luthérien; il venait de Limbourg et déclarait vouloir passer outre avec sa femme. Il est très probable que M^e^ Larbalestrier, président du conseil provincial de Namur et principal inquisiteur laïque, n'aurait pas appelé à son aide les inquisiteurs liégeois, s'il n'avait pas craint de se compromettre en agissant autrement, son prisonnier, en sa qualité de Limbourgeois, relevant plutôt d'eux que de lui. Le pauvre Jean Colmye fut décapité en place publique le 15 mai 1537, et sa femme, Lisette Meurice, jugée moins coupable, bannie à perpétuité de la ville et du comté de Namur (3). Nous donnons ces détails parce qu'il s'agit ici de l'un des innombrables martyrs de la liberté de conscience dont le souvenir n'a pas été conservé. La vue du sang, répandu en grand appareil par la main du bourreau, calma à tel point les Namurois avides de nouveautés, que, pendant longtemps, on put se contenter de fustiger par les carrefours de la ville les

(1) Archives générales de Belgique. Chambre des comptes. Reg. n° 15547. Voici en quels termes le mayeur de Namur s'exprime sur le compte de l'une de ces deux femmes : « quoique famée et chargée estre vauldoise ne sceut estre atteinte par la loi ».

(2) Archives générales de Belgique. Chambre des comptes. Reg. n° 15551, f° V, v.

(3) Archives générales de Belgique. Chambre des comptes. Reg. n° 15551, f° VI, v. Le mayeur de Namur déboursa pour l'exécution 32 sols et 5 livres 10 sols pour le banquet offert immédiatement après aux inquisiteurs du pape et de l'évêque de Liége (sans doute Jamolet et Thiéri de Heese) et aux gens du Conseil de l'Empereur. On lui reprocha plus tard d'avoir trop bien fait les choses.

Hosted by Google

plus remuants d'entre eux. Me Thiéri Larbalestrier avait acheté le repos qui lui était cher par un acte de rigueur dont on ne saurait, en bonne justice, charger sa mémoire. Quand il vint à mourir en 1546, on avait à la cour de Bruxelles tant et de si graves soucis qu'on ne songea point à le remplacer sur l'heure. Personne ne réclama, personne ne s'en plaignit. Ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'on s'aperçut de cet oubli. Voici à quelle occasion. La ville de Namur avait toujours pour mayeur Jacques de Hemptinnes, ce rude soudard, qui rêvait sans doute, comme son vieil ami le mayeur de Louvain, de discipliner ses bourgeois, de se faire craindre d'eux. Ayant entendu dire à différentes reprises que Gaspard Winan était bien connu « pour être de la maudite secte luthérienne », il n'hésita point à lui mettre la main au collet. Cela fait, il songea à le faire juger conformément aux rigoureux édits de Charles-Quint sur l'hérésie. Il présenta, en conséquence, aux échevins de sa bonne ville l'information préparatoire qu'il avait dressée sur le cas de son prisonnier; ceux-ci écoutèrent patiemment la lecture du document, puis ils déclarèrent d'une commune voix que l'affaire n'était pas de leur compétence. Le mayeur, furieux d'être ainsi éconduit, s'en alla tout droit chez Me Jacques Muyssart, le nouveau président du conseil provincial, où il ne trouva pas un accueil plus encourageant. « Laissez-moi vos papiers, lui dit ce magistrat, je les examinerai et je vous ferai savoir mon avis. »

Quelques jours plus tard, le greffier du conseil provincial vint, en effet, trouver le mayeur pour lui dire que le président Muyssart n'était pas, comme son prédécesseur, commissionné en qualité d'inquisiteur de la foi, que le conseiller de Ponthy ne l'était plus, et que, par conséquent, il n'avait qu'à s'adresser ailleurs. Notre mayeur, froissé du sans-façon avec lequel on traitait un personnage de son importance, jura de se venger. Il écrivit, le 6 septembre 1548, au président du conseil privé de l'empereur à Bruxelles, et déjà, six jours plus tard, des lettres patentes étaient expédiées au président du conseil provincial de Namur et au conseiller de Ponthy, et les obligeaient comme inquisiteurs laïques de s'occuper du cas de Gaspard

Hosted by Google

Winan (1). Ils se tirèrent d'affaire en gens d'esprit, et comme tout le crime de leur prisonnier consistait dans sa nonchalance à suivre les offices de sa paroisse et dans son goût trop vif peut-être pour les psaumes et chansons de Clément Marot, alors fort à la mode, ils le laissèrent aller, en lui recommandant d'être plus prudent à l'avenir. Les bourgeois de Namur se montrèrent enchantés de cette modération. Leur mayeur, qui ne parvenait pas à les prendre en défaut, se retourna du côté du clergé régulier. Il laissa échapper le P. capucin Jean Dubois, mais il se rattrapa sur le cordelier Quirin Henrici, accusé d'avoir prêché contre les sacrements de la Sainte-Église dans différents villages du comté. Au bout de trois mois de prison, ce cordelier fut jugé coupable et condamné à un bannissement perpétuel (2). Nous ne retrouvons pas la sentence encourue par un curé namurois, Roland Gallye, prévenu d'actes et de propos hérétiques. Les inquisiteurs laïques étaient pleins d'indulgence et même de tendresse pour les membres du clergé séculier, espérant sans doute précipiter ainsi le moment où Namur serait doté d'un évêque qui s'empresserait de les débarrasser de leurs déplaisantes fonctions. Ce moment de délivrance se faisant attendre, nos inquisiteurs malgré eux eurent le tort de ne tenir aucun compte de la dénonciation qu'à la veille de sa mort, le mayeur Jean de Hemptinnes leur avait adressée contre tout le clergé de Namur et plus particulièrement celui de l'église Saint-Aubain. Ils eurent la confusion de voir l'inquisition liégeoise agir en leur lieu et place. Plusieurs ecclésiastiques namurois furent enlevés nuitamment et conduits dans les prisons de Liége pour y être jugés suivant leurs démérites. Quand la reine de Hongrie, gouvernante générale des Pays-Bas, eut connaissance de ces faits, elle adressa de Bruxelles, le 13 octobre 1551, de vifs reproches aux président et gens du conseil de Namur, leur ordonna de réclamer les chanoines et autres gens d'Église emmenés à Liége

(1) Archives générales de Belgique. Papiers de l'audience, liasse n° 40.

(2) Archives générales de Belgique. V. Chambre des comptes, le reg. 15547 à 15555, intitulé : Comptes rendus par Jacques de Hemptinnes, seigneur de Wangenies, Henrypont, etc., allant de 1518 à 1551.

Hosted by Google

et de les faire juger suivant que l'exigeait le droit de l'empereur leur souverain. Ainsi fut fait. Jean Durant, chanoine de Saint-Aubain, fut, en conséquence, condamné à une amende de six cents florins carolus « pour propos tenus contre la foi catholique et pour avoir contrevenu directement aux placards de Sa Majesté Impériale, en laissant toutefois en dehors ce qui touche au crime d'hérésie »; François Marotte, un autre chanoine de Saint-Aubain, eut également à payer pour les mêmes motifs une amende de six cents florins. La correspondance officielle ne mentionne pas les autres prêtres namurois ramenés de Liége, mais il ne nous a pas été difficile de les retrouver. Ce sont les chanoines Me Henri Seyvier, François Libert et Lambert de Limbourg, tous appartenant à la collégiale de Saint-Aubain, et François Maloteau, le curé de Saint-Loup. Comme le Namurois dépendait de l'Église de Liége pour le spirituel, ce furent des inquisiteurs liégeois qui vinrent les juger sur place. Henri Seyvier fut condamné à finir ses jours dans un monastère du comté de Namur; François Marotte, probablement parce qu'il était seigneur de Boussu-en-Fagne et avait les moyens de se passer toutes ses fantaisies, fut frappé dans sa paresse et sa gourmandise. On lui ordonna de se retirer dans un couvent où, pendant toute une année, il aurait à suivre tous les offices de jour et de nuit, à jeuner tous les vendredis, à ne pas boire une seule goutte de vin, et, ce qui n'était pas moins cruel, à lire chaque jour ses heures canoniales, avec les heures de Notre-Dame et les vigiles à onze leçons (1). Les autres chanoines et le curé de Saint-Loup ne furent pas sentencés cette fois-là par les inquisiteurs liégeois, qui rentrèrent chez eux et ne se hâtèrent point à reparaître à Namur, sous le prétexte que la peste désolait cette ville. Le chanoine Marotte n'avait pas encore commencé sa retraite monastique. Il profita de cette circonstance pour aller à Liége trouver l'évêque Georges d'Autriche et protester, en son nom et en celui de ses compagnons d'infortune, contre les rigueurs inquisitoriales

(1) Archives générales de Belgique. Restitution autrichienne, farde n° 47. V. Lettre des président et gens du conseil de Namur à S. M. le roi Philippe II, à Bruxelles, du 4 septembre 1556.

Hosted by Google

dont ils étaient l'objet. Il n'obtint rien, par la bonne raison que l'évêque, une créature de Charles-Quint, était Espagnol de cœur, ne reconnaissait pas la paix de religion promulguée en Allemagne et ne tenait compte aucun des efforts des États du pays de Liége pour l'arrêter dans la voie de la réaction (1). Comment se fit-il que notre audacieux chanoine ne continua point la lutte, ne chercha point à intéresser l'Allemagne à sa querelle? Il avait la partie belle, puisqu'en s'appuyant sur les décisions des Diètes de Passau et d'Augsbourg, il aurait pu s'avouer hautement et impunément luthérien et forcer l'official de Liége à reculer, à mettre à néant la procédure tenue contre lui et ses amis. Comme d'habitude, ce seront des questions d'ordre purement matériel qui l'auront empêché de pousser plus avant, et puis, pour tout dire, il aura reconnu qu'en 1556, à Liége comme à Namur et partout ailleurs en Belgique, la réforme avait pris un caractère nouveau, plus radical; en un mot, qu'elle était passée de Luther à Calvin. Or, il ne pouvait lui convenir de suivre ce mouvement, de lâcher la résistance légale pour la révolte ouverte et de se sacrifier certainement et sans profit aucun. On ne saurait lui donner tort et s'empêcher de dire qu'il fit bien de s'humilier (2).

Le comté de Namur resta nominalement terre d'empire, mais ses rapports spirituels avec la principauté de Liége furent enfin rompus par l'érection d'un évêché à Namur. Ce fut Antoine Havet, un dominicain très savant mais aussi très fanatique et dévoué corps et âme à l'Espagne qui, le premier, en 1562, vint occuper ce siège épiscopal. Il était d'avis qu'il valait mieux tuer les hérétiques que de les convertir, et l'on peut dire que toute sa vie il resta fidèle à cette manière de voir. Si cependant les gueux qu'il combattait, et dans les mains desquels il tomba en 1572, avaient été aussi féroces que lui, ils ne l'eussent jamais relâché contre une modique rançon. Cette leçon ne le rendit pas meilleur. Notre grand Marnix le détes-

(1) FERD. HÉNAUX, *Histoire du pays de Liége*, 3e édition, II, p. 279. Liége, 1875.

(2) Archives générales de Belgique. Audience. Liasse n° 74. Lettre du conseil provincial de Namur au roi Philippe II, du 8 mars 1556 (St. de Namur).

Hosted by Google

tait. Il voyait en lui le principal introducteur aux Pays-Bas du concile de Trente, dont il avait été l'un des orateurs les plus écoutés. Ce qui le rendait plus redoutable encore, c'est que, tout en étant évêque de Namur, il avait conservé la charge de confesseur de Madame, c'est-à-dire de Marguerite de Parme, la gouvernante de nos dix-sept provinces. Et cependant il était mal informé. Un jour, le 30 juin 1566, il écrit au cardinal de Grandvelle : « La noblesse reste fidèle, c'est tout au plus si, dans les comtés de Namur, d'Artois et de Hainaut, on peut compter de quatre à six confédérés » ; or, il y en avait dix fois plus. Il devait bientôt en faire la cruelle expérience (1).

Jean Espallart, greffier du conseil provincial de Namur, est le premier à tout quitter par motif de conscience. Ses biens sont aussitôt confisqués, à savoir : son hôtel de Namur, dit de l'*Étoile-d'Or;* sa maison de Bouvigne, sise rue des Fossés, et sa ferme de Hault-le-Wasté. Ce qu'il y a de curieux dans son cas, c'est que, par sa femme, M^lle^ de Niquet, il était le neveu d'un personnage aussi connu et aussi redouté que l'official du prince-évêque de Liége (2).

On a beau se montrer sévère, cruel même, les défections continuent.

Erard de Salmier, seigneur de Melroy, avait déjà émigré depuis plusieurs mois, quand, en 1568, il fut frappé d'une sentence de bannissement perpétuel avec confiscation des biens. On lui prend son hôtel de la paroisse Saint-Loup à Namur, son château de Melroy ainsi que ses fermes de Montigny, de Somme et de Donhay (3). Cependant, ni pour lui ni pour Espallart, l'obéissance au cri de sa conscience n'est une cause de ruine et de désespoir.

En se créant des devoirs nouveaux envers Dieu et envers leur patrie, ils se grandissent et se purifient.

(1) EDM. POULLET, *Correspondance du cardinal de Granvelle.* Bruxelles, 1877, I, p. 339.

(2) Archives générales de Belgique. Chambre des comptes. Reg. n° 1202. — Archives de la ville de Cologne. V. *Handlungen in materia Religionis*, 1568-1579.

(3) Bibliothèque de Bourgogne. Mss. général de Hellin, I, p. 233. — J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liége au* XVI^e^ *siècle*, p. 351, 472, 490, etc.

Hosted by Google

Antoine Havet, l'évêque de Namur, pouvait à bon droit trembler devant eux, parce que de loin comme de près ils sont pour lui et les siens une menace, parce que leur exemple établit cette vérité que pour assurer le progrès et conquérir ces libertés auxquelles tous nous aspirons, il faut commencer par l'hérésie, c'est-à-dire par l'affranchissement des vieilles formes, par la liberté de l'âme. C'était la formule de notre grande Révolution du XVI^e^ siècle, c'est celle à laquelle, aujourd'hui plus que jamais, nous devons nous attacher, si nous ne voulons misérablement sombrer et disparaître. Ce fut compris alors. Nobles et bourgeois rivalisent d'ardeur dans le sacrifice. Si nous ne pouvons les citer tous, ni les suivre dans l'armée du Taciturne, ni sur la flotte des gueux de mer, ni dans les refuges wallons d'Allemagne et d'Angleterre, nous pouvons au moins prouver que, si les Tournaisiens sont là, les Namurois s'y trouvent également. Beaucoup d'entre eux attendirent l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas pour prendre une résolution suprême. Nicolas de Corty, seigneur d'Ansoul, avocat à Namur, fut de ce nombre. Il se rendit tout droit à Cologne, où d'anciens amis lui firent fête et lui trouvèrent d'utiles et glorieux travaux. Encore un qui dut accueillir en souriant la nouvelle que le Conseil des troubles siégeant à Bruxelles avait songé à l'atteindre dans son honneur et sa fortune! Au même moment, à savoir au mois de février 1568, le Conseil des troubles, que le peuple qualifiait déjà de tribunal de sang, frappa tout aussi inutilement d'une sentence d'ajournement avec menace de bannissement et de confiscation Pierre, baron de Brandebourg, Philippe de Namur, seigneur de Huy-Flostoy, et Philippe de Marbais, seigneur de Louverval. Ces trois gentilshommes passaient pour avoir été du Conseil des Gueux, et étaient chargés d'avoir attiré à leur confédération d'autres seigneurs de Namur et des bourgeois de cette ville qui tous avaient demandé avec eux la liberté de religion. Philippe de Namur eut la malchance d'être pris les armes à la main et fut décapité sur le Petit-Sablon, à Bruxelles, le 2 juin 1568; le sire de Louverval, fait prisonnier à Jodoigne, toujours les armes à main, eut la tête tranchée à Bruxelles le même jour. La mort

Hosted by Google

rapprocha ainsi en un commun destin deux hommes que le prévôt Morillon, incapable d'apprécier leur dévouement et leur héroïsme, qualifiait dans une lettre au cardinal de Granvelle de : *clochettes des gueux de Namur*. Clochettes peut-être, mais clochettes bien capables de sonner le tocsin.

Leurs lieutenants, Namurois comme eux, restent fidèles à la révolution. Nous pouvons citer dans le nombre Hernisart, seigneur de Villers-la-Potterie et Marche-Chovelette, qui sacrifia à ses convictions sa terre de Marche et celle de Bruyle lez-Binche en Hainaut. Plusieurs d'entre eux firent souche à l'étranger. C'est ainsi que Nicolas Salmier, de Melroy, continua comme diplomate orangiste l'œuvre de dévouement de son père, que Frédéric de Vervoz, fils de Rasse, l'un des signataires du compromis des nobles, né en 1557 et mort en 1621, écrivit en flamand, quoique Wallon de naissance, ses mémoires dans lesquels il nous raconte comme quoi, resté fidèle à la foi catholique dans laquelle il était né, il vécut sans être tourmenté à ce propos parmi les protestants dont il avait embrassé avec enthousiasme la cause, et qui le récompensèrent en lui donnant des régiments à commander, des forteresses à défendre et des négociations à conduire (1). On voit par là, une fois de plus, que la tolérance n'était pas un vain mot pour nos gueux du XVI^e^ siècle, et que c'est bien en vain qu'on cherche, en invoquant le martyre des moines de Gorkum, à les descendre au niveau de leurs cruels adversaires. Les victimes sont presque toujours de leur côté; les bourreaux, les empoisonneurs et les assassins, de l'autre. Flamands ou Wallons, sur terre ou sur mer, ils poursuivent leur tâche, n'ayant devant les yeux qu'un seul et même but : chasser l'étranger, fonder une nationalité, établir enfin chez eux la liberté civile et religieuse.

C'était bien ce que l'on pouvait imaginer de mieux; malheureusement, les Wallons furent les premiers à se fatiguer d'un si long et si grand effort cependant nécessaire; ils déposèrent les

(1) *Eenighe gedenckweerdige Geschiedenisse, etc.*, 1 vol. in-8°, publié en 1841 par la Société historique de la Frise, qui a retrouvé et publié depuis la suite des *Mémoires de Frédéric de Vervoz*.

Hosted by Google

armes et reprirent le joug des formes du passé. Nous avons, pour les chefs, la liste des réconciliés avec le pape et le roi d'Espagne. Pas un Namurois n'y figure. L'honneur n'est pas mince, et nous ne comprenons vraiment pas que l'historien Galliot, loin de le faire sonner haut, se soit amusé à prétendre que la fidélité des Namurois à Dieu et au roi les préserva au XVI^e^ siècle de toute contagion (1).

On a assez dissimulé, assez menti comme cela. Il est grand temps que le peuple belge connaisse au vrai son passé et soit mis à même d'y puiser les leçons nécessaires. Nous n'exagérons pas en disant qu'on eût été mal venu de nos gueux, si l'on s'était amusé à leur prêcher les doctrines haineuses et décevantes du socialisme contemporain. Nos pères estimaient que le nettoyage de l'âme populaire devait avoir le pas sur les revendications sociales, que c'était seulement, délivré par l'école du double joug du fanatisme et des superstitions, qu'on voyait clair et qu'on marchait droit. L'hérésie de nos pères avait là sa meilleure excuse. Les inquisiteurs espagnols le savaient si bien, qu'à Namur comme ailleurs, ce fut toujours aux maîtres d'école qu'ils réservaient les plus cruels supplices. Ceux qui leur échappèrent et se réfugièrent en Hollande, contribuèrent largement à la fondation et à la rare fortune de la république des Provinces-Unies.

Tout n'était pas dit cependant. Un beau jour, on revit à Namur des instituteurs et des pasteurs protestants, les uns Wallons, les autres Flamands. C'est que les Autrichiens, nos nouveaux maîtres, aussi incapables que les Espagnols de nous défendre efficacement contre les entreprises de la France, avaient confié la garde de nos villes frontières aux gueux de Hollande, et que ceux-ci avaient stipulé que leurs troupes seraient accompagnées des ministres de leur culte et de leurs maîtres d'école. Cela dura de 1714 à 1782.

La revanche des vaincus du XVI^e^ siècle a donc été aussi complète que possible. CHARLES RAHLENBECK.

(1) *Histoire générale ecclésiastique et civile de la ville et province de Namur*, vol. V, p. 58.

Hosted by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

III

Vienne (suite).

Sortis du Parlement, nous passons en revue les monuments bordant l'autre côté du Ring, — car les boulevards, dans toute cette partie, en sont plantés des deux côtés. En face de l'Hôtel de ville, nous trouvons le théâtre du Burg, ce théâtre achevé il y a quelques années et, sans conteste, l'un des plus beaux du monde. Le célèbre Semper, l'ami de Richard Wagner et l'architecte du théâtre de Bayreuth, en a tracé le plan. Celui-ci est conçu dans le style de la Renaissance; c'est une imitation de l'architecture italienne du siècle dernier. Le monument est richement décoré de bas-reliefs, de bustes de poètes, d'allégories diverses; sur l'attique du milieu, des sculptures de Kundmann représentent Apollon, la Tragédie, la Comédie. Aménagement intérieur des plus somptueux et des plus heureux; la salle a des places de tout rang, à prix variant de 5 florins à 40 kreutzers : parquet, parterre assis, parterre debout, puis trois rangs de loges et galeries, enfin, au-dessus, 3e galerie, 4e galerie et 4e galerie debout. Chacun, quelque médiocres que soient ses ressources, peut donc s'y offrir de temps en temps l'audition des chefs-d'œuvre!

Aucun grand théâtre moderne ne présente d'aussi royales

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1895.

Hosted by Google

issues ; nulle part n'est autant atténué le risque d'avoir, quand vous sortez du spectacle, les pieds écrasés par les voitures. Les escaliers des piétons aboutissent à un long vestibule en demi-cercle qui s'étend sur le devant de l'édifice ; et les deux escaliers monumentaux destinés à l'élégant public des loges s'allongent en deux larges ailes sur les côtés du théâtre, pour déboucher sous des porches où défilent fiacres et équipages. Derrière le théâtre est ménagé un espace libre en forme de segment circulaire, isolant complètement ce bel édifice qui se trouve ainsi comme au milieu d'une place. On ne peut rêver mieux en fait d'amples dégagements. Il y a des escaliers spéciaux pour chaque étage, à droite et à gauche, et ceux des galeries supérieures ne communiquent pas entre eux. Inutile de vous dire, après cela, que la sortie s'effectue en un minimum de minutes, et avec un minimum d'encombrement.

Le Burgtheater est le Schauspielhaus de Vienne et correspond au Théâtre-Français, la seule scène d'ailleurs à laquelle il soit comparable ; et certes les Viennois sont aussi fiers de leur théâtre que les Français le sont du leur. En vérité, les représentations y sont remarquables, autant par le soin scrupuleux de la mise en scène que par le jeu distingué des acteurs. Le Burgtheater est au premier rang des théâtres impériaux ; tout proche du Burg, il en fait presque partie ; c'est bien à proprement parler le « théâtre de la Cour ». Il est réservé aux pièces classiques ou du moins aux pièces ayant une valeur littéraire. On y joue avant tout Schiller et Gœthe, et Shakespeare, dont les traductions ont, comme on sait, une si grande vogue dans toute l'Allemagne. J'y vois se succéder *Götz de Berlichingen* (joué au jour anniversaire de la mort de Gœthe), *Faust*, 1re et 2e partie, le *Roi Lear*, le *Songe d'une nuit d'été*, qu'on fait alterner avec les traductions françaises du *Marquis de Villemer* et de *Féodora* ou avec les modernes *Lustspiele* allemands. Le plus joué de ces derniers, et aussi le meilleur, de l'avis général, reste cette mordante comédie, *Die Journalisten*, qui fut donnée pour la première fois au théâtre en 1853 et qui établit solidement du jour au lendemain la

Hosted by Google

réputation de l'auteur, le poète, romancier et auteur dramatique Gustave Freytag (1).

Parlons maintenant du personnel de cet intéressant théâtre. Comme à la Comédie-Française, les acteurs forment deux catégories, les membres ordinaires du théâtre et les acteurs de la cour nommés par décret et à vie. Grâce aux interprètes hors ligne qu'il possède et dont certains sont illustres, le Burgtheater reste la première scène dramatique de toute l'Allemagne. Que les hommes de la génération précédente trouvent les artistes actuels inférieurs à ceux d'autrefois, c'est là une chose peu étonnante, l'éternelle histoire de nos pères qui ont eu la joie d'entendre Mars, Rachel, Bressant, etc.; quand nous serons vieux, nous non plus ne retrouverons nulle part les vives impressions de notre jeunesse. Parmi les artistes que nous avons eu l'occasion d'applaudir, citons d'abord, du côté des dames, Mlle Bleibtreu (Élisabeth d'Angleterre); Mme Schönfeld (marquise de Villemer); Mlle Adèle Sandrock, qui tient les premiers rôles (la Marie Stuart de Schiller; la Féodora de Sardou, etc.), mais qui crie un peu trop à notre gré. Mme Mitterwurzer sait incarner successivement les soubrettes et les duchesses (par exemple la comtesse Soukareff de *Féodora* et la baronne d'Arglade du *Marquis de Villemer*), sans qu'en aucun moment l'on retrouve jamais la servante en la grande dame. Mme Stella de Hohenfels (Diane de Saintrailles) est la distinction même; elle donne aux ingénues un charme saisissant. L'aristocratie reçoit et fête, paraît-il, cette Stella de Hohenfels, à laquelle on attribue tout bas une très noble parenté; l'on ne croit pas déroger en faisant cette exception en faveur de la jeune et élégante artiste qui s'est vouée entièrement à l'art; chose digne d'être notée, elle a joué en français avec Coquelin et avec Sonnenthal, son camarade du Burgtheater. Je passe quelques autres actrices qui ont du talent assurément, mais dont la beauté plus que le talent fait tourner les têtes des Viennois. A Vienne, cela leur vaut sou-

(1) Il est mort le 30 avril 1895 à Wiesbaden, où il s'était retiré depuis quelques années. C'était l'un des derniers représentants de l'école romantique en Allemagne. Il avait atteint un âge avancé, près de 80 ans.

Hosted by Google

vent quelque haut mariage; d'ordinaire elles deviennent comtesses. J'ai malheureusement à regretter que Mme Charlotte Wolter soit en congé pour le moment, car elle passe pour la première tragédienne de l'Allemagne; on vante sa voix harmonieuse qui émeut et passionne, son geste sculptural, ses lignes irréprochables et sa fine tête de camée; c'est la grande artiste dans le style noble traditionnel, la « Rachel allemande », ainsi qu'on dit à Vienne. Elle a épousé le comte O'Sullivan de Grasse, fils de l'ancien ministre de Belgique auprès de la cour d'Autriche.

Quant aux acteurs du Burgtheater, le plus célèbre est Adolphe Sonnenthal, l'artiste éminent dont le nom restera gravé aux annales du théâtre allemand. Il ne se borne pas à la tragédie ; à côté des rôles d'Hamlet, de Faust, il joue dans les traductions françaises des rôles tels que celui du duc d'Aléria, et il brille en outre d'un même éclat dans la comédie. Il est profond comme Got, et, bien qu'il n'ait plus ni vingt ni trente ans, ni même quarante, il fournit un jeune premier aussi tendre et aussi passionné que Delaunay. A côté de lui, déjà âgé également et israélite comme lui (et comme un bon nombre de grands acteurs allemands), il faut citer Lewinsky. Il excelle dans les rôles d'intrigants, fréquents dans le théâtre allemand, rôles qu'il fouille avec un art extrême : il compose notamment un délicieux Burleigh dans la *Maria Stuart* de Schiller. — A la même représentation, nous applaudissions Robert, un jeune premier de grand talent, dans Leicester; Reimers, dans le jeune Mortimer; Baumeister, l'un des meilleurs, dans George Talbot. A citer encore Hartmann, qui joue en ce moment le marquis de Villemer et Loris Ipanoff. L'acteur Mitterwurzer est en congé, *beurlaubt*, et l'acteur Devrient, neveu de l'illustre tragédien Devrient, et dont on me vante le talent, est indisposé, *unpässlich*, ainsi que le mentionnent quotidiennement les affiches.

Reprenant notre promenade au Ring, nous longeons le Jardin du Peuple, Volksgarten, aperçu déjà de la Place extérieure du Burg à laquelle il confine de l'autre côté. Toute

Hosted by Google

cette partie du Ring où se trouve le Burgtheater, avec, devant soi, l'Hôtel de ville et son parc, à droite l'Université, à gauche le Parlement, donne vraiment la sensation d'une puissante capitale; l'ensemble a été conçu d'un jet, et largement conçu. Plus loin, au Ring encore, un peu en arrière du Reichsrath, se trouve le nouveau Palais de justice, dont l'architecture est de la renaissance allemande très accentuée, telle qu'on en voit à Heidelberg, avec ses pignons dentelés, ses formes fantaisistes, etc. Partout on lit, gravée sur la pierre de ces monuments, la devise : *Viribus unitis*, devise de cette monarchie faite de pièces et morceaux; la signification en est-elle l'*Union fait la force*, comme en Belgique, ou bien est-ce *Tous contre chacun*? Faisceau de sceptres ou faisceau de verges?

Plus loin, derrière le Palais de justice, nous trouvons le tout nouveau théâtre populaire allemand, *Deutsches Volkstheater*, bâti dans le style de la renaissance italienne celui-ci. Petit théâtre vraiment populaire, construit très économiquement. Il mérite une visite à ce point de vue. Les places y sont à bas prix; les parquets, premières places, valent 1.50 à 2 florins, suivant rang; mais il y a des *numerirte Sitze* jusqu'à 50 kreutzers, et des *Stehplätze* jusqu'à 30 kreutzers. On y représente le drame et la comédie; il s'y donne surtout des pièces récentes ou d'actualité, comme *Les Camarades* ou *Le Talisman*. C'est là que jouent les acteurs Martinelli et Giampietro.

Nous voici revenus au boulevard du Burg, *Burgring*, en face du Burg et du Burgthor. Du côté extérieur de l' « anneau » s'étend la place Marie-Thérèse, bordée des deux grands palais des musées, encore une création toute récente dont l'ensemble est d'une seule venue. Au milieu se dresse le monument de l'altière souveraine, l'un des plus imposants qui soient. C'est une statue assise, un bronze énorme supporté par un soubassement en marbre plus énorme encore ; autour et en dessous de l'impératrice chevauchent ses généraux Laudon, Khevenhüller, Traun et ce feld-maréchal Daun, « libérateur de la patrie » auquel elle avait érigé le monument que nous avons vu à l'Augustinerkirche. Outre ces quatre statues en bronze, le soubassement de marbre porte encore des statues d'hommes

Hosted by Google

d'État, d'artistes autrichiens de son temps et les inévitables allégories. Elle vaut bien un tel hommage, certes, la grande impératrice, ce chef-d'œuvre féminin pétri de ruse et de faiblesse autant que de grandeur et d'héroïsme. Ne fut-elle pas, après tout, le plus grand homme de cette lignée de Habsbourg, réduite depuis longtemps à plier pour ne pas rompre?

Semblables l'un à l'autre et symétriquement placés des deux côtés de la place Marie-Thérèse, les deux grands musées impériaux se regardent l'un l'autre sans se défier. Œuvre encore de Semper, mais surtout, comme aussi le Burgtheater, œuvre du baron Hasenauer, après la mort de l'illustre architecte (1879); car ces vastes palais, commencés en 1872 pour recevoir les collections impériales du Burg et du Belvédère, ont été terminés en 1889 seulement. Ce sont des édifices classiques dont chacun à lui seul forme déjà un ensemble imposant, grâce surtout à ces dômes élancés, flanqués de quatre édicules d'angle et couronnés en leur faîte de statues se détachant vigoureusement sur le ciel : pour l'un Apollon, pour l'autre Minerve. Les façades et les corniches portent aussi des statues décoratives, et ici la décoration autant que la structure générale rend l'effet total des plus heureux. Ces palais se rattachent par leur architecture à la fin de la Renaissance, époque où l'on recherche davantage l'effet d'ensemble, où, négligeant les rapports des diverses parties entre elles, on captive l'attention par des masses hardiment superposées, par des contrastes inattendus, où l'on emprunte de nouveaux moyens à l'antique, non plus par l'imitation naïve, mais avec une certaine recherche.

Nous pénétrons dans les vestibules d'entrée, au-dessus desquels d'un bond prodigieux se dressent les hauts dômes. L'un des deux édifices contient le musée d'histoire naturelle, *Naturhistorisches Museum*, ainsi que le montraient déjà les statues et bustes de célèbres naturalistes à la corniche. Ces collections, qui étaient naguère au Burg, sont importantes : elles ont été fondées au milieu du siècle dernier. Les amateurs de pétrographie, de paléontologie, d'études préhistoriques, de botanique, de zoologie, d'ethnographie pourraient y passer leur vie. Nombreuses collections de météorites ou d'aérolithes, ces

Hosted by Google

curieux petits corps qui se meuvent dans les espaces intercosmiques ; entre autres, l'énorme pierre (280 kilog) tombée en 1866 en Hongrie, et d'autres de poids moins somptueux mais déjà respectables (30 à 50 kilog.), tombées sur différents points d'Autriche-Hongrie ou de France. Les dames ne se lassent d'admirer ici les diamants, les métaux précieux ouvragés et les bagues; dans un vase de cristal de roche, un bouquet de pierres précieuses, d'une très haute valeur, formé par l'auguste main de l'impératrice Marie-Thérèse ; enfin, une célèbre opale noble, à reflets magiques, trouvée en Hongrie ; cette pierre, qui pèse plus d'un demi-kilogramme, est évaluée à 2 millions de florins. Les différentes salles de ce musée sont ornées de peintures murales dues aux meilleurs paysagistes autrichiens et qui, à elles seules, vaudraient déjà une visite.

Passons au palais d'en face, dont la destination est nettement marquée aussi par les bustes et statues d'artistes et les allégories qui en décorent la façade depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet du dôme. Il renferme le « musée d'histoire artistique », *Kunsthistorisches Museum :* là sont réunis sous le même toit les inestimables trésors artistiques accumulés au cours des siècles dans la maison d'Autriche, et précédemment disséminés en différents lieux, surtout au château impérial et au Belvédère. Il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus beau que ce nouveau musée d'art, achevé dans l'été 1892. Cela ne dépasse pas le Louvre, sans doute, mais c'en est le rival le plus sérieux. La galerie du Belvédère, la collection d'Ambras, les fameuses collections du Hofburg (camées, médailles, monnaies, statuettes, salière de Benvenuto Cellini, etc., etc.), tout s'étale aujourd'hui au grand jour, aux différents étages de l'énorme palais ; et l'empereur y a ajouté un grand nombre de tableaux qui ornaient les appartements de son antique résidence, une série de délicieux Canaletti, par exemple (vues des environs de Vienne), et cinq Velasquez que jamais le public n'avait pu contempler jusqu'alors. Ajoutons que depuis son ouverture ce musée a encore été augmenté ; un musée lapidaire, notamment, a été ouvert dans le sous-sol pendant l'été 1894.

Hosted by Google

Par lui-même, le palais du musée est une œuvre d'art de premier ordre, intérieurement comme extérieurement. L'escalier monumental, resplendissant d'ors et de bronzes, orné du *Thésée vainqueur du Centaure* de Canova (naguère au temple de Thésée du Volksgarten), pourrait faire pendant à l'escalier de l'Opéra de Paris. Le plafond, qui est célèbre, a été peint par Munkacsy, un Munkacsy très clair représentant l'apothéose des arts plastiques; tout autour, des peintures exécutées peu de temps avant sa mort (1884) par Hans Makart. Ce palais ayant été expressément construit pour y loger des collections d'art, l'aménagement en est parfait; et c'est là certes un avantage sur le Louvre; le musée de Vienne est même peut-être, à ce point de vue, le premier musée du monde.

Examinons-en en détail les richesses artistiques, et premièrement entreprenons la visite du rez-de-chaussée : trente-six salles qui prennent le jour soit de l'extérieur, soit de l'une des deux cours intérieures. D'abord, les antiquités égyptiennes : petites sculptures allant des temps les plus reculés jusqu'à l'invasion romaine, statuettes de divinités, scarabées et amulettes, parures, stèles, vases, sarcophages, momies, canopes (ces vases qui recevaient les entrailles des momies), inscriptions... Puis les antiques, *Antiken:* sculptures en pierre, bas-reliefs, cratères, sarcophages; sculptures en bronze, des Bacchus, des Minerve, des Diane, des Jupiter Ammon; le plus vieux sénatus-consulte que l'on connaisse; des pierres gravées, des camées, des verres antiques. Après viennent les médailles et monnaies, *Münzen;* et nous arrivons aux produits des arts industriels, *Kunstindustrielle Gegenstaende,* collection sans pareille d'objets d'art du moyen âge et de la Renaissance. Là sont réunies d'incroyables richesses, tout ce que la fantaisie des princes de la famille de Habsbourg a pu, durant des siècles, demander à l'art du sculpteur, du graveur, de l'émailleur, du mosaïste. Tout ceci faisait partie du Trésor du Burg, *Schatz-Kammer.* Excessives accumulations d'objets d'énorme valeur, qui vous laissent comme une sensation d'accablement ou d'oppression. On est bien aise de s'en arracher! Il faut revenir encore pourtant à quelques pures merveilles : la

Hosted by Google

fameuse et monumentale salière en or de Benvenuto Cellini, avec au milieu Neptune et Amphitrite, faite pour François Ier, roi de France; un plat de Jammitzer de Nuremberg; un jeu de trictrac dont chaque jeton est un objet d'art, ainsi qu'une *Mise au tombeau* de Donatello, relief en bronze sur cuivre.

C'est maintenant la collection d'armes et d'armures, *Waffensammlung*, qui nous attend, — celle qui tient le plus de place et à vrai dire nous intéresse le moins. Le musée d'armes de la maison d'Autriche, auparavant à l'arsenal impérial, est peut-être le plus riche qui soit. Ici, l'on a placé aussi l'une des plus célèbres collections de vieilles armures et autres objets de combat, la collection d'Ambras, *Ambraser Sammlung*, qui a gardé le nom du château d'Ambras, près Innsbrück, où elle fut fondée, et d'où, en 1806, elle fut transportée au Belvédère de Vienne. Imposante série d'armures équestres d'empereurs et de princes historiques. Curieuses ces pointes effilées qu'ils portaient aux pieds. Des lansquenets géants en tenue de combat, l'arme au bras, sont rangés sur notre passage; et nous défilons entre des casques, des rondaches, des boucliers-lanternes, des épées, des poignards, des coutelas, des rapières, des bâtons de commandement impériaux, des cottes de mailles, des armures de parade finement damasquinées. Puis ce sont des épées à somptueuses poignées, des armes et des armures orientales, des articles de tournoi, des « faveurs » de dames, des engins de chasse, armes blanches et armes à feu, des arbalètes et des séries historiques montrant le développement progressif des armes à feu depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Montons à l'étage du musée, réservé à la galerie de peinture. Là se trouve la célèbre galerie qui fut celle du Belvédère jusqu'en ces derniers temps et à laquelle se sont adjointes ici quelques galeries d'archiducs. C'est là, avec les produits des arts industriels que nous visitions tout à l'heure, l'une des *attractions* majeures de la capitale de l'Autriche, et à coup sûr, l'une des galeries où la peinture ancienne peut le mieux s'étudier dans son ensemble; elle fut formée, dès le

Hosted by Google

siècle dernier, de plusieurs collections ou parties de collections : les admirables Corrège, notamment, furent sauvés de la magnifique collection de tableaux italiens formée à Prague par Rodolphe II et qui périt en partie pendant la guerre de Trente ans. Mais le vrai fondateur de la galerie impériale du Belvédère fut l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, qui s'était attaché Teniers, l'illustre artiste, et l'avait chargé de former son cabinet. Teniers acheta, à cet effet, un grand nombre de toiles flamandes et italiennes, — d'après lesquelles il publia son recueil de 243 gravures connu sous le nom de *Cabinet de l'archiduc*.

La galerie de Vienne, parmi ses 1,700 tableaux, en compte beaucoup d'excellents; en tout cas, elle est extrêmement riche en œuvres de Dürer, de Rubens et de l'école vénitienne. Vu le nombre de toiles, il nous faudra, si nous voulons garder des souvenirs précis, nous borner à l'essentiel. Nous citerons donc seulement les peintres les mieux représentés, en envisageant chaque école successivement, d'abord celles du Nord, puis celles du Midi, et autant que possible dans l'ordre chronologique.

Parmi les maîtres primitifs de la Flandre ou des Pays-Bas, nous trouvons Hubert et Jean Van Eyck, Hugo van der Goes, puis Ger. Van Haarlem, Roger van der Weyden, Memling. Des œuvres extrêmement précieuses des primitifs allemands (1) : d'abord de trois peintres qui vivaient en Bohême vers le milieu du XIVe siècle, Théodoric de Prague, Nicolas Wurmser et Thomas de Modène; citons ensuite, après ces trois vénérables maîtres, un artiste qui vivait vers 1420 et qui a signé « Johannès Aquila » un tableau à deux compartiments dans chacun desquels est représentée la *Sainte-Famille*. De Michel Wohlgemuth, maître d'Albrecht Dürer, la galerie possède un tableau à neuf compartiments; et d'Albrecht Dürer même, elle possède huit tableaux bien authentiques : la fameuse *Trinité*, peinture très colorée qui passe pour son chef-d'œuvre, puis la *Vie de la Vierge*, le

(1) Pourquoi M. de Wyzewa n'en dit-il mot dans son très amusant *Voyage aux primitifs allemands*, dont pourtant tout un chapitre est consacré à Vienne?

Hosted by Google

Massacre de dix mille chrétiens sous Sapor, roi de Perse, l'*Empereur Maximilien,* enfin, deux *Vierges* et deux portraits. Nombreux y figurent les disciples et imitateurs du grand maître de Nuremberg : Hans Schauffelein, Henri Aldgrever, Hans Burgkmair, Barthélemy Beham, Hans Sebald Beham, Jacob Blink, Geo. Penckz, Baldung Grien. On y trouve encore des Altdorfer, des Amberger, des Mathias Grunewald, beaucoup de Lucas Cranach, de bons portraits de Holbein le Jeune, une *Sainte-Famille* de Schongauer. De la grande époque, Rubens est royalement représenté par 44 toiles; Van Dyck, par 25; Jordaens, par 4; David Teniers le Jeune, par 25. Rembrandt figure par des chefs-d'œuvre de ses différentes « manières ».

Quant aux écoles italiennes, nous avons l'occasion ici d'étudier sous un jour particulièrement favorable le Perugin (*Vierge et Saints*), Fra Bartolommeo (la *Présentation*), André del Sarto (*Vierge* et *Pieta*). Les Vénitiens du XVI^e^ siècle surtout sont richement représentés, ils nous arrêtent longtemps : parmi eux, au premier rang, le Titien, avec son *Ecce homo,* sa *Vierge aux cerises* et une dizaine d'autres œuvres maîtresses; puis le Giorgione, Palma le Vieux, avec surtout sa femme blonde dite « la Violante »; Lor. Lotto, Paul Véronèse, le Tintoret, ce dernier avec de nombreux et beaux portraits. Un Vénitien du XVIII^e^ siècle, Antonio Canal (dit Canaletti) a ici des vues des environs de Vienne, qui ne figuraient pas au Belvédère. De l'école de Brescia, il faut nommer le Moretto, pour sa *Sainte Justine.* Raphaël a une composition de sa première manière, inférieure à celles de Paris : *la Madonna del Verde;* la *Sainte Marguerite,* qu'on croyait de lui est attribuée maintenant à son disciple chéri Jules Romain. Parmi les Génois, Bolonais, Lombards et autres Italiens les mieux représentés, il faut citer Bernardo Strozzi, le Parmesan et surtout le Corrège, qui a là une demi-douzaine de toiles, dont des chefs-d'œuvre tels que l'*Enlèvement de Ganymède* et *Jupiter et Io;* de l'école napolitaine, Salvator Rosa avec deux batailles et deux portraits. A Vienne, avouons-le, notre soif de primitifs italiens n'est pas satisfaite comme à Berlin et à Londres; le

Hosted by Google

XVe siècle y figure cependant par Signorelli, Vivarini, Benozzo Gozzoti, etc. — Il y a peu de toiles espagnoles, mais parmi elles cinq Velasquez. Des quelques toiles françaises, nous retenons un Clouet, un Watteau et des Poussin.

Au nouveau musée, on s'était borné à deux grandes divisions des peintures, comme auparavant au Belvédère : les écoles du Nord (Allemagne, Hollande et Flandre) et les écoles du Midi (Italie, Espagne et France). Or, on a entrepris actuellement de classer les tableaux de chaque école séparément et dans l'ordre historique, comme on l'a si heureusement inauguré à Berlin. Déjà le classement est opéré pour les Italiens, les Espagnols, les Français et les modernes; il a nécessité la fermeture de toute une moitié de la galerie pendant l'hiver dernier. Cette année, les salles flamandes et hollandaises sont fermées dans le même but, et le public est privé, pour plusieurs mois, de la vue de ces immortels chefs-d'œuvre. J'obtiens heureusement, grâce à l'obligeance du directeur du musée, de pouvoir les visiter à mon aise, et me voici donc dans les vastes salles aux murs dégarnis, posant les pieds avec précaution entre les tableaux étendus sur le plancher et déjà groupés par auteurs. Le fonctionnaire qui m'accompagne me montre avec amour et joie toutes ces toiles qu'il relève successivement ; je contemple ainsi une quarantaine de Rubens, dont deux ou trois sont certes parmi ses plus merveilleuses compositions. Plusieurs ont été tracés en collaboration avec Snyders ; certains portent la trace de découpures que me signale avec indignation mon guide : elles datent des guerres du premier Empire; ces chefs-d'œuvre, en effet, ont été emportés à Paris, d'où ils ont été rapportés en 1815. Maintenant, voici deux douzaines de Van Dyck, dont d'importants portraits, et autant de Teniers; j'énumère pêle-mêle au hasard des rencontres; voici par demi-douzaines des Van Eyck, des Memling, des Jordaens, des Massys, des Mieris, des Rembrandt; une trentaine d'œuvres des trois Brueghel, une quinzaine de petits paysages de Roland Savery (un Flamand qui visita le Tyrol et se fixa à Vienne); quelques Van Haarlem, quelques Gérard Dou, quelques Jacob Ruisdael, des Van der

Hosted by Google

Weyden, des Bernaert Van Orley, de solides portraits des différents Pourbus, des Francken, des Tode de Maria, des Christ. Paudiss, des Seybold, deux beaux tableaux de fleurs de Huysum, un portrait de Flinck, un beau Samuel Van Hoogstraeten, un bon Rottenhammer. Toutes ces toiles, mon cicérone en connaît l'histoire par cœur ; il ne les a sans doute pas toutes en même estime, mais il les montre toutes avec fierté, comme avec un orgueil satisfait de propriétaire.

Je n'ai pas parlé encore des modernes; ils occupent six ou sept salles à la galerie de Vienne. Il y a là le *Napoléon au Saint-Gothard* de David, la *Diète de Varsovie* de Matejko, le *Jacob et Rachel* de Führich, le *Saint Jean* de Hans Canon, le *Joueur de cithare* de Defregger. Puis des Payer, des Makart, des Kaulbach, etc. Les peintres viennois modernes ne vous laissent pas une profonde impression. Ne jamais voir, au surplus, les modernes après les anciens. Les « salons » de Vienne, c'est chose reconnue, montrent un niveau artistique général inférieur à celui de Munich ou de Berlin; les meilleurs envois y sont ceux des Autrichiens habitant Munich, sinon des Tchèques et des Polonais. On se prend au reste parfois à se demander si l'Allemagne, pays de la musique, pourrait être au même degré pays de la peinture. Inférieure aux pays latins et aux Pays-Bas, elle le fut toujours, somme toute, même en ce qui concerne ses primitifs tant vantés, dont la plupart, il faut l'avouer, se distinguent plus par le nombre que par la valeur des œuvres. — Avant de quitter le musée de Vienne, il nous resterait à signaler, au second étage, une douzaine de salles tapissées de dessins et d'aquarelles; elles sont à vrai dire peu fréquentées des étrangers, parmi eux, les visiteurs consciencieux devenant de plus en plus rares.

Les paupières remplies par la contemplation de tant d'œuvres d'art, reprenons notre promenade au Ring. C'est maintenant le Ring de l'Opéra, *Opernring*. Il est bordé du *Hofgarten*, puis de somptueux hôtels, dont l'un, ancien hôtel du banquier Schey, est, depuis la ruine du propriétaire, loué par appartements à de hauts personnages (notamment au

Hosted by Google

ministre de Belgique, M. de Borchgrave). Le nouveau palais de l'archiduc Albert, avec la Bibliothèque Albertine, occupe la majeure partie de ce monumental « bloc ».

L'Opéra, *Hofoperntheater*, se dresse ici, édifice considérable qui date de bientôt trente ans. Il fut commencé en 1861, en même temps que Ch. Garnier commençait l'Opéra de Paris, mais ce dernier ne fut achevé qu'en 1874, tandis que celui de Vienne était terminé dès 1869. Déjà nous avons rencontré des œuvres de la plupart des grands architectes de Vienne : Semper, Hasenauer, Hansen, Schmidt, Wielemans, Ferstel, Romano, Fœrster, Müller; l'Opéra est l'œuvre de Van der Nühl et Siccardsburg. Et nous avons vu tous les styles d'architecture juxtaposés au Ring : style grec, style gothique et toutes les variétés de la Renaissance, depuis le style toscan du commencement jusqu'aux styles de la fin. Après la renaissance italienne et la renaissance allemande, voici de la renaissance française, avec son élégance, sa richesse, sa profusion de décorations sculptées. Les plans de l'Opéra de Ch. Garnier ont dû inspirer ceux de cet édifice, auquel toutefois il manque l'ampleur des dimensions de l'Opéra français. On a blâmé la façade principale, qu'on jugea dès l'abord mesquine, les façades latérales, qu'on trouva monotones. Et les critiques acerbes qu'on décerna à ce monument entraînèrent même la mort de l'un des architectes, Siccardsburg, qui se suicida, et qui fut quelques mois après suivi dans la tombe par Van der Nühl désespéré. — Tout au moins, pour être juste, il faut reconnaître que l'Opéra de Vienne est beaucoup mieux dégagé des constructions environnantes que son rival; on a ménagé sur le devant et sur les côtés de larges espaces où murmurent doucement les eaux de jolies fontaines à figures de marbre, et l'impression d'ensemble est à cet égard plus satisfaisante que celle de la place de l'Opéra de Paris. En ce qui concerne l'intérieur du théâtre, l'escalier, le foyer et la salle sont certainement superbes, sans approcher pourtant des splendeurs sans égales du monument de Garnier. Ici, le moindre recoin est décoré de peintures et, en outre, une terrasse à fresques règne à la façade le long du foyer.

Hosted by Google

Moins grand que celui de Paris, l'Opéra de Vienne peut contenir plus de spectateurs, 3,000 environ; sous ce rapport, il occupe, paraît-il, le premier rang en compagnie de la Scala de Milan et de San-Carlo de Naples. Comme dans la plupart des théâtres allemands d'opéras, le rez-de-chaussée est presque entièrement occupé par des fauteuils de parquet (à prix variables : 5 à 3 florins, suivant le rang); derrière, quelques bancs de parterre, puis le parterre debout (1.20 florin). Tout autour sont les loges de parterre, non pas placées en retrait comme nos baignoires, mais d'aplomb sous les loges et galeries supérieures.

Au point de vue de l'exécution des œuvres, l'Opéra de Vienne, qui coûte à l'empereur 300,000 florins par an, est depuis longtemps le premier du monde. Encore décline-t-il actuellement d'une manière trop évidente. Beaucoup de ses fameux acteurs l'ont quitté, l'illustre Materna entre autres, dont la voix et l'admirable tempérament dramatique dominaient tout. D'autres ont vieilli, comme le ténor Winckelmann qui, en 1882, créait Parsifal à Bayreuth, mais qui aujourd'hui a perdu la voix. Heureusement, l'Opéra possède le ténor anversois Ernest Van Dyck, le triomphant interprète de Lohengrin, de Tannhäuser, de Siegmund, de Werther, de Desgrieux. Quant à Reichmann, le bel Amfortas de Bayreuth, il reste sans doute le baryton favori des Viennoises; à dire vrai, il ne fut jamais excellent acteur, mais aujourd'hui il est tombé dans la routine; son jeu est empreint d'une certaine lassitude qui fait trouver long parfois le rôle de Wotan, par exemple. Son successeur dans ce rôle est Greng, le parfait acteur que les pèlerins de Bayreuth connaissent bien pour l'avoir applaudi dans le rôle sévère de Gurnemanz. Parmi les chanteuses, citons M^mes^ Lehmann, Schlaeger, Abendroth, Lola Beeth, Paula Mark et Renard. J'ai la bonne fortune de voir ces deux dernières, deux fort jolies filles, dans *Hänsel und Gretel*, où elles représentent les deux enfants de la légende populaire allemande; M^lle^ Renard est une actrice accomplie, et M^lle^ Mark, jeune artiste toute fraîche émoulue du Conservatoire de Vienne et du théâtre de Leipzig, joint à beaucoup

Hosted by Google

de voix et de talent une gentillesse et une câlinerie exquises. Ce *Märchenspiel* en trois tableaux est le grand succès de la saison; la musique qu'y a appliquée Engelbert Humperdinck, disciple de Richard Wagner, est agréable, habilement écrite et toujours en rapport avec le texte; l'orchestration est souvent intéressante. Mais je crois bien qu'une bonne part du succès de *Hänsel und Gretel*, à Vienne, est due à la présence sur la scène de ces deux séduisantes personnes... D'autres soirs, j'ai assisté à de bien médiocres représentations, les *Huguenots*, par exemple, joués par un ténor Muller et par la Schlaeger, qui chantaient faux et qui, comme acteurs, étaient en dessous même de ce qu'on exige en province.

Dans les pièces du nouveau répertoire comme de l'ancien, les coupures ici sont accordées aux chanteurs avec une largesse déconcertante; le cinquième acte des *Huguenots* s'en trouve réduit à une durée de cinq minutes, juste le temps de laisser entrer Marcel, Raoul et Valentine et de les fusiller. Cette rage de couper sévit surtout dans les drames de Wagner, et cela, ô honte! sous l'œil et avec l'approbation du plus illustre des capellmeister de Bayreuth, Dr Hans Richter. C'est qu'il y a des habitudes invétérées qui, à Vienne, ont acquis la force de « principes » : le spectacle commence à 7 heures et *doit* finir à 10 heures; 10 1/2 heures est la toute extrême limite; or, *Tristan* ou le *Crépuscule des dieux*, joués dans leur entièreté, se prolongeraient jusqu'à 11 heures! Comment un Viennois pourrait-il jamais attendre si longtemps le moment de la journée qui lui est le plus cher, celui du souper au restaurant ou à la brasserie? Aussi le second acte de *Tristan* est rogné de moitié; et, dans *Götterdämmerung*, on retranche la scène des Nornes, celle entre Brunnhilde et Waltraute, et parfois même celle entre Albérich et Hagen. Par contre, dans le *Rheingold*, qui n'a pas la durée réglementaire, on introduit une pause de vingt minutes entre le deuxième et le troisième tableau. En voilà assez pour mettre en fuite les purs wagnéristes, les plus intransigeants des hommes comme chacun sait. Le public de l'Opéra est du reste assez décevant; l'élément boursier et israélite semble dominer; on bavarde, on entre, on

Hosted by Google

sort; on ne vient certes pas là pour éprouver les émotions sévères des drames de Wagner.

Les capellmeister de l'Opéra sont Hans Richter, Jahn et Fuchs. Richter a le titre de « Hofcapellmeister », ce qui lui vaut dans les cérémonies officielles un uniforme galonné qui le fait ressembler à un commissaire de police en grande tenue. Toutefois, le premier capellmeister est Jahn, qui, en outre, est *Direktor* et, comme tel, préside à toute l'ordonnance scénique. Comme l'âge de la retraite sonne pour lui, on parle de son remplacement prochain par Félix Mottl, le célèbre chef d'orchestre de Carlsruhe et Bayreuth; Mottl, en effet, est aussi curieux de mise en scène et d'organisation théâtrale que Richter l'est peu. Au premier pupitre de l'orchestre, nous retrouvons, comme *Concertmeister* (chef d'attaque), le violoniste Arnold Rosé, qui occupe le même poste à Bayreuth. A l'Opéra de Vienne, par une disposition spéciale, le *Dirigent* est adossé au public, comme au théâtre Wagner; il n'a derrière lui que le premier pupitre de violons.

Quant au répertoire, il est des plus étendus; sur les programmes de cette saison, je lis les noms les plus divers : *Fidelio, Freischütz, le Barbier de Séville, Hernani, le Vampire, Hans Heiling, les Joyeuses commères de Windsor, Manon, Werther, Carmen, les Huguenots, le Prophète, Tannhœuser, Lohengrin, Tristan, les Maîtres chanteurs, la Walkyrie, Cavalleria Rusticana, Hänsel et Gretel.* Une première : *le Secret* (*das Geheimniss*), de Smetana, le célèbre compositeur tchèque. Les premières sont plus curieuses ici que partout ailleurs, m'assure Ernest Van Dyck, car elles décident sans appel du sort de la pièce; le succès à Vienne est de premier mouvement, ou il ne vient jamais. L'une des *great attractions* de l'Opéra, qu'on ne saurait passer sous silence, ce sont les ballets, genre éminemment viennois, que l'on a transplanté d'ici sur les autres grandes scènes allemandes. Les féeries représentées, dont nous avions vu quelques-unes à Berlin précédemment, sont en nombre considérable : *Sylvia, Coppelia, Puppenfee, Excelsior, Autour de Vienne, Arlequin électricien, Amours d'étudiant, le Diable au pensionnat, Mariage en Bosnie,*

Hosted by Google

la Noce chez le coiffeur. Nous applaudissons de séduisantes ballerines; mais Vienne évoque, en fait de danse, le souvenir d'étoiles bien autrement brillantes : cette Fanny Essler, notamment, la charmeuse, la tentatrice par excellence, amie du duc de Reichstadt, dont l'art fut tel qu'aucune danseuse n'en donnera jamais idée; la Taglioni, elle, se livrait, paraît-il, toute à la danse, sans mettre en relief au même degré les grâces troublantes de la femme.

Devant l'Opéra, au Ring, il nous faut signaler le *Heinrichshof*, belle maison décorée de fresques sur fond d'or. Non loin, nous trouvons, sur un square, le monument de Schiller, en bronze, le piédestal entouré de statues allégoriques; il fut érigé, il y a une vingtaine d'années, d'après Schilling, le sculpteur dont Dresde étale tant de belles œuvres. Sur la même place est l'Académie des arts plastiques, *Akademie der bildenden Künste*, encore une belle construction du Danois Hansen, datant de vingt ans à peine; conçue dans le style de la Renaissance, elle use de la terre cuite comme élément de décoration; entre les fenêtres de la façade, des niches contiennent des reproductions des statues antiques les plus célèbres; quant au haut, il est décoré encore de fresques sur fond d'or. En vérité, monument un peu froid, malgré les ors, les terres cuites et les peintures décoratives.

L'édifice contient de riches collections. Dans l'*aula* (salle académique), nous trouvons le musée des moulages, où sont reproduites les sculptures les plus fameuses de l'antiquité; très peu d'œuvres originales, mais l'une au moins est de la meilleure époque de la sculpture grecque, un torse de Minerve trouvé à Éphèse. A la bibliothèque, une collection d'estampes et de dessins bien classée, que chacun peut consulter, notamment des dessins de peintres et sculpteurs allemands modernes; nous y admirons les nombreuses feuilles de la célèbre collection de Dürer, gravée par Rüssgen (*Sammlung Rüssgen*). Mais le plus intéressant de l'Académie, c'est la galerie de peinture, qui occupe presque tout le second étage. Douze cents numéros, surtout des tableaux hollandais du XVII^e siècle, cadeaux

Hosted by Google

d'empereurs et de princes pour une grande partie : des Rubens, dont deux ou trois particulièrement remarquables ; et je note tout spécialement deux Weenix, un Van der Heyden, un De Heem, un Greuze, un de Hooch, un petit Rembrandt, un Netscher, trois Jacob Van Ruisdael et un Isaak Van Ruisdael, des chevaux de Phil. Wouvermann, plusieurs Teniers, dont un *Sabbat* surtout. Il y a aussi des Italiens et même des primitifs italiens, notamment un beau Botticelli (la Vierge, l'Enfant et deux autres enfants); puis un Titien, *Amor,* petit amour ailé ; des portraits du Tintoret et des plafonds de Véronèse ; ajoutons des *vues de Venise* du Canaletto et des œuvres des Tiepolo : comme on voit, les Vénitiens, tant du XVIII^e^ que du XVI^e^ siècle, sont en faveur à Vienne, conséquence sans doute de la proximité et des relations historiques de Venise et de l'Autriche ; quelques Espagnols : un Velasquez et deux Murillo, dont l'un représente des enfants du peuple jouant aux dés, rappelant les fameux tableaux de Munich. Ensuite, des toiles de l'école allemande du XVI^e^ siècle (*Oberdeutsche Schule*); des Autrichiens du XVIII^e^ siècle et des modernes : un *Marché du Caire,* de L.-C. Müller; *Hero et Léandre,* de Ferd. Keller; des paysages de Gude et de Leu, qui me rappellent le beau pays de Norvège; un Russ, etc. Plusieurs toiles de Führich, mais je n'en découvre pas de Ch. Rahl, l'artiste qui fut longtemps avec Führich à la tête des peintres viennois et dont les étrangers admirent le rideau et la décoration intérieure de l'Opéra, le fronton du Musikverein et aussi les fresques du palais Todesco, celles du Heinrichshof en face de l'Opéra et d'autres. Depuis leur mort, — Ch. Rahl en 1865, Führich en 1876, — les peintres se sont groupés autour de Griepenkerl, d'Eisenmenger, de Gaul et de quelques autres ; ils semblent s'attacher surtout au coloris ; et combien ils se sont adonnés à la peinture monumentale, nous avons à Vienne l'occasion de le constater. Parmi les peintres célèbres en ces vingt dernières années, il nous faut citer, outre Makart (mort en 1884), Pettenkofen, Hofmann, R. All, Lichtenfels, Angeli, Felix. Quant à la sculpture, qui, dans les trois premiers quarts du siècle, ne fut guère cultivée à

Hosted by Google

Vienne, elle l'a été dans ces derniers temps, et avec succès, surtout par Gasser, Fernkorn, Pilz, Kundmann et Costenoble, auxquels il faut joindre Zumbusch, venu de Munich.

Reprenons notre tour du Ring au point où nous l'avions laissé; nous croisons l'animée rue de Carinthie, dont le prolongement aboutit à deux pas d'ici au large pont Élisabeth sur la Wien ou Vienne, médiocre rivière qui coule très enfoncée dans un lit profond. Nous sommes au centre du Ring; cependant, même l'après-midi, le nombre des équipages qui passent paraît faible; quelle différence avec Paris! Nous rencontrons l'empereur dans un coupé à deux chevaux qui ne se distingue des autres coupés que par la livrée des larbins; François-Joseph a vieilli, ses favoris sont entièrement gris; il semble d'ailleurs aimable et très aimé; chacun se découvre sur son passage avec les marques d'un respect sincère.

Nous enfilons maintenant le Ring de Carinthie, *Kärntnerring*, bordé de deux rangées de belles constructions. Ici sont les grands hôtels abritant les étrangers de distinction, le Grand Hôtel, l'Hôtel Bristol, l'Hôtel Impérial. Ce dernier, le plus renommé, beau palais construit naguère par le prince Philippe de Wurtemberg, fils de Marie d'Orléans et petit-fils de Louis-Philippe, dit par sa déchéance la triste histoire commune à plusieurs hautes familles de Vienne. Ces princes de Wurtemberg étaient, avec les princes de Saxe-Weimar et de Schleswig-Holstein, les derniers représentants de cette aristocratie princière venue en Autriche pour vivre sous la protection des successeurs de Charlemagne et de Barberousse. Mais il paraît que, s'ils possédaient l'esprit chevaleresque, celui des affaires leur faisait défaut...

Au quai de la Wien, ici parallèle au Ring, nous trouvons la maison des Artistes, *Künstlerhaus*, qui a des locaux d'exposition et des locaux de fêtes pour les *Künstlerabende*. Il m'a été donné d'assister là à l'un de ces grands bals comme on n'en donne qu'à Vienne, un *Costümfest*, dont les costumes sont réglés suivant un thème donné. Vaste local, décoré d'une manière pittoresque et brillante; les murs des couloirs sont

Hosted by Google

tapissés de charges d'ateliers et de fantaisies relatives à des questions d'actualité, et sur le tout la lumière électrique verse à flots ses romantiques lueurs; des deux côtés du grand escalier sont rangées solennellement des armures dont l'intérieur est illuminé et qui forment une garde d'honneur d'aspect étrange. C'est l'un des plus réputés des grands « bals d'élite » organisés par la bourgeoisie de Vienne, la plus éprise de danse du monde entier. Celui-ci est un bal « paysan » : absolument proscrits sont les habits noirs et les uniformes; rien que des costumes de nuances vives et gaies; il en est de fort jolis et de fort caractéristiques; tous les paysans et paysannes de la monarchie sont représentés; seuls peut-être ceux « du Danube » sont exclus. Là vous pouvez vous rendre compte de ce qu'il y a de piquants minois parmi les femmes et les filles des bons bourgeois de Vienne; le grand nombre de noires et de brunes, étonne en cette ville allemande : influence du sang hongrois et du sang italien. Mais surtout il faut regarder valser la Viennoise : avec sa taille de guêpe, son corps souple d'oiseau, elle apparaît comme la fée de la danse. Et quel entrain dans cette foule infatigable, quelle joie facile et débordante! Ces hommes et ces femmes, enivrés par le plaisir, semblent sans doute d'un caractère plus sensuel qu'intellectuel, mais cependant — et ces joies enfantines l'indiquent — vertueux, en dépit de certaines apparences. Les danses se prolongeront jusqu'à 7 heures du matin. L'orchestre, d'ailleurs, a un brio qui soutient et encourage; il vous maintient à ravir dans le vrai sentiment de la valse, sentiment qui paraît essentiellement viennois. Ajoutons que Vienne a été privé de danse, cet hiver, par la mort de l'archiduc Albrecht et la remise après Pâques des « nuits folles » qui ont lieu d'ordinaire avant le carême, — deuil forcé, car l'avarice de Son Altesse l'avait rendue fort impopulaire : Vienne en met d'autant plus de cœur à rattraper le temps perdu.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Hosted by Google

L'ENSEIGNEMENT MORAL A L'ÉCOLE PRIMAIRE

EN FRANCE

Renan a dit dans une conférence restée célèbre : « Une nation est une âme, un principe spirituel. » Nulle expression ne rend mieux ce que la France a voulu être depuis la guerre.

Après ses défaites du commencement du siècle, la Prusse avait été le théâtre d'une grande et patriotique agitation. Tous ses penseurs, tous ses hommes d'État se trouvèrent réunis dans un même besoin de reconstitution nationale. Les vertus civiques, un peu négligées, reprirent la première place dans la considération publique. On voulut surtout refaire le pays par le dedans, par l'instruction et l'éducation. Fichte, dans son *Discours à la nation allemande*, enflamma les cœurs et exprima les sentiments nouveaux : « Que l'État, écrit-il, ne redoute pas les dépenses; les avances qu'il fera lui seront rendues au centuple. Qu'il ne se laisse pas effrayer par la résistance des familles. Tout comme l'État a le droit incontestable de prendre aux parents leurs enfants pour en faire des soldats, de même il a droit de les leur prendre pour en faire des citoyens par l'*éducation nationale*. »

C'est le même esprit qui, soixante ans plus tard, ranima le courage de tous les Français patriotes. Ce fut la nation, la patrie que tous eurent en vue. Comme en Prusse autrefois, un accord patriotique intervint pour charger l'État de relever le moral de la France, de lui « refaire une âme ». Au gouvernement siégeaient déjà quelques-uns des hommes de la France nouvelle, et les plus éminents allaient y entrer bientôt. A côté

Hosted by Google

de l'armée à réorganiser, on plaça l'école au premier rang des préoccupations politiques et l'on se décida à instituer une éducation nationale. Quel allait en être l'esprit? Trouverait-on un enseignement qui réparât les forces et le temps perdu, qui pût conserver, restaurer l'idée maîtresse, ce principe spirituel qui avait fait défaut, tout en restant conforme aux aspirations et aux besoins de la société civile?

Deux systèmes sont toujours en présence entre lesquels il faut choisir. Ils consistent à trouver une autorité assez forte pour soumettre, assez cauteleuse pour endormir et, au besoin, accaparer les résistances, l'autre à croire en la liberté, coûte que coûte, à laisser toutes les manifestations de la pensée se produire, confiant que la vérité finit par s'imposer. La méthode d'autorité est pessimiste, car elle doute de l'homme, elle veut l'asservir et l'employer à ses fins toujours plus bornées que celles de la nature, elle est la méthode des époques de despotisme, des gouvernements arbitraires, elle est par cela même la méthode cléricale. La méthode libérale est toute optimiste. Elle ne nie point que l'homme ait besoin d'une éducation, mais elle en veut les principes puisés dans la nature même et propres à éveiller toutes les énergies latentes. Elle ne prétend point émonder le réel, épurer la science, étriquer les fortes passions qui servent à la formation du caractère. Elle est la méthode moderne, celle que la Renaissance et la Réforme ont appliquée, que le christianisme, autrefois, avait en réalité inaugurée et qui doit triompher, sur bien des ruines, hélas! quand on l'a trop longtemps méconnue.

Or, la suite l'a bien montré; ce qui était latent dans l'esprit français, c'était précisément ce principe de liberté, le principe formel de la Révolution, qui tend désormais à s'établir à travers l'histoire de la République actuelle. Ce n'est pas sans combats qu'il est parvenu à l'emporter. Peut-être a-t-il gagné au début, dans cette lutte contre le cléricalisme, quelque chose d'étroit et de sectaire qui était le reste d'un vieux levain, mais le temps, l'apaisement, l'expérience le rendent à lui-même et font faire aux idées libérales des progrès en profondeur et en moralité véritable. Il faut ne pas perdre de vue,

Hosted by Google

quand on est parfois tenté de trouver le principe de liberté assez mal appliqué, combien il a fallu d'énergie, presque d'étroitesse, pour le faire triompher et donner l'essor à la pensée contemporaine.

La France a fait, pendant ces vingt-cinq dernières années, des progrès considérables, mais nulle part plus nécessaires et plus éclatants que dans l'enseignement. L'homme illustre qu'elle vient de perdre, M. Pasteur, ne disait-il pas dans une occasion solennelle en présence du chef de l'État : « Celui qui dans vingt ans écrira notre histoire contemporaine et recherchera quelles ont été, à travers les luttes des partis, les pensées intimes de la France, pourra dire avec fierté qu'elle a placé au premier rang de ses préoccupations l'enseignement à tous les degrés. »

Bornons-nous à étudier ce qu'elle a fait de son enseignement primaire.

I

L'idée française, en ce qui concerne l'enseignement primaire, était d'en faire une éducation nationale, une éducation qui préparât la foule à la vie moderne, pût la mettre en mesure de comprendre et de suivre les conseils de son élite et la formât même à la vie politique. Herbart déplore quelque part que tous les systèmes de pédagogie révèlent des visées politiques. Il n'en peut être autrement, on n'élève pas l'homme et le citoyen chacun à part. Seulement, tant vaut l'homme, tant vaut le citoyen, et de cette foule qui entrait dans la vie publique et lui donnait une impulsion inconnue jusqu'alors, il fallait faire une force intelligente, capable de réflexion, de jugement et de discipline.

Ç'avait été le programme de la Révolution. La Déclaration des droits de l'homme de 1793 appelle l'instruction « le besoin de tous; la société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique et mettre l'instruction à la portée de tous ». Déjà partiellement entrevue par les États-Généraux de 1560 et de 1582, et plus récemment par les encyclopédistes

Hosted by Google

et par Turgot, sous l'effort de sa pensée naquit la triple formule de l'enseignement national, obligation, gratuité et laïcité.

Abandonnée faute d'hommes, de ressources, d'organisation, la vue d'ensemble ne reparut qu'après 1830, avec Guizot. La loi de 1833 évoque à nouveau l'idéal révolutionnaire. « L'instruction primaire universelle est désormais une des garanties de l'ordre et de la stabilité sociales », dit l'exposé des motifs. Guizot s'attacha à relever l'instituteur à ses propres yeux, il le déclara revêtu d'une « autorité morale » au même titre que le prêtre. En cas de conflit entre ces deux autorités, il invita l'instituteur à garder le sentiment de sa dignité, à « éviter l'hypocrisie à l'égal de l'impiété ». Il lui rappelait, dans sa mémorable Lettre aux instituteurs, que sa mission est avant tout morale : « L'éducation morale est toute en vous... En vous confiant un enfant, chaque famille vous demande de lui rendre un honnête homme et le pays un bon citoyen... Que l'instituteur ne craigne pas d'entreprendre sur les droits des familles en donnant ses premiers soins à la *culture intérieure* de l'âme. Cet enseignement séculier ne sera au profit d'aucune secte, d'aucun parti, il consiste à inculquer « ces principes impérissables de morale et de raison sans lesquels l'ordre est en péril, à jeter dans de jeunes cœurs des semences de vertu et d'honneur que l'âge et les passions n'étoufferont jamais ». La loi de 1833 n'eut pas d'effet durable.

« Dès le lendemain de nos malheurs, tout le monde a compris que notre plus pressant intérêt, notre plus impérieux devoir était de reconstituer l'instruction publique dans notre pays, de développer surtout l'instruction primaire. » Ainsi s'exprimait Jules Simon en déposant, dès la fin de 1871, un projet de loi sur l'instruction obligatoire. Ce projet, d'autres encore attendirent quelques années que la République eût vu clair dans son présent, dans son avenir immédiat. La jeune République, en travail d'idées, traversait ces temps incertains où elle sembla hésiter entre ses deux génies. L'histoire de tous les hommes religieux présente une période où l'on ne sait, à

Hosted by Google

voir leurs premières hardiesses, s'ils vont être demain des saints ou des hérétiques. Après le 16 mai, la France choisit d'être hérétique, et c'est de ce moment que date le triomphe de l'idée libérale et tout l'essor de l'enseignement.

Le cléricalisme avait été l'âme de tous les régimes oppresseurs du siècle. C'est lui qui avait réduit l'enseignement primaire à sa piteuse situation. Peu s'en était fallu qu'il ne limitât ses attributions, avec les Ordonnances de juillet 1830, « à répandre les premiers principes de la religion, à multiplier et renforcer en quelque sorte l'instruction religieuse », y ajoutant ces trois seuls exercices : « lire, écrire et les premières notions du calcul ». Plus tard, sous l'Empire, des mesures bien connues vinrent continuer la sourde infiltration dont l'Église a le secret. L'inspection, l'administration dans les grandes villes furent confiées à des hommes sûrs. Les têtes les plus hautes payaient cher leur indépendance et servaient d'exemple. Renan, Michelet, Quinet, Miskiewicz virent leurs cours fermés par ordre. L'esprit clérical qui juge un homme d'après ses opinions et l'envoie au ciel ou en enfer, — et même en prison, — sur ses doctrines, avait dominé la France jusqu'en 1870. La France s'en souvint. A tort ou à raison, elle lui attribua la plus grande part dans ses défaites et dans l'entreprise du 16 mai, et c'est désormais en opposition avec le cléricalisme que se forment les premières traditions républicaines.

On ne peut repasser cette histoire sans nommer deux hommes qui ont été à la place d'honneur dans toutes ces luttes, Paul Bert et Jules Ferry. Paul Bert fut l'âme de la grande commission qui, dès 1879, rédigea et codifia toute la législation scolaire. Naturaliste et physiologiste éminent, il sut, sans abandonner ses travaux, consacrer la plus grande partie de ses forces à l'enseignement du peuple. Il multiplia les brochures et les conférences contre l'enseignement donné dans les établissements congréganistes et contribua grandement au succès de l'idée républicaine. Après la victoire, il se mit lui-même au travail, on le vit exposer les principes de la physiologie comparée aux institutrices de l'école normale de Fontenay ; il a écrit également plusieurs manuels élémen-

Hosted by Google

taires (1) qui témoignent d'un grand sens pédagogique, au dire des hommes compétents, et qui sont la preuve du sérieux qu'il mettait à traduire son idéal dans les faits.

Les trois ministères de l'instruction publique de Jules Ferry s'étendent sur cinq années, du 4 février 1879 au 20 novembre 1883. Il faut parcourir le troisième volume des *Discours et opinions* de cet homme d'État, qui vient de paraître, pour se rendre compte de l'importance et de la fréquence des batailles qu'il eut à livrer. Pendant trois ans, comme le dit très bien M. Rambaud (*Revue bleue*, 18 mai 1895), toute la politique républicaine pivota autour des « projets Ferry », des « lois Ferry ». Non seulement ces lois eurent le mérite de fixer le système de l'enseignement en France, mais elles servirent à la majorité de centre de ralliement à cette époque difficile, où l'on vivait d'appels à la liberté et où il fallait cependant déjà gouverner. Ferry avait, en 1870, bien avant la guerre, tracé dans une conférence publique le plan colossal d'un bon enseignement national, vaste édifice à trois étages reposant tout entier sur l'enseignement du premier degré. Ces vues, il les réalisa avec une ténacité indomptable, mettant toute son éloquence et le poids de son autorité à constituer un enseignement affranchi de toute influence cléricale. En présence des résultats de sa grande enquête sur l'état misérable de l'instruction donnée par les établissements congréganistes, la France lui donna raison.

Aussi enleva-t-on à l'Église en quelques années, successivement, toutes ses positions. On remplaça, dans le conseil supérieur de l'instruction publique, les évêques et les magistrats par des professeurs (27 février 1880); on interdit l'enseignement aux membres des congrégations non autorisées et, le Sénat refusant de ratifier l'article 7, le ministre fit fermer leurs maisons; on reprit pour l'État la collation des grades. La lettre d'obédience fut supprimée et les instituteurs congréga-

(1) *Premières notions de zoologie, La première année d'enseignement scientifique, L'instruction civique à l'école, Premiers éléments de géométrie expérimentale appliquée à la mesure des longueurs, des surfaces et des volumes, Lectures et leçons de choses.* Ce dernier volume fut écrit au Tonkin.

Hosted by Google

nistes soumis à la loi sur les titres de capacité (on peut prouver, si cela était nécessaire, par le seul fait que sur 13,000 institutrices en 1867, 12,305 étaient dépourvues de brevet); l'enseignement des jeunes filles fut organisé (21 décembre 1880); enfin, l'enseignement primaire fut rendu gratuit, laïque et obligatoire par les grandes lois du 16 juin 1881 et du 28 mars 1882. On eut encore à résister à plus d'un assaut avant la promulgation de la loi organique de l'enseignement primaire du 30 octobre 1886.

Il fallait cette énergie, cette vue pénétrante du but à atteindre, pour forcer ainsi le pays à instituer la fameuse « école sans Dieu ». Aujourd'hui, les adversaires du système scolaire français sont une bien petite minorité, s'il en est encore. Nous voyons apparaître les fruits des radicales mesures prises par le ministre il y a douze ans à peine. S'il a tant combattu, c'est qu'il savait ce qu'on pouvait faire de l'école primaire en France.

II

Un corps de 120,000 instituteurs et institutrices, répartis dans les 38,000 communes de France, sous la surveillance de leurs inspecteurs primaires, soumis à la direction de leur inspecteur d'académie, qui dépend lui-même du recteur. Des inspecteurs généraux qui conservent une vue d'ensemble, et sont comme des généraux de cette pacifique armée. 172 écoles normales restant, pour ce corps enseignant, les centres actifs d'où les méthodes nouvelles s'échappent chaque année et se répandent dans tout le pays. Deux écoles normales supérieures situées dans les environs immédiats de Paris et fournissant un personnel dirigeant et enseignant aux écoles normales. Un département de l'enseignement primaire, ouvert à toutes les idées nouvelles, énergique à les convertir promptement, après essai, en programmes féconds. Un budget actuel dépassant 200 millions de francs, si l'on y compte les subventions des départements et des communes. Voilà ce qu'en seize ans, la République a fait pour répartir l'enseignement

Hosted by Google

primaire en France. Les bâtiments d'écoles étaient insuffisants. En huit années, du 1er juin 1878 au 20 juin 1885, on fit un effort de 475 millions (1), pour construire 16,000 écoles, en restaurer, meubler et approprier plus de 30,000 autres.

La valeur de l'enseignement est à la hauteur de ces énormes sacrifices financiers. Une vaste enquête a été instituée sur les méthodes et les résultats de l'enseignement à l'étranger, enquête poursuivie dès les premières années dans tous les pays connus pour la bonne organisation de leur enseignement primaire, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, dans la Scandinavie, dans les États-Unis d'Amérique. Des rapports spéciaux d'une importance considérable furent faits à la suite des expositions de Vienne, de Philadelphie, de Melbourne, par les hommes les plus compétents. On comparait, on enrichissait les programmes, puis ils étaient soumis à l'approbation du conseil supérieur de l'instruction publique, petit parlement d'hommes spéciaux, parmi lesquels on rencontre, à côté des noms des plus grands savants de la France, des pédagogues habiles, un simple instituteur, des inspectrices ou directrices d'écoles.

Chacun mettait la main aux livres d'école. Il y a des manuels signés Bigot, Dupuy, Lavisse, P. Bert, Guyau, Burdeau. Les librairies classiques, les Hachette, les Delagrave, les Delalain, veuve Larousse, Lecène et Oudin, Belin, Masson, Picard, plus récemment Colin, rivalisaient d'émulation. L'étude de la géographie reçut une impulsion nouvelle due surtout aux sacrifices importants que s'est imposés la maison Hachette. Il faut mentionner à cet égard ce fait que les sociétés de géographie en France sont plus nombreuses que partout ailleurs à l'heure qu'il est et disposent de fonds qui égalent ceux des sociétés de l'Angleterre. Nos atlas sont maintenant des mines de renseignements ethnographiques, politiques et économiques, comme la génération précédente n'en a point connus. Faut-il citer le débit prodigieux de quelques-uns des livres d'école désignés par leurs qualités pour le succès, une

(1) Crédit de 120 millions de francs voté pour cet objet à l'unanimité des voix, le 26 janvier 1878 par la Chambre, le 21 mai 1878 par le Sénat.

Hosted by Google

grammaire atteignant le chiffre de 12 millions d'exemplaires; un cours de géographie, 11 millions; un cours d'arithmétique, 6 millions; des cartes murales tirées à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. En sorte que les grands succès de librairie n'appartiennent plus aux romans, mais aux livres d'école.

La presse pédagogique est un auxiliaire indispensable du mouvement scolaire. Je ne citerai que la *Revue pédagogique*, l'organe qu'on a peine à croire officiel, tant les propositions nouvelles y sont librement traitées par les membres du corps enseignant. C'est là que M. Buisson, le directeur de l'enseignement primaire, transmet ses impressions, donne ses directions toujours pratiques et substantielles, maintient la subordination par l'autorité que lui confère sa haute compétence et son incessante activité. On voit, à lire les articles de fond, les critiques littéraires, signés par des hommes connus, G. Compayré, Marion, P. Janet, J. Steeg, F. Pécaut, F. Hémon, que les instituteurs sont traités comme des hommes avec qui l'on parle de tout et à qui l'on doit tout expliquer. Parcourir les vingt-cinq volumes de cette Revue, c'est se mettre au courant de tout ce qui s'est fait dans l'enseignement primaire, et saisir à mesure de leur apparition la genèse de toutes les idées nouvelles.

Le *Manuel général de l'enseignement primaire et primaire supérieur*, les *Bulletins départementaux* alimentent les besoins plus modestes de l'esprit pédagogique. Le *Musée pédagogique* (1), avec ses nombreuses collections, sa vaste bibliothèque, est un centre de ralliement pour les chercheurs. Il publie une série de *Mémoires et documents* dont plus de 130 étaient déjà parus en 1889 et qui illustrent tout le mouvement pédagogique de ces dernières années. La littérature enfantine s'est, à la suite de l'école, considérablement développée, encouragée sans doute par les éditeurs.

Pour mieux relier l'enseignement du premier degré aux

(1) Notre musée scolaire national de Bruxelles organise depuis plusieurs années une bibliothèque pédagogique. Il est regrettable qu'elle ne soit pas encore mise à la disposition du public.

Hosted by Google

deux autres, un enseignement primaire supérieur a été fondé, qui rappelle nos cours d'adultes en Belgique. Des institutions privées, associations philotechniques et polytechniques, à Paris surtout, donnant un enseignement de plus en plus professionnel qui complète l'enseignement primaire, répondent aux mêmes besoins. Des chambres syndicales de métiers, bijouterie, bronze, carrosserie, etc., etc., organisent également des écoles spéciales destinées à leur former des ouvriers. Pour l'agriculture, un enseignement agricole se donne dans les écoles normales et les écoles professionnelles dont on espère de bons résultats.

La Ligue de l'enseignement primaire a repris depuis quelques années le sentiment d'une tâche à accomplir, donne toute son attention à l'enseignement professionnel et émet des vœux favorables à l'enseignement agricole dans les écoles primaires, tel que celui de voir un champ communal attribué à l'école dans les campagnes.

Le chant avait été longtemps négligé. Le chant n'est pas un art français. Eh bien, on veut le remettre en honneur, en faire l'auxiliaire de l'enseignement moral. Un concours organisé l'année dernière par une revue d'enseignement nous procurera un petit recueil de chants populaires avec des paroles nouvelles, la plupart de M. Bouchor. Voici quelle avait été la délicate idée d'une simple institutrice, initiatrice de ce petit progrès :

Pour entrer en communion intime avec l'âme de nos élèves, les mettre dans de bonnes dispositions morales, leur inspirer, presque à leur insu, l'amour de la vertu et du travail, il nous faut « commencer chaque jour, la classe du matin, par un petit chant gracieux, simple, plutôt recueilli qu'entraînant, plutôt à l'unisson qu'en parties, nullement un morceau brillant, quelque chose d'intime, d'une gravité tendre, qui soit comme l'expression collective du sentiment commun de tous ces enfants, qui, pieusement, en quelque sorte, font vœu de bien remplir une journée de plus ».

L'essor de l'instruction primaire a donc été prodigieux, et c'est déjà une affirmation morale cela. La diffusion de l'in-

Hosted by Google

struction est le signe d'une grande confiance dans l'avenir, dans la nature humaine et dans la civilisation.

On ne peut que rendre un témoignage d'admiration à la France et à ceux qui lui ont fait faire un aussi grand pas en avant.

III

Michelet, appropriant à nos besoins la grande parole de Danton, a dit un jour : « Quelle est la première partie de la politique? L'éducation. Et la seconde? L'éducation. Et la troisième? L'éducation ». Le grand effort de la pédagogie française est surtout marqué dans ce qu'elle a fait, et fait tous les jours pour que le nom d'éducation nationale ne soit pas un vain mot.

On n'a rien encore obtenu en matière d'éducation quand on a instruit l'enfant. Il faut lui apprendre à discipliner son caractère, à faire passer son devoir avant son plaisir, les autres, la patrie, la famille, avant lui-même; lui enseigner dès la première enfance qu'il y a un Bien, qu'il faut s'y soumettre, qu'il y a un Mal, qu'il faut le combattre, et remporter sur lui des victoires journalières. Il y a plus encore, si l'on n'est parvenu à faire naître en son âme la conception d'une destinée, d'un but de la vie à poursuivre à travers bien des sacrifices, d'un mystère suprême caché derrière les lois de la vie et dont nous sommes les humbles chercheurs, d'une volonté éternelle de bien et d'amour, dont nous sommes, jusqu'à la mort, les serviteurs confiants, on n'a pas encore fondé sa vie morale, on n'a pas atteint les sources profondes du sentiment d'où s'échapperont plus tard toutes les productions fortes et utiles. Intéresser, éveiller dans son âme un organisme spécial, l'être moral, et former cet être-là avec amour, comme la plus importante manifestation de la vie, telle est la tâche d'un éducateur digne de ce nom. Elle ne tend pas à moins qu'à doter les individus d'un frein puissant contre tous les entraînements du tempérament et des passions, d'une force morale qui, en démocratie, est le seul fondement de la liberté. Il ne s'agit pas ici

Hosted by Google

d'entrer en conflit avec la nature ou d'arrêter le développement normal des idées morales toujours en évolution, mais de créer un homme raisonnable que sa force de caractère rende vraiment indépendant; qui, selon la belle expression d'un des chefs de la pédagogie et de la science française, Fustel de Coulanges, « se fasse de toute idée morale qui remplit son âme une sorte de religion ».

Tant de politiciens sans sérieux véritable ont traversé la scène politique, que ce n'est pas sans un certain scepticisme que l'on aborde le chapitre de l'état moral des esprits en France. Mais il suffit d'observer ce qui a été fait dans l'enseignement pour reprendre confiance en l'avenir. Là, loin du bruit, s'édifient des méthodes et un esprit qui témoignent de l'existence de véritables éducateurs. Il y aurait lieu de s'étonner d'ailleurs qu'une France libre, qui a produit autrefois quelques-uns des plus grands génies moraux, saint Bernard, Pascal et les jansénistes, Maine de Biran, l'école spiritualiste, n'eût plus aujourd'hui de quoi pourvoir à sa direction morale.

Chacun travaille à sa manière à l'œuvre commune : les ministres qui conservent l'orientation politique, les pédagogues, les littérateurs qui s'y consacrent dans une large mesure, les chefs de l'enseignement primaire, des hommes éminents, qui restent en contact perpétuel avec leur personnel, tout un ensemble d'influences si heureusement mêlées jusqu'ici qu'elles ne peuvent pas, en poursuivant le même but, ne pas se pénétrer réciproquement, ne pas retirer quelque bien de cette collaboration.

Les ministres de l'instruction publique, Jules Ferry en tête, ont tous laissé quelque trace de leur action. Celui qu'on a rapproché de Guizot, en lui donnant le titre de second ministre pédagogue de France, a précisé sa notion de l'enseignement de la morale laïque dans sa célèbre « Lettre aux instituteurs » de 1883. L'occasion de développer familièrement son programme fut fournie à Ferry par l'Église elle-même. Quatre manuels d'instruction morale et civique venaient d'être mis à l'index. Le ministre commence avec sagesse par réprimer le zèle intempestif de quelques-uns et limite les attributions du

Hosted by Google

professeur de morale. Il ne s'agit pas de prêcher un « Évangile nouveau », et en matière religieuse, leur dit-il, « vous ne toucherez jamais avec trop de scrupule à cette chose délicate et sacrée qui est la conscience de l'enfant ». Puis il donne en passant une leçon à ses adversaires : le livre ne mérite pas d'être une cause de discorde, la morale s'inspire plus qu'elle ne s'enseigne, elle n'est pas tant « une suite de vérités à démontrer qu'une longue suite d'influences à exercer ». Il s'agit de faire des « honnêtes gens », d'enseigner « la bonne et antique morale que nous avons reçue de nos pères et de nos mères et que nous nous honorons tous de suivre dans les relations de la vie et sans nous mettre en peine d'en discuter les bases philosophiques ». Après avoir professé ce dédain un peu déplacé au sujet des théories de l'éthique, le ministre encourage l'instituteur à suivre les effets de son enseignement sur la conduite de l'enfant, et cela malgré les rechutes inévitables. Il lui donne un conseil de détail, mais d'une grande vérité psychologique : que la leçon de morale soit une leçon à part, où le maître se change en père de famille, prenant « un autre ton que pendant le reste de la classe, je ne sais quoi de plus personnel, de plus intime, de plus grave ». Il faut que l'enfant, saisi par le sentiment de son devoir, « rapporte à la maison de meilleures habitudes, plus d'obéissance, plus de goût pour le travail, plus de soumission au devoir ». Peut-être le ministre, dans ces excellentes directions pratiques, négligeait-il trop d'ouvrir à ses subordonnés le champ illimité des affirmations théoriques de la morale. L'esprit laïque de 1882 était terre à terre, il oubliait qu'il y a une petite et une grande morale, et que, comme l'a dit Vinet, parfois la petite tue la grande.

Ceux que la République avait placés à la tête de son enseignement primaire le savaient bien ; ils complétaient la pensée de leur chef hiérarchique, ils ne voulaient pas qu'un certain positivisme desséchant s'installât à demeure dans l'école sous prétexte de neutralité. C'est ce qu'exprimait vigoureusement M. F. Pécaut (1). Il affirmait, en présentant au grand public la

(1) M. Pécaut, directeur de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, inspecteur général de l'enseignement primaire, a écrit avant d'entrer

Hosted by Google

lettre de J. Ferry (1), que c'est « du *spirituel* que vient pour les peuples, comme pour les individus, la force de cohésion et d'action, la discipline et l'impulsion, l'énergie et la sagesse ». « Or, le spirituel, ajoutait ce stoïcien grave et pénétrant, ce sont les hautes idées directrices, c'est la façon de concevoir le monde et la destinée humaine. On ne fait pas impunément l'économie d'une philosophie générale ». Il se rendait bien compte d'ailleurs que ces choses-là viennent à leur heure et qu'en les attendant il faut avant tout être sincère. « La sécularisation est faite, dit-il, elle est passée de la loi dans les institutions; la société laïque est maîtresse dans ses écoles comme elle l'était déjà dans son état civil, dans son administration et dans sa politique; elle y est maîtresse parce qu'elle y est seule; elle y enseigne ce qu'elle sait, ce qu'elle croit, ce dont elle vit chaque jour. Peu de chose, nous dit-on! Oui, sans doute; mais ce peu, elle le multiplie, comme les cinq pains de l'Évangile, par la sincérité courageuse, par l'honnêteté qu'elle met à le comprendre et à l'appliquer ».

D'autres ministres ont repris l'œuvre où Ferry l'avait laissée; M. Spuller, par exemple, nous donne le texte de ses plus récents discours, allocutions, circulaires, dans son dernier volume *Au Ministère* (1893-94). M. Spuller ne perd pas une occasion de prêcher à tous le devoir de venir à la démocratie pour l'élever, éclairer ses foules « inconscientes et impatientes ». C'est ainsi qu'il parle à la presse, aux savants, aux artistes, le langage un peu emphatique, mais sincère, d'un ami du peuple. Il cherche lui aussi à rapprocher dans le sentiment d'une solidarité commune les professeurs des différents degrés de l'enseignement; témoin sa remarquable allocution à tous les membres des corps enseignants de Poitiers. Invitant les instituteurs à accepter leur mission comme une mission de dé-

dans l'administration, des ouvrages de philosophie religieuse empreints d'une grande élévation, *Le Christ et la Conscience*, *L'Avenir du théisme chrétien*. Depuis 1882, absorbé qu'il est par sa tâche actuelle, on n'a guère de lui que le gracieux petit volume sur *l'Art*, en collaboration avec M. Baude. On croit pouvoir dire qu'après M. Buisson, qui est l'âme de l'enseignement primaire, vient M. Pécaut, qui en est le directeur de conscience.

(1) Mémoires et documents publiés par le *Musée pédagogique*, fasc. 33.

Hosted by Google

vouement, il s'écrie : « Puisqu'on leur a donné la morale à enseigner — et l'on a bien fait, car ils sont dès à présent aussi capables de s'acquitter de cette noble mission que les membres d'un clergé absorbé par les pratiques d'une religion de plus en plus formaliste, superstitieuse et desséchée, — il faut que nos instituteurs deviennent à leurs propres yeux, comme aux yeux des familles et de leurs enfants, ces « officiers de morale » dont parlait Mirabeau aux premiers jours de la Révolution et dont une démocratie ne saurait se passer. » Mêlés aussi complètement qu'ils le sont à toute l'administration d'un aussi grand service, les ministres qui se sont succédé depuis MM. Jules Simon et Bardoux jusqu'à MM. Spuller et Bourgeois, ont tous conservé cette attitude générale, marquant l'importance qu'ils attachaient à une éducation rationnelle de l'enfant.

Mais, on peut le dire ici, ils étaient admirablement secondés. On ne sait comment assez rendre hommage à ces hommes éminents, MM. F. Buisson, F. Pécaut, à ces pédagogues sagaces et infatigables, MM. Jacoulet, Martel, etc., qui se sont consacrés entièrement à leur tâche d'organisateurs et d'inspirateurs. M. Buisson, le bras droit de tous les ministres qui se sont occupés de l'enfance depuis près de vingt ans, a aidé Ferry à remporter ses grandes victoires parlementaires et a eu souvent à défendre à la Chambre même, comme commissaire du gouvernement, les programmes ou les projets qu'il avait contribué à élaborer. Directeur de l'enseignement primaire, il a encouragé toutes les initiatives, fondant l'un après l'autre la *Revue pédagogique*, le *Musée pédagogique*, cités plus haut, et toutes les institutions qui lui permettent de garder le contact avec les instituteurs, de leur transmettre, sous une forme simple et sans air de supériorité, ses impressions et ses directions. Au milieu de ces immenses travaux, devant animer et conduire un corps d'instituteurs et d'institutrices qui a doublé en nombre sous son administration, et dont toutes les méthodes ont été revisées sous son influence, il a trouvé le temps de doter l'enseignement d'un *Dictionnaire de pédagogie*, écrit sous sa direction et avec sa collaboration, et a pu

Hosted by Google

livrer au grand public la belle étude sur *Sébastien Castellion*, où il a fait revivre le premier apôtre de la tolérance, une noble figure du XVI^e^ siècle. Pédagogue pratique, et resté toujours attaché, sans aucun retour, aux idées libérales, il n'a cependant jamais encouragé l'admiration de commande et les gratulations officielles. Cette loyauté, cette sincérité si louables chez le chef, sont les premiers éléments de progrès pour les subordonnés. Aussi ne manque-t-on jamais de signaler un point faible où et quand on l'aperçoit. Les donneurs de conseil sont les bienvenus. Michel Bréal, Gréard, Guyau, G. Compayré, H. Marion, on n'en finirait pas de citer tous ceux qui se sont empressés d'apporter dans les revues spéciales et dans des écrits d'ensemble des vues nouvelles aux hommes du métier.

Ceux-ci, du reste, poursuivaient d'une manière ininterrompue leur œuvre. Dès 1889, une première enquête établit le bilan de l'enseignement moral. Le remarquable compte rendu signé par M. le professeur Lichtenberger, doyen de l'une des cinq facultés de Paris, donne ses appréciations d'ensemble sur les méthodes suivies, la question si controversée des manuels, les résultats, la préparation des élèves-maîtres et des élèves-maîtresses. La note générale du rapport, qu'on sent écrit sans aucun parti pris, est plutôt encourageante. Voici, cueilli au hasard, un petit fait qui donnera une idée des documents sur lesquels M. Lichtenberger a travaillé et dont le nombre atteignait 558. (Voy. *Recueil des monographies pédagogiques*, publiées à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, t. IV.) A un examen de certificat d'études, la question de rédaction française — qui doit en général se rapporter à quelque sujet susceptible d'application morale — était à peu près celle-ci : « En compagnie d'un de vos camarades, vous vous promenez à la foire, et vous trouvez un porte-monnaie contenant une pièce de cinq francs. Dites ce que vous ferez? » Il y avait 111 candidats, dont 30 appartenant à l'école laïque et 81 aux écoles congréganistes. Sur les 30 petits laïques, 23 ont compris que ce serait un vol de s'approprier la somme trouvée; 7 autres ont acheté des jouets, des bon-

Hosted by Google

bons, etc. Sur 81 élèves congréganistes, on n'en a compté que 30 qui aient su qu'un objet trouvé appartient à celui qui l'a perdu. Les 51 autres, la conscience parfaitement en repos, ont monté sur les chevaux de bois, couru, sauté, fait quantité de petits achats. Une petite fille porte l'argent à ses parents, qui le gardèrent, » et cette somme leur fit beaucoup de bien, ils purent faire trois ou quatre bons repas. Tandis que si on l'avait rendue à qui elle appartenait, elle aurait peut-être été gaspillée ».

Malgré ce bien modeste triomphe des écoles laïques, — et M. Lichtenberger triomphe modestement, — l'impression qui ressort de la lecture de ce rapport est que, si la discipline commence à porter ses fruits, l'enseignement moral lui-même en est à ses premiers débuts. On peut se faire une idée des difficultés qui s'y rencontrent à chaque pas en s'arrêtant à la question des manuels et en voyant la solution que l'expérience a dictée. (Voy. *Revue pédagogique*, juin 1895 : *Les Carnets de Morale*, par F. Buisson.)

Dès le début de l'institution du cours de morale, c'est-à-dire après la promulgation de la loi de 1882 et du règlement du conseil supérieur du 27 juillet 1882 et l'apparition de la circulaire ministérielle du 17 novembre 1883, les hommes les plus capables se mirent à écrire des manuels en vue de ce cours. L'idée première de tous, si patente dans les ouvrages de J. Steeg, de Burdeau, par exemple, est de donner au maître moins un guide à consulter qu'un exemple vivant de la méthode à employer. Les matières y sont classées avec soin et chacune d'elles donne lieu à une petite leçon. Parfois des vignettes illustrent le texte. On fit là ce que d'autres avaient fait pour toutes les branches d'enseignement. MM. Marion, Liard, Compayré, Vessiot, combien d'autres pédagogues s'attachèrent à guider le maître de cette manière. Les « Leçons morales », les « Petits Français », les « Pour nos filles » et « Pour nos enfants », qui sont sortis et sortent journellement de presse pour cette consommation plus spéciale, sont légion.

En thèse générale, ce serait tomber dans une grave erreur que de refuser à la morale l'appui de la logique et de ne pas y

Hosted by Google

voir un système. Elle repose sur des principes généraux qui entrent en jeu et parfois en conflit dans chacune de ses applications; il n'y a pas d'acte qui ne se puisse examiner de deux points de vue au moins, et il faut en chaque occasion retrouver le principe directeur qui nous permettra de juger et de décider. C'est là une gymnastique morale qui est en même temps la plus féconde des gymnastiques de l'esprit. L'enfant agit et c'est sous la catégorie de l'action que la vie lui apparaît. Si vous l'habituez à se prononcer sur tous les actes possibles, vous aurez fortifié en lui la capacité de décider et de s'arrêter à une certaine face des questions; vous l'aurez rendu plus propre à acquérir des notions précises. Cette vérité d'expérience est singulièrement renforcée par la philosophie en honneur depuis Lachelier et Renouvier, qui ont repris tout un côté de la philosophie kantienne, refait la critique de la raison pratique et proclamé comme seule base de toute certitude, la certitude morale. Ce qu'on préconise aujourd'hui pour rendre la morale plus active et utile, c'est un enseignement raisonné des devoirs. M. Liard, dans son manuel, dit fort bien : « L'enseignement moral est à la fois affaire d'éducation et affaire d'instruction. L'éducation morale, dont le but est de faire prendre à l'enfant de bonnes habitudes, doit être l'œuvre personnelle du maître. La lecture d'un livre ne saurait remplacer l'influence d'un homme, mais cela ne rend pas *l'instruction morale* inutile. Il faut lui démontrer ses devoirs. La morale n'est pas affaire d'intuition, elle est affaire de démonstration. Le devoir est un ordre, par suite il se démontre, et il ne suffit pas de le montrer pour le faire accepter. »

Le manuel, si bien fait qu'il soit, a ses inconvénients qui peuvent croître en raison de sa qualité même. Recommandé par les chefs, mis entre les mains des élèves, il dispense le maître de faire des frais d'éloquence ou de jugement; on en vient à s'appuyer sur lui comme sur un catéchisme, et il se passe avec le nouveau livre ce qui se passait avec l'ancien : la lettre prend la place de l'esprit, l'enfant connaît son livre bien avant la fin de l'année et la morale l'ennuie. Le maître aussi, n'ayant pas mûrement réfléchi et lui-même travaillé sa leçon,

Hosted by Google

la fait sans goût et n'acquiert pas cette « grâce particulière », nécessaire en morale au moins autant qu'en religion, sans laquelle il n'y a pas d'émotion et pas d'émotion communicable. Il fallait parer à ce premier péril. Il y en avait un autre. A force de répéter que la morale s'inspire et ne s'enseigne pas, on avait encouragé la présomption. Beaucoup d'instituteurs ne préparaient pas leur leçon, se fiant à l'improvisation et à leur cœur. Or, il n'y a pas de matière où l'improvisation trompe davantage.

***

Puisqu'il n'est pas de bon manuel, et que pourtant il en faut un, qui ne soit point un oreiller de paresse, invitons, s'est dit M. Martel, chaque instituteur à se faire le sien, et après un essai fructueux, tous les instituteurs de France ont été priés de rédiger un *carnet de morale*. Partageant son cours en autant de leçons qu'il voulait, à raison de deux ou trois par semaine, chacun s'est ingénié à en écrire le programme. Le plan, les exemples, le résumé, les devoirs, tel est le cadre qu'on leur impose pour chaque leçon. M. Buisson nous donne des extraits de quelques-uns de ces « carnets ». A en juger par ces exemples, les instituteurs français font preuve d'une culture littéraire, d'un bon sens, d'un désir de progrès bien louables. Avec son carnet en main, qui s'enrichira chaque année, l'instituteur aura devant les yeux les idées essentielles à développer, la maxime centrale qui résume la leçon et la fixe comme par un clou dans la tête de l'enfant, les exemples qui illustreront sa pensée et qu'on n'improvise pas, le sujet de la rédaction, la page du livre où se trouve la biographie à raconter.

Les institutrices ont eu aussi à présenter le même travail. On signale bien le fait que leur leçon est quelquefois incomplète, la maxime qui la résume trop brève ou trop générale, mais l'ensemble en est sincère et l'élève ne pourra pas ne pas en recevoir quelque impression. J'aime ce petit résumé des devoirs de la ménagère, extrait d'un « carnet » d'institutrice :

Hosted by Google

« 1° être propre; 2° avoir de l'ordre; 3° aimer le travail; 4° faire des économies ». Une autre institutrice écrit sa leçon de la manière suivante :

Titre de la leçon : *Devoirs envers les serviteurs.* Ouvrages où la leçon est faite : Juranville, *Éducation morale*, p. 60, 65, 74; — Marion, *Éducation morale*, p. 319. Lectures à l'appui : *Dévouement d'une servante*, *Dévouement d'Anne Lepage*, etc.

... et l'indication des ouvrages où se trouvent ces lectures. Cet effort si considérable, quand on songe à l'immense corps où il s'est produit, et à la somme de connaissances acquises, de réflexions et de lectures qu'il représente, ne donne-t-il pas une idée assez haute de ce qu'on peut attendre de ces hommes et de ces femmes, de ces modestes éducateurs sous l'influence desquels se prépare une bonne partie des destinées de la France ?

IV

Les meilleurs amis sont ceux qui nous disent nos vérités. L'enseignement moral à l'école primaire a beaucoup d'amis, car depuis un an, il défraye presque les discussions concernant l'instruction. Et, à son occasion, le grand débat sur les rapports entre la religion et la morale vient de se renouveler. On ne sait encore ce qui en sortira, mais il peut être intéressant de le résumer ici :

Est-ce une suite naturelle de l'exemple donné par les chefs du corps enseignant, est-ce parce que l'on s'est trouvé aux prises avec un devoir concret, est-ce parce qu'on ne peut bien faire sans reconquérir une philosophie du Bien? Toujours est-il qu'un courant plus nettement croyant se manifeste dans tous les cercles d'enseignement. La sérieuse discussion qui lui a donné l'occasion de se produire a eu pour point de départ les « Notes d'inspection » publiées par M. F. Pécaut dans le numéro d'octobre 1894 de la *Revue pédagogique*.

En disant un mouvement croyant, nous sommes obligés de distinguer. Il ne s'agit plus, parmi les universitaires actuels, d'une adhésion sans réserves aux pratiques dévotes ou même aux dogmes de l'Église, mais d'une manière nouvelle de

Hosted by Google

concevoir la conscience morale et de s'y attacher comme à une planche de salut, en lui donnant la première place dans la vie et dans l'organisme de la connaissance.

L'état des mœurs politiques, publiques et privées, subit en effet, en France comme partout, une désagrégation due à des causes multiples. Tandis que l'école poursuit un rêve de moralisation systématique et s'efforce de le réaliser dans la pratique, la famille et la société sont loin de marcher du même pas. M. Pécaut accuse l'*Église* et le peu d'effet appréciable de son action morale, la *politique* et ses effets corrupteurs, le *théâtre*, école publique, qui insinue trop souvent des leçons dépravantes, la *littérature* et surtout la *presse quotidienne* avec leurs productions raffinées et sophistiquées; il constate que l'école puise sa force et sa faiblesse dans le fait qu'elle n'est que le reflet de la société même; à ce titre, elle participe aux incertitudes et aux maladies morales de notre époque. Le principe directeur, soit chrétien, soit philosophique, manque à notre morale devenue utilitaire et empirique, et, pénétrée par toutes les influences du dehors, l'école ne parvient pas encore à donner aux enfants des principes de conduite qui soient leur substance propre.

En faisant si loyalement ces constatations d'un ordre général, M. Pécaut dit exactement ce que beaucoup de bons esprits en sont venus à penser. Même les hommes qui ont le plus contribué à nous faire mépriser la nature humaine par leur impitoyable analyse du vice, et à nous familiariser avec ses plus laids côtés, déplorent le scepticisme dont ils font preuve. M. P. Bourget ne s'écriait-il pas : « En s'en allant, la foi a laissé dans ces sortes d'âmes (les René et les Obermann modernes) une fissure par où s'écoulent toutes les joies »? Et ailleurs, signalant le défaut d'une base métaphysique à la conduite : « A une époque pour nous bien lointaine, quoiqu'elle soit toute voisine, le monde apparaissait comme l'œuvre d'un père. Une âme, non pas semblable à la nôtre, mais la comprenant, faisait flotter son souffle à l'horizon de notre existence. C'est parce que ce souffle ne passe plus sur nos fronts que la fleur de notre pensée se fane mélancoliquement dans la vanité

Hosted by Google

de sa grâce et de sa force. » La poussée de vie qui a suivi la guerre avait amené à la surface toutes les tendances matérialistes habituelles aux foules. Les philosophes de l'école criticiste ont commencé à réagir et leur pensée se prend, en cette occasion, à être comprise et partagée. Après vingt ans d'efforts, la popularité arrive brusquement à des penseurs de la force de Renouvier, de Secretan. M. Lachelier, M. Boutroux, le regretté Lagneau construisent une philosophie qui n'est tout entière que le commentaire d'une foi morale. Il n'y a pas d'obscurantisme dans cette tendance ; les questions religieuses, le passé religieux de l'humanité est sondé avec une noble curiosité. A la vaste bibliothèque critique qu'il y a dix ans chacun était supposé avoir parcourue et comme emportée avec soi, succède l'emploi d'une sorte de bréviaire intérieur où l'on met des pages de l'Évangile, de l'Imitation, des philosophes panthéistes, de Renan et de Tolstoï. La tendance est à diminuer la recherche maladive des idées, et à choisir entre elles au nom d'un principe de justice ou de pitié. Que dire de toute cette évolution, sinon qu'il n'y a pas banqueroute, comme disait M. Brunetière ; il y a une pleine liberté avec ses manifestations bonnes et mauvaises et les correctifs qu'elle apporte toujours à ses propres excès.

Conduit par les maîtres de la philosophie, et sans rien rejeter, cela va sans dire, des résultats de la science moderne, tout un mouvement se crée donc, ému et sympathique, autour de cet enseignement de la morale publique. M. Pécaut avait exposé son idéal, qu'il traitait presque de chimérique. Il eût voulu, si le passé de la France l'eût rendu possible, une instruction non pas seulement ecclésiastique, c'est-à-dire rituelle, dogmatique, souvent superstitieuse, mais religieuse et allant au vif de l'âme, une instruction qui « rattachât l'âme de l'enfant au principe infini des choses, lui révélant par là même sa grandeur et son immortalité avec sa parenté divine », et qui eût été en même temps accompagnée d'une instruction morale non ascétique, « toute séculière et pratique, unissant les traits essentiels de l'idéal chrétien à ceux de l'idéal antique et moderne, l'humilité au sentiment de la valeur personnelle,

Hosted by Google

la résignation à l'esprit d'entreprise, la douceur à la vaillance, la charité à la résistance aux méchants ». Pour prévenir toute équivoque, il répondait à l'avance à l'objection qu'on allait lui adresser : « Pourquoi la République a-t-elle supprimé l'enseignement religieux? » « C'est à mon avis, dit-il, se faire une étrange illusion sur la vertu qu'avait autrefois ou qu'aurait encore aujourd'hui cet enseignement, même dans les écoles congréganistes, à plus forte raison dans les écoles laïques; il ne serait aujourd'hui, au milieu d'une instruction générale toute pénétrée de l'esprit scientifique, il n'était guère, avant la loi de laïcisation, qu'une sorte de *caput mortuum*, une matière superposée aux autres, enseignée, par une exception unique, selon la *lettre* seulement, inassimilable à l'organisme des études primaires. Je le dis d'autant plus librement, qu'à mon avis, l'absence de l'inspiration religieuse (je dis l'absence et non pas la *perte*, car il n'y avait malheureusement rien ou peu de chose à perdre de ce chef) constitue, pour parler le langage du jour, un grave déficit dans notre budget moral. »

Ainsi posée, la question de l'enseignement moral devenait la question religieuse même et chacun l'a reprise avec ses méthodes et en donnant les conclusions auxquelles il s'était arrêté. Signalons parmi les nombreux articles parus sur ce sujet les études du *Bulletin de l'Union pour l'action morale*, de M. P. Desjardins et de ses amis, et les réflexions de MM. Devinat et F. Thomas, dans la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*.

M. Devinat, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, convient que la foi morale est un bien nécessaire, mais il remarque avec beaucoup de justesse que les mesures coercitives que d'autres songeaient à recommander sont nuisibles et impossibles. « Pour enseigner Dieu, dit-il fort bien, il faut croire en Dieu. Et non seulement il faut y croire, mais cette croyance doit être ferme et profonde. Les convictions molles et hésitantes ne se communiquent point. Seule, la foi ardente fait de l'homme un apôtre, et seul un apôtre peut répandre sa foi. Or, combien trouvera-t-on d'instituteurs aujourd'hui dont l'âme soit sincèrement et profondément reli-

Hosted by Google

gieuse? Combien en est-il qui se sentent prêts chaque jour à parler des choses divines, comme il convient pour inspirer le respect et l'amour? Je n'hésite point à dire que la majorité de nos maîtres sont incroyants, ou du moins indifférents en matière religieuse, comme au reste le plus grand nombre des Français. Qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est un fait dont il faut tenir compte... Faut-il les contraindre de faire, sans foi, une profession de foi? Et quelle profession de foi! La plus solennelle de toutes, celle pour ou contre laquelle des hommes luttent toute leur existence, et font, au besoin, le sacrifice de leur vie! Faut-il les condamner à l'hypocrisie? Faut-il déconsidérer ainsi la plus auguste des tâches? Personne n'en aurait le courage ni peut-être le pouvoir. » En concluant, M. Devinat fait comme M. Pécaut appel à la vérité nouvelle ou retrouvée qui sera le régulateur suprême de la vie de demain, et adjure ceux qui ont la charge d'âme de tout l'enseignement primaire de trouver les moyens de communiquer la foi morale qui les anime au corps qui tient d'eux ses meilleures inspirations jusqu'ici.

M. Devinat ne veut pas qu'on touche à la liberté de conscience de l'instituteur. M. Félix Thomas, professeur de philosophie au lycée de Versailles, croit pouvoir constater qu'on influence nécessairement la liberté de conscience de l'enfant. Il développe avec sagacité cette vérité que Jules Simon nous avait déjà dite, qu'il n'y a pas d'école neutre, parce qu'il n'y a pas d'instituteur, d'esprit neutre. Et il conclut, puisque ce mal est inévitable, à encourager les instituteurs à rester bien eux-mêmes.

C'est surtout à la liberté et à l'initiative individuelle que l'« Union pour l'action morale » fait appel. M. P. Desjardins et ses amis restent fidèles à leur programme qu'on leur a vu tracer dans le *Devoir présent*, et surtout dans le petit écrit de M. Lagneau : *Simples notes pour un programme d'union*. Ce groupe ne veut pas, comme il le dit quelque part, « créer un nouveau port pour les âmes, mais faire monter l'eau dans ceux qui existent, et c'est la meilleure manière de les faire communiquer ». Sans doute, cette sympathie générale

Hosted by Google

pour toutes les manières, religieuses ou philosophiques, d'exprimer sa vie morale révèle un état d'esprit spécial, dont les sectaires refuseraient le concours. On l'eût appelé éclectisme autrefois, il pourrait s'appeler aujourd'hui « moralisme » ; il prétend négliger les différences confessionnelles et s'attacher à la vérité religieuse, indépendamment de ses manifestations. Encore timide dans ses jugements sur les hommes et les choses, il s'efforce de restaurer une vie intérieure spontanée, personnelle. Sous des contours peu précis, on retrouve chez lui l'essence la plus authentique de l'esprit religieux. Cela même indique quel est le point de vue de ses adeptes. Ils croient en une destinée de l'homme, en un *devoir*, ils voudraient que l'enseignement en fût pénétré et pour cela ils demandent que l'on travaille à la restauration de l'âme du maître. Ils invitent le maître à suivre le procédé qui leur a fait du bien à eux-mêmes, à se réunir par petits groupes de deux, quatre, cinq, à méditer ensemble tel ouvrage de profonde saveur morale, le discours de Channing sur l'*Éducation personnelle*, par exemple, l'*Éducation de soi-même* de Blackie, ou *Les sources de la régénération sociale* du P. Gratry, et à fonder ainsi dans une petite réunion d'esprits libres, en communauté de vues et d'efforts moraux, en réalité et sans le savoir, une petite « église ».

Qu'ils acceptent ou qu'ils repoussent l'influence et l'action de l'État, tous ces hommes spéciaux, d'une compétence si particulière, sont d'accord pour exprimer le vœu d'une sorte de régénération par le dedans de cet enseignement moral dont nous retraçons ici le caractère. En faisant cela, les uns et les autres se défendent de vouloir rétablir à l'école l'enseignement du catéchisme. Ils ne portent pas un jugement d'ensemble défavorable à l'enseignement moral laïque, ils veulent le voir devenir de moral plus moral, d'ému qu'il est, plus ému et plus émouvant, en faire, en un mot, une force sociale.

Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins caractéristique d'un esprit nouveau que de voir le terme « religieux » revenir constamment sous leur plume avec un sens favorable. Il exprime mal, ce terme, pour la plupart des lecteurs d'aujour-

Hosted by Google

d'hui, ce qu'il entend. Il ne veut dire ni superstitieux, ni autoritaire, ni dogmatique, ni clérical; et il est prononcé par des hommes qui ont, toute leur vie, combattu pour les idées libérales et démocratiques. Il résume un état du cœur particulier à notre temps et qui se lie à toutes les réflexions que nous suggère la vue des événements politiques et de la vie moderne.

Nous ressentons avec une acuité particulière le contre-coup des sentiments de ceux qui nous entourent; une parenté morale s'étend de plus en plus loin parmi les hommes; il y a une culture scientifique et esthétique qui va se généralisant; et une sorte de sympathie humaine s'établit entre nous, pour nous rendre plus intelligents des choses d'autrui, et plus indulgents, ce qui est la même chose. Que ce sentiment prenne sa source dans le scepticisme le plus absolu, et soit comme une aumône de pitié de ce pauvre être d'un jour à cet autre être d'un jour; ou qu'il puise sa force et sa beauté dans une confiance renaissante en l'homme, en sa destinée, et en général dans les choses de l'âme, quoi qu'il en soit, il existe, et il est, peut-être, la plus grande force morale de notre temps. Il passe de l'un à l'autre par la contagion de la vie commune dans nos démocraties. Il est à la base et comme la vérité des utopies socialistes et anarchistes. Il est à la base également de nos besoins religieux. C'est ce sentiment, gros de l'avenir, qui s'étend par des ondulations à lui, de l'un à l'autre, et remplit d'étonnement les esprits de nos contemporains. Ceux qui s'en sentent envahis, épris d'un sentiment vrai, voient leur morale s'épanouir et vivre sous le souffle du dieu; et, comme un vin nouveau, il fait éclater les vieilles outres. Si Pascal a défini la religion : « Dieu sensible au cœur », comment s'étonner que des hommes, dont le cœur s'émeut et proteste contre les lois de la lutte pour l'existence, sentent renaître tous les sentiments auxquels ont obéi les génies religieux du passé?

Épuisé par l'attente de résultats scientifiques, l'homme d'aujourd'hui commence du reste à chercher une vérité pour les simples et qui le dispense de trop de doute, on veut des vérités générales. L'esprit se refuse à vivre toujours au jour le jour, et, comme les hypothèses scientifiques qui ont permis à

Hosted by Google

la science de faire de si merveilleux progrès, il semble qu'on veuille retrouver une hypothèse morale qui fasse quitter à notre société démocratique son piétinement dans le matérialisme.

Cette œuvre, on veut la confier à ces mêmes hommes qui ont déjà fait leurs preuves de civisme et de loyauté, à ces instituteurs dont on peut être au moins certain qu'ils sont des hommes au courant des besoins modernes.

« Entre tous les préjugés, disons plutôt entre toutes les « superstitions séculaires qu'entretient notre paresse morale, « dit récemment M. Pécaut, la plus mortelle est celle qui nous « porte à réserver à un ordre d'hommes privilégiés, la con- « naissance des choses profondes de l'âme et le maniement « des choses sacrées. »

On ne peut décidément pas, après ces paroles qui donnent au clergé un congé définitif, assimiler le mouvement actuel en France au commencement de réaction auquel nous assistons en Europe. Les causes principales n'en sont pas des causes politiques; ce sont des causes morales qui agissent librement.

Il n'était pas mauvais d'établir cette distinction au moment où la Belgique prépose à la défense de l'autorité et de l'équilibre social les méthodes cléricales. L'histoire des cinquante dernières années ne montre-t-elle pourtant pas, comme on l'a dit, que l'Église n'a plus de parole de vie pour les peuples libres? On a beau vouloir lui confier chez nous la direction morale de l'école, cela n'empêchera pas ce fait étrange, périlleux pour elle quand il se généralise, qu'on a appris en France à parler religion sans penser Église. Ce fait, on le doit sans nul doute aux préoccupations morales que la laïcité de l'enseignement devait forcément imposer aux moralistes français. C'est dans cette manière à la fois religieuse et laïque d'envisager la morale que se trouve certainement l'avenir de l'enseignement en France et partout.

ARNOLD REY.

Hosted by Google

MON PREMIER VOYAGE A BRUXELLES

En ce temps là — c'était vers 1856 — le chemin de fer n'allait pas encore de Grammont à Bruxelles, mais la diligence partait deux fois par jour.

On était en septembre.

Mon père, qui courait tout affairé par la maison, comme un homme préoccupé par une pensée heureuse, tout à coup me dit : « Vous pouvez m'accompagner à Bruxelles.

— A Bruxelles, papa?

— Oui. Nous irons voir les fêtes. Dites à Thérèse qu'elle prépare votre petite valise. »

Comme nous habitions la campagne, le tilbury fut attelé et nous allâmes attendre la diligence au détour de la chaussée, à l'auberge *la Cloche*.

C'était une maison blanche, sans étage, assez longue, avec des volets verts, et avec une grande auge de bois adossée contre le mur, près de la porte d'entrée.

Le garçon d'écurie attendait déjà, avec ses seaux pleins d'eau posés au bord de la route.

Dans l'auberge, diverses personnes ayant des commissions à remettre, accoudées au comptoir, buvaient un canon de bière en causant avec la baesinne.

Bientôt un roulement sourd se fit entendre au loin. C'était le lourd véhicule qui descendait la côte, surmonté de sa grande bâche noire.

Hosted by Google

Sitôt qu'il fut arrivé, le garçon d'écurie présenta à boire aux chevaux, et le conducteur, un gros homme à figure rougeaude, sautant à bas de son siège, courut prendre les petits paquets déposés à l'intérieur.

La voiture était pleine de monde.

Sur la banquette de devant, deux personnes se trouvaient assises avec le conducteur.

Le coupé était occupé par une famille de notre connaissance, que mon père salua avec un empressement tout cordial, et le fond, dont toutes les vitres étaient baissées, à cause de la chaleur, avait ses banquettes littéralement garnies, à l'exception d'un petit coin, dans lequel on nous avait réservé des places.

Il y avait là des gens de toutes les conditions : des ouvriers, des bourgeois, des dames, et tout ce monde causait et riait ensemble, dans ses habits de dimanche, comme des heureux qui vont à la fête.

Un voyage en diligence était à cette époque un véritable plaisir.

Comme on n'allait pas trop vite, on jouissait de tous les détails de la route, et les mots plaisants, les anecdotes, les histoires ne tarissaient pas. La bonne humeur, peut-on dire, était universelle. On n'avait pas encore appris, grâce aux lamentables théories qui font le tour du monde, à gâter les joies naturelles de l'existence par des déclamations envieuses qui n'ont servi qu'à nous prendre en haine les uns les autres.

Comme disait Béranger :

> Le pauvre a ses jours de bonheur,
> Le riche a ses jours de souffrance.

Et c'étaient les pauvres qui chantaient le plus fort.

Les chemins de fer ont beaucoup aidé à cette disparition de l'ancienne gaieté. Ils ont supprimé la causerie qui charmait le voyage et, du même coup, la cordialité qu'elle faisait naître.

Est-ce parce que ceux qui y voyagent ensemble ne se connaissent plus? Qui sait? Toujours est-il que le froid vous gagne

Hosted by Google

à l'approche des visages mornes dont les compartiments de chemin de fer vous offrent l'aspect. En première classe, des bourgeois, à l'air parvenu, qui se taisent; des snobs gourmés qui se taisent, des gens d'apparence simple et distinguée qui se taisent. En seconde classe, encore des bourgeois qui se taisent, des nonnettes qui rêvent, des prêtres qui prient dans les coins. En troisième classe, des commis voyageurs dont la blague n'est plus joyeuse et qui jouent aux cartes; puis, dans les compartiments à côté, des paysans et des ouvriers, très bruyants, trop souvent ivres, qui ne savent plus rire franchement et qui semblent se plaire à des propos inconvenants et grossiers.

C'est l'éducation nouvelle. Le sentiment de la politesse, qui faisait de l'ouvrier un compagnon aimable et obligeant, a disparu. On lui a fait accroire qu'il est quelqu'un, et on en a fait un prétentieux lourdaud. La grossièreté a gagné la campagne elle-même, où le vieux paysan vous salue encore, mais où le jeune croirait s'humilier en ôtant son chapeau. C'est ainsi qu'on nous prépare à la fraternité collectiviste, qui sera peut-être très expansive, mais où, du moins, personne n'aura le droit d'être bien élevé.

Pour être gai, d'ailleurs, le chemin de fer va trop vite. On ne voit plus rien; le paysage fuit; c'est un vertige. L'idée n'est plus au voyage, mais au but. Aussi voyez comme on bâille et comme on tire sa montre. On voudrait être arrivé avant d'être parti.

Eh bien! que le progrès me le pardonne, mais quand je venais de Grammont en diligence, le trajet me paraissait moins long qu'aujourd'hui. Je ne serais pas étonné que pour les petits parcours, les gens qui peuvent se payer ce luxe, se remettent un jour à préférer la voiture.

Tout est question de mode. J'ai rencontré, il y a quatre ans, à Saint-Malo, un touriste qui faisait son tour de France, avec sa femme, dans un cabriolet qu'il conduisait lui-même, et il m'en disait merveille. En Angleterre, l'usage des grandes berlines recommence. Les cyclistes ne veulent plus du chemin de fer, et, pour ma part, j'ai toujours caressé un désir, c'est de

Hosted by Google

parcourir le monde à cheval, comme Froissart. J'aurais vu les pays par petites étapes, et, sans compter le plaisir des yeux, serais peut-être devenu très savant. Je n'ai jamais pu réaliser mon rêve et je le regrette.

En attendant, nous roulions tranquillement au trot, le conducteur poussant de temps en temps un hue d'une voix aiguë, et claquant dans le vide pour exciter son attelage. Puis nous voilà devant une montagne. Les chevaux ont beaucoup de mal. Pauvres bêtes, dit un brave homme. J'ai envie de descendre pour les soulager un peu. Et la moitié des voyageurs l'imite, marchant à côté du coche; deux ou trois même se placent derrière et poussent à la caisse, gaiement. Les hommes s'aimant entre eux, étaient naturellement bons pour les bêtes.

A Voorde, on arrête, le temps de laisser boire les chevaux. Le petit baes est à la porte, en sabots, coiffé d'un grand casque à mêche, surmontant sa figure futée et rose, et, derrière lui, sa servante, une jolie paysanne proprette et de belles chairs, arrive nous apporter de la bière sur un grand plateau d'étain poli comme de l'argent.

A Ninove on relaie et tout le monde descend. Il y a sur le buffet des préparations appétissantes et c'est une trinquade générale. Puis en route. Nous filons bon train : Ninove, gentil et coquet, avec son clocher en pierres grises, s'efface à l'horizon.

Vers les premières ombres du soir, nous atteignîmes les hauteurs de Molenbeek-Saint-Jean et, au fond de la vallée, je vis comme une grande traînée de lumières dans le brouillard.

« Papa, regardez donc. »

Et lui, se penchant à mon oreille : « C'est Bruxelles. »

Il me semblait approcher d'une aurore.

A partir de ce moment, je me souviens que ce fut un claquement de fouets grandissant : Nous roulions à grande vitesse; tous les conducteurs de diligence avaient l'ambition d'entrer en ville comme s'ils menaient des purs sang.

Quel éblouissement pour moi, mon Dieu! quand je traversai toutes ces rues éclairées comme en plein jour. A la cam-

Hosted by Google

pagne, je n'avais jamais vu que l'obscurité et quand, le soir, nous sortions, le domestique nous accompagnait en portant une lanterne.

Ici, c'était une animation sans pareille. Les boutiques étaient grandes ouvertes, la foule en promenade, la circulation des voitures incessante, les estaminets pleins de lumière, et par les vitres je voyais les gestes des buveurs et j'entendais jouer de la musique. A cette heure au village les maisons étaient fermées, les chemins déserts, le silence si grand qu'un vol d'oiseau faisait lever la tête, et en ville on commençait seulement à vivre. Après les fatigues du jour, au lieu de chercher le repos, on s'y adonnait au plaisir.

Absorbé dans mes pensées, tranquillement assis dans mon coin, je me laissais aller à la sensation de ces impressions nouvtlles, qui me donnaient le rêve d'une existence si différente de celle que j'avais connue jusque là.

Dix minutes plus tard, le lourd coche passait retentissant sous une longue voûte et s'arrêtait dans une grande cour, en face d'une salle tout illuminée : c'était l'hôtel.

Et l'hôtelier d'arriver. Bonjour mesdames, bonjour messieurs. Soyez les bienvenus. C'était cordial, on était chez soi. L'hôtelier, suivi de sa femme et de ses servantes, donnait à l'entrée un air de réception familiale.

Là-dessus, chacun s'installait. Une servante accorte et généralement solide, prenait votre valise et vous menait à votre chambre.

Puis la cloche sonnait et on allait dîner.

La salle à manger était spacieuse et claire. Elle m'est toujours présente : sur la cheminée, devant la glace, brûlaient deux grands carcels, surmontés de leurs globes de cristal. Un lustre, à trois rangs de bougies, descendait de la rosace du plafond. Aux murs, de distance en distance, se dressaient des girandoles. A table, des candélabres alternaient avec des lampes, des corbeilles de fleurs et des pâtisseries montantes. Et cette lumière d'huile et de bougies projetait une clarté douce qui ne fatiguait pas les yeux.

Les mêmes servantes qui avaient monté les valises, circu-

Hosted by Google

laient maintenant autour de la salle, en tablier blanc, proprettes et avenantes, et l'hôtelier que j'avais aperçu sur le seuil se trouvait assis au bout de la table, surveillant les deux longues rangées de ses convives.

On apportait les plats tout entiers, ce qui permettait aux mangeurs de juger de l'excellence et de la beauté des pièces, et l'hôtelier les découpait lui-même.

Cela allongeait un peu le repas, mais les gens n'étaient pas alors aussi pressés qu'aujourd'hui, sans compter que ce contrôle les garantissait contre les mélanges suspects qui sortent découpés des cuisines modernes.

Mon père avait demandé une bouteille de long bouchon. Le long bouchon représentait le vin supérieur et, comme c'était la veille des fêtes, chacun en buvait On se fut cru à une table de famille; on riait et l'on causait pêle-mêle; tout le monde semblait se connaître.

C'était la vieille gaieté flamande, sans grande étiquette et sans prétention à l'effet, mais franche, cordiale, amusante, et les langues se déliaient à mesure que la bonne nourriture et le long bouchon empourpraient les visages de bien-être.

« Nous prendrons encore une bouteille », dit mon père, que cette animation mettait de belle humeur.

Au dessert, — ceci je ne l'oublierai de ma vie, — un gros monsieur, dont la tête était déjà toute blanche, se mit debout: les couteaux frappèrent sur les verres et un silence presque religieux se fit :

« Mesdames et messieurs, dit-il, c'est demain la grande fête nationale, c'est l'anniversaire de nos martyrs et de notre liberté. Buvons à la santé de notre roi Léopold et au bonheur de la Belgique. »

Et la table debout, les verres tendus : « Vive Léopold, vive la Belgique. »

C'était de l'enthousiasme. On servit du champagne, les bouchons volèrent. J'avais chaud au cœur en voyant mon père, ordinairement grave et réservé, parler haut, interpeller ses voisins, rire à gorge déployée, raconter des histoires enjouées qui attiraient l'attention et le rendaient sympathique.

Hosted by Google

Cet enthousiasme a disparu... tout disparaît. Pourquoi? On ne sait pas. On vivait à une grande époque alors. Le génie du siècle s'épandait. Béranger, Dumas, Rachel, Lamartine, Rossini. Les plus infimes en ressentaient la chaleur. Les idées étaient aux choses nobles et distinguées.

La médiocrité est venue depuis et avec la médiocrité le goût de l'intrigue des choses des hommes et des jouissances vulgaires. L'enthousiasme nait des croyances idéales. A quelle source veut-on qu'il s'abreuve dans un milieu où les jouissances bestiales du corps sont tout et où les joies de l'âme ne sont plus rien. Nous sommes décidément bien déchus.

***

Dans la soirée nous fûmes prendre le café aux *Mille Colonnes*. Le provincial qui n'allait pas aux *Mille Colonnes* avait l'air de ne pas avoir vu Bruxelles, et mon père qui connaissait les usages :

« Garçon, deux mokas. »

Le moka — c'était alors le terme consacré — nous fut servi, fumant et parfumé, dans de belles petites tasses blanches encerclées d'une ligne d'or.

Le *Café des Mille Colonnes*, devenu une vulgaire brasserie allemande, était le rendez-vous de la meilleure compagnie de Bruxelles et de la province.

Il était divisé en deux salles, l'une servant de salon, l'autre de tabagie. Dans le salon venaient quantité de dames, formant de petits cercles de conversation, tandis que leurs maris allaient dans le fumoir savourer leur cigare et jouer leur partie.

Ce qu'on appelait le demi-monde n'aurait pas osé mettre le pied aux *Mille Colonnes*. La sévérité des mœurs ne s'en fut point accomodée. Le mépris public le reléguait encore au faubourg de Cologne, d'où il n'est réellement sorti qu'après la guerre de 1870, à l'occasion de la visite des Français, qui nous valurent cette émancipation avec une quantité d'autres.

Le vieux père Van Becelaere, assis à son comptoir, avec sa tête paisible, avait, au milieu de sa clientèle, l'air d'un chef de famille. De temps en temps il circulait dans la salle; cha-

Hosted by Google

cun le saluait : « Bonsoir monsieur Van Becelaere. » Lui s'inclinait en souriant, parfois s'arrêtait derrière les joueurs de dominos pour voir faire un coup, et de là, se rendait au salon, où il continuait son inspection tranquille. C'était un homme fort comme il faut, appartenant à la race des anciens cafetiers, riches sans prétention et polis avec simplicité.

Lorsque nous eûmes bu le café, nous allâmes faire un tour dans la rue de la Madeleine. La rue de la Madeleine était alors d'une beauté incomparable. Les magasins n'étaient pas grands, mais que de luxe aux vitrines! Des tableaux de prix, des soieries riches, de la dentelle, de l'orfèvrerie, des choses de valeur faites de matières premières coûteuses et d'un travail exquis, et tout cela, à cause du rapprochement des boutiques, reluisait dans une clarté de féerie.

Au milieu de ces merveilles, de jolies demoiselles, mises avec élégance et ayant dans les manières la simplicité distinguée que donne le contact du beau monde et des belles choses, faisaient accueil à la clientèle et, à l'extérieur, le long des trottoirs, c'était une ascension lente de messieurs et de dames qui riaient, causaient et s'arrêtaient en admiration, comme dans un salon en plein air. Moi, pauvre villageois, qui n'avais jamais vu que de modestes boutiques de province, isolées les unes des autres, avec une ou deux lampes sur le comptoir, je me croyais transporté dans un palais des *Mille et une nuits*. Il me semblait que je ne touchais pas terre. Je marchais comme suspendu.

Alors mon père : « Eh bien! qu'en dites-vous? »

Je ne trouvais rien à dire. J'étais trop heureux. Il flottait en moi et autour de moi un monde de sensations dont je ressentais le charme, mais pour le traduire je ne trouvais qu'un mot, toujours le même : « Ah! c'est beau, c'est bien beau! » Quand nous fûmes allés jusqu'à la place Royale, nous redescendîmes jusqu'au Marché-aux-Herbes et nous nous engageâmes sous les galeries du passage Saint-Hubert.

Le passage, qui est peut-être la plus grande curiosité de Bruxelles, est devenu banal à force d'être vu, mais pour celui qui y entrait la première fois, c'était un spectacle merveilleux.

Hosted by Google

C'est, du reste, le plus beau qui existe. Celui de Milan a de plus vastes proportions en hauteur, mais n'a pas la même étendue imposante. Cette voûte, qui donnait l'illusion d'un palais de verre, me ravissait. Ce soir-là, en outre, le passage avait rehaussé son éclat habituel par une toilette de fête. Aux étages ondulaient des guirlandes fleuries, des drapeaux tricolores sortaient de toutes les fenêtres; un indicible sentiment patriotique flottait dans l'air et animait la foule des promeneurs.

Il pouvait être en ce moment 9 heures et mon père enchanté de tout me montrer : « Maintenant, dit-il, nous irons à la *Maison des Poissonniers* boire un verre de faro de Bruxelles. »

La *Maison des Poissonniers*, à l'instar des *Mille Colonnes*, était un établissement célèbre. Il me semble le voir encore avec sa façade blanche en saillie, près du bassin que la Senne formait à cet endroit. Il y avait là un monde énorme, un vrai monde d'estaminet bourgeois, composé des gens aisés du bas de la ville.

L'aspect général était celui d'un cabaret flamand. Des tables de chêne; aux murs, de longs rateliers pour les pipes de Hollande; dans la salle, circulant entre les consommateurs, des servantes proprettes et actives; au comptoir, la dame et une aide constamment occupées à remplir des rangées de verres avec de la bière contenue dans des cruches. Les pompes, qui servent si merveilleusement à gâter les meilleures boissons, n'étaient pas encore inventées, et le liquide, directement tiré du tonneau, sortait de la cave dans un état de délicieuse fraîcheur. Détail à noter, la bière était exquise et les verres étaient poinçonnés à la mesure exacte d'un demi-litre.

Je me suis souvent demandé depuis, comment la bière pouvait être si bonne, quand le houblon, le froment et l'orge coûtaient 150, 36 et 22 francs, et comment elle est devenue si mauvaise depuis que la valeur de ces ingrédients a diminué de deux tiers. Logiquement elle devrait être trois fois meilleure et la chope, qui ne contient que la moitié du vieux verre poinçonné, ne devrait se payer que le prix d'une demi-pinte. Or, le

Hosted by Google

contraire arrive. Je livre le problème aux admirateurs du progrès scientifique, qui a inventé les machines, les chimistes et les sophistiqueurs, mais a fait de la bonne bière d'autrefois une boisson détestable et chère.

Un bourgeois qui dépensait 48 centimes dans sa soirée, rentrait chez lui le ventre rond et la tête gaie. Ces 48 centimes représentaient le prix de quatre pintes, et sur le demi-franc qu'il donnait, il reprenait religieusement un cens. Les Français ne nous avaient pas encore apporté la mode du pourboire et les servantes l'eussent considéré comme une humiliation.

Cette ancienne bourgeoisie vivait, en somme, avec beaucoup d'économie, et cette économie de dépense personnelle contribuait à l'aisance du foyer domestique.

L'ouvrier en cela imitait le bourgeois et, généralement, vivait plus heureux qu'aujourd'hui, parce que sa petite famille profitait de l'argent qu'il porte maintenant au cabaret et dont il jouit seul, en égoïste, sans souci des siens.

Mais tout à coup les têtes se tournent, un homme, une guitare en main, vient de monter sur une table et chante la *Brabançonne*. Tonnerre! la jolie voix et quelle âme! Les servantes ne circulent plus. Toute la salle debout répète le refrain en chœur. C'est le même enthousiasme qu'à l'hôtel, mais plus solennel, si je peux dire et plus saisissant.

Je crois que si à ce moment une bande fut passée chantant la *Marseillaise* et portant des drapeaux rouges, c'eut été une bataille dans la rue et que les patriotes eussent cassé les drapeaux sur le dos des sans-patrie. Tout change.

***

Il était 11 heures sonnées quand nous rentrâmes à l'hôtel, un bon vieil hôtel disparu, situé à l'entrée du Vieux-Marché-aux-Grains.

Notre chambre, très spacieuse, était à deux lits qui se faisaient face à une grande distance.

« Mon garçon, dit mon père en mettant l'éteignoir sur la bougie, il faudra nous lever de bonne heure demain matin. Nous irons à la place des Martyrs. »

La recommandation était inutile. Il faisait à peine jour que

Hosted by Google

je sautai à bas du lit pour aller regarder l'heure à sa montre. Il dormait encore son paisible sommeil d'homme d'âge mûr, qui s'est endormi heureux, et je regagnai vivement mes draps sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller.

Mais un peu après, lui-même ouvrit les yeux.

« Dormez vous encore, fit-il à demi-voix?

— Il y a longtemps que je ne dors plus, va.

— Eh bien ! nous nous habillerons. »

Notre toilette ou du moins la sienne fut assez longue. Mon père, comme tous les bourgeois de sa génération, était excessivement propre, tenant au linge frais — il ne possédait pas moins de cent chemises en toile tissée et cousue à la main — et se rasant lui-même. Ce fut toute une opération que de repasser ses rasoirs, de se couvrir les joues de mousse et, sa barbe faite deux fois, de se laver le cou et la figure.

Personne alors ne portait la barbe entière. La mode était aux favoris à la Léopold Ier et aux coups de vent. Les modèles d'atelier seuls laissaient pousser ce bouquet de poils, qui dégoûtait les femmes et qui, depuis, est devenu une coquetterie royale.

Puis il mit ses bottes vernies à tige brune, son pantalon clair, son gilet de satin noir, sa cravate en soie de Lyon à double tour, sa jaquette de drap fin et, son chapeau haute forme légèrement incliné sur l'oreille, ses coups de vent bien ramenés sur les tempes, nous descendîmes.

Ainsi vêtu il avait, franchement, assez bonne tournure. La forme des habits à cette époque tendait à allonger et à rendre plus mince tandis que nos chapeaux melon, nos pantalons trop larges, et nos vestons trop courts, nous font, la plupart du temps, ressembler à des Nabots en promenade.

Des quantités de voyageurs étaient déjà en train de déjeuner autour de la longue table garnie de tasses blanches et de plats de pistolets chauds, entre lesquels s'étalaient des assiettes de beurre d'une belle couleur naturelle. Pour le bonheur des paysans et des mangeurs, la margarine était encore inconnue.

A ce moment le canon retentit au loin; il préludait aux fêtes, et l'hôtelier vint nous apprendre que la cérémonie de la

Hosted by Google

place des Martyrs n'aurait lieu qu'à 10 heures, mais que les rues par lesquelles se faisait le parcours seraient longtemps d'avance couvertes de foule.

Nous en profitâmes pour aller nous promener par le Marché-aux-Grains, qui, sous le ciel clair, avait un charmant aspect, avec toutes ses fenêtres ornées de drapeaux et les barques de son bassin toutes pavoisées.

Il était alors ce qu'il est aujourd'hui, mais d'une plus belle perspective, n'ayant pas encore son extrémité barrée par la vilaine église qu'on y a bâtie depuis. C'est un mal bruxellois de ne pas supporter les perspectives. Sitôt qu'une place offre un coup d'œil un peu large, un imbécile arrive pour dire : « Tiens, on devrait bien bâtir quelque chose ici. » Un des rares coins réellement pittoresque de Bruxelles, c'est la place de Brouckère.

Si les journaux qui, une fois en passant, ont eu une idée heureuse, n'avaient pas fait campagne, il est certain que M. De Bruyn, aidé des esthètes communaux, aurait flanqué là un bâtiment quelconque, destiné à une utilité quelconque, et aurait, du même coup, détruit l'effet saisissant de cet admirable panorama.

Du Marché-aux-Grains nous prîmes par la rue Sainte-Catherine et arrivâmes de nouveau à l'estaminet des *Poissonniers*, dont la façade se profilait à côté de la Senne. Devant, s'étendait une petite place et à gauche, par de là l'eau, vers l'emplacement des halles actuelles, le marché aux poissons, très propre et très gai, avec ses fontaines et ses colonnades, se tenait en plein air. Un vieux pont, rappelant vaguement le ponte Vecchio de Florence, par ses grands arches et son large parapet servant d'étal à toutes sortes de marchandises, y traversait la rivière et nous le passâmes pour nous rendre à la rue de la Fiancée où mon père avait un ami à voir.

C'était assez joli cette rue de la Fiancée. La Senne y coulait, bordée de maisons d'un côté seulement et de l'autre s'étendaient des jardins remplis d'arbres et de plantes grimpantes dont les feuillages retombaient par dessus les murs. Une passerelle en bois, peinte en blanc, conduisait vers une habi-

Hosted by Google

tation isolée bâtie sur la rive opposée. Plus loin, si j'ai bonne mémoire, un moulin tournait, puis on avait un nouveau pont qui menait à la rue du Cirque.

Ces maisons, cette passerelle, cette verdure, et cette eau baignée de soleil, formaient en pleine ville un ensemble paisible et pittoresque. L'eau égaie tout et par ses méandres crée des beautés inattendues. Il y avait alors, à travers Bruxelles, beaucoup de ces sites auxquels la Senne servait de décor, et ce n'est pas sans raison que les amateurs de pittoresque ont vu enfouir cette pauvre rivière, dont la nature avait fait un des ornements de la vallée.

On en disait, à la vérité, beaucoup de mal, et pour mieux la discréditer on la laissait exposée aux emprises et aux profanations des riverains. Quelle succession d'admirables perspectives elle eût offerte cependant si on eut conservé ses aspects les plus typiques, et si, du reste, on eut fait une coulée d'eau large et profonde, courant du Nord au Midi.

Une rivière, avec une rangée d'arbres et des ponts de distance en distance, eut donné à la ville basse un caractère autrement vivant et varié, que l'interminable voie de communication qui maintenant relie les deux gares et dont la ligne de façades toute droite est d'une si désolante monotonie.

La difficulté technique n'existait pas, car, à Vichy par exemple, on a réalisé ce travail pour l'Allier qui, les trois quarts du temps manque d'eau en amont et en aval. A Bruxelles, la même chose eut été facile. Mais un vent d'idées d'outre-Manche soufflait alors sur nous, et on préféra l'art de l'ingénieur à la création de la nature.

En attendant, nous voici chez l'ami de mon père qui nous reçoit en robe de chambre, une petite calotte grecque sur la tête et aux pieds des pantoufles brodées. C'était la mode, un peu prudhommesque peut-être, mais confortable et familiale d'alors. Immédiatement le madère fut servi. C'était encore la mode. Ces vieux Bruxellois n'aimaient pas les visites sèches.

De là nous nous rendîmes à la place des Martyrs.

La place offrait un spectacle superbe. Quelle foule ! Que de musiques. Que de drapeaux aux façades! Quand les vétérans

Hosted by Google

passaient, c'étaient des vivats frénétiques, les chapeaux s'agitaient en l'air, les dames secouaient leurs mouchoirs. Et les vieux marchaient, stoïques, graves, au pas militaire derrière leurs bannières déployées. Moi jeune, et la tête farcie d'histoires napoléoniennes, je m'imaginais voir un régiment des débris de la grande armée. Je criais comme un beau diable, aussi haut que les autres : « Vive Léopold! Vive 1830! » Mon père partageait cet enthousiasme, mais l'exprimait avec une émotion moins ardente. Il regardait les yeux fixes et le long de ses joues coulait une larme.

A cette époque, le clergé en habits sacerdotaux bénissait le monument funèbre, et les discours prononcés, les couronnes accrochées au granit, le cortège montait à Sainte-Gudule pour assister au service funèbre célébré en l'honneur des martyrs.

Cette cérémonie, à la fois religieuse et civile, était d'une grandeur imposante.

Les cloches sonnaient à grandes volées.

Des voitures du palais amenaient les hauts dignitaires de la maison du Roi qui prenaient place à la droite du maître-autel. Dans le chœur se rangeaient les ministres, les présidents des cours de justice, les procureurs généraux, le gouverneur de la province et leur personnel en grand costume.

Au milieu de la cathédrale, gardé par les blessés de Septembre, s'élevait le catafalque surmonté du drapeau des volontaires et décoré de couronnes de lauriers.

Le chœur et l'abside disparaissaient sous les draperies, les bannières et les écussons belges.

Un bataillon de grenadiers en grande tenue formait la haie autour de la grande nef.

J'ouvrais des yeux surpris devant cet appareil militaire et cette décoration pompeuse, que je comparais à la modeste parure dont les jours de fête se revêtait la pauvre église du village.

Et mon âme s'élevait à ce spectacle.

Ces hommages rendus aux libérateurs de la patrie la rendaient plus sainte à mes yeux.

Pour ceux qui ont vécu à cette époque, la transformation qui s'est produite dans nos mœurs nationales semble le

Hosted by Google

résultat d'un abâtardissement de notre race par le mélange d'un sang étranger.

Quelqu'un qui aurait dit à ces glorieux dont le sang avait coulé pour la liberté, que leurs fils se vanteraient, quarante ans plus tard, d'être des sans-patrie, eut été accueilli avec des huées. Qu'eut-ce été, s'ils avaient vu ces fils dégénérés promener, à travers Bruxelles, le drapeau rouge, comme un trophée, et le suivre en chantant des refrains insultants pour la dignité de la Belgique? Une forêt de drapeaux tricolores se fut hérissée devant eux, la bannière de 1830 eut flotté à toutes les fenêtres et, sous cette voûte, poursuivis par les accents de la *Brabançonne* vengeresse, ils eussent passé comme des traîtres voués au mépris public.

On a peut-être eu tort de déplacer les fêtes nationales. Une fête qui ne vient plus à sa date n'en est plus une.

Les gouvernements qui se sont succédés, plus préoccupés de garder le pouvoir que d'élever l'âme nationale, n'ont pas suffisamment entretenu, du reste, le culte de la patrie dans le cœur de la jeunesse. Nos écoliers, destinés à devenir des instituteurs et des soldats, n'en entendent jamais parler. Si on les interroge, ils vous regardent dans les yeux, la bouche bée, ayant l'air de dire : La Patrie? Ce pays ne se trouve pas indiqué sur la carte de Belgique.

Il est certain, cependant, que si le pouvoir s'était fait le Mécène d'un art et d'une littérature nationale, ce qu'il n'a jamais fait, et que l'idée s'en fut répandue dans les écoles, le socialisme ne fut pas devenu essentiellement français. Il se fut mis sous l'égide du drapeau de la liberté, qui est à la fois le drapeau des pauvres et des riches. et, au nom des principes de la justice, eut réclamé pour la famille belge des réformes que le vieux bon sens de notre race eût secondées. Tous les hommes généreux eussent donné leurs sympathies à un mouvement qui n'eut pas pris pour mot d'ordre la haine des classes, mais la fraternité des classes par les concessions que les unes eussent faites aux autres.

Il était midi passé quand la cérémonie fut terminée et nous allâmes dîner à la table d'hôte de 1 heure.

Hosted by Google

L'animation des convives dépassa celle de la veille. Du vin, du champagne, des toasts, du délire.

Au dehors, l'enthousiasme du peuple les dépassait tous. Il circulait par les rues, chantait la *Brabançonne*, dansait des rondes. Ce qu'il y en avait dans les vignes du Seigneur! Mais cette foule n'avait rien de méchant. Pas de rixes, pas de batailles, pas d'injures. C'était de la joie de peuple content, la meilleure et la plus vraie de toutes les joies, aussi longtemps qu'elle n'est pas troublée par des instigations jalouses qui la changent en amertume.

(*A suivre.*) E. MINNAERT.

Hosted by Google

INITIATION [1]

TROISIÈME PARTIE.

De regrets l'amour est suivie
Qui lentement sont effacés...
Trop vite s'écoule la vie,
Trop vite, hélas! et pas assez!
(A. SILVESTRE.)

I

Sous l'effeuillement lent des roses, embaumé de l'encens des magnolias, le jour s'éteint, et glisse à la nuit. Sur l'herbe où frissonnent sur leur tige délicate les cyclamens et les crocus, le poète Lucius et quelques invités de la princesse sont groupés, Pascale parmi eux, et suivent languissamment qui, les discours de Wassolaw, qui, le vol des lucioles. Étrangement jolie dans ses draperies couleur ambre, avec une cuirasse de roses-thé qui ceinturent seules sa taille et retiennent les plis de la souple étoffe artistiquement coupée, Pascale vit son heure de vie heureuse, comme tant d'autres vivront la leur, inconsciente de la brièveté de cette trêve et de la fragilité du bonheur. La veille lui semble très loin; aujourd'hui est un jour magique; il y a quelque puissance occulte dans l'or des rayons du soleil; quelque enchantement dans le parfum des fleurs. Une mélodie irrésistible et attendrie sort des choses. Un charme troublant de bonté et de tendresse émane des êtres. Comme elle se doutait peu de ce qu'est la vie! Si claire est l'âme de ceux qui l'aiment et tous

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1895.

Hosted by Google

l'aiment, l'heureuse fille. Elle se sent dans ce monde de paix et de bonne volonté dont elle a douté autrefois et qu'elle trouve cependant ouvert devant ses pas, sans étonnement comme sans trouble. N'est-elle pas elle-même soulevée par des élans de pitié, d'amour universels; n'a-t-elle pas dans les yeux des larmes heureuses, prêtes à couler silencieusement, lourdes comme les perles qui n'ont pas quitté son cou et bien plus précieuses sans qu'elle le sache?...

Appuyée sur le coude, les yeux perdus, elle plie sous un fardeau de gratitude infinie, et souhaite ardemment pouvoir répandre autour d'elle un peu de cette joie vivifiante qui est devenue le sang de ses artères et le souffle de ses poumons. Peut-être que bientôt elle sera exaucée et qu'il lui sera permis de puiser dans le souvenir de ces heures bienheureuses la force de charité d'un pardon sans restrictions.

La voix musicale du poète sonne dans l'air comme le chant d'un luth.

« Je veux qu'à toutes mes heures de jouissance soient mêlées les fleurs, les fleurs qui me donnent la magie de la couleur, l'enivrement du parfum, la finesse douce et satinée de leurs tissus... Point de couche moelleuse que n'entourent les roses merveilleuses, au cœur pourpre ou doré. Point de tapis que ne jonchent les feuilles fraîches du lierre et les touffes vertes des roseaux. La volupté antique avait sur la nôtre ce raffinement qu'elle se couronnait de fleurs, et le Falerne n'eût point touché la lèvre de Caesar-Auguste, si ce n'est à travers les myrtes. »

Et sans bouger de sa place, il enleva délicatement une rose à la manche entr'ouverte de Pascale et la respira en fermant les yeux, tandis que sous le parfum aigu de la fleur chauffée au contact de la chair, ses traits exprimaient l'absolu du plaisir qu'il éprouvait.

« Le Beau, dit-il encore d'une voix vibrante et basse, les excitants délicats, la forme dans sa poésie exquise : beauté des horizons lumineux, des fleurs, des flots, des ciels, des œuvres

Hosted by Google

de l'art humain ; beauté de la femme, lumière des yeux profonds, pourpre des lèvres closes, grain de la peau rose ou ambrée, courbe des bras enlacés, grâce des lignes fuyantes, charme qui prend et qui séduit, et fait glisser doucement les jours sur les jours jusqu'à ce que l'oubli vienne avec la fin des ans, c'est là ma divinité, c'est à son autel que je veux sacrifier, l'éternel autel des délices éternelles. »

Le silence se fit. Chacun de ceux qui étaient là ressentait, dans sa nature plus ou moins élevée, ce que Lucius avait simplement exprimé mieux qu'ils n'eussent su le faire. Chacun d'eux l'approuvait, et s'était vanté mille fois de sa haute conception de la vie, de son niveau supérieur d'intellectualité. Chacun d'eux se considérait comme très au-dessus du simple piéton de la route d'ici-bas, méprisant consciemment les esprits naïfs qui n'avaient point cherché leur plaisir dans la satisfaction d'un dilettantisme spécial. Eux, n'étaient-ils pas les esthètes, comme l'avait dit Lucius, la minorité intelligente et raffinée ? La moindre notion de la sécheresse affreuse, de l'abaissement moral, de l'égoïsme de cet idéal, devait à jamais leur échapper.

Pascale, elle, n'avait entendu de tout ceci que la voix du bien-aimé. Et dans ses paroles, qui auraient dû l'épouvanter, elle ne discernait que la délicatesse d'un tempérament d'élite. C'est qu'aux premiers jours de l'amour, la conscience qu'il a de lui-même lui suffit ; c'est déjà tant d'aimer que l'âme est satisfaite. Ce n'est que plus tard qu'elle s'ouvre au désir de se voir aimée.

La princesse Lydia avait écouté Lucius en regardant Pascale. Elle souriait à moitié, ayant depuis longtemps résolu la question de savoir s'il vaut la peine de théoriser sa vie, et de mettre en tirades ses penchants, ses vices... et ses vertus, s'il y en a. Du fond de ses silences, cette personne observatrice surveillait la marche de bien des histoires. Du reste, si elle observait pour son plaisir, elle ne faisait nulle mention de ses remarques et ne se mêlait que rarement en qualité de *Deus ex machina* à leurs péripéties plus ou moins émouvantes. Elle était si bien tapie au

Hosted by Google

fond de sa muette nonchalance que nul ne la soupçonnait de s'intéresser à d'autres qu'à elle-même. Au reste, ses interventions n'allaient pas jusqu'à la compromettre dans une heure d'ennui ou de plaisir différé.

« Venez, ça, petite », dit la princesse en se levant, à Pascale très étonnée.

Elles passèrent toutes deux dans un des bosquets rendus plus noirs par les ondes de clarté mystique que la lune jetait aux pelouses voisines. Quand elles furent assez loin des causeurs pour ne plus les entendre et n'en être pas entendues :

« Vous aimez Lucius ? » demanda tranquillement la princesse à sa compagne.

Pascale eut la sensation qu'on lui arrachait les voiles dont elle se couvrait ; un mouvement de pudeur presque physique la fit se reculer vivement, cachant son visage empourpré dans ses mains frémissantes.

« C'est très naturel, continua l'imperturbable Lydia Zanetzka. C'était inévitable. Il parle bien, il est beau, il est poète... Surtout il est horriblement personnel et sec de cœur...

— Madame, s'écria Pascale subitement courageuse, est-ce ainsi que vous parlez de vos amis ?

— Et de qui voulez-vous que je parle en connaissance de cause, si ce n'est de mes amis ? Lucius s'analyse trop, évidemment, il explique jusqu'à l'écœurement ses théories et ses idées ; peu importe, il est séduisant, et la preuve en est que toutes les femmes que je connais l'ont aimé, sans qu'il aimât jamais, lui, que ce cher « self » auquel il sacrifie tout.

— Mais, madame !...

— Mais, ma chère bonne, dit la princesse en s'arrêtant pour regarder Pascale qu'elle distinguait vaguement, je pense qu'il est temps pour vous d'ouvrir les yeux et d'étudier un peu votre héros au jour cru. Il ne vaut pas la millième partie de l'idéal que vous vous en êtes fait ; il est égoïste, insouciant du chagrin d'autrui, même causé par lui-même...

— Arrêtez, dit Pascale fermement. Je ne souffrirai pas qu'on

Hosted by Google

insulte devant moi une personne que j'...estime et admire. Sans lui, madame, je ne serais pas ici, je n'aurais pas connu ce monde merveilleux où je vis...

— Et cela aurait été tant mieux pour vous! Que ferez-vous, dites-moi, quand vous le quitterez, ce monde merveilleux? Quand allez-vous le quitter?... Qu'avez-vous décidé de votre avenir? Un seul mot : croyez-vous que Lucius vous aime? »

Pascale serra éperdûment les mains qu'elle croisait sur ses bras; elle eût tout donné à ce moment pour pouvoir répondre en toute vérité : « Oui, il m'aime. » Mais... elle ne le pouvait pas, car Lucius ne le lui avait jamais *dit*, en mots précis qu'elle pût citer.

« Votre silence répond pour vous, reprit la princesse. Vous savez instinctivement qu'il ne vous aime pas. Il aurait parlé explicitement depuis tant d'heures de tête à tête. Mais il est si fin! D'ailleurs, attendez... je le ramène et vous démontre la vérité de mes dires. Seulement, ne vous montrez pas. »

La princesse était partie avant que la main soudainement glacée de Pascale eût arrêté le glissement onduleux de sa marche.

Pétrifiée par un froid étrange qui arrêtait dans ses tempes bourdonnantes le battement tumultueux de ses artères, Pascale regardait anxieusement dans le noir de la nuit. Qu'allait-elle voir? Que devrait-elle entendre? De quoi fallait-il qu'elle s'effrayât? Et même pouvait-elle s'effrayer, n'était-ce pas une trahison de sa part que ce doute tacite de son ami?

Au loin, de la maison cachée par les arbres, peu à peu s'échappait la mélodie pénétrante d'une chanson d'amour que jetait à la nuit une voix d'homme ardente et tendre. Et ce chant résonnait dans le cœur secoué d'angoisse de Pascale immobile et craintive :

Au seuil de ta demeure
Il faudra que je meure
Si je ne suis aimé.

Les mots arrivaient, allanguis par la poésie mystérieuse de

Hosted by Google

l'heure, adoucis par les brises qui volaient la moitié des syllabes. Pascale eut un sanglot : Se pouvait-il, se pouvait-il? Mais non, pour la pouvoir si bien conquérir, il avait certainement dû donner aussi de son cœur.

Une voix, si connue, l'arracha à son absorption :

« Non, princesse, je ne sais absolument pas quand Pascale songera à vous quitter.

— Mais, — c'était la voix de Lydia Zanetzka, cette fois, — si je pars, comme j'en ai l'intention, pour mon domaine de Bessarabie, il faut bien cependant qu'elle sache où aller.

— Et bien, ma chère, elle ira avec vous, ou elle retournera chez elle, peu importe. Laissons ces futilités : savez-vous que j'ai fini mon poème aujourd'hui?

— Vraiment? Voilà un poème de plus. Que voulez-vous que je fasse de Pascale en Bessarabie?

— N'en faites rien du tout; je vous assure que cela m'est très indifférent. Le principal est qu'elle m'a posé une étude excellente pour mon « Éveil d'amour ». Mais aussi...

— Cependant, vous l'avez amenée ici, il faudrait voir à l'en retirer. »

Lucius eut un de ces éclats de rire doucement sonores qui, tant de fois, avaient fait vibrer le cœur de Pascale.

« En vérité, princesse, dit-il; depuis quand vous intéressez-vous tant à ceux qui croisent votre vie? Cette enfant s'en retournera chez elle après avoir eu, grâce à vous, une vacance de rares plaisirs. Je vous le répète, vous pouvez me féliciter, car je crois que nulle de mes œuvres n'est meilleure que celle-ci. Mais aussi, quelles admirables conditions :

Rendez-moi l'haleine embaumée
Et les cheveux de fleurs tressés
Et la voix de la bien-aimée,

chantait maintenant la voix lointaine pleine du regret des jours passés et des amours mortes.

— Je ne photographie pas, disait Lucius, je puise dans l'âme tout émue et je peins ses sensations, chacune des pulsations

Hosted by Google

du cœur, des élans de l'esprit... et voyez : je transplante une jeune fille à la fois naïve et sensée, toute neuve, ouverte à toutes les impressions, dans un milieu de féerie, et je l'étudie minute à minute...

— Et dites-moi, Wassolaw, si elle ne pouvait plus se rapatrier dans le monde où elle va rentrer, et si... elle vous aimait ?

— Ma chère Lydia, suis-je responsable des cœurs qu'on me jette sous les pieds? D'ailleurs, qu'elle se rapatrie ou non, elle a assez vécu si elle a servi, pour sa faible part, à la création d'un poème comme « l'Éveil d'amour ».

La princesse s'était levée, on l'entendait défripper du doigt sa jupe soyeuse.

« Et comment finit ce poème ? dit-elle.

— Il ne finit pas, répliqua Lucius; nous autres, modernes, nous ne voulons pas le roman complet, achevé, dont la fin voulue et banale ne peut satisfaire le lecteur. Ce que nous écrivons, c'est un épisode pris çà et là, avec ses frissons de fièvre, la salure des larmes, surtout avec le parfum violent de l'amour. »

Ils s'éloignaient lentement tous deux. Pascale n'avait pas bougé. La voix triomphale du chanteur lançait là-bas l'hymne d'adoration :

Saluez, c'est l'amour qui passe,
Alleluia ! vive l'amour !...

II

« Quant à vous, madame, dit enfin Pascale en s'adressant à la princesse nonchalamment étendue, après avoir terminé une note brève pour Lucius Wassolaw, je ne sais pas s'il faut que je vous maudisse ou que je vous remercie !

— Naturellement, dit la princesse, vous devez me maudire, car je vous ai fait un bien qui restera à travers un mal passager. Mais ceci est sans importance, j'ose croire que beaucoup de gens me maudissent dans le vaste monde !

Hosted by Google

— Seulement, demanda Pascale en la regardant, je voudrais savoir pourquoi...

— Pourquoi j'ai pris cette peine de vous ouvrir les yeux? Qu'en sais-je moi-même! Peut-être un vague souvenir de ma dix-huitième année, une sympathie de vieille femme, une curiosité de psychologue, que vous dirais-je... peut-être aussi le fait que j'ai aimé moi-même Lucius Wassolaw... oh! pas longtemps... et sans qu'il s'en soit jamais douté! »

Pascale ouvrit les bras d'un air perdu :

« Je crois, oui, je crois que vous avez voulu mon bien, dit-elle. Mais, madame, si j'avais pu être encore heureuse... quelques jours...

— Ma chère bonne, répliqua tranquillement la princesse, étant donné que l'amour se compose d'une part d'infatuation sur neuf parts de désappointement, remerciez toujours ceux qui vous empêchent d'entrer trop loin dans cette jolie course au désespoir.

— Oh! je n'aimerai jamais plus! murmura Pascale, les yeux noyés.

— Vous aimerez encore et peut-être beaucoup plus mal et plus bas, répondit doctement la princesse, qui ajouta en lui tendant la main :

— Je crois que si cela en valait la peine, je tiendrais beaucoup à vous, Pascale. »

Deux heures plus tard, la jeune fille était dans son train, et Lucius parcourait un billet qu'on lui avait remis :

« Je retourne chez moi, peut-être aurais-je mieux fait de ne « jamais venir; n'importe, si je vous ai servi à quelque chose, « je suis contente; si vous m'avez peinée en quoi que ce soit, « n'en ayez pas de regrets, même de souvenirs : car vous « m'avez aussi révélé tant de merveilles que je ne soupçon- « nais pas. Adieu. « PASCALE. »

« C'est très gentil, dit le poète en laissant retomber la note sur laquelle avait pleuré Pascale. Je l'avais bien dit à Lydia Mikaelovna, — cette petite est raisonnable, et Lydia devient

Hosted by Google

romanesque. Ma foi, il est temps. Pourvu que je ne sois pas en retard chez Mme de Gures... la plus intéressante petite personne!... »

Et le vent emporta le billet qui s'en alla sous les halliers, avec les feuilles des roses mortes et les plumes des oiseaux envolés.

Il y a dans chaque existence un jour, quelquefois une heure d'inoubliable et suprême souffrance. Il semble que les destinées cruelles et pitoyables tout à la fois, vous présentent à vider d'un trait la coupe pleine du breuvage amer.

Il en reste aux lèvres la saveur atroce, plus vite oubliée par celles-ci que par celles-là. Mais aucunes ne retrouvent jamais la puissance de goûter pleinement les vins de joie et d'ivresse que l'avenir peut encore leur verser!

Pascale sentait confusément ces choses, dans une torpeur étrange et berceuse, pendant que le wagon roulait, cahoté, avec une vitesse folle, vers la ville silencieuse et grise d'où elle était partie un jour pour les champs du soleil. Un jour!... Il lui semblait qu'il y avait des années, longues et brèves en même temps, depuis ce jour... redeviendrait-elle jamais la rieuse Pascale qui avait débarqué ce jour-là, tout éblouie et si contente, dans ce palais des rêves réalisés? « Oh! non, se disait-elle, oh! non, jamais! » Et elle ne se doutait pas, à son premier orage, combien de fois la mer s'apaise et redevient bleue, après la formidable tempête qui vient d'entre-choquer ses vagues couleur d'encre!

Personne, parmi les délicats oisifs des « Daffodils », n'avait soupçonné qu'une cassure eût rayé le cristal de cette gaieté d'enfant heureuse! Elle retournait chez elle après une longue visite, où elle avait été très choyée. Quoi de plus simple? Ces effeuilleurs de roses n'avaient pas remarqué le pli fin d'une ride toute neuve au front de Pascale.

La princesse Zanetzka, rêveuse, regardait le petit paquet de billets de banque que Pascale avait refusé obstinément de prendre, et qui représentait son salaire de dame de compagnie

Hosted by Google

pendant six mois. Un sourire curieux plissait les lèvres de la grande dame pendant que, cédant à une impulsion soudaine, elle scellait et dirigeait la lettre qui les contenait, à « Madame Désenlys, femme de lettre,... pour le compte de Mlle Pascale ».

« Le cœur guéri, elle sera charmée de trouver ici de quoi s'acheter des chapeaux, murmura la princesse, qui avait sa philosophie, et croyait fermement à l'influence curatrice de la modiste et du couturier. »

Lasse, accoudée dans un coin du wagon, Pascale regardait les paysages toujours changeants courir en rond autour d'elle. Elle cherchait par instants la pensée familière à laquelle, depuis si longtemps, elle avait accoutumé de tout rapporter. Alors, un pincement subit, comme une morsure, lui rappelait que quelque chose était tombé hors de sa vie; et elle fermait les yeux avec la volonté de fermer son cœur troué.

Elle arriva enfin, après un voyage inconscient, à la station où tante, oncle, marraine, amis et connaissances l'attendaient, avides de l'interroger, de la voir, de savoir!...

On a tort de se plaindre des douleurs : ce sont les ennuis seuls qui meurtrissent jusqu'à faire crier ; Pascale sentit seulement bien consciemment son mal lorsqu'il lui fallut se donner en pâture à cette curiosité, répondre aux questions, saluer, sourire aux effusions, rendre les poignées de main... Elle fut soudainement envahie par un tel flot montant de regret, d'amertume, qu'elle faillit s'écrouler sous lui! Quoi, ces vulgarités, ces obsessions allaient la saisir et la reprendre, après le suprême bon goût et la discrète attention de ceux qui avaient été ses compagnons si longtemps! Quoi, déjà, à la première minute, tout la saisissait à la gorge et l'écœurait; que ferait-elle donc pour le subir constamment?...

Et sa toilette était si absorbante; et ses malles, nombreuses, étaient là, qui devaient être jaugées, estimées, pour pouvoir être décrites aux bonnes amies; on n'avait pas, heureusement pour elle, le temps de regarder beaucoup son visage pâli. Peut-

Hosted by Google

être Mme Désenlys se doutât-elle... Mais ces écrivains voient du roman dans tout.

Enfin, rendue chez elle, elle plaida une affreuse migraine et alla se coucher, trouvant ainsi cette liberté si rare en province — le pays des yeux partout — d'être malheureuse à son aise.

III

Et puis, après tant d'effroi et de dégoût anticipé, Pascale fut stupéfaite de se voir rentrer facilement dans le train-train domestique et bourgeois.

Elle aussi, elle était revenue de cette terre des songes délirants d'où revient le frère cadet des contes et légendes; d'où son propre père, hélas! n'avait jamais arraché son cœur. Faut-il donc croire que cette génération des jeunes de maintenant est plus râblée au moral et plus solide que celle qui l'a précédée? Ne résiste-t-elle pas à ces coups qui foudroyaient les autres, et, courbée un instant, ne se relève-t-elle pas pour refleurir ?...

Pascale souffrit. Peut-être même a-t-elle encore aujourd'hui des points tendres de cicatrice récente, où il ne ferait pas bon appuyer. Mais elle reprit pied, très bien; retrouva sa chambre et ses livres, ses marchés à débattre et ses vieux parents à égayer, soigner et tourmenter. Même, ceux-ci lui furent le plus utile; et à les distraire, elle gagna de s'oublier.

Puis, les cordes trop tendues de l'esprit trouvent un repos bienfaisant à se détendre : l'existence enchanteresse des « Daffodils » était à la fois trop excitante et trop voluptueuse pour suffire longtemps à l'âme ardente et agissante de Pascale. Elle découvrit que dans le plus humble milieu, il y a une pratique qui vaut mieux que les théories d'où elle revenait.

Et le regret de son amour, tout au fond de son cœur, lui fut la meilleure compagnie qu'elle ait pu trouver. Une douleur noble enseigne, raffine, élève le niveau moral, occupe et

Hosted by Google

nourrit le cœur meurtri d'une sorte d'aliment très pur; elle met au plus profond de l'être, comme

« Une chapelle de parfums
Et de cierges mélancoliques »,

ainsi que le dit le poète. Et s'isolant des clameurs que poussent les appétits ou les passions, on descend dans cette chapelle où l'on se recueille, loin des préoccupations vulgaires. On y trouve une réserve un peu hautaine, ce qui est bon en ces jours; une compassion infinie de la peine des autres, ce qui est rare, et une solitude où peut se faire entendre la voix que les autres n'écoutent pas.

Et puis, Pascale reconnut que la noire tristesse des premiers temps avait changé en dédain, d'abord, en mépris calme, puis enfin en cette simple compréhension des choses et des êtres, qui lui font aujourd'hui envisager cette période troublée comme un voyage au pays des chimères, exquises et inattainables.

On avait quelque peu jasé dans la ville. « Tout le monde » s'attendait à un mariage entre Lucius et Pascale; et « tout le monde » n'est pas bon quand il est déçu dans ses prévisions. Mais Pascale était si calme qu'il fallut bien accepter ce fait sans intérêt, d'un simple retour après une simple absence.

Mme Désenlys faisait ses réserves. Elle interrogea discrètement sa filleule. Pascale ne répondit pas. Puis, un beau jour, quand elle en fut à la période d'apaisement, elle lui raconta tout.

Et comme la marraine, indignée, éclatait en reproches amers et stigmatisait la conduite de Lucius comme celle d'un égoïste sans cœur :

« Moi seule ai le droit de lui en vouloir, dit Pascale, et je ne lui en veux pas.

— Hé bien, je ne te comprends pas! s'écria Mme Désenlys.

— C'est que vous n'avez jamais aimé! répondit Pascale, dont les yeux s'illuminèrent soudain d'une flamme éclatante. Grâce à Lucius Wassolaw, j'ai eu mes heures d'amour, et il y a dans ces heures assez de joie, d'émotions délicieuses, de poésie

Hosted by Google

pénétrante, d'ivresse inoubliable pour que le reste de la vie en demeure adouci et illuminé, et que la plus misérablement trahie pardonne à celui qui, avant de la laisser, lui a donné ces heures-là! J'ai bien pleuré, quelquefois, marraine, mais... maintenant, je ne voudrais pas ne pas avoir versé ces larmes, qui furent précédées d'autres larmes si douces! Il y a en moi, grâce à celui que vous détestez, une source d'émotions toutes nouvelles, ouverte; j'ai appris, ah! j'ai appris! Et le pardon, la pitié continuelle des autres est née en moi de cet amour et de cette douleur. »

C'est vrai : elle a appris. Elle a appris que l'art est un des enchanteurs qui transforment notre pauvre planète, mais non un dieu jaloux auquel il faille le sang des victimes insoucieusement sacrifiées; elle a appris que le beau est aussi bien représenté par une étoile dans l'étroit pan de ciel que laissent entrevoir les toits penchés de la rue sombre, que dans les grands paysages inondés de lumière du mystique Levant; elle a appris que dans l'agencement obscur et incrustable des fils de nos jours, beaucoup semblent de laine noire qui formeront les tissus d'or et d'argent.

Le souvenir des rives ensoleillées où pleuvaient les corolles des magnolias et les pétales des oranges lui rend plus charmant l'horizon tendre des campagnes où elle vit, le doux ciel lavé d'opale, et les bois de verdure foncée où joue le soleil moins brillant, mais aussi doré. Elle ne va plus voir le « Lac d'amour » à 10 heures du soir, et cela enchante tante Léonie. Mais elle l'apprécie mieux qu'autrefois, à 6 heures du soir, quand elle se remémore. M^me^ Désenlys est très heureuse; elle vieillit sans le savoir et sans qu'on le sache autour d'elle, encroûtée dans une de ces admirations persistantes de terroir qui fait dire trente ans durant aux natifs de l'endroit : « Celle-là, c'est une bien belle femme : l'empereur l'a admirée, et elle a écrit dans des journaux de Paris. »

L'*Éveil d'amour* a été le succès de l'année. Pascale l'a lu avec un sourire humide : c'est si bien cela!

Hosted by Google

« Alors », se demande le lecteur stupéfait de voir un livre, écrit en 1895, conclure au bonheur de ses héros, « ce n'est donc pas vrai que nous sommes tous condamnés à la folie inconsciente, ou à la détresse héréditaire ? »

Mais non. Il règne généralement, croyez-le bien, parmi ces gens qu'on nous décrit comme rongés de vices et de misères, une certaine quiétude épaisse, espèce de bonne digestion morale, qu'ils appellent très couramment le bonheur. Si quelques-uns d'entre eux, comme Pascale, ne participent pas entièrement à ce genre de félicité, le malheur jamais ne lui est venu que comme épisode, et il lui reste, dans une sage acception de ce qui est, dans un choix sagace de ce qui se fait, dans la claire vision de ce qu'on doit à autrui et à soi-même, mieux que l'amour qui n'est qu'un incident, et que le bonheur, qui n'est qu'une trêve, il lui reste ce bien inestimable et qui dure : la paix.

Bruges, 1895.

MARGUERITE COPPIN.

Hosted by Google

LE THÉATRE BARBARE

I

PREMIERS RUDIMENTS DU THÉATRE : LE BALLET PARLÉ DANS L'ANCIENNE AMÉRIQUE.

Les éléments de la poésie dramatique se trouvent en germe dans la nature de l'homme. Même avant d'avoir la parole, il a le geste, le cri, la danse ; l'instinct le porte à se grouper avec ses semblables, et la marche en commun, les travaux partagés, les jeux publics, les cortèges, les fêtes pour l'amour, la naissance, la mort ; les exécutions mêmes concourent à la vie sociale. Bientôt le culte y préside et l'historien voit le théâtre s'esquisser dans les cérémonies religieuses ; mais les jeux de chasse et de guerre ont dû précéder les pratiques idolatriques ; les peuplades sans dieux avaient des chefs qui marchaient à leur tête et leur donnaient le spectacle de défilés d'esclaves portant le gibier tué, ou de vaincus apportant leur tribut ou leur tête au vainqueur.

La mise en scène de soi, la mimique, la danse, les cris en commun, voilà les premiers rudiments de cet art complexe, qui embrassera la société entière. La foule à laquelle il s'adressera n'aura pas besoin même de savoir lire pour se sentir transportée dans les conseils des rois ou des dieux, pour être saisie de la violence des luttes d'intérêt ou des passions de race, et mise en présence des terreurs du crime et de ses propres mœurs naïvement imitées.

Plusieurs peuples de haute civilisation cependant n'ont pas

Hosted by Google

cultivé l'art dramatique. Certes, on peut le voir s'essayer quand David danse devant l'arche, au chant du double chœur des lévites alternant les versets d'un psaume, ou quand le *Cantique des cantiques* prête tant de grâce à l'amant et à l'amante qui se cherchent, se rencontrent, s'échappent, se retrouvent en chantant la passion, ou encore dans le dialogue philosophique de Job avec ses amis et avec Jehovah. Mais le génie biblique était trop grave, trop absolu pour permettre à un art aussi profane de se détacher de son absorbante poésie religieuse. L'Égypte dut subir une influence analogue.

L'Inde et la Chine, au contraire, eurent un théâtre dont nous connaissons surtout les époques classiques. Mais l'Inde était trop voisine de la Grèce pour qu'on ne puisse pas y supposer une influence de l'art d'Eschyle, sinon sur les sujets et les œuvres, du moins en faveur d'une importation du genre lui-même. Et, si à l'écart que fût la Chine, elle n'a pas échappé aux idées du boudhisme ni, sans doute, à son théâtre. En tout cas, ces deux répertoires ne fournissent rien sur les primitifs essais d'un art dont la Grèce nous permet de suivre l'entière évolution classique, sans nous en avoir conservé les débuts informes.

C'est plus loin, dans l'autre monde, qu'il m'a fallu chercher un de ces embryons dramatiques. Et, en ceci, ce n'est pas la date qui compte, c'est l'état de civilisation, ou plutôt de barbarie. Telle œuvre, postérieure à Eschyle d'un millier d'années, peut nous transporter en des mœurs antérieures de mille ans au siècle de Périclès. Les études modernes en ont découvert dans ce pays qu'on a cru immémorialement isolé de nos continents et que bien des gens pensent encore avoir été inconnu de l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb. L'Amérique n'avait pas attendu la conquête espagnole pour avoir des civilisations de vieille date que constatent des ruines splendides. Les américanistes en arrivent même à penser que le nouveau monde est aussi vieux que l'ancien et n'en fut pas séparé d'abord. Mais ils font remonter la disparition de l'Atlantide à

Hosted by Google

une époque antérieure aux civilisations de notre hémisphère et déclarent celles de l'Amérique pures de tout emprunt étranger, issues de ses propres races, nées du sol, autochtones en un mot.

Le précurseur de ces études, dont les progrès ne se sont pas arrêtés depuis quarante ans, et qui en est réputé le père, va nous renseigner sur les débuts du théâtre en Amérique, en dehors de toute autre influence que les instincts communs à tous les hommes.

C'est l'abbé Brasseur de Bourbourg.

Il était né dans une petite ville de la Flandre française, « ignorée, dit-il, de la plupart de nos cartes géographiques », et située près de Dunkerque. Il tenait à son nom de Flamand et se réclamait de l'esprit d'indépendance qu'il suppose (1). Il était né avec le goût des voyages. Dès qu'il put commencer à le satisfaire, on le voit aller de Paris à Rome, de Berlin à Madrid et de l'Europe dans les principales parties de l'Amérique, pour explorer les bibliothèques publiques et privées, prendre copie des manuscrits, étudier les langues. Il semble s'être fait prêtre pour cela. Il se fit écrivain pour publier, presque toujours à ses frais, le résultat de ses recherches. Il commence par l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, au point de vue, non des conquérants, mais des indigènes, dont il tire d'abord les annales du chaos des chroniques espagnoles. Il la rédige en *lettres*, imprimées d'abord au Mexique, en espagnol et en français (1851) et Mérimée y applaudit (2). Puis, il y consacre quatre volumes, 1857-1859. Ensuite, il comprend la nécessité de s'initier aux antiquités du pays par la comparaison des langues et des traditions et, s'il se peut, par l'explication des hiéroglyphes sur les monuments de pierre ou sur les manuscrits de papier d'agave, qu'il trouve partout, et il

(1) *Quatre lettres sur le Mexique*, 1868, p. IX.
(2) *Popol-Vuh*, avant-propos, p. III, note 1.

Hosted by Google

publie le *Popol-Vuh, livre sacré des Quichés*, texte et traduction (1860) — et une grammaire de la langue quichée (1862). — Il y ajoute : une *Bibliothèque mexico-guatémalienne*, c'est-à-dire le catalogue des livres qu'il a pu se procurer et des manuscrits qu'il a pu copier : bibliothèque unique et rare en effet (1871). Entretemps, il a trouvé à Madrid la chronique espagnole inédite du franciscain De Landa, qui contenait le calendrier hiéroglyphique des jours de l'année en maya, avec l'indication et l'explication des fêtes. Pour la science, c'était comme une première clef de l'antique écriture figurée. Il la livre au public aussitôt, avec la traduction et une grammaire maya (1864). Pour lui, ce fut une révolution dans ses idées, dont un gros livre devint le manifeste : *Quatre lettres sur le Mexique* (1868). L'américaniste y conteste aux indianistes le droit de placer uniquement en Asie le berceau de la civilisation : « Chaque pays doit avoir sa place dans l'histoire du monde, disait-il. C'est une prétention bien extraordinaire de vouloir qu'on puisse faire l'histoire du monde entier, en en excluant précisément la moitié (1) ».

Il a trouvé aussi, à Madrid, un manuscrit hiéroglyphique des plus beaux, en langue maya. Il en fait admettre un riche fac-similé colorié, dans la collection scientifique de l'Institut de France, avec une longue étude où il essaie de déchiffrer ces étranges signes calculiformes (2). Quand le gouvernement français acheta, pour les publier, les dessins et les inscriptions de Palenqué, pris sur place par De Waldeck, c'est lui qui fut chargé d'en rédiger l'introduction, non sans avoir fait une excursion nouvelle à travers l'Atlantique (3).

Je n'ai pas de compétence pour entrer plus avant dans les idées du hardi précurseur. On sait avec quelle ardeur d'illusions l'homme s'attache à ses découvertes et veut leur faire embrasser le monde. La science en reçoit une impulsion extraordinaire ;

(1) *Relation* du P. LANDA, I, XVII.
(2) *Le manuscrit Troano*. Paris, 1869.
(3) *Recherches sur les ruines de Palenqué, etc.*, in fol., sans date, avec atlas.

Hosted by Google

puis, elle doit reprendre l'œuvre, par l'analyse, pour la rectifier. Qui peut dire ce qui restera debout des hypothèses de Brasseur quand il croit trouver dans les hiéroglyphes américains un texte à double sens contenant, à la surface, à la portée de tous, la légende historique des migrations humaines sur ce continent, à une époque qu'il faisait remonter au delà de 6,000 ans; puis, sous ce texte, un ensemble de traditions réservées, occultes, d'un caractère purement géologique, sur les révolutions du sol, qui reculeraient l'horizon à des distances incalculables?

Brasseur avait voyagé en Amérique sous le titre d'aumônier de la légation de France au Mexique; puis, comme membre de la commission scientifique du Mexique instituée par le gouvernement français. En avril 1855, étant au Guatémala, l'archevêque du pays lui avait offert l'administration de la cure de Rabinal, une bourgade du département de la Véra-Paz, de 7,000 indigènes; l'ancienne capitale d'un des peuples de langue quichée, qu'on y parle encore concurremment avec l'espagnol. Il y avait là une église « plus grande qu'une cathédrale » et un vaste presbytère, au centre d'une riche vallée entourée de chaînes de montagnes, couverte de forêts et semée de ruines. Il y resta une année, « la plus agréable » qu'il ait passée dans le nouveau monde, et il a raconté comment il fraternisa avec les anciens maîtres du pays.

« J'avais gagné la confiance des Indiens en leur parlant de leurs histoires, et insensiblement l'intérêt que je leur portais les amena à me raconter leurs traditions. C'est ainsi que j'obtins les récits merveilleux concernant le roi Gibab l'Enchanteur et l'Escarboucle de la Montagne-Noire, les faits héroïques des guerres de Rabinal contre les Potomames et les princes du Quiché..., et enfin le célèbre ballet parlé du Tun : *Xahoh-Thun*, pièce scénique de la ville de Rabinal ».

C'est ce ballet qui va nous occuper.

Le voyageur et l'historien avait rencontré partout le souvenir de danses nationales : la danse des amants, la danse des

Hosted by Google

vieillards (1), la danse des échasses (2), la danse de guerre, la danse des vieillards et la danse de mort, même la danse des sacrifices humains dont le Père Landa raconte un épisode où la victime, entraînée dans la ronde des vainqueurs, continue, étant morte et écorchée, à suivre la sarabande générale sur le dos d'un prêtre qui revêt sur sa peau nue celle du supplicié (3). A tous les coins du monde, on trouve la cruauté parmi les joies primitives de la victoire. Brasseur avait rencontré aussi des traces de véritables jeux dramatiques et signalé deux ballets parlés ou drames dansés. Les anciens écrivains espagnols disent avoir assisté à ces spectacles, dont il font l'éloge, dans les États de Chiapas, d'Yucatan et de Guatémala (4). L'un était le « Xahoh-Quiché-Winah » (5), représenté encore aujourd'hui, disait-il, dans le Guatémala, et qui mettait en scène des faits de magie. Un prince de la cour d'Iximché persécutait de maléfices le roi de Gumarcaah, lequel promit de riches récompenses à qui lui livrerait l'enchanteur de la race des Cakchiquels. Mais le sorcier échappait à tous les pièges, bondissait d'une cîme à l'autre, brisait les liens d'un geste, jusqu'au jour où il trouva plus fort que lui et resta pris en des chaînes magiques. Alors commençait la danse de mort, au milieu des sarcasmes des Aigles, des Tigres et des Lions de l'armée royale. — On nommait ainsi les diverses troupes du pays, d'après leurs différents ornements militaires.— Cependant l'enchanteur restait impassible devant l'insulte et le supplice ; quand la ronde s'arrêtait, il commandait encore : « Attendez et écoutez! » et il prophétisait « pour demain ou après-demain », l'invasion d'hommes vêtus de fer, qui feraient disparaître la gloire de ces royaumes divisés. On suppose que le débarquement des Espagnols aux Antilles et leurs premiers massacres étaient venus jusqu'au devin; mais sa prédiction

(1) *Histoire des nations du Mexique,* II, p. 65.
(2) *Grammaire quichée*, 2e partie, p. 16.
(3) *Relation, etc.*, p. 169.
(4) *Histoire des nations civilisées du Mexique, etc.*, II, p. 66.
(5) Danse de la nation guichée.

Hosted by Google

vengeresse dut passer pour une bravade, admirée de tous; elle ne pouvait suspendre des dissentiments qui allaient précipiter la perte du pays (1).

L'auteur avait trouvé de semblables traditions chez les Aztèques et en avait donné une idée générale : « Parmi les populations aztèques, la poésie dramatique n'avait pas moins de vogue. Les danses sacrées, accompagnées de chants et de ballades dialoguées, en l'honneur des dieux et des héros, peuvent être considérées, sous un certain point de vue, comme de vrais drames historiques. Mais, outre ces ballets-parlés, le talent des indigènes se déployait dans de véritables pièces scéniques et sur des théâtres bâtis à cet effet. »

Ceci suppose un état plus avancé de l'art dramatique. Brasseur cite ensuite le Père Acosta, parlant des jeux en l'honneur du dieu Quetzalcohuat, dont le temple avait, dans sa cour, un petit théâtre : « Les acteurs se présentaient au public, contrefaisant... les sourds, les malades, les aveugles et les boiteux qui allaient au temple implorer des dieux leur retour à la santé. Les sourds interrogés répondaient par des coq-à-l'âne, les malades en toussant, les autres d'après leur infirmité, de manière à exciter le rire. » — Les mystères du moyen âge auront de ces plaisanteries jouées sous le porche des églises. — « Après ces scènes bouffonnes, poursuit Acosta, d'autres acteurs remplaçaient les premiers : ils se montraient déguisés sous la forme de toute sorte d'animaux parfaitement imités, les uns en scarabées, en crapauds ou en lézards, les autres en quadrupèdes ou amphibies... Des élèves du temple sortaient ensuite, portant aux épaules des ailes de papillons ou d'oiseaux de diverses couleurs; ils grimpaient dans les arbres... et les prêtres leur tiraient des boulettes de terre avec leurs sarbacanes... La représentation se terminait par une danse générale... » (2).

Ici la comédie aristophanesque s'esquisse et on retrouve ce

(1) *Histoire des nations du Mexique*, II, p. 543 et suiv.
(2) *Historia natural y moral de las Indias*, V, p. 30.

Hosted by Google

comique sérieux dans l'espèce de bible quichée que Brasseur a traduite et dont un épisode fut mis aussi à la scène.

Deux petits-fils de Xmucané ont été changés en singes par leurs aînés, des artistes qu'impatientaient leurs taquineries. L'aïeule implore leur grâce et l'obtient à la condition qu'elle les regardera sans rire. Quatre fois elle tente l'épreuve, mais trois fois elle cède devant les folies de ces grotesques de la forêt et, au quatrième appel, ils ne reviennent plus. Ce ballet est perdu. Mais on peut supposer que la vieille les avait trouvés encore gentils sous cette forme nouvelle, et, qui sait, peut-être, après n'avoir pu résister à leur gaîté, se demandait-elle, en les voyant reprendre leurs jeux sur les grands arbres, si le singe n'est pas plus heureux que l'homme (1).

Il faut surtout voir dans cette légende un souvenir des premiers essais de l'homme pour vivre en société et de ses rechutes dans la vie des bois, qui durent être fréquentes.

Brasseur remarque, à son tour, que ces sujets rappellent les premiers essais de la Grèce, et il ajoute un trait de plus qui les en rapproche : « Dans les ballets parlés, l'acteur se couvrait constamment d'un masque en bois, analogue à son rôle (2). » Autre point de ressemblance : les rôles de femmes étaient tenus par des hommes.

Ces souvenirs cependant devaient exciter bien plus la curiosité scientifique que la satisfaire, car les textes restaient enfouis dans la mémoire de quelques indigènes, comme des fauves mourant dans l'horreur mystérieuse de la forêt. Est-ce pour en suivre une piste que Brasseur de Bourbourg accepta ou sollicita la cure de Rabinal? Il ne le dit point. Toujours est-il qu'il allait y trouver l'occasion d'écrire une de ces plus anciennes pièces sous la dictée d'un de ses paroissiens, d'en faire la traduction espagnole, d'en noter la musique et, enfin, de la voir représenter exprès pour lui.

(1) *Popol-Vuh*, chap. V.
(2) *Histoire des nations du Mexique*, III, p. 674 et suiv.

Hosted by Google

Ces fêtes avaient été longtemps suspectes au gouvernement et au clergé qui y craignaient un réveil caché du culte des anciens dieux et des vieilles dynasties. Mais elles avaient été quelquefois tolérées. Brasseur fut de ceux, qui même alors que les acteurs masqués, venaient à la messe, marquant leur entrée et leur sortie par un pas de ballet, n'y avaient vu « rien que d'innocent, dit-il, quoique tout y fût en désaccord complet avec nos mœurs européennes ». Il pensait qu'il valait mieux les rendre inoffensives en y assistant que de risquer de leur donner le caractère d'opposition et d'irritation des choses défendues. Cela dut augmenter la confiance de ses ouailles et l'occasion ne devait pas lui échapper. Il se plaît à raconter, tout au long, qu'un jour la femme d'un indigène, oncle de son jeune serviteur, vint le consulter sur un mal dont souffrait son mari, et que le prêtre, muni de sa boîte de pharmacie et de quelques livres de médecine qui constituent un accessoire essentiel du sacerdoce dans ces pays éloignés, parvint à le guérir. Quand l'Indien vint le remercier, le sachant curieux d'antiquités et surtout du *Bayle* de Rabinal, il se mit à sa disposition pour le renseigner. Brasseur sut plus tard que Bartolo Ciz (ou Zis) descendait des anciens rois du pays. Ce jour-là, Ciz lui apprit que, depuis sa jeunesse, il savait ce drame par cœur, en avait joué un des principaux personnages, trente ans auparavant, et, le voyant abandonné, songeait à l'écrire pour ses descendants. De là à le dicter au savant, il n'y avait pas loin; je laisse à penser si l'offre fut agréée. Pour plus de sûreté, ils l'écriraient à la fois en quiché et en espagnol, les deux langues du pays. Ainsi fut fait. Douze jours durant, enfermé toute la matinée avec Bartolo, son neveu et un autre jeune indigène, le savant recueillit le drame, en en faisant, à chaque page, une version espagnole discutée avec ses autorités. Le sens ainsi vérifiait le texte. Brasseur admire et dit incroyable, « la lucidité avec laquelle ces simples gens, ne sachant pas un mot de grammaire, lui expliquaient la composition de chaque phrase ». C'était la meilleure étude de la langue quichée qu'il eût pu faire. Après ces

Hosted by Google

douze leçons, il la possédait à fond. Mais le texte espagnol ni la version française qu'il en fit ne pouvaient « le satisfaire qu'à demi ». Il aspirait à voir représenter l'œuvre comme dans les anciens temps, et les chefs indiens éludaient sans cesse la question, disant le ballet oublié, le drame perdu. Un jour, pris d'impatience, il paya d'audace. Le ballet, oublié! Mais je le sais, moi; je vous le dicterai, s'il le faut, — et il en citait un fragment. — Attendez donc! Je connais vos histoires mieux que vous! » — Et il prenait son manuscrit et leur en lisait une page. Le prestige porta coup; la dernière objection, celle des frais, fut levée d'un mot : « Je m'en charge », et quant aux scrupules religieux, il ne pouvait en être question. Ces fêtes se célébraient jadis en l'honneur des dieux; aujourd'hui ce serait en l'honneur de Dieu. Ne faut-il pas que de tout temps « l'Église consacre tout » ? On retrouve bien là le savant qui, en tête des *Lettres sur le Mexique*, avait écrit : « Né libre et Flamand, ainsi que le disaient mes ancêtres, Saxons de la vieille souche,... je demeure ce que Dieu m'a fait : Flamand et libre, décidé à ne soumettre, au préalable, mes opinions à personne ».

Le 19 janvier 1856 fut pour l'ancienne capitale indienne et pour son curé flamand, un jour mémorable. C'était la fête patronale de la ville. Une foule considérable remplissait la cathédrale; les acteurs y étaient venus au grand complet, dans les costumes antiques, avec leurs diadèmes de plumes en éventail et les masques de leur rôle, en bois sculpté peint : « Un souvenir parfait du masque du théâtre des Grecs et des Romains », ne manque pas de répéter le savant. Quand le prêtre entra, revêtu du rochet et de l'étole, il fut salué du cri de guerre du ballet, au son du *tun* et de la trompette, pendant que les acteurs exécutaient une des danses de leurs pères. Après un court sermon, le pasteur les bénit, et tous défilèrent devant lui, « le saluant à la manière antique ».

Le lendemain, le drame fut représenté. Un paysage grandiose de ciel vaste et de montagnes ceintes de forêts, où perçaient d'antiques ruines, encadrait le presbytère et sa vieille

Hosted by Google

cathédrale. L'estrade était dressée dans la grande cour. Un fauteuil y était préparé pour le curé qui y présida. Dès qu'il s'y fut assis, la pièce commença telle qu'il devait la publier quatre ans après, en français avec le texte quiché en regard. Ainsi s'acheva la conquête d'un document littéraire que Brasseur appelle « l'unique production complète de l'art dramatique des anciens Américains, que l'on ait en Europe ».

Ce drame chanté et dansé confine à la barbarie. Le premier ballet qui ouvre la pièce est une lutte au lazzo. Après une guerre qui a duré « treize fois vingt jours et treize fois vingt nuits », les deux chefs compétiteurs, l'un fils du roi de Rabinal, l'autre prince de la maison de Cavek, nommé Queché, se poursuivent jusque sous les murs du château, résidence du prince de Rabinal, dont les ruines se voient encore de la cour du presbytère, sur un haut mamelon, à une lieue au nord. Là commence l'air du ballet, joué par deux trompettes et un tambour (1). Un chant de Rabinal et un de Quiché marquent leur entrée. Après un court échange de provocations injurieuses, ils dansent « en mesure » en brandissant l'un contre l'autre le lazzo, et l'air du ballet est repris sans doute pendant toute la lutte. Après une riposte, Rabinal lance son nœud coulant, y saisit son adversaire et la danse cesse avec le combat. Le dialogue a été bref, le duel a rempli le premier ballet.

Dès le premier défi, un caractère général du style de la pièce est apparu. C'est la répétition. Elle est d'une naïveté et d'une abondance étonnantes. D'abord, répétition de mots marchant deux à deux. La première insulte que Queché lance à Rabinal ne peut pas rester seule ; prince infâme n'y suffirait pas ; il faut aussi, prince odieux. De même pour son titre : prince de Chacachib... et de Zamanib. Se demande-t-il si cet ennemi sera le premier dont il ne pourra trancher la vie ; il y emploie deux mots et dit : trancher la souche et le tronc. Invoque-t-il la face du ciel, il ne la sépare jamais de la face de la terre. Sa force

(1) Voir à la fin la musique recueillie par Brasseur.

Hosted by Google

ne signifierait rien, s'il n'y ajoutait sa bravoure. Chaque mot est ainsi suivi de son double, imperturbablement.

Nous disons encore : maître et seigneur, sûr et certain, contraint et forcé, sain et sauf. Ici la redondance est de tous les instants. Les premières paroles de Rabinal, après son coup d'adresse, en donnent un autre exemple qui sera suivi d'un bout à l'autre de la pièce. « *Mon* prisonnier, *mon* captif (1), — grâces soient rendues au maître du ciel, au maître de la terre. — Le ciel t'a livré, la terre t'a donné en te poussant. (Il manque ici le double, comme qui dirait : en te précipitant) à la pointe de ma flèche, au fil de mon bouclier, — à ma massue toltèque, à ma hâche Jaqui, — à mes bracelets d'os, à mes bracelets de métal.., — Toute l'œuvre va du même train; régulièrement, les membres de phrase se traînent accouplés « comme les bœufs », dirait Musset, et le parallélisme ne nous laisse respirer jamais.

Des termes, la répétition passe aux discours. Chaque réponse reprend d'abord, et souvent mot pour mot, les paroles de l'adversaire, qui, à son tour, répète la réplique pour y répondre. C'est un : Tu m'as dit ceci, je te réplique cela, perpétuel.

Ces deux genres de redites qui reviennent sans cesse, comme les deux coups de battant d'une cloche, ou comme des parades d'escrime, allongent le dialogue dans une monotonie parfois étrange, rarement expressive.

Aussitôt la lutte au lazzo dansée, les deux adversaires s'accusent mutuellement d'avoir provoqué la guerre et ils en rappellent ainsi les principaux faits : les cris de bêtes, imités pour attirer à l'écart des guerriers avides de chasse; les enfants de Rabinal enlevés; le roi, le père, enfermé entre quatre murs, en danger de mort. Les discours prononcés avant le drame y sont, à leur tour, l'objet de répétitions et le vainqueur conclut au châtiment, sans perdre le ton, sans négliger l'écho : « C'est ici que vous mourrez; c'est ici que vous finirez! »

(1) Les mots que Brasseur souligne sont ceux qu'il ajoute.

Hosted by Google

Le vaincu, fier, se refuse à toute faiblesse; il réclame d'être traité en frère : « Que je vous orne et vous enrichisse — de mon or et de mon argent. » A ce prix, pourra-t-il revoir « ses vallées et ses montagnes »? Le jeune Rabinal n'y peut consentir. Que dirait-il à son seigneur et roi? C'est de lui qu'il reçoit tous les biens. Mais si le roi consulté fait grâce, il respectera la sentence.

Ceci amène un changement de scène, qui nous transporte dans l'intérieur du palais. « Salut, ô roi! salut, ô reine! » Il semble que la reine, personnage muet, ne soit ici que pour donner au nom du roi son pendant. Le prince vainqueur annonce à son père : « le brave » par qui Sa Majesté fut enlevée : « Je l'ai pris et lacé, — je l'ai pris et enroulé — dans mon lacet blanc, avec ma blanche courroie. » Le roi qui appelle son fils, toujours en partie double : « Ma vaillance, mon courage! » rend grâce au ciel et à la terre. Puis, il demande avec une ironie dont on aura la clef plus loin, si le vaincu vient pour compléter ses douze frères, pour goûter aux douze boissons, se revêtir des étoffes fines, tissées d'or, ouvrage de la reine-mère, ou danser avec l'épouse, vierge encore, de son fils : « Voyons s'il est obéissant et humble, s'il s'incline et baisse la tête! »

La scène troisième se passe dans la cour du château où Rabinal rapporte, presque textuellement, au vaincu, les paroles du roi. Elles provoquent son indignation : « Serais-je un brave, serais-je un héros, — si je m'inclinais, si je baissais la tête? » Et dans sa colère, le brave, le héros lève sa massue sur le prince; une femme esclave l'arrête et ils entrent devant le roi, car la scène change pour la dernière fois. « Salut, guerrier! » Brasseur note la musique de cette entrée. Là, c'est contre le roi même que le vaincu lèvera sa massue, encore écartée par l'esclave. Alors, qu'on lui prépare son siège et son trône; c'est lui qui l'ordonne, il va comparaître devant son juge.

L'acte d'accusation du roi est long. La réponse du vaincu, où il fait l'aveu ou plutôt se vante de tout ce qu'on lui reproche, ne le lui cède en rien. Et lui-même conclut : S'il doit mourir, qu'on lui serve la table et la coupe du roi, qu'on lui donne le

Hosted by Google

merveilleux tissu de la mère, de la reine. On commence à comprendre que ce sont les préliminaires de l'exécution.

Voici d'abord les douze frères dont le roi a parlé et dont il fera le treizième. Ce passage qui rappelle, approuve et célèbre presque un usage de la barbarie, demande à être cité. Le héros, toujours ironique, s'écrie : « Sont-ce là votre table et votre coupe? Mais c'est la tête de mon aïeul, mais c'est la tête de mon père — que je vois et que je considère. » Il va donc boire pour la dernière fois dans les crânes de ses aïeux, montés en or et en argent, et, loin de s'en révolter, il sollicite pour ses restes le même honneur : « Ne sera-t-il pas possible qu'on en fasse de même — et qu'on travaille ainsi — l'os de mon front, le crâne de ma tête, — qu'on le cisèle et le peigne de couleurs, — en dedans et en dehors? »

On le voit, la poésie tire parti de tout, selon les époques. Ici c'est la fierté belliqueuse du sauvage qu'elle glorifie.

Le condamné poursuit, sans perdre le fil de ce dualisme de mots :

« Alors quand on ira en mes montages et en mes vallées, — pour négocier des sacs de pek ou de cacao, — avec mes fils et mes vassaux; — dans mes montagnes et dans mes vallées, — mes fils et mes vassaux diront : Voilà la tête de notre aïeul, de notre père... »

Le condamné se plaît aux détails du squelette, utilisés à leur tour. « Voici l'os de mon bras, voici la baguette montée en argent... — Voici l'os de ma jambe — qui deviendra le battant du *toponovoz* et du tambour — et qui fera trembler le ciel et la terre — au dedans de la grande forteresse, au dedans du grand palais... »

Dans les os de ses pères qu'il touche, il voit déjà les siens.

Les danses qui suivent sont moins sauvages. Lui-même les commande. Il danse avec l'étoffe tissée par la reine, sans négliger de jeter aux quatre coins de la cour le cri de guerre. — nouvelle notation musicale. — Il danse avec l'épouse de Rabinal, « la mère des plumes précieuses, l'émeraude bril-

Hosted by Google

lante », que personne n'a jamais vue. Il la voit, elle danse, le visage toujours tourné vers lui, et recule devant lui qui la suit de ses salutations, en se balançant devant elle « comme une écharpe ». C'est presque un menuet. Mais tous ces honneurs lui ont été accordés comme « signe suprême de mort ». Il exécute enfin avec les Aigles et les Tigres une danse guerrière, et il raille encore : « Sont-ce là vos aigles ? Sont-ce là vos tigres ? » Puis il réclame treize fois vingt jours, sans oublier les nuits, comme il convient, pour aller saluer encore une fois « l'image de ses montagnes, l'image de ses vallées ». Au silence qui seul lui répond, il comprend qu'il n'aura pas une heure. Alors il fait semblant de fuir et crie : « Il est parti, avez-vous dit sans doute. Non, je ne suis pas parti. Je suis allé saluer une dernière fois l'image de mes montagnes, de mes vallées... » Et il se livre, demandant qu'on en finisse. — Ce dernier chant est lugubre et court.

Dès que le vaincu est « sacrifié », le ballet recommence. « Tous les acteurs se joignent dans une ronde générale ». Ceci est la dernière phrase dictée par Bartolo Ciz à Brasseur de Bourbourg.

Ce qui caractérise surtout le ballet américain, ce ne sont pas tant les coupes faites de crânes de vaincus, ni les nids d'aigles, où Brasseur croit « retrouver les mœurs germaniques du moyen âge », c'est plutôt la danse rythmant l'œuvre entière et l'incessante répétition qui semble le raffinement d'un artifice fait pour aider la mémoire. Ainsi compris, ce drame dansé devient un des vestiges les plus primitifs d'un art où l'homme commence à se mettre en scène, même quand il n'a guère à y mettre que son orgueil violent et ses mœurs sanguinaires.

C'est ce que nous cherchions, et qui se plaindrait qu'on l'ait trouvé si loin ? Il est plutôt à regretter qu'on n'ait pas un document pareil pour l'Asie ou pour la Grèce.

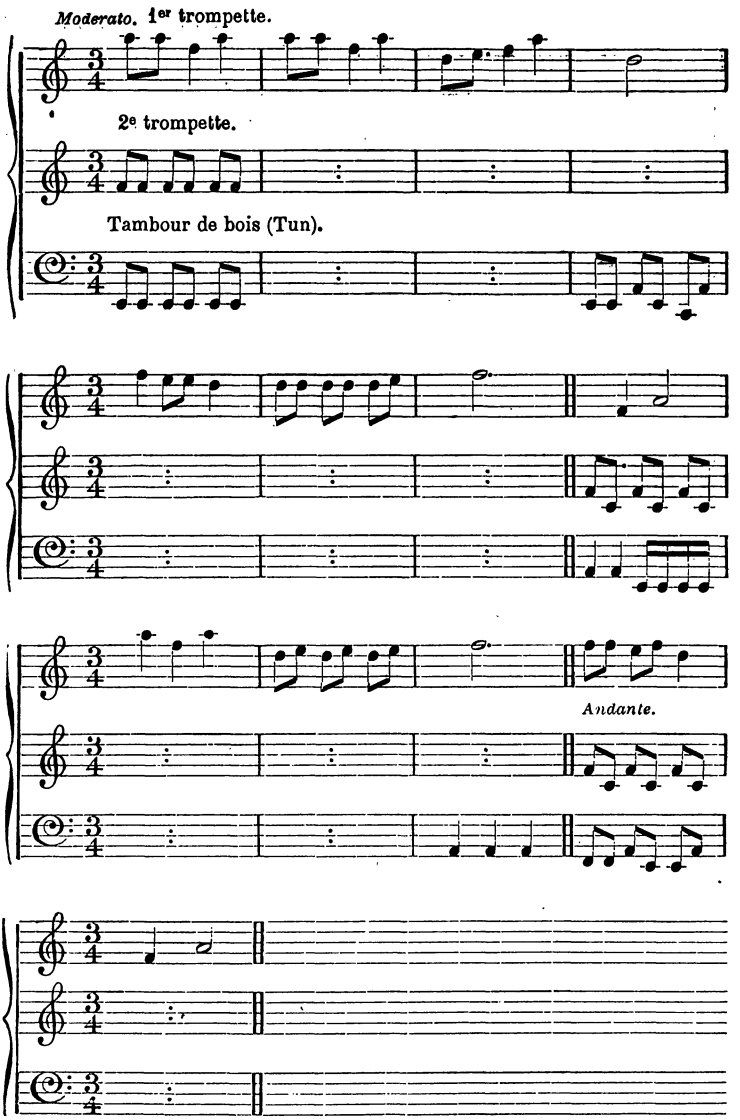
CH. POTVIN.

Hosted by Google

MUSIQUE DU BALLET

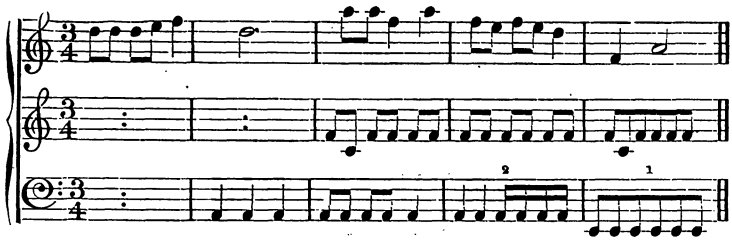
(d'après Brasseur de Bourbourg)

I. — Commencement du ballet.

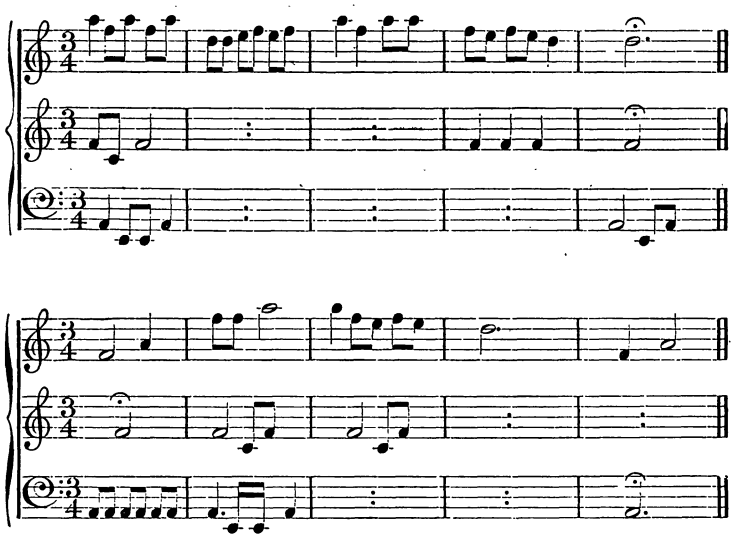


Hosted by Google

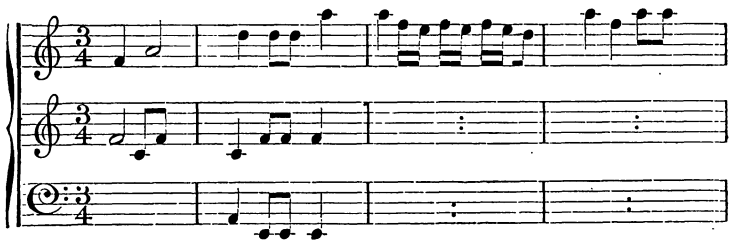
II. — Entrée de Rabinal-Achi.



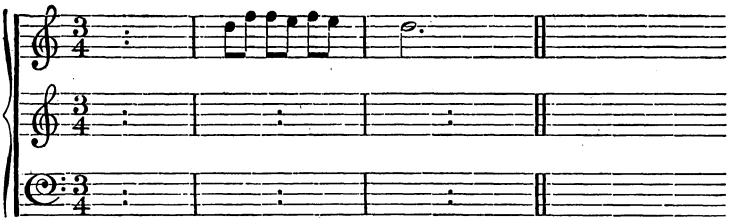
III. — Chant de Queché : *Salut, guerrier.* Scène IV.



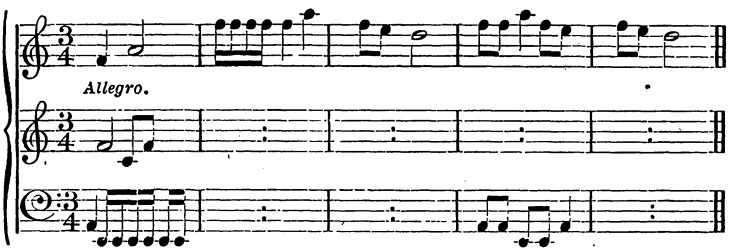
IV. — Présentation de Queché au Roi.

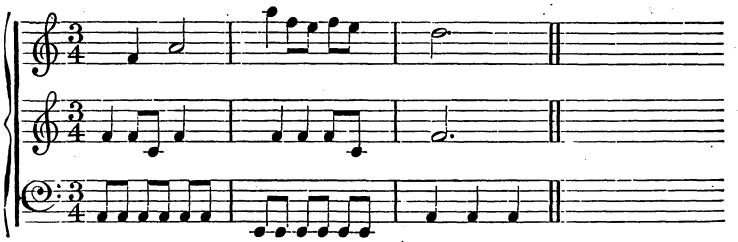


Hosted by Google

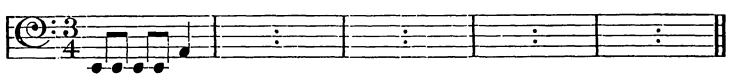


V. — Chant de guerre.

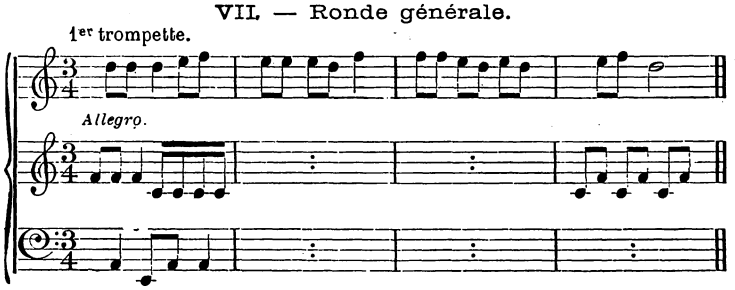




VI. — La mort de Queché. (Solo de tambour.)



VII. — Ronde générale.



Hosted by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

III

Vienne (fin).

A côté du Künstlerhaus est l'édifice du Musikverein, également du style de la renaissance italienne; édifice à façade ornée de statues et à intérieur richement décoré, dû encore à l'architecte Hansen. Il appartient à une société d'amis de la musique (*Gesellschaft der Musikfreunde*) qui possède une riche bibliothèque musicale et d'importantes collections d'instruments, de manuscrits, etc. Cette association a fondé en 1817 et subsidie le conservatoire de Vienne, qui, comme tous les conservatoires allemands, est une institution privée où n'intervient aucunement l'État; il est placé sous le haut patronage de l'archiduchesse Stéphanie, mais il vit de ses ressources propres et des capitaux formés par sa société. Il est dirigé actuellement par J.-N. Fuchs, nommé récemment à ce poste en remplacement du vieux Hellmesberger, décédé. Nous avons déjà cité précédemment J.-N. Fuchs, l'un des capellmeisters de l'Opéra et de la Burgkapelle. Son frère, le compositeur Robert Fuchs, professe aussi au conservatoire; il préside avec Ignaz Brüll et Epstein à l'enseignement du piano, comme Grün et Rosé à celui du violon et Hummer à

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1895.

Hosted by Google

celui du violoncelle. L'éminent compositeur Anton Bruckner, dont les tendances avancées déplaisaient en ce milieu archi-conservateur, a abandonné le cours d'harmonie et de contre-point, où Grädener l'a remplacé. Quant à Lechetitsky, le chef de la célèbre école de piano dont sont sortis tant de maîtres, il n'est pas du conservatoire. — Ce qui frappe le plus l'étranger dans l'organisation de cet établissement, c'est « l'école d'opéra », *Opernschule*, dont les cours et exercices pratiques font l'objet de cinq années d'étude. Parallèlement aux classes d'art dramatique, où le répertoire s'apprend non pas en chambre, mais sur une scène appropriée, les élèves ont des cours d'histoire de la musique, d'histoire de la poésie, de mythologie, d'histoire de l'art dramatique, d'histoire du costume, un cours d'esthétique générale, des cours de français et d'italien. Des cours analogues sont réclamés chez nous avec une vive insistance par ceux — mais ceux-là seuls jusqu'ici — qui sont désireux d'en devenir titulaires : en dehors d'Allemagne, on estime généralement que seul le métier doit s'apprendre à l'école, le reste étant affaire d'initiation personnelle.

Le Musikverein contient, outre les installations du conservatoire, deux salles de concert : une petite, réservée à la *Kammermusik*, et une grande, où l'on vient précisément de célébrer par un *Fest Concert* le 25e anniversaire de l'inauguration des nouveaux locaux de l'École, avec le concours d'*Abiturienten* y ayant fait leurs études; parmi ceux-ci figuraient Félix Mottl (sorti en 1874) et Mlle Paula Mark (sortie en 1890); Johannes Brahms, bien qu'étranger à l'institution, dirigeait lui-même son *Akademische Fest Ouverture*.

C'est dans cette salle de concert du Musikverein, vaste salle rectangulaire toute dorée, autour de laquelle règne la large galerie de toutes les salles de concert allemandes, qu'ont lieu, depuis 1870, les grandes fêtes musicales de Vienne. J'y assiste à l'un des huit annuels *Philharmonische Concerte* donnés par l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de l'éminent Hofcapellmeister, Hans Richter.

Cet orchestre est le premier du monde : une précision d'attaque parfaite (qui surprend surtout de la part des instru-

Hosted by Google

ments à vent, parce que c'est chose plus rare chez eux), un phrasé juste de chaque partie, un rythme sûr qui n'exclut pas le sentiment et la vie, un étonnant fondu dans les ensembles, et quelle idéale sonorité ! On souhaiterait, comme disait Félix Mottl, d'entendre deux fois chaque note, tant cela sonne bien ! Cet orchestre merveilleux a, depuis un siècle, joué sous une succession de grands chefs, et il garde religieusement la tradition classique dont chacun de ses membres est imprégné jusqu'aux moelles. Sans doute, aucun des cent et dix musiciens qui le composent n'a joué sous Beethoven, mais la phalange, considérée dans son ensemble, ne s'est modifiée qu'insensiblement par le remplacement d'un instrumentiste à la fois ; en somme, chacune des substitutions élémentaires opérées de loin en loin n'apportait au tout qu'une modification négligeable, et les éléments nouveaux, triés sur le volet, se haussaient bientôt au diapason des éléments anciens. On ne doit donc pas attribuer à Hans Richter l'honneur d'avoir formé un tel orchestre ; mais au moins il faut reconnaître qu'il ne l'a pas déformé et même qu'il l'a maintenu à son plus haut niveau. Pour obtenir cette aisance d'exécution, il semble qu'il ait dû l'assouplir par des exercices d'ensemble, lui imposer en quelque sorte un « entraînement » gymnastique préparatoire. L'idole de ses musiciens, il l'est, certes, et combien il les aime, de son côté ! Voyez les gestes tout paternels par lesquels il reporte sur eux les applaudissements sans fin qui éclatent à la fin du concert, d'ailleurs le dernier de la saison ; à son signe, tous se lèvent pour saluer le public, radieux et fiers de l'approbation de leur chef.

Il faut assister là à l'exécution des symphonies de Beethoven. Celle en *ut* mineur, que le programme porte aujourd'hui, constitue en vérité un unique point de comparaison ; je l'ai entendue, je crois, par tous les dirigeants célèbres. J'y ai aimé très peu Charles Lamoureux, beaucoup Ernest Schuch (tout en lui souhaitant plus de couleur et de fougue parfois), énormément Hans de Bülow (à Berlin notamment, au dernier concert qu'il dirigea avant sa mort). Ici, le fameux trait des basses et des contrebasses du *trio* du *scherzo* est surprenant

Hosted by Google

d'unité, de couleur et de force; en voyant manœuvrer, aux sommets de l'orchestre, les lourds archets de ces dix contrebasses, on peut à peine en croire ses yeux, alors que l'oreille révèle une seule contrebasse géante! Chez Lamoureux, par exemple, le même passage est rendu avec une précision parfaite, sans doute, mais combien anémique et incolore! Ceci, toutefois, n'est encore que de la virtuosité d'orchestre. Les qualités maîtresses de Richter, celles qui m'ont frappé chaque fois que je l'ai entendu en Allemagne ou en Angleterre, sont la solidité et la puissance; il a dans son bâton de mesure une fermeté et un élan étonnants, avec peut-être une légère tendance à presser; mais s'il a quelque peu précipité le mouvement, à la reprise il rétablit tranquillement le juste *tempo*, d'un simple signe de la main gauche. Il est observateur scrupuleux des volontés du compositeur, et aux indications de celui-ci il n'en ajoute pas de personnelles : je crois à cet égard que son impersonnalité fait sa grande force d' « interprète ». Sa sobriété de gestes est remarquable; à peine lève-t-il le bras gauche pour un *forte* des cuivres ou des timbales. On en reste fort surpris après avoir vu diriger les Bülow, les Weingartner, par exemple; et pourtant quelle vie intense, quel enthousiasme incomparable dans cet orchestre! Richter est le seul à procurer à l'auditeur ce plein sentiment de sécurité qui est pour une si grande part dans le plaisir goûté. Pas d'imprévu, pas de surprise avec lui comme avec Hans de Bülow, par exemple, plus fantaisiste, plus personnel, mais moins « classique »; d'autre part, l'on se prend parfois à regretter les beaux élargissements de mouvement de ce dernier. Assurément, Richter interprète Beethoven dans un style toujours grand, totalement exempt des effets chers à certains chefs d'orchestre. Beethoven et Wagner sont ses auteurs favoris, et ceux qu'il rend le mieux. Mais pour l'entendre dans Wagner, c'est à l'Opéra ou, mieux, à Bayreuth qu'il faut aller; car, avec infiniment de raison, il proscrit Wagner de ses concerts. En vérité, peut-on séparer encore de la scène la musique des drames wagnériens, depuis que la propagande n'est plus nécessaire, c'est-à-dire depuis l'avènement au théâtre? Autant vaudrait jouer un accompagnement

Hosted by Google

sans sa chanson, comme nous l'avons montré ailleurs (1). De Wagner, on ne donne guère aux concerts philharmoniques que le *Siegfried-Idyll*, cette délicate pièce symphonique à laquelle Richter sait si bien donner de l'intérêt, de manière à en diminuer la longueur, et la puissante *Huldigungsmarsch*, où l'orchestre déploie des prodiges au point de vue de la pondération des timbres divers. Faut-il rappeler ici que Richter dirige par cœur Mozart, Beethoven, Cherubini, Berlioz, Schumann, Wagner, et même parfois des nouveautés telles que des œuvres de Tchaïkowsky?

Le monde élégant de Vienne se presse à ces concerts; c'est de bon ton, l'on y voit des représentants de l'aristocratie et même des archiduchesses, pensez donc! Cette foule est attentive et respectueuse; elle offre, sous ce rapport, un contraste marqué avec le public frivole de l'Opéra, qui n'a pas le moindre recueillement, même à l'audition d'œuvres de Wagner. Ici, le parquet, bondé de fervents, est à l'égard des bavardes d'une férocité qui coupe net la parole sur leurs lèvres. Aussitôt Richter apparu au pupitre, les portes sont impitoyablement closes, et d'incorruptibles cerbères les défendent. D'ailleurs, les séances ne durent qu'une heure et demie. Elles ont lieu le dimanche et commencent à midi et demie, heure singulière assurément, mais la seule possible, paraît-il, car le même orchestre doit jouer à 7 heures à l'Opéra. Au reste, le dimanche, ces braves bourgeois de Vienne se lèvent encore plus tard que d'habitude, et l'heure de leur dîner en est d'autant reculée.

Le quartier de Vienne où nous sommes a de vieux palais d'archiducs portant à la devanture des armoiries et des statues. J'en note aussi de modernes, du style de la renaissance italienne toujours, avec de beaux escaliers, des colonnes ioniques, des statues à la façade et des trophées d'armes dans le haut. Voici la statue équestre du prince Schwarzenberg, le fameux généralissime des Alliés en 1813 et 1814. Son palais s'aperçoit d'ici sur une éminence de l'autre côté de la

(1) *L'esthétique de Richard Wagner*, t. I et II.

Hosted by Google

Vienne, au milieu des jardins, derrière un remarquable jet d'eau.

Nous quittons le Ring de Carinthie pour le Kolowratring ou Ring de Kolowrat (1). Ici tout près, sur une petite place tranquille, parmi les squares du bord de la Vienne, nous allons saluer le beau monument de Beethoven, œuvre du Munichois Zumbusch. Sur un piédestal de granite, l'illustre musicien est assis, majestueusement drapé dans sa toge, enfoncé dans son rêve infini : l'expression du visage indique bien la profondeur et la puissance de sa pensée. La statue est ornée sobrement d'allégories à la base, et la petite place qui lui sert de cadre, située en dehors du bruit et des transactions commerciales, a un aspect sévère, austère presque, — avec son Gymnase académique à façade ogivale et son palais des comtes Larisch (famille alliée de la main gauche, comme on dit en France, à la famille impériale).

Ce monument de Beethoven date de quelque quinze ans. D'autres grands compositeurs sont encore honorés par le marbre ou le bronze à Vienne ; aucun ne l'est d'une manière aussi imposante. Nous avons vu, dès notre débarquement en cette ville, la modeste statue du bon vieux Haydn, par H. Natter, érigée il y a huit ans devant l'église de Mariahilf. Mais où est donc celle du divin Mozart? Le glorieux enfant de Salzbourg, qui depuis plus d'un demi-siècle a sa statue, par Schwanthaler, en sa ville natale, aura attendu longtemps pareil hommage dans la capitale témoin de ses grands succès. Maintenant, le sculpteur Tilgner, dont nous avons vu des œuvres au théâtre du Burg et au nouveau Musée, a été chargé de reproduire ses traits. Le choix de l'emplacement à réserver à cette œuvre d'art a donné lieu à d'ardentes discussions, paraît-il; finalement, on a choisi le carrefour de derrière

(1) Kolowrat est le nom d'une ancienne et très puissante famille de Bohême dont les membres ont joué, pendant la guerre des Hussites et à d'autres époques, un rôle capital dans l'histoire de leur patrie. Les Kolowrat furent élevés, en 1590, au rang des barons de l'Empire. A la fin du siècle dernier et en la première moitié de ce siècle, ils ont fourni à l'Autriche deux hommes d'État distingués.

Hosted by Google

l'Opéra, au croisement de l'Augustiner Strasse et de l'Opern Gasse (Albrecht Platz), point que le pied de Mozart a foulé souvent quand il se rendait à l'ancien Opéra de la Porte de Carinthie, où son *Don Giovanni* fut joué après les mémorables représentations de Prague. Vous connaissez le théâtre de la Porte de Carinthie, alors théâtre de la Cour, dont les mémoires des contemporains ont tant vanté la brillante troupe italienne ! Cette scène était une création de Joseph II ; le prince musicien l'avait dotée avec amour, et son successeur, Léopold II, en son court règne (1790 à 1792), ne marqua pas moins de sollicitude à son égard. C'est là que, le 7 février 1792, fut donné avec un si éclatant succès *Il Matrimonio segreto*, de Cimarosa. Plus tard, le 7 mai 1824, c'est là aussi que furent exécutées, pour la première fois, trois des dernières sublimes œuvres de Beethoven : la *Missa solemnis* (op. 123), la grande ouverture en *ut*, conçue dans le style de Händel (op. 124) et la *IX*e *symphonie* (op. 125), lesquelles déchaînèrent, dès cette première audition, les applaudissements enthousiastes du public viennois.

Après avoir évoqué ces souvenirs d'une salle disparue, c'est maintenant le Ring du Parc, *Parkring*, que nous allons parcourir. Il est bordé du joli parc de la ville, *Stadtpark*, encore une de ces promenades ombragées très fréquentées les beaux soirs d'été. En hiver, son grand étang est l'un des rendez-vous favoris des patineurs; toutefois, le champ de glace *selected* est au club des patineurs (*Eislauf Verein*), qui a un local avec parc non loin d'ici, de l'autre côté de la Vienne, à Landstrasse. Un *Eislauf* plus moderne et très important s'est encore établi à Leopoldstadt dans une nouvelle avenue (Kronprinz Rudolfstrasse), tant le patinage est un exercice goûté des Viennois et des Viennoises ! — Au Stadtpark se réunissent chaque soir, à l'heure du coucher du soleil, tous les moineaux de la ville, et Dieu sait s'il y en a ! On en voit des myriades sur les arbres sans feuilles, faisant un vacarme assourdissant. Schubert est assis là, impassible sous son marbre blanc, forcé d'écouter ce peu harmonieux concert. Là encore se voit l'inévitable figure du Danube, mais sous les traits d'une femme cette fois.

Hosted by Google

En face est le siège de la Société d'horticulture, *Gartenbau Gesellschaft*, avec ses salles de fleurs, *Blumensaele*, où se donnent des concerts de musique militaire et de grands bals; elles passent pour l'un des principaux endroits d'amusement de Vienne. Derrière, près du vaste palais du duc Auguste de Cobourg, le célèbre établissement Ronacher, lieu de divertissement qui a succédé à l'ancien Stadttheater, brûlé il y a une dizaine d'années.

Enfin, le dernier tronçon du Ring, *Stubenring*. Là est le Musée des arts et métiers, *Museum fiir Kunst und Industrie*, dit « Musée autrichien », avec une école des arts et métiers, *Kunstgewerbeschule*. Établissement imité du célèbre Musée de South Kensington et qui correspond au Conservatoire des arts et métiers de Paris : expositions de céramique, d'orfèvrerie, de sculpture, d'ébénisterie, de meubles, de tapisseries, de laques, d'ouvrages en métaux, en cuir, en écorce, en paille, etc. L'édifice, en briques, est enrichi de terres cuites et émaillées rapportées; la façade extérieure est décorée de médaillons à la della Robbia qui figurent des artistes renommés, et elle a des fresques en sgraffito, cet ornement méridional, fréquent dans le sud de l'Allemagne. A l'intérieur, une cour carrée avec deux étages d'élégants portiques à l'italienne dans le style de la Renaissance.

Maintenant, après les larges champs des manœuvres de la vaste caserne François-Joseph, nous voici à l'extrémité du Ring; nous aboutissons à un pont suspendu, le pont d'Aspern, sur le bras du Danube dit *Donau-Kanal*, dont les hautes berges défient toute crue. Quelques pas plus bas, ce canal du Danube reçoit la Vienne, *Wien Fluss*, ruisseau que la décence obligera à recouvrir tôt ou tard, comme on en a recouvert d'autres, car il ne roule que des eaux torrentielles en hiver, des eaux d'égout en été. En franchissant le pont d'Aspern, nous pénétrons dans le district de Leopoldstadt.

Un mot explicatif sur ces *districts* de Vienne. La ville est administrativement divisée aujourd'hui en dix-neuf districts ou arrondissements, désignés chacun par un numéro qui se trace

Hosted by Google

en chiffres romains : I s'applique à la ville intérieure, *Innere Stadt*, cité primitive, dont le Ring fait le tour; II, c'est Leopoldstadt; puis viennent Landstrasse, Wieden, Margarethen, Mariahilf, Neubau, Josefstadt, Alsergrund, numérotés III à IX et disposés comme en cercle autour du Vieux Vienne. Plus loin, les districts X à XIX forment un second cercle autour du premier : ce sont d'anciens faubourgs et des localités de banlieue annexées dans ces trois ou quatre dernières années, additions qui font comprendre comment la population de Vienne est passée si rapidement de 800,000 âmes à 1,400,000 âmes.

Leopoldstadt est le quartier des Israélites, lesquels sont même désignés à Vienne sous la rubrique « second district ». Là résident en de somptueux appartements les grands propriétaires terriens, *Realitäten Besitzer*. Là aussi sont les beaux temples israélites, comme nous l'avons dit, y compris un temple israélite turc. Le district est vaste, puisqu'il comprend tout le territoire situé entre le Kanal et le Danube; la partie bâtie s'en étend chaque jour davantage vers le fleuve; et déjà tout un nouveau quartier, dont les rues sont tracées à l'avance, figure sur les plans de Vienne, désigné sous le nom de Donaustadt ou « ville du Danube ». Leopoldstadt confine au Prater, le bois de Boulogne viennois, dont nous reparlerons; en outre, il englobe tout un vaste parc intérieur tracé dans l'ancien style français, l'*Augarten*, « jardin-prairie », ce « lieu de récréation », ouvert au siècle dernier par Joseph II et « dédié à l'humanité », comme le porte l'inscription de l'entrée. Au delà, vers le nord, à la Brigittenau, s'ouvre un quartier essentiellement industriel, reconnaissable à ses grandes fabriques et à la noire fumée qu'elles projettent vers le ciel : importantes manufactures de soieries, de rubans, de châles, de lainages, de nouveautés; ateliers d'impression sur étoffes, etc.

Ce qui à Leopoldstadt attire surtout l'attention des étrangers, c'est la Praterstrasse, la rue large et droite qui mène au Prater. A son extrémité s'aperçoit le prétentieux monument de Tegetthof, l'amiral qui infligea une si rude leçon aux Italiens; le héros de Helgoland et de Lissa, juché haut sur

Hosted by Google

une colonne de marbre ornée de rostres en bronze, paraît taillé en pointe de mât; autour règnent des allégories, des chars traînés par des chevaux marins. De loin, on aurait juré voir un perchoir de perroquet, grâce à ces éperons de navires de guerre disposés deux par deux et dont la haute colonne est toute hérissée.

Assurément, ce qui manque ici, c'est le goût, le sentiment de la mesure, la préoccupation de l'effet d'ensemble, l'art de l'adaptation au cadre et au milieu; les surprises de la perspective ne semblent guère émouvoir ces bons bourgeois qui ont mis dans leur ville le nombre de statues voulu pour le bon renom d'une capitale, et même un peu davantage; il est vrai qu'à la hauteur où elles sont logées, — parfois à la corniche des édifices, — la quantité peut, sans inconvénient, tenir lieu de la qualité...

Ce monument de Tegetthof occupe le rond-point dit « étoile du Prater », *Praterstern*, étoile dont les rayons sont formés par quatre avenues et par les trois grandes allées du Prater.

C'est dans la même rue du Prater qu'est le *Karltheater*, où se donne l'opérette française traduite; *Olympia* y fait courir actuellement, grâce à une actrice réputée à Vienne par sa beauté, la Malkowska. Le Karltheater de Leopoldstadt est un vieux théâtre déjà; ce fut au siècle dernier le théâtre Marinelli, l'une des trois scènes publiques où l'on pouvait entendre de la musique à Vienne. Les deux autres étaient le théâtre *an der Wien* et le théâtre de la Cour. Le théâtre Marinelli donnait des *Possen* ou farces, dont Kasperl, un descendant de Polichinelle ou de Hans Wurst, était le héros de prédilection, et aussi des opéras comiques allemands qu'on désignait déjà alors sous le nom d'*opérettes*.

Si après Leopoldstadt nous parcourons les autres arrondissements de Vienne, nous trouverons à Landstrasse une belle église moderne du style gothique primitif, surmontée d'un gracieux clocheton. Puis un nouveau quartier taillé dans le parc du palais Metternich, et où se sont placées les ambassades d'Angleterre et d'Allemagne. Enfin, le fameux Belvédère,

Hosted by Google

cet ancien château de plaisance construit il y a deux siècles; ce fut la résidence d'été du prince Eugène de Savoie, le héros, le seul des temps modernes, qui a sa tombe à la cathédrale de Saint-Étienne; il y attend toujours d'autres héros dignes de lui. Plus tard, le Belvédère abrita la célèbre galerie de peinture qui prit son nom et qui est installée aujourd'hui au nouveau Musée. Du haut de l'éminence qu'il couronne, il domine la capitale et l'immense paysage sillonné par les bras du Danube; et certes, la beauté du panorama justifie son nom. Il est entouré de grands jardins, dessinés et plantés dans le goût de Versailles, coupés par des terrasses et ornés de pièces d'eau et de statues.

Le district de Wieden, qui confine à Landstrasse, a une église à haut dôme du commencement du siècle dernier, dans le style baroque italien, œuvre encore de Fischer d'Erlach. Puis de superbes constructions modernes, entre autres le palais Miller d'Aichholz et les somptueux hôtels que les barons Albert et Nathaniel de Rothschild se sont fait construire, décorer et ciseler par des architectes français et des ouvriers venus expressément de Paris, l'un dans le style Louis XIV, l'autre dans le style de la Renaissance. Tout proche et assurément plus sympathique est ce petit hôtel de la Victorgasse qu'occupe Ernest Van Dyck, l'éminent artiste qui le premier incarna le *vrai* Parsifal à Bayreuth. Demeure toute ornée d'objets d'art, où, entouré de sa charmante femme, fille du grand violoncelliste Servais, et de ses deux délicieuses fillettes — dont la plus jeune, Isolde, est née pendant la représentation de *Tristan et Isolde*, à Bayreuth, — le héros wagnérien, consacré roi du Graal artistique, mène une large et joyeuse existence.

Plus éloigné du centre, en dehors de la Gürtel ou Ceinture extérieure, au delà même des gares du Sud et de l'État, s'étend le district de Favoriten, nouveau quartier construit en forme d'échiquier. Là est l'Arsenal, immense construction élevée il y a quelque quarante ans, avant la démolition des fortifications intérieures, sorte de citadelle bordée de fortins-casernes aux angles et aux flancs. L'intérieur renferme la

Hosted by Google

fabrique d'armes, la fonderie de canons et les ateliers divers; en outre, le Musée militaire, *Heeresmuseum*, dont les collections historiques sont célèbres. Il y a là une *Ruhmeshalle*, une galerie des gloires, en commémoration des victoires de l'Autriche aux siècles passés. Pauvre Autriche, peu de gloire à rappeler en ce siècle!

Dans le district de Mariahilf, ce qu'il y a de plus digne de mention, c'est le vieux théâtre de la Vienne, *Theater an der Wien*. Ce fut un théâtre célèbre au siècle dernier; d'abord destiné à la farce et à l'opérette, il était devenu théâtre d'opéra national, car le théâtre de la Cour, première scène lyrique, était alors réservé plus spécialement aux Italiens. La *Flûte enchantée* y avait fait la fortune de l'impresario Schikaneder, auteur du fantastique livret sur lequel Mozart avait écrit sa partition; aussi s'imagina-t-il de construire (1798 à 1801) un nouveau théâtre qui étonnerait les contemporains par sa magnificence. Cet édifice, qui parut éblouissant à l'aurore du siècle, existe encore : c'est le petit théâtre actuel aux dégagements étroits, presque mesquins. C'est dans cette salle qu'eurent lieu plusieurs des concerts donnés par Beethoven; là, notamment, furent exécutées pour la première fois la symphonie en *ut mineur* et la symphonie pastorale, qui passèrent alors inaperçues (22 décembre 1808). Là aussi avait été joué le *Fidelio*, trois jours consécutifs, les 20, 21 et 22 novembre 1805, sous la direction du capellmeister Seyfried; le succès avait été médiocre; les acteurs étaient, il est vrai, de mince valeur. L'ouvrage, coupé et remanié, fut rejoué le 29 mars 1806; plus tard, en 1814, il fut monté à l'Opéra impérial, après de nouveaux remaniements de la partition et du livret; enfin, il fut interprété en 1822 par Wilhelmine Schroeder.

Le théâtre *an der Wien* donne la farce et l'opérette, et parfois l'opéra comique; les programmes portent l'*Étudiant pauvre*, *Gasparone*, l'*Enfant du dimanche*, *Lumpaci vagabundus*, le *Baiser d'essai*, le *Marchand d'oiseaux*, *Alexandre Stradella*, le *Fou de cour*, la *Pauvre fille*, le *Baron des tsiganes;* le dernier grand succès a été *Chansonnette;* on joue aussi les *Dragons de Villars*, *Martha*, etc. J'y vois représenter *Die Fledermaus* (la

Hosted by Google

chauve-souris), l'opérette tant jouée de Johann Strauss, le fameux compositeur de valses; c'est le « Réveillon », de Meilhac et Halévy, assaisonné de certain gros sel dont s'accommode si bien la gaieté allemande, même viennoise. Le jeu des acteurs (MM. Josephi et Lindau, et Mlles Frey, Stein et Pohlner) manque bien un peu de finesse, il faut l'avouer. Ce qui frappe dans le langage de l'opérette, c'est la fréquence des mots français ou des expressions françaises germanisées telles que *sich comprimiren, sich delassiren, desavouiren, blâmiren, imitiren, forciren, engagiren, garantiren, antichambriren* (!).

Continuons le tour que nous avons entrepris par les nouveaux districts. Dans le district de Neubau, celui-là qui commence derrière les nouveaux musées et le nouveau Palais de justice, nous trouvons deux remarquables églises modernes : l'une de style gothique (église des Lazaristes), l'autre, de style italien du moyen âge, avec deux tours et un dôme octogone en briques, toute décorée de fresques (église d'Altlerchenfeld). — D'ici nous n'avons qu'à traverser la rue pour être à Josefstadt.

La première construction de Josefstadt qu'on aperçoit en venant du Ring est le palais Auerspeg, derrière le Palais de justice et le Parlement. Encore une œuvre de Fischer d'Erlach. Auerspeg est le nom d'une famille illustre de la Carniole autrichienne, dont la généalogie remonte au Xe siècle et dont les membres, devenus princes d'Empire au XVIIe siècle, se firent ériger ce palais au commencement du XVIIIe. Le palais Czernin, derrière l'Hôtel de ville, est un des vieux palais à galerie de peinture ouverte l'été aux étrangers. Il s'y trouve nombre de tableaux anciens d'Italie et des Pays-Bas, parmi lesquels un portrait de Van der Helst, un Gérard Dow, des Ruisdael, des vaches de Paul Potter, un rare Van der Meer (l'atelier de l'artiste); en outre, un beau *Jésus en croix* de Murillo.

Josefstadt a un théâtre, le *K. K. priv. Theater in der Josefstadt,* où l'on donne des pièces populaires. Le succès du moment est *Wiener Touristen*, une *Posse* en 5 tableaux avec

Hosted by Google

musique. C'est un théâtre que l'on pourrait dénommer populaire comme le Volkstheater; dans le fait, le prix des places n'y est guère plus élevé : 2 florins le fauteuil de parquet, mais il y a des places à un demi-florin; ce sont les prix aussi du Carltheater et du Raimundtheater, et le *Theater an der Wien* n'a lui-même pas des prix beaucoup plus élevés. Tous ces théâtres ont-ils du succès auprès du public? A vrai dire, le Burgtheater, l'Opéra et le théâtre de la Vienne sont les seuls des anciens théâtres qui jouissent encore d'une faveur sérieuse. Le théâtre de Josefstadt ne compte plus guère et le Carltheater en est à se rappeler avec amertume les beaux jours passés. S'ils ont encore du monde, c'est dû au nombre relativement restreint des scènes de Vienne. Le Ringtheater et le Stadttheater ont brûlé et n'ont pas été remplacés; leurs emplacements ont eu des destinations différentes : le second est devenu l'établissement Ronacher, et sur le premier l'Empereur a fait construire une maison de retraite; au surplus, des prescriptions de police, plus sévères à Vienne que partout ailleurs et qui notamment exigent l'isolement complet des salles de spectacle, créent des obstacles à l'érection de nouvelles scènes. Un nouveau théâtre, toutefois, s'est établi à Neubau pour jouer le drame et paraît avoir une vogue naissante : c'est le *Raimund Theater* que nous citions tout à l'heure; il tient du moins un succès : *Wohlthäter der Menschheit*, Schauspiel en 3 actes de Félix Philippi; c'est là que jouent l'acteur Freden et les actrices Schönschen et Barzescu.

Si le Josefstadt Theater ne compte plus guère, il a compté autrefois et il a même joué un rôle dans l'histoire de la musique. C'est pour l'inauguration de la nouvelle salle de ce théâtre, en 1822, que Beethoven modifia ses *Ruines d'Athènes* et y ajouta un finale, un ballet et une ouverture, cette dernière intitulée *Zur Weihe des Hauses* (pour la consécration de la maison). Le maître cherchait en ce moment à donner de nouveaux attraits à une œuvre ancienne; c'est qu'il voulait, après un long silence, reparaître au théâtre avec une composition digne de lui Il voulait se mesurer avec Weber et Rossin , qui passionnaient alors le public viennois : dès l'année

Hosted by Google

précédente (1821), en effet, Weber avait donné son *Freischütz* au théâtre de la Porte de Carinthie, et les représentations avaient été triomphales; quant à Rossini, il venait d'arriver à Vienne avec la fameuse troupe italienne de l'impresario Barbaja, et déjà son *Barbier de Séville* faisait fureur.

C'est maintenant le sol d'Alsergrund que nous allons fouler. Ce district, qui commence à l'église Votive, termine le premier cercle de districts qui entoure la cité; il confine à Leopoldstadt; la limite entre eux est le Donau Kanal. Tout un quartier en est occupé par les bâtiments peu élevés et peu luxueux de l'hôpital général, *Allgemeines Krankenhaus*, le plus grand hôpital d'Europe : 2,000 lits et 10 hectares « d'un seul tenant », 12 hectares même si l'on tient compte des annexes et jardins, ceux notamment de l'asile des aliénés (*Irren Anstalt*). Avec l'hôpital communique l'Académie de médecine et de chirurgie fondée par Joseph II et désignée sous le nom de *Josephinum;* elle a de riches collections; et l'on sait, d'ailleurs, quelles célébrités européennes elle compte parmi ses membres.

Un peu plus loin, encore d'anciens palais avec de grands jardins; ce furent des résidences d'été, au temps encore peu éloigné où ces quartiers étaient extérieurs à la ville. Nous passons devant celui du comte Chotek et celui du prince Dietrichstein – encore un nom de protecteur de Beethoven —; enfin, nous arrivons à l'ancien palais d'été du prince Liechtenstein, célèbre par sa collection de tableaux, la plus considérable des grandes galeries particulières de Vienne. Celle-ci a plus de 800 toiles. Ses Rubens et ses Van Dyck la mettent vraiment hors de pair : Van Dyck y a de merveilleux portraits, et Rubens un cycle magistral de six tableaux, l'*Histoire de Décius*, outre des sujets mythologiques et des portraits. Des autres écoles du Nord, il faut citer des Rembrandt, un Ruisdael, un admirable Franz Hals, quelques Wouvermans et quelques Teniers; parmi les anciens Italiens, deux Botticelli, un Vinci, un Bronzino, un Francia, un Pérugin; puis un Paul Véronèse, et des œuvres des maîtres vénitiens du XVIII^e^ siècle, notamment des trois Tiepolo et du Canaletto (vues de Venise).

Hosted by Google

Un Français du XVII^e siècle, le chef de l'école, Nicolas Poussin, se trouve bien représenté dans cette superbe galerie, comme aussi son imitateur Gaspre-Poussin (1). Enfin, étalés sur un chevalet, au milieu de ces merveilles de l'art ancien, trois petits Meissonnier sollicitent le regard, — les seuls qui soient à Vienne, nous dit-on. Qu'ils paraissent d'un art froid à côté des chefs-d'œuvre qui les environnent!

Nous arrêtons ici nos descriptions de la ville de Vienne. Mais, au cours de nos pérégrinations, nous avons rencontré tant d'œuvres d'architecture que nous sentons le besoin de leur jeter, avant de les quitter, un regard d'ensemble. Certes, ils méritent bien qu'on s'y attarde encore, ces édifices de caractère noble et majestueux qui en ces vingt dernières années ont fait de Vienne une des plus belles cités d'Europe.

En 1869, une nouvelle ville commençait à s'ériger à côté de l'ancienne et bientôt, sur les fortifications démolies, une zone annulaire de boulevards a surgi, longue de plusieurs kilomètres et interrompue par des places monumentales portant des statues de fière apparence, des théâtres, des palais, des hôtels somptueux. La rapidité de la transformation s'explique par le genre de matériaux employés; la pierre coûtant trop cher à Vienne, on a eu recours à la brique, sauf à revêtir de stuc les façades. On jette d'ailleurs sur la brique les plus gracieuses ornementations. A quoi bon le ciseau? Le moule suffit dans cette ville aux pierres factices, où le ciment est roi. Quant au pittoresque des constructions, les règlements administratifs sont, paraît-il, plus favorables à cet égard que ceux de Paris, notamment en ce que le maximum

(1) Gaspard Dughet, dit le Guaspre ou Gaspre-Poussin, peintre français du XVII^e siècle qui vécut en Italie, beau-frère et élève du Poussin. Ses nombreuses et remarquables productions rappelaient tellement aux contemporains la manière du peintre des Andelys, qu'ils le surnommèrent *Poussin*. Un genre où il est resté sans égal, c'est la peinture des orages. Vienne possède beaucoup d'œuvres de lui, non seulement à la galerie Liechtenstein, mais encore à l'École des Beaux-Arts et au Musée, où ses grands paysages pourraient être pris pour des toiles du Poussin. Il eut une grande réputation de son vivant; la postérité lui a conservé, dans l'histoire de l'art, une des meilleures places parmi les maîtres de troisième ordre.

Hosted by Google

de saillie est de 1m26 au lieu de 80 centimètres; de là ces belles portes monumentales avec doubles colonnes, ces balcons lancés dans l'espace et soutenus par des êtres ailés, ces fenêtres à colonnes, ces cariatides, ces étages d'attiques ornés de frises et parfois de peintures à fond d'or.

Plusieurs architectes d'une grande habileté ont travaillé au nouveau Vienne; nous en avons déjà cité quelques-uns. C'est le Danois Hansen d'abord, auteur des plans du Parlement, ce temple antique ou plutôt cette succession de temples reliés par des colonnades; il fut l'architecte aussi de la nouvelle Bourse (1872-1877), de l'école des beaux-arts (1872-1876), du Musikverein ou conservatoire (1867-1870), du palais de l'archiduc Guillaume au Parkring (1865-1867), et il a restauré le vieux palais Sina, au Hoke Markt; il paraît avoir eu une certaine prédilection pour le style de la renaissance italienne, auquel il a marié l'antiquité dans ses dernières œuvres; mais il a usé aussi du style roman, au Musée militaire de l'arsenal et à l'église évangélique de Mariahilf, par exemple. Le gothique a trouvé son partisan absolu en Schmidt, un Wurtembergeois naturalisé Autrichien, qu'on a surnommé le Viollet-le-Duc de Vienne; on lui doit l'Hôtel de ville (1873-1883), cet édifice magnifique, au grandiose duquel nuisent bien un peu ses multiples fenêtres ogivales. Schmidt a restauré la tour de Saint-Étienne (1860-1864) et celle de la Salvator Kapelle (1867); ensuite il a construit un grand nombre d'églises, dont l'église gothique des Lazaristes à Neubau, celle de Fünfhaus à Mariahilf, et la Weissgaerberkirche de Landstrasse, du style gothique primitif (1866-1873); il est l'auteur aussi du Gymnase académique impérial, dont la façade encore est ogivale. Un autre architecte illustre de Vienne est Ferstel, partisan de l'architecture italienne; il a construit la nouvelle Université, dans le meilleur style italien de la Renaissance, le Musée des arts industriels, dit Musée autrichien (1868-1877), la Banque nationale (1856-1860), etc. Mais le chef-d'œuvre de Ferstel est l'église Votive, qui, chose bizarre, appartient au style gothique; il avait vingt-cinq ans quand il fut classé premier dans le concours ouvert pour l'érection de

Hosted by Google

cette église, élevée en reconnaissance de la protection divine qui avait fait échapper l'Empereur aux coups d'un meurtrier (1853); le style gothique était imposé au programme, et l'on sait quel édifice délicieusement élancé il sut réaliser. Le nouveau Palais de justice, du style de la renaissance allemande (1875-1881), est l'œuvre d'un élève de Hansen, Wielemans. Vienne doit aux plans de Gottfried Semper, le grand architecte saxon, et de Hasenauer le théâtre du Burg (1888), cette somptueuse imitation de l'architecture italienne du XVIII^e^ siècle, et les nouveaux musées impériaux, ces deux imposants édifices classiques du style de la fin de la Renaissance (1872 à 1889). C'est d'après les plans de Semper encore que s'effectue la reconstruction du palais impérial; et Hasenauer a collaboré avec le sculpteur Zumbusch, un Munichois fixé à Vienne, au superbe monument de Marie-Thérèse. Enfin, rappelons encore ici les noms de Vandernühl et de Siccardsburg, les malheureux architectes de l'Opéra (1861-1869).

Ce magnifique ensemble de monuments et d'hôtels modernes, bien mis en valeur grâce aux larges espaces qui les dégagent et aussi aux gais jardins qui les précèdent, a, naturellement, provoqué maintes critiques. Ville avant tout monumentale — a-t-on reproché —; un cercle de très larges avenues désertes, plantées d'énormes bâtisses luxueuses et inutiles, avec une foule de statues et de tramways; des théâtres surmontés de personnages en bronze chevauchant sur les toits; un monumentalisme irréprochable, sans rien de grotesque et qui ennuie parce qu'on n'y trouve point à railler; bref, tout l'ennui des visites scrupuleuses... Mais laissons de côté ces boutades faciles et plus ou moins spirituelles, et tâchons de formuler des critiques sérieuses au point de vue architectural. Assurément, le souci dominant des architectes a, trop peut-être, été de créer des édifices monumentaux, d'aligner des palais de la renaissance italienne à terrasses et à galeries à jour; l'on a été ainsi entraîné à des constructions peu en rapport avec le climat de Vienne, inégal et sévère. Ensuite, tant d'emprunts faits au moyen âge, à la Renaissance, au XVIII^e^ siècle, rendront bien difficile plus tard de distinguer les ouvrages de notre temps

Hosted by Google

des ouvrages du passé. En vérité, cette observation est applicable à la plupart des architectes contemporains. L'Angleterre seule a gardé une certaine originalité, grâce au mode d'éducation de ses architectes; encore un heureux effet dû à l'absence d'écoles d'architecture.

IV

Autour de Vienne.

Pour trouver, aux portes de Vienne, le dimanche, des aspects vraiment viennois, allez au Prater; car la foule s'y donne rendez-vous ce jour-là. Aussi bien c'est la promenade qui, avant toute autre, sollicite l'étranger. Engagez-vous donc, par cette belle après-midi de dimanche, dans l'une des trois grandes allées qui partent de l' « Étoile du Prater ». A dire vrai, les premiers pas sont peu engageants; c'est le Prater du Peuple, *Volksprater,* qu'on désigne sous le nom de *Wurstelprater* ou Prater de Polichinelle : vraie foire populaire, avec des manèges de chevaux de bois ou carrousels, des cirques, des salles de danse, des buvettes et des fritures, et aussi les mêmes musiques barbares qu'on entend aux foires de sous-préfectures ou aux kermesses flamandes.

Après avoir franchi ce purgatoire tintamarresque, vous pourrez jouir du célèbre parc. Le Prater (corruption du latin *pratum,* pré) fut taillé dans un bois qui fit partie de l'ancienne forêt de Vienne ; propriété de la Couronne, il fut ouvert en 1766 au public par Joseph II, comme l'Augarten. Il est remarquable surtout par son étendue (plus de 1,700 hectares), double de celle du bois de Boulogne : il est assez vaste pour donner une certaine illusion de nature libre, au moins dans ses parties les plus éloignées du centre de la ville. On ne trouve nulle part, si près d'une grande capitale, une promenade offrant comme celle-là les beautés d'une nature à la fois agreste et soignée. Toutefois, ce Prater, avouez-le, a pour les Viennois un charme particulier qui nous échappe à nous étrangers, charme dû sans doute à ce que pour eux les souvenirs de l'enfance s'y rattachent.

Hosted by Google

L'allée principale, *Haupt Allee*, s'étend en une longue ligne droite d'une lieue, interrompue par des « Rondeaux », et aboutit à la Prairie de Joie, *Freudenau*, où se donnent les courses de chevaux. Dans cette grande allée, bordée d'une quadruple rangée de marronniers, un large espace est réservé aux équipages, et de chaque côté il y a des contre-allées pour les cavaliers et les piétons. Là, chaque après-midi, l'animation est extrême en été, surtout en mai, époque de ces fameuses promenades du Corso où rivalisent les chevaux, les équipages et les toilettes féminines; car le spectacle qui n'a lieu à Paris que peu de jours de l'année, sur la route de Longchamps, se renouvelle chaque jour au Prater pendant la belle saison; c'est une coutume italienne que cette promenade de tous les jours à la même heure : toute une population citadine se trouve réunie sous l'ombrage de beaux arbres et sur les verts gazons, la haute société en voiture, le peuple à pied. Le centre de la zone la plus animée est occupé par trois Kaffeehaus placés côte à côte avec, en face, la succursale de l'élégant restaurant Sacher de derrière l'Opéra. Mais ce n'est pas à ce Nobel-Prater, rendez-vous des beaux équipages, qu'il faut chercher le vrai Viennois. Cette partie du parc a été trop « embellie » à son gré, et trop encombrée de « Restaurations » où jouent des musiques militaires. Le vrai Viennois, lui, va de l'autre côté, au Wurstel-Prater, celui que le prince de Hohenlohe a laissé intact, celui où les familles peuvent s'asseoir sur le gazon ou danser au son des orchestres de tsiganes ou des orgues de Barbarie.

Un coup d'œil rapide à la *Rotunde*, au palais des Arts et au pavillon des Amateurs, seuls bâtiments demeurés de la grande exposition universelle de 1873 ; ils contiennent encore de petites expositions, qui, naturellèment, y font l'effet de corps chétifs dans des vêtements trop larges. Le bâtiment central, dominé par son étonnante coupole, valait vraiment la peine d'être conservé : sous cette voûte de 350 mètres de circonférence édifiée par l'ingénieur anglais Scott Russell, les dômes du Panthéon, de Saint-Pierre et de Saint-Paul, deux ou trois fois moindres, feraient pauvre figure au point de vue des

Hosted by Google

dimensions; il est vrai que l'étendue n'est pas la beauté.

Le Prater est situé sur la rive du Danube, mais l'on ne s'en aperçoit guère. On se figure toujours Vienne se mirant dans les flots du beau Danube bleu. Rien n'est moins exact : Vienne est, non sur le Danube, mais à côté; et au surplus, le Danube est rarement bleu. Il nous a fallu aller à la recherche du fleuve, et nous ne l'avons atteint qu'en cheminant dans les sables; les allées en éloignent au lieu d'y mener, et c'est grandement dommage pour le parc, dont il eût pu rehausser le charme. Le Danube étant proche, n'aurait-on pu tracer une grande allée le long de la berge, en terrasse? C'est à peine si des chemins praticables permettent de se promener le long du fleuve; nous nous attardons en ces lieux solitaires qui paraissent si loin de toute grande agglomération humaine; peu à peu, le soleil descend et se couche sur le grand bois, laissant à l'occident de belles teintes claires sur lesquelles se détachent d'innombrables branchages encore privés de feuilles. Et c'est dans l'obscurité de la nuit que nous rentrons en ville, par la Praterstrasse remplie de braves bourgeois qui regagnent leurs demeures.

Vienne, qui avait déjà abattu l'enceinte fortifiée qui la gênait, a entrepris, du côté du Danube, un travail plus important encore, dont le résultat doit être de déplacer son centre d'activité commerciale. Dès 1874, en effet, ont été commencés de grands travaux de régularisation du fleuve en vue d'empêcher les inondations qui dévastaient la ville et ses environs, et aussi pour faire de Vienne la principale escale de la navigation fluviale entre l'Orient et l'Occident. La ville tournait le dos au Danube; elle en était distante d'au moins 2 kilomètres et ne s'y rattachait directement que par un canal naturel, le *Donau Kanal*, nettoyé et rendu accessible aux bateaux en la première moitié du XVIII^e^ siècle. Or, maintenant l'on a creusé au fleuve un lit régulier et rectiligne de près de 300 mètres de large (*Donau Durchstich*), et même de plus de 600 mètres avec la zone d'inondation qu'on a ménagée sur la rive gauche (*Ueberschwemmungs Gebiet*). La dépense a été forte : 70 millions de florins. Sur le Danube rectifié, l'on a jeté un grand

Hosted by Google

pont prolongeant la Praterstrasse (pont du Kronprinz Rodolphe), et deux ponts de chemin de fer.

Par suite des désastres financiers qui ont frappé la place de Vienne, le déplacement attendu ne s'est pas encore réalisé ; la population est rare sur les terrains nouvellement acquis ; mais la cité s'accroît peu à peu dans cette direction. De nouveaux quartiers surgissent au bord du Danube redressé et endigué ; nous avons déjà mentionné l'un, dont les rues et les larges quais sont déjà tracés à l'avance en forme d'échiquier, comme pour les villes américaines en voie de formation, et qui est désigné sous le nom de Donaustadt ou « ville du Danube ». Il sépare le Prater du Danube, ce qui explique suffisamment pourquoi les allées du parc ne mènent pas vers le fleuve.

La ville, développée comme nous venons de dire, deviendra par ses entrepôts un marché commercial de la Bohême, de la Moravie, de toute l'Autriche du Nord, et peu de cités continentales d'Europe pourront se comparer à elle pour la magnificence de leurs abords. Pour se parer et se rajeunir, elle se sera emparée du Danube, qui, trop longtemps, était resté en marge d'elle. En vérité, Vienne n'est plus l'une des villes-frontières de l'Europe civilisée ; elle a conquis l'avantage d'en être l'un des centres, et l'un de ceux qui s'accroissent avec le plus de rapidité ; à cet égard, un géographe éminent [1] assure même qu'avec son million et demi d'hommes, elle n'est encore qu'à l'aurore de ses destinées : dès que Becht, ainsi qu'on nomme Vienne en Orient (*Becs* en hongrois), sera rattaché à l'Asie Mineure et aux Indes par un réseau de chemins de fer, elle sera incontestablement le point central du continent et méritera le nom de *Weltstadt*, qu'on lui avait prématurément donné.

Dans nos promenades autour de la capitale de l'Autriche, nous n'irons pas à l'est au delà du Prater et du Danube. La rive gauche du Danube, en effet, n'a rien de pittoresque ; là s'étend une plaine cultivée et fertile dont nous pourrons envi-

(1) Élysée Reclus, auquel nous avons emprunté.

Hosted by Google

sager l'ensemble des hauteurs de la rive droite et qui, isolée de Vienne par les bras du Danube, ne pourrait rien nous révéler des habitudes et des mœurs des Viennois d'aujourd'hui. Mais, si le Levant n'a plus rien qui nous attire, en revanche, les autres points cardinaux sont riches en buts d'excursions intéressantes ou séduisantes.

Vers le nord, au delà de la Gurtelstrasse, c'est-à-dire de la ceinture extérieure, et attenant au district d'Alsergrund que nous avons parcouru ensemble, se trouvent les districts de Waehring et de Döbling, les derniers incorporés à la ville (XVIII et XIX). Waehring est déjà la banlieue : les maisons, encore plus petites et plus basses que celles d'Alsergrund, la boue des rues encore plus jaune et plus épaisse, en témoigneraient au besoin. Döbling est le faubourg le plus éloigné du centre, et on le traite couramment dans la conversation, à Vienne, avec le dédain dont on use envers Charenton, par exemple, à Paris. Dans le fait, si elles ont bien quelques maisons, ces communes suburbaines dont la capitale s'est grossie subitement, elles ont surtout des champs, des vignes et des bois.

A Waehring, dans un joli site, à côté de la Redoute des Turcs, *Türkenschanze*, s'est établi tout un quartier de riantes villas, habitées par des Viennois; ce quartier, qui s'est doté d'un beau casino et d'un nouveau parc, est une manière de petite ville d'eaux comprise dans Vienne même; il est désigné sous le nom de *Wiener Cottage*. Tout proche est le minuscule cimetière où fut d'abord inhumé l'auteur de la *IX*e *symphonie*, à la place qu'avaient choisie, le jour de sa mort, 26 mars 1827, ses vieux et fidèles amis Schindler et Breuning. Il était logé en dernier lieu non loin d'ici, en un appartement de la Schwarzspanierhaus, dont la vue libre sur les glacis des fortifications lui plaisait; aujourd'hui, cet emplacement est entièrement bâti (l'on y trouve notamment, à côté l'une de l'autre, une Schwarzspanierstrasse et une Beethovengasse); mais il ne portait alors que de rares constructions.

Beethoven ne fut pas le seul illustre musicien dont ce modeste champ de paix de Waehring recueillit la dépouille mortelle; Franz Schubert vint l'y rejoindre quelques mois plus

Hosted by Google

tard, et sa tombe fut placée tout contre celle du maître qu'il vénérait. Bien des années plus tard, en 1863, le *Musikverein*, de Vienne, fit ouvrir les deux tombes et déposer dans des cercueils de plomb les précieux restes qu'elles contenaient. Aujourd'hui, toutefois, ce n'est plus vers ce petit Friedhof que doivent se diriger les romantiques pèlerinages à la tombe de Beethoven ; car le premier résultat de l'annexion de Waehring à la ville de Vienne (1891) a été la translation des cendres du Titan de la musique à la nécropole de Kaiser-Ebersdorf, vaste cimetière qui, depuis quelques années, remplace les multiples cimetières catholiques, protestants, israélites de Vienne, sans plus séparer l'une de l'autre les différentes confessions religieuses (1). Grâce à son caractère d'institution municipale moderne, le nouveau champ de repos se prête infiniment peu aux prosternations pieuses et à l'éclosion d'accents lyriques à la 1830. Les grands morts y dorment côte à côte l'éternel sommeil : Beethoven, Schubert, Gluck, Mozart (2) ; coin d'honneur qui n'est d'ailleurs pas réservé aux seuls artistes, car des savants, des architectes, des médecins célèbres y ont leur tombe ; Billroth, notamment, l'éminent chirurgien, repose tout à côté de Beethoven. Ce dernier a un monument très simple, comme il convient, sans autre inscription que son nom ; austérité qui contraste avec la somptueuse ornementation des nombreux monuments de fournisseurs de la Cour.

Notre piété envers Beethoven nous suggère un autre pèlerinage, hommage plus haut, témoignage de reconnaissance plus *vrai* qu'une visite à sa tombe. Il s'agit pour nous d'aller à Heiligenstadt, au delà du faubourg de Döbling, découvrir les lieux témoins de la composition de la *Symphonie en ut mineur* et de la *Pastorale*. Heiligenstadt fut, en effet, le séjour de prédi-

(1) Il est situé précisément à l'opposite de celui de Waehring, au-dessous de la ville, vers le S.-E., près de la *Simmeringer Haide*, au delà du district industriel de Simmering, dont la rue principale (Simmeringer Hauptstrasse) y conduit en une heure de tramway.

(2) Mozart fut inhumé dans l'un des cimetières de Vienne, mais on n'a pu découvrir à quelle place. En attendant que l'on retrouve ses restes, comme on vient de retrouver ceux du grand Bach, à Leipzig, on lui a érigé un monument en cette nécropole centrale.

Hosted by Google

lection de Beethoven pendant la bonne saison, jusqu'au moment où les médecins lui eussent ordonné les eaux de Baden. Il y était venu pour la première fois en 1802, après une maladie, et c'est même de là qu'est daté son célèbre testament, l'une des pages les plus émouvantes qui soient sorties du cœur humain (8 octobre 1802). En cherchant bien, avec toute l'ardeur que communique un culte fervent, nous trouvons au-dessus du village de Nussdorf un chemin dont l'enseigne porte les mots magiques : *Éroïca gasse, früher Beethoven gasse* (rue de la Symphonie héroïque, auparavant rue Beethoven). Après l'incorporation de Döbling, comme Vienne possédait déjà une rue Beethoven (une petite rue d'Alsergrund, entre la Votiv-Kirche et le Josephinum), l'on aura sans doute débaptisé la Beethoven gasse de Döbling pour lui appliquer le nom claironnant d'*Éroïca*. Nous parcourons ce chemin dont le sol dut être foulé souvent par le maître, au cours de ses chères promenades solitaires; arrivés à l'extrémité, nous nous arrêtons devant une indication révélatrice portée par un bâtiment couleur vert d'eau : *Hier wohnte Ludwig van Beethoven im Jahre* 1817. Cette ancienne demeure du grand Beethoven est aujourd'hui le n° 2 de l'Éroïca gasse; nous cherchons à y pénétrer; on n'y a accès que par la cour d'une ferme dont le bâtiment fait partie; un escalier extérieur, presque une échelle, monte vers la chambre occupée jadis par le maître. Il n'y subsiste d'ailleurs plus rien de ce temps. En revanche, la maison voisine, qui est une maison d'école, possède à l'étage un petit musée Beethoven, rempli de portraits, d'autographes et d'autres souvenirs. Cette « Beethoven Sammlung », ouverte au 60e anniversaire de la mort de l'illustre compositeur (le 26 mars 1887), sera le précurseur, espère-t-on, d'un « Beethoven Museum ».

Tel est ce coin champêtre d'Heiligenstadt, que, d'après l'inscription, Beethoven habita en l'année 1817. Cette date n'est pas sans nous surprendre. Est-ce bien en 1817, au fait? Ne serait-ce pas bien plutôt en 1807? Nous savons qu'au mois de juillet 1807, il alla achever à Heiligenstadt sa *Symphonie en ut mineur* et sa 1re *Messe*, celle en *ut*, destinée à la chapelle du prince Esterhazy; que, dès les premiers jours du printemps

Hosted by Google

1808, il retourna vers cette résidence favorite et, n'ayant pu trouver le livret d'opéra souhaité, y écrivit la *Symphonie pastorale*. Ce qui, au surplus, corrobore nos doutes au sujet de la date indiquée de 1817, c'est une intéressante anecdote narrée par Schindler, son inséparable ami et son biographe. La voici en deux mots :

Au mois d'avril 1823, — raconte Schindler, — j'accompagnais le maître dans une longue promenade du côté d'Heiligenstadt, localité où il n'avait plus résidé *depuis au moins une dizaine d'années*, c'est-à-dire depuis que les eaux thermales de Baden lui avaient été prescrites. Arrivé au bord d'un ruisseau qu'ombrageaient les ormes au feuillage touffu, il s'arrêta brusquement, et, après avoir longuement contemplé le paysage avec l'émotion de souvenirs aimés, il s'assit dans l'herbe et s'appuya contre le tronc d'un orme. Soudain, sortant de sa rêverie : « N'entendez-vous pas le chant des oiseaux? » demanda-t-il. Depuis longtemps, hélas! ces douces et joyeuses mélodies qu'il avait tant écoutées autrefois ne pouvaient plus ravir son oreille. « C'est ici » — ajouta-t-il après une pause — « que fut écrite la scène au bord du ruisseau; les oiseaux qui se jouaient dans les branches, les rossignols, les coucous, les loriots, les cailles, l'ont composée avec moi ». Puis comme je l'interrogeais sur le rôle joué par le loriot dans la *Symphonie pastorale*, il saisit son carnet et y inscrivit un sixtolet formé des notes de l'accord en *sol* majeur : « Voilà » — ajouta-t-il — « le rôle du loriot; vous voyez que le véritable compositeur c'est lui; les autres ne sont que des farceurs! » En effet, c'est à l'entrée de ce motif en *sol* majeur que le chant acquiert toute sa largeur, en même temps qu'il s'imprègne d'un charme plus pénétrant.

Mon compagnon et moi avons hâte, comme vous pensez, de découvrir le ruisseau pittoresque au bord duquel furent engendrées ces pages immortelles. Nous le trouvons dans la vallée qui s'ouvre au-dessus de Nussdorf. Un sentier, désigné sous le nom de *Beethoven gang*, monte vers le Kahlenberg à travers les arbres, en suivant d'abord un minuscule ravin où murmure un ruisseau rapide, le Schreiberbach; ce sentier

Hosted by Google

ombreux, le seul abrité du soleil dans cette campagne cultivée, était l'une des promenades favorites de l'auteur de la *Pastorale*. A une certaine place, celle, paraît-il, où il venait souvent s'asseoir et méditer, nous trouvons sous les arbres son buste, placé là en souvenir de l'épisode raconté par Schindler. Impression inoubliable que celle laissée par ces coins bénis de la nature où reste attachée quelque parcelle de l'âme d'un Beethoven !

Après que l'on s'est plongé dans les nobles mais troublantes émotions de l'art, les sommets vous attirent. Nous grimpons au Kahlenberg par le petit sentier escarpé, dédaignant le chemin de fer à crémaillère, *Zahnradbahn*, voie suivie par la foule des touristes. Voici Grinzing, village dans un site riant; sur ces coteaux se récolte un petit vin blanc, le Grinzinger; c'est ainsi que Vienne, depuis qu'elle a dégrafé sa ceinture et s'est grossie d'une quantité de communes rurales, peut se vanter de boire du vin récolté dans la ville même.

Nous avançons péniblement, — car en ce moment la montagne est recouverte encore de 2 pieds de neige; — enfin, nous atteignons Josefsdorf et le grand hôtel du Kahlenberg, hôtel en bois dont la large terrasse offre une vue des plus étendues sur la ville capitale, sa plaine, ses montagnes et le cours du Danube. Sur l'autre rive du fleuve s'étend la vaste plaine de la March, *Marchfeld*, pays de culture plat et fertile; cette plaine est historique: c'est là que fut défait, au XIII^e^ siècle, Ottocar, roi de Bohême, par Rodolphe de Habsbourg; c'est là aussi qu'eurent lieu les batailles d'Essling ou d'Aspern et de Wagram (1809). Nous sommes ici trop au loin, toutefois, pour nous rendre compte de la disposition de ces champs de bataille; à cet égard, le panorama est meilleur de la tour de Saint-Étienne, beaucoup plus rapprochée de la grande île Lobau formée par les bras du Danube et des villages d'Aspern, d'Essling et de Wagram.

L'hôtel et les villas du Kahlenberg regorgent de monde aux chaudes soirées d'été, et il s'y organise des parties fort gaies; les Viennois y montent en foule, à la fin de la journée,

Hosted by Google

par le curieux petit chemin de fer qui gravit les pentes de la montagne, pour y chercher l'air frais des montagnes et l'incomparable spectacle dont on y jouit. Le déclin d'un beau jour au Kahlenberg est, en effet, l'une des apothéoses de la nature qui ont été souvent célébrées : les rayons solaires s'y répandent sur un espace infini, dorant et rougissant tour à tour les innombrables cimes; et les tons du paysage y acquièrent une variété qui tient du prodige, au moment où l'astre de feu va toucher l'horizon.

Au sommet est un belvédère, *Stefaniewarte*, qui porte le nom de la princesse belge qui fut Kronprinzessin d'Autriche. A l'époque du mariage du Kronprinz, tout ce qui était à baptiser le fut du nom de Stéfanie; il y a non seulement des tours, mais des rues, des places, des ponts, des fontaines Stéfanie; on est resté foncièrement dynastique en ce pays.

A travers des bois de sapins, nous gagnons le sommet de la montagne d'en face, dont le versant tombe presque à pic dans le Danube d'une hauteur de 300 mètres. C'est le promontoire de Leopoldsberg, dernière ramification de la chaîne du Wienerwald. La vue y est plus libre, plus étendue et plus belle encore que du Kahlenberg; elle va à l'est jusqu'aux Petites-Carpathes, aux confins de la Hongrie, et au sud jusqu'aux Alpes de Styrie. Les anneaux successifs de montagnes s'infléchissent et s'espacent comme pour permettre au regard de les embrasser tous. Au milieu du vaste panorama, dans sa plaine un peu basse mais assainie par les courants qu'un fleuve et des montagnes y déterminent, est assise Vienne la Superbe, entourée de son essaim de faubourgs, dont on suit la continuation au loin le long des routes. La vieille tour Saint-Étienne s'élève au-dessus de toute cette masse de constructions et domine paternellement la bonne et paisible ville dont elle a vu passer les générations et la gloire.

Près de nous, le majestueux Danube enserre de ses bras de nombreuses îles boisées; et d'ici nous pouvons étudier, comme sur un plan immense, le nouveau lit du fleuve, avec ses ponts, ses quais, ses zones d'inondation. Son cours, détourné par la main des hommes, a une grâce un peu compassée sans doute,

Hosted by Google

mais non sans charme ; l'ancien Danube, qui subsiste encore, *Alte Donau*, dessine une grande courbe qui l'éloigne de la ville, tandis que le large lit rectiligne qu'on a creusé de nos jours, *Donau-Durchstich*, s'approche à une faible distance de Leopoldstadt ; leurs eaux ne se rejoignent que sous la ville, à l'extrémité du Prater.

Tournant maintenant les yeux de l'autre côté, en amont de ce promontoire du Leopoldsberg, où nous sommes perchés, nous apercevons sous nous, au bord du fleuve, la vaste et célèbre abbaye d'augustins de Klosterneubourg, la plus ancienne et la plus riche de l'Autriche, propriétaire, entre autres, de plus des deux tiers des environs immédiats de Vienne. Ce monastère reste dépositaire du chapeau d'archiduc, ce qui explique pourquoi l'un de ses deux dômes est surmonté de cet emblème ; l'autre l'est de la couronne impériale. Il possède aussi le fameux « autel de Verdun », ouvrage du XII^e^ siècle, dont les plaques de métal portant des sujets bibliques niellés (c'est-à-dire gravés à la pointe et émaillés) constitueraient le premier essai de gravure sur cuivre.

Curieuse est l'histoire de ces vieux monastères d'Autriche. Après les terribles dévastations des Hongrois, les colons qui vinrent repeupler les campagnes ravagées étaient surtout des paysans issus de Bavière. Les évêques de Passau acquirent à l'Église catholique allemande une suprématie incontestée en fondant un grand nombre de couvents, dont certains, par exemple Sanct-Florian, près de Linz, Mölk, dont nous avons parlé ci-dessus, Klosterneubourg, dont nous nous occupons en ce moment, sont des édifices de dimensions étonnantes, comparables aux palais des empereurs. Et c'est sous la domination des moines allemands que les colonies slaves oublièrent peu à peu leur langue et leur origine.

Maintenant, nous redescendons par un sentier très escarpé vers le Danube, dont nous longeons les eaux vertes pour rentrer en ville.

C'est dans une direction diamétralement opposée, vers le sud-ouest de Vienne, que nous allons maintenant diriger nos

Hosted by Google

pas. Le tramway de Marialhilf nous mène au célèbre château impérial de Schœnbrunn, large et laide construction d'une symétrie navrante : ici règne en souveraine la pierre de sable peinte en jaune d'œuf; le château, y compris ses escaliers monumentaux, en est bâti, ainsi que tout ce qui l'entoure. Le jaune d'œuf paraît au reste avoir été la couleur la plus généralement adoptée sous Marie-Thérèse : l'achèvement du château date précisément de ce temps (1775). L'impérial larbin qui nous guide à travers les appartements, et dont l'air de majesté sous sa longue livrée semble bien adéquat à la solennité du lieu, nous fait subir un rappel détaillé des souvenirs historiques évoqués par chaque coin du palais : ici, ce sont les salles de fêtes de Marie-Thérèse; là, à l'aile droite, les appartements occupés par Napoléon. Le César français eut à Schœnbrunn son quartier général à l'époque d'Austerlitz (1805) et à l'époque de Wagram (1809); c'est d'ici aussi que, peu d'années après ces triomphes, les Alliés lançaient la fameuse *Déclaration* du 13 mars 1815 qui le mettait hors la loi. Dans la suite, les mêmes appartements furent occupés par son fils, le duc de Reichstadt, qui y mourut en 1832.

Rien de bien saillant au point de vue artistique; la décoration est quelconque. De larges espaces sont ménagés autour du château; les communs s'étendent des deux côtés d'une vaste cour qui fait penser à un champ de manœuvres. Ce jardin offre tous les agencements du style français du XVIII^e^ siècle; la nature est arrangée, retaillée, redressée; des dispositions symétriques partout, même là où l'équidistance est le moins attendue; des allées implacablement rectilignes avec arbres régulièrement espacés de droite et de gauche; puis des statues de marbre, des parterres de fleurs, des bassins à jet d'eau avec le Neptune, les chevaux marins, les tritons obligés; sur une éminence, une manière de long portique, qui n'est autre que la « gloriette » ou belvédère de Marie-Thérèse; de loin, cette colonnade élégante profilée sur le ciel nous avait paru être la ruine pittoresque d'un temple abandonné : encore une désillusion! Mais de là au moins la vue s'étend au large sur Vienne et les montagnes du Wienerwald. Découvrons encore

Hosted by Google

la « belle fontaine », *Schöne Brunnen*, qui a donné son nom au château; et puis fuyons ces lieux où les injures envers la nature sont encore aggravées par un jardin botanique, un jardin zoologique et une ménagerie!

Au delà des épaisses charmilles de Schœnbrunn, les pentes des montagnes sont recouvertes du K. K. Thiergarten, forêt pittoresque et giboyeuse; Schoenbrunn avait été d'abord le château de chasse de l'empereur Mathias; l'endroit se trouvait alors éloigné de la ville, mais, aujourd'hui, il est déjà englobé dans la cité grandissante, et c'est même au delà, à l'ouest, que se trouve le XIII^e district, avec le faubourg de Hietzing, « le plus beau village d'Autriche », uniquement composé de maisons de plaisance, de villas, de restaurants d'été. Cet endroit au bord de la Wien est fort fréquenté par les Viennois.

A Hietzing est aussi le palais que le bon et trop confiant roi George de Hanovre avait acheté, quand, dépossédé et réfugié après 1866 chez son allié l'empereur d'Autriche, puis devenu son hôte à Schœnbrunn, il résolut de se fixer définitivement en Autriche. Il ne traîna d'ailleurs pas de longues années dans l'exil; car il mourut à Paris en 1878. Le roi George, on s'en souvient, eut plus d'un compagnon d'infortune : tous ceux dont les principautés avaient le tort de se trouver placées entre deux morceaux de la Prusse d'avant 1866 subirent une destinée analogue; l'électeur de Hesse-Cassel et le duc de Nassau dépossédés durent comme lui prendre la route de Vienne; et la ville libre de Francfort partagea aussi le sort de ces États.

Non loin de Hietzing, à la lisière du Thiergarten impérial, est le château de Lainz, résidence habituelle de la belle princesse de Bavière qui de la modeste cour de Solenhofen s'est élevée au trône d'Autriche-Hongrie. La fantasque impératrice vit à sa façon dans ce grand parc, où elle se trouve à l'abri de la curiosité des Viennois. On ne parle guère d'elle; au reste, les journaux ne pourraient sans péril s'occuper de l'emploi de son temps et donner des détails sur son genre de vie.

Hosted by Google

Les souvenirs du grand Beethoven nous sollicitent partout à Vienne. Tout proche d'ici est, avec encore un château impérial, Hetzendorf, où le maître se retira pendant l'été 1804, pour travailler dans la solitude et le recueillement à la partition de *Fidelio.* Le baron Braun, directeur de l'Opéra impérial, la lui avait commandée pour le théâtre *an der Wien* qu'il venait de prendre à ferme, en même temps qu'il était allé à Paris demander un ouvrage au célèbre Cherubini. Beethoven écrivit son opéra sous l'ombrage d'un vieux tilleul du parc de Schœnbrunn, arbre dont les admirateurs de son génie firent dans la suite un but de pèlerinage; il ne quitta son ermitage qu'à la fin de l'automne, pour faire de suite mettre à l'étude sa partition.

Un autre lieu fréquenté longtemps par Beethoven, et où maint impérissable chef-d'œuvre vit le jour, se trouve à quelque distance (5 ou 6 lieues) vers le sud; c'est Baden, petite ville d'eaux dont les eaux thermales sulfureuses lui avaient été ordonnées. C'est là qu'il acheva, en 1822, sa *Messe solennelle* en *ré* (*Missa solemnis*). C'est là aussi qu'il composa, pendant l'été 1823, les trois premières parties de la *Neuvième symphonie;* à la fin d'octobre, il alla se fixer dans une nouvelle demeure située aux portes de Vienne, dans le faubourg de Landstrasse, où il mit son œuvre en partition et après quelques hésitations écrivit le finale avec chœurs.

A Baden, s'ouvre une vallée creusée dans le calcaire dolomitique du Wienerwald, la vallée de Sainte-Hélène, *Helenenthal,* qui constitue une promenade fort goûtée des Viennois. A part les milliers de baigneurs qui séjournent à Baden pendant la bonne saison, cette région est encombrée de monde le dimanche. Il y a là des roches escarpées, des collines boisées surmontées de ruines, un château d'archiduc avec parc, enfin tous les agréments ordinaires des villes d'eaux de ce pays. Tout au haut de la vallée est le fameux pavillon de chasse de Mayerling, théâtre du drame lugubre dont l'archiduc Rodolphe fut le triste héros.

Le mystère a continué de planer sur cette sinistre histoire,

Hosted by Google

entretenu avec soin d'ailleurs, par ordre supérieur. Par qui le Kronprinz a-t-il été frappé? Son horrible sort, le méritait-il? S'est-il fait justice lui-même? Il était bien près d'être au premier rang parmi ceux que les hommes révèrent, craignent ou exècrent. Sujet peu soumis, peut-être eût-il fait un bon prince. A cet égard, on le regrette; assurément, l'on attendait plus de lui qu'on n'attend de son cousin, fort cléricalisé, et à qui il reste beaucoup à apprendre et surtout à oublier. Rodolphe était trop de son temps, sans doute; l'on me dit quel désappointement il éprouva quand il vit Guillaume, son ami d'enfance devenu empereur d'Allemagne, prendre au sérieux son nouveau rôle; il ne put, paraît-il, cacher son dépit à la cour d'Autriche, où le jeune souverain était venu en visite : il avait bien espéré que Berlin deviendrait la cour des fêtes et des plaisirs...

Je veux taire ici les récits d'aventures effroyables qui ont transpiré des « confidences » de personnages bien placés pour avoir communication des rapports de police; l'horreur en est telle qu'elle fait dresser les cheveux sur la tête; on ne les confie aux étrangers qu'à voix basse, car dans la monarchie des Habsbourg l'on ne parle pas tout haut de ces choses sans s'exposer gravement. Ainsi le drame de Mayerling restera enveloppé de mystère pour la plupart. Cela vaut peut-être mieux.

Au delà de Baden, à la base septentrionale des Alpes du Semmering, près de l'industrieuse cité de Wiener-Neustadt, se trouve le grand domaine de Frohsdorf, rendu fameux par ce prince qui joignait le titre de seigneur de ce village autrichien à celui de « roi de France ».

Entre Baden et Vienne, mais encore séparé de la capitale par une large zone de campagnes et par quelques chaînes de collines, dont l'une, aux portes même de la capitale, a nom Wienerberg, nous trouvons le château impérial (il n'en manque décidément pas!) de Laxenburg, séjour favori de l'archiduc Rodolphe. Vieille résidence dont une partie remonte au XIVe siècle. On en visite beaucoup les constructions pittoresques et les frais ombrages. On va aussi à Moedling,

Hosted by Google

situé non loin, et au Brühl, belle vallée profondément encaissée entre ses parois calcaires, que son propriétaire, le prince de Liechtenstein, a cru devoir « embellir » de ruines artificielles. Là se retrouve le tramway électrique obligé ; car, si le Viennois aime la campagne, il aime avant tout ses aises. Les Liechtenstein ont plus haut leur Thiergarten, comme l'Empereur.

A l'entrée du Brühl et de l'Helenenthal passe le grand aqueduc qui alimente Vienne d'eau potable. La capitale de l'Autriche s'est donné l'eau qui lui manquait; elle a fait jaillir de ses fontaines des sources issues directement des Alpes. Cet aqueduc de 90 kilomètres de long, inauguré l'année de l'Exposition universelle (1873), puise ses eaux sur les pentes du Schneeberg, montagne située dans la direction du sud-ouest et qu'on aperçoit sur la route de Vienne à Venise, — un peu avant d'arriver au célèbre chemin de fer du Semmering, ce premier en date des grands chemins de fer de montagnes. Depuis lors, la quantité d'eau étant devenue insuffisante, d'autres prises d'eau, notamment celle de Potschach, localité peu éloignée du Schneeberg, sont venues s'embrancher sur la conduite.

Cette eau de saveur si douce qui abreuve la ville est pour beaucoup, sans doute, dans l'affabilité du caractère des habitants. L'eau et le pain, voilà deux éléments essentiels que le Viennois déclare ne retrouver en qualité égale nulle part hors de chez lui. L'excellence de l'un tient, du reste, toujours un peu aux vertus de l'autre. Bien des Viennois emportent en voyage toute une collection de bouteilles de leur chère eau, malgré le considérable excédent de bagage que cela leur procure; et ils déplorent que le pain ne souffre pas semblable approvisionnement.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

J. DE TALLENAY, *Treize douleurs*. Préface du Sâr Péladan.— Paris, librairie Paul Ollendorff. Prix : 3 fr. 50.

Treize douleurs! Titre vraiment esthétique, dit l'auteur autorisé de la préface. Titre bien caractéristique, aussi, avec cette fatalité du nombre treize s'accolant au caractère sombre, à l'harmonie triste de ce beau mot, mat et voilé : douleurs! Sa tournure mystique répond à des préoccupations, à des inquiétudes répandues ; et l'on n'a presque pas besoin d'être prévenu « qu'un courant d'occultisme traverse tout l'ouvrage et lui « communique un caractère d'élévation ». Cela va de soi.

Il va de soi aussi que ce ne sont point des douleurs quelconques que décrit M. de Tallenay, mais des douleurs rares, des douleurs d'élection, réservées à des âmes de choix, dont il fait cas, des douleurs que l'horreur de la banalité, le culte du moi rare, l'amour du sentiment pour le sentiment lui font rechercher passionnément jusque sur les limites où le vrai et le possible confinent à l'artificiel et au rêve.

Telle surtout, la douleur de Marguine, qui fait le sujet de la première et capitale nouvelle de M. de Tallenay, *Xénia Pawlowna*. Ce Marguine, un vieillard, aime depuis toujours une vieille, son amie seulement, dont la passion malheureuse va à un jeune étudiant, pour lequel elle se ruine et finit par mourir à l'hôpital. Il y a là un passage qui résume pour ainsi dire tout le spiritualisme de M. de Tallenay, son exaltation du sentiment. C'est Marguine, qui pense sous les étoiles :

« Le monde prend la passion, la volupté pour l'amour et,

Hosted by Google

« à cause de cela, sans se donner la peine d'analyser leurs sen-
« sations, enveloppe les vieillards qui aiment d'une même
« réprobation moqueuse et irraisonnée. Pourtant, il est pathé-
« tique l'appel d'une âme, à laquelle *ce mince détail*, si terrible-
« ment important, *l'usure de son corps*, interdit, sous peine de
« ridicule, toute tendresse, tout abandon, tout ce qui forme
« le besoin persistant, le désir unique, la consolation de l'exis-
« tence, l'amour. Il est pathétique et si angoissé, cet appel
« suprême; elle est si durement pénible, cette détresse d'un
« cœur qui, parce qu'il bat dans une poitrine de soixante ans,
« doit, de par les décrets mondains, s'éteindre et mourir!... Si
« la question physique n'est plus en jeu, alors, pourquoi une
« femme? me dira-t-on. Un ami, un camarade suffit... Oh!
« non! plus que jamais avant, l'homme âgé a besoin de la
« femme, de son dévouement profond, de son cœur plein d'un
« si chaud rayonnement de bonté; de sa petite main frêle pour
« le soutenir aux moments tristes », etc.

« *D'ailleurs, est-ce que le fait seul de ce désir d'aimer, conti-*
« *nuant avec les années, n'est pas la preuve la plus éclatante,*
« PUISQU'ELLE EST NATURELLE, *et que nous la constatons tous les*
« *jours, qu'ici, comme pour la force intellectuelle de la vieillesse,*
« *qu'on ne veut pas admettre malgré son irréfutable logique, on se*
« *trouve de nouveau devant une règle violée, devant une loi incom-*
« *prise, indépendante de celle de l'attraction sexuelle, devant une loi*
« *toute-puissante, la seule qui nous fasse percevoir une immor-*
« *talité?* »

Cela est péremptoire, et le soin que M. de Tallenay prend de mettre en italiques ces lignes dernières traduisant les pensées de ses personnages, montre l'importance qu'il attache au raisonnement. C'est toute une déclaration de principes, et une déclaration de guerre carrée aux écoles assez osées pour rattacher toutes les manifestations, même les plus hautes de l'amour, au primitif et brut instinct génésique. De même que cette conclusion de Marguine : « que Xénia Pawlowna était une âme
« grande, à haute envergure, logée par une cause mystérieuse

Hosted by Google

« dans un *cerveau trop étroit*, dans un *instrument physique* impar-« fait » — notez encore les italiques fascinantes — est une chiquenaude d'une jolie impertinence féminine — on jurerait vraiment que ce n'est pas *Monsieur* de Tallenay qu'il faut dire! — déclanchée sur le nez de la physiologie.

De semblables passages sont la marque d'un esprit métaphysique, attiré par les forces surnaturelles, très dédaigneux de la vulgaire science, de la nature explorée, de tout ce qui est certain, démontré, reçu, convenable, établi, général, palpable, du domaine vulgaire des sens.

Aussi Marguine, après une déclaration d'amour à sa vieille amie, a-t-il soin de se taire, « laissant le silence se remplir des « choses qu'il n'avait pas dites, qu'il ne pouvait pas dire ». Et l'on sent que ces choses-là sont bien plus importantes que les autres.

Marguine bénit la souffrance due à l'amour, « seule vraie « génératrice de *vie sentie*, de mouvement large, de chefs-« d'œuvre »; et lorsque Xénia meurt, que la garde-malade lui dit le traditionnel : C'est la fin! Il ne manque pas de répliquer :

— C'est le commencement!

Le cas du prince russe de *La réclame* n'est pas moins intéressant. Très malade, il s'éprend irrésistiblement d'une doctoresse américaine; elle ne voit en lui qu'un détraqué intéressant à soigner; elle le traite par le magnétisme, se prête à certaines de ses fantaisies de malade, une visite par exemple, dans les ruines d'un vieux château, où elle chante pour lui, le guérit, puis lui envoie sa note et va retrouver son mari. Il engraisse, mange, boit, fait la cour à une danseuse; il se sent calme et tranquille.... Et son désespoir est intense! Voilà un homme qui n'est pourtant pas trop à plaindre. Pour les natures ouvertes aux seules satisfactions normales, oui; mais non pour celles qui recherchent les jouissances inaccessibles de l'au-delà. Et c'est l'au-delà surtout que préoccupe les sujets — j'allais dire les patients — de M. de Tallenay.

Nous y voguons en plein dans l'au-delà, en lisant *Apparition*.

Hosted by Google

Un peintre, qui déclare : Je suis né artiste, artiste jusqu'au fond de l'âme! — et cette préoccupation de la supériorité émotionnelle est constante chez les personnages de ce livre — fait une brusque déclaration d'amour à une grande dame.

« Une femme bête, ou simplement ordinaire, eût fait sonner « très haut les mots de *convenance*, de *vertu*, de devoir. La « comtesse de Saray était une femme intelligente, une femme « de cœur. » Vous verrez toujours percer chez M. de Tallenay la même antipathie pour l'idée reçue. La comtesse se contente de regarder Pierre Lara (c'est le peintre) avec un sourire —, « un « sourire triste et doux, un beau sourire de pitié ». La déclaration amène une conversation sur la télépathie. Si bien que lorsque la comtesse se trouve sur le bateau qui la ramène en Amérique, vers son mari, le fantôme de Pierre Lara lui apparaît, ne laissant pas de doute sur le sort de ce malheureux amant.

Dans *Vision astrale*, l'auteur, en compagnie d'une étrange dame circassienne, voit le nécromancien Nehor évoquer, par une nuit d'orage, les spectres des moines défunts de l'abbaye de Villers; les spectres paraissent; des chauves-souris contribuent au caractère fantastique de la scène et la gravité de la description, — les pages majeures du livre d'après le sâr Péladan — montrent la foi de l'auteur dans le surnaturel.

L'aisance avec laquelle il se meut dans l'inconnaissable éclate encore dans *Création*, une conception qu'il est difficile de comprendre sans une étude approfondie de la machine pneumatique et des fluides électriques, mais que le sâr Péladan, qui en discute, du reste, la théorie, résume habilement :

« Otto de Guéricke, le bourgmestre de Magdebourg, qui inventa la machine pneumatique, a réuni deux momies, un couple qui jadis s'aima à Thèbes.

« Le savant coupe les bandelettes, les débris des Amants se mêlent; « l'électricité soutirée à l'air par l'action des accumulateurs, était restée condensée! L'électromètre montrait la cloche remplie ».

Hosted by Google

Ceux qui sont quelque peu familiarisés avec l'ésotérisme liront évidemment cette nouvelle avec infiniment d'intérêt.

Avec le *Songe d'Attila,* dialogue entre le fameux chef des Huns et Jésus, et *Rêve brisé,* une subtile étude de rupture entre deux amants qui se querellent, bien qu'ils s'adorent, et se quittent, en dépit qu'ils en aient, « à cause de quelque chose *d'inexpliqué,* l'obligation *incompréhensible mais absolue* de se courber au geste de la destinée », avec encore l'amoureuse rencontre, dans des ruines — M. de Tallenay aime beaucoup les ruines et les bateaux à vapeur : il y a dans presque toutes ses *Douleurs* une scène qui se passe sur un paquebot ou à l'abbaye de Villers, — l'amoureuse rencontre, disons-nous, de deux vieillards qui ont suivi, malgré leur amour de jeunesse, des existences toutes séparées, ce sont là les nouvelles qui donnent à son livre son caractère.

Les autres sont d'une allure plus humaine : mais il en est d'une émotion sincère, d'une sensibilité très douce qui sera goûtée. Il faut citer surtout *la Rédemption de Marcellus,* histoire d'un infortuné bossu consolé de son infirmité par la pitié d'une petite mendiante, — *Oumaïta,* celle d'un chef indien massacré par des envahisseurs, et *En mer,* celle d'un pauvre père qui veut que son enfant morte assiste à la fête de l'arbre de Noël et auquel un tout petit garçon demande si c'est elle, le petit Jésus.

M. de Tallenay a le style de son genre : ce style grave, exempt de toute ironie, où l'importance de l'expression est soulignée par le caractère d'impression, où les images spéciales et déjà consacrées mettent une date, signalent l'époque.

Ce style met la forme même en harmonie avec le tissu de tendances, d'idées qu'il habille et fait de *Treize douleurs* un produit intéressant et typique des temps que nous traversons.

XX.

Hosted by Google

L'exposition du SILLON au Musée moderne.

Voici que dès la rentrée d'octobre s'annonce l'annuel défilé des salonnets d'art auxquels le Musée moderne prête son éphémère et d'ailleurs toute gracieuse hospitalité.

Dernier venu d'une déjà nombreuse lignée, il n'est que juste que ce soit lui, l'actuel *Sillon*, qui essuye les plâtres de la saison nouvelle, inaugure l'imminente série...

Il le fait, du reste, hâtons-nous de le dire, avec une grâce, un charme de jeunesse qui, de l'abord premier, émeut et attire.

Voici, par exemple, M. Gustave Stevens avec d'exquis portraits de fillettes et de jeunes filles d'une délicieuse douceur grave, bien plus *lui*, vraiment, et partant bien mieux plaisants que son *Roi Harald Harfalgar*, où se décèlent de par trop visibles influences.

Voici, encore, M. Maurice Blieck et M. Géo Bernier.

Le premier a de bien décoratifs et en même temps bien vivants paysages, des *Bruyères au soir tombant* surtout, et une marine, vraiment impressionnante. Ce sont là promesses — et promesses sûres — d'un peintre de race qui, fièrement, continuera les traditions si bellement saines de nos grands paysagistes.

M. Géo Bernier, de son côté, expose de claires toiles où se cabrent les étalons vigoureux et mugissent les grands bœufs blancs et roux de la mère Flandre.

Une preuve encore, lui et M. Maurice Blieck, de l'admirable fertilité d'art de notre sol patrial qui, inépuisablement, engendre, en gerbes toujours renaissantes, des moissons luxuriantes de peintres nouveaux ayant d'emblée, d'instinct, semble-t-il, le sens de la couleur chantante, la prescience du coloris rutilant et superbe.

A preuve, encore, les natures-mortes de M. Paul Mathieu, étonnantes de vigueur.

M. Léon Bartholomé est plus fruste dans ses études bretonnes et flamandes, qui ont le mérite rare de ne rappeler, malgré la similitude des sujets, ni les fusains de Frédéric, ni les aquarelles, d'une majesté si grave, du magistral Mellery.

Hosted by Google

Nous n'avons rien dit encore des portraits de M. René Janssens, de l'*Automne* symbolique de M. Jean Gouweloos, en lequel certains critiques ont vu le « clou » du salonnet, ni des études féministes de M. F. Toussaint, ni des paysages de Wallonie de M. Delgouffre, la seule barbe grise — et encore si peu! — parmi toutes ces crinières! Et cependant tout cela mériterait mieux que cette forcément brève mention.

Notons cependant, rapidement, les trop nombreux panneaux d'un « élève de Rops », affligeants pastiches où ne se retrouve même pas un reflet de la terrifiante et mystérieuse symbolique de celui qui est et restera l'un des plus purs artistes de ce siècle. Un parrainage comme celui-là oblige, monsieur « l'élève »...

La sculpture ne prend dans le *Sillon* qu'une part modeste, presque négligeable; quant à l'architecte Paul Hankar, il n'est vraiment pas possible de l'apprécier à sa juste — et réelle — valeur par les cadres de dessins déjà vus et l'unique « meuble d'art » par lui exposés. Attendons la *Libre Esthétique* prochaine...

Ah!... nous allions oublier: Burne-Jones, le grand et méditatif Burne-Jones du « *King Cophetua* » et du « *Mirror of Venus* », exposé au *Sillon*.

Il y a là de lui une sanguine seulement, pensive figure de femme d'une merveilleuse douceur d'expression et quelques croquis crayonnés : une simple « carte de visite », en somme...

Espérons voir toutefois cet hiver encore — et le Salon idéaliste que prépare M. Jean Delville nous en donne l'espoir — cette noble école anglaise contemporaine représentée ici par quelques œuvres de plus haute signification d'art et de majeur intérêt, — comme il sied.

G. Rahlenbeck.

Hosted by Google

LE LIBÉRALISME D'AUJOURD'HUI

Il y a près de dix ans, nous écrivions les lignes suivantes qu'on nous permettra de reproduire ici :

« Il ne faudrait pas abaisser beaucoup le cens électoral pour noyer tout à fait le petit groupe de la bourgeoisie conservatrice et progressiste (c'est-à-dire libérale) dans les masses profondes du groupe des campagnards ou du groupe des ouvriers industriels. Reviser l'article 47 de la Constitution dans un sens démocratique, c'est détruire le libéralisme à la fois conservateur et progressiste et le remplacer par le cléricalisme réactionnaire ou le radicalisme révolutionnaire. Si cette revision est accordée, la souveraineté sort des mains de la bourgeoisie pour tomber dans celles des masses inféodées au cléricalisme ou ralliées au socialisme, et nous pataugerons dans la politique violente procédant par révolutions et par réactions (1). »

Ces idées ne se trouvaient point exclusivement exprimées dans une brochure qui passa d'autant plus inaperçue qu'elle heurtait le courant d'opinion en faveur à l'époque où elle parut. Des avertissements analogues ne manquèrent pas. Mais, comme le Dr Lebon l'a si magistralement démontré, l'empire de la raison est presque nul sur le public. Les foules ne réfléchissent jamais ; elles obéissent toujours à des passions ou à des sentiments ; elles cèdent à des entraînements qui,

(1) *Pourquoi il ne faut pas reviser l'article 47 de la Constitution.* 1886. — Nous soutenions, dans cet écrit, que le parti libéral devrait faire siennes une partie des revendications ouvrières, mais se charger lui-même d'opérer les réformes urgentes et non en poursuivre la réalisation par une extension abusive du droit de suffrage.

Hosted by Google

parfois, stupéfient tant ils sont en contradiction avec le plus simple bon sens; elles « s'emballent », pour nous servir d'un néologisme expressif. Une notable fraction du parti libéral, la fraction avancée, s'était « emballée » sur la question de la revision constitutionnelle. Sans s'arrêter à la crainte de désorganiser le parti dont elle continuait à se réclamer, elle s'associa aux hommes qui suivent le drapeau rouge. Tout fut mis en œuvre, de la façon la plus imprudente, pour soulever les passions démagogiques. On y réussit. Sous la pression de l'émeute excitée par des provocations insensées et qui grondait dans tout le pays, les Chambres constituantes renversèrent le régime institué par l'article 47 de la Constitution et l'on sait par quel système hétéroclite, une coalition de la droite et de la gauche radicale remplaça ce régime. Les conséquences prévues de ces événements ne tardèrent pas à se produire. La première fois que le nouveau corps électoral eut à élire le Parlement, ce fut un effondrement du parti libéral, un écrasement que ses pires ennemis n'auraient pas osé prévoir. La gauche parlementaire presque tout entière disparut dans la tourmente; ses chefs les plus illustres restèrent sur le carreau et les socialistes, dans l'ivresse de triomphes inespérés, déclarèrent que le libéralisme avait vécu et que l'avenir est à eux.

Certes, il s'en faut que le parti libéral soit mort et ce n'est point se nourrir d'illusions trompeuses et d'espérances vaines, que de compter le voir reconquérir la place qui lui appartient légitimement et qu'il n'aurait jamais dû perdre. Mais il n'obtiendra ce résultat qu'en apportant à son programme d'indispensables modifications. Le but à atteindre, toujours immuable, est aujourd'hui ce qu'il était hier et ce qu'il sera demain : c'est la réalisation des principes fondamentaux du libéralisme. Mais pour faire triompher ces principes, les moyens à employer changent à mesure que les générations succèdent aux générations et que des nécessités nouvelles surgissent. La situation politique et sociale de la Belgique ne ressemble plus aujourd'hui à ce qu'elle était il y a cinquante ans. Le progrès des idées démocratiques, l'avènement d'un

Hosted by Google

parti ouvrier fortement organisé et animé d'une haine fanatique contre la société actuelle, l'établissement du suffrage universel, la diffusion de l'instruction, l'essor inouï de la grande industrie et l'accroissement extraordinaire de la masse des ouvriers employés par cette industrie, sont des faits d'une importance capitale qui réagissent naturellement sur la vie politique du pays et en modifient profondément les conditions. Nous voudrions montrer de quelles idées doivent, selon nous, s'inspirer les libéraux dans les circonstances actuelles s'ils veulent relever leur parti et l'empêcher de sombrer en entraînant dans son naufrage les nobles principes auxquels demeurent fermement attachés tous ceux qui restent, malgré tout, fidèles à la liberté.

***

On l'a dit plus d'une fois : l'histoire n'est pas une marqueterie composée de pièces juxtaposées; elle forme une chaîne continue où chaque période découle naturellement de la période précédente et engendre nécessairement la période qui suit. Il en résulte que quiconque ignore le passé ne peut se rendre un compte exact du présent et encore bien moins de l'avenir. Qu'on nous permette donc d'indiquer sommairement les origines du libéralisme que nos pères ont soutenu, pratiqué, et dont ils nous ont légué la tradition.

A partir du moyen âge, un double fait caractérise l'évolution de la société européenne : d'une part, la féodalité, c'est-à-dire la domination de la classe noble sur la classe populaire, décline; d'autre part, le pouvoir monarchique, la centralisation grandissent et gagnent ce que perd la féodalité.

Appuyés sur le peuple, soutenus par les légistes armés du droit romain, les souverains arrivèrent progressivement à constituer, à leur profit, au-dessus de la noblesse et du clergé, un pouvoir central véritablement absolu. Toutefois, les deux premiers ordres et une partie de la bourgeoisie conservèrent des privilèges, notamment des privilèges pécuniaires, injustifiables. Telle était la situation à l'époque où se prépare et va éclater la Révolution française; c'est de cette situation que sortit

Hosted by Google

le libéralisme sous la forme qu'il affecte en France et, par conséquent, en Belgique, les mêmes causes l'ayant engendré dans les deux pays. Arrêtons-nous-y un instant.

Louis XIV, Louis XV, Louis XVI dirigeaient les affaires de la France uniquement d'après leur bon plaisir et sans avoir le moindre compte à rendre à qui que ce soit de leur gestion. Ces affaires étaient vraiment bien conduites! A la veille de la guerre de Sept ans, Louis XV abandonne la Prusse et s'allie à l'Autriche, parce que Frédéric II a décoché des épigrammes à Mme de Pompadour et que Marie-Thérèse a appelé celle-ci « ma bonne amie ». Résultats : Rosbach, perte du Canada, des Antilles, des comptoirs de l'Inde et de l'Afrique, destruction de la marine française, ruine des finances. On sait à quel point les guerres de Louis XIV épuisèrent et dépeuplèrent la France, quelles effroyables calamités elles produisirent. Pourquoi furent-elles entreprises par le grand roi? Il le dit lui-même, un jour, au maréchal de Villars. Parce que « la plus agréable occupation d'un souverain est de s'agrandir ». « Pendant cent ans, de 1672 à 1774, écrit Taine, toutes les fois qu'il (le roi de France) fait la guerre, c'est par pique de vanité, par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. »

Les dilapidations, les prodigalités en faveur des gens de la cour dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Alors que la moitié de la population française, accablée par les impôts, se nourrit de châtaignes et d'avoine, mange de l'herbe, des glands ou meurt littéralement de faim, de froid et de misère, le roi donne annuellement à sa maison, c'est-à-dire aux gens attachés à sa personne, près de 50 millions de francs qui vaudraient 100 millions aujourd'hui. Il consacre 153 millions à édifier le palais de Versailles. Louis XV, disent des écrivains peu suspects d'exagération, engloutit 100 millions dans le parc aux Cerfs, de scandaleuse mémoire.

Qui fournissait ces millions si inconsciemment dissipés, si insouciamment prodigués? Les ordres privilégiés, la noblesse et le clergé, jouissant d'exemptions de toute sorte, le poids des impôts retombait presque en entier sur ces « certains animaux

Hosted by Google

farouches, noirs, livides et tout brûlés du soleil », dont parle La Bruyère; c'est-à-dire sur les paysans. Voyons ce que produisit ce régime.

On estime qu'en vingt-cinq ans, de 1689 à 1715, le tiers de la population française périt. Six millions d'individus disparaissent, enlevés par la faim et des souffrances sans nom. « Le cri du besoin ne peut se rendre, écrit l'intendant de Bourges, il faut voir de près la misère des campagnes pour s'en faire une idée. » Le quart du sol est en friche. « Un Anglais qui n'a pas quitté son pays, dit sir Arthur Young, ne peut se figurer l'apparence de la majeure partie des paysannes de France... Impossible, pour une imagination anglaise, de se représenter les animaux qui nous servirent à Souillac, à l'hôtel du *Chapeau Rouge;* des êtres appelés femmes par la courtoisie des habitants, en réalité des tas de fumier ambulants... L'auberge d'Aubenas serait le purgatoire d'un de mes pourceaux (1). » Notez que les auberges sont de confortables demeures comparées aux chaumines des paysans. « Sire, disait en chaire M. de la Fare, évêque de Nancy, le 4 mai 1789, Sire, le peuple sur lequel vous régnez a donné des preuves non équivoques de sa patience... C'est un peuple martyr à qui la vie semble n'avoir été laissée que pour le faire souffrir plus longtemps. »

Comment pourrait-il en être autrement? Les impositions et les redevances absorbent à peu près tout le produit net de la terre. A lui seul, l'impôt direct prend plus de la moitié de ce produit (53 francs sur 100). Les impôts indirects sont encore plus lourds et plus vexatoires. Le sel, le vin supportent des charges énormes et multipliées auxquelles il est impossible de se soustraire, parce que la consommation d'une certaine quantité de ces denrées est obligatoire pour chaque citoyen. Plus de 27,000 gabelous sont sans cesse occupés à fouiller les maisons, à inspecter les caves et les garde-manger, à compter les bouteilles, à tourmenter les malheureux contribuables.

(1) Arthur Young parcourut la France de 1787 à 1790. La relation de ses voyages est un document très curieux sur l'état de la population française à la veille de la Révolution.

Hosted by Google

On estimait qu'il y avait, chaque année, 45,000 saisies dans l'intérieur des habitations.

Non seulement le paysan, l'ouvrier se voient enlever par le fisc, pour soutenir le luxe de la cour, le produit de leur dur labeur, mais une foule de misérables ne peuvent même songer à essayer de vivre en travaillant, par suite de l'organisation économique de la société. En effet, pour avoir le droit de travailler, il faut faire partie des corporations. Or, celles-ci sont des associations fermées où la plupart des places sont réservées aux fils et aux gendres des maîtres. Pour acquérir les autres places, on doit être à même de supporter des dépenses pécuniaires qui les mettent hors de la portée du menu peuple.

Que pouvait faire celui-ci dans ces conditions, si ce n'est former des armées de mendiants et de contrebandiers? Était-ce sa faute si, en lui interdisant tout travail honnête, on le jetait hors des cadres réguliers de la société? En 1767, on arrête 50,000 mendiants; dix ans plus tard, on en compte, dans le royaume, 1,200,000. Chaque année, 300 faux sauniers, en moyenne, sont envoyés aux galères.

La liberté individuelle n'existait pas plus, en France, sous l'ancien régime que la liberté de travailler et de gagner sa vie. Les ministres disposaient des personnes par les lettres de cachet et les évocations, des propriétés par les lits de justice. Les gens influents se faisaient donner des ordres d'arrestation avec le nom en blanc et ils en gratifiaient leurs amis, leurs maîtresses ou leurs créanciers. Bien plus, on vendit des lettres de cachet en blanc, de sorte que le premier venu pouvait, moyennant une certaine somme, envoyer un ennemi ou un concurrent à la Bastille.

L'intolérance religieuse était plus dure encore à supporter que les autres vexations, du moins pour un certain nombre de gens. Il faut le dire à son honneur, l'homme tient surtout à sa liberté morale; il subit le martyre et souffre la torture pour confesser sa foi, mais non pour obtenir un bien matériel. Or, en France, la religion catholique était religion d'État, et il suffira de rappeler ici la révocation de l'Édit de Nantes, les dragonnades des Cévennes, les assassinats juridiques de Calas

Hosted by Google

et de La Barre pour montrer jusqu'à quels excès l'intolérance était poussée. A la veille de la Révolution, l'un des plus grands et des plus nobles esprits du XVIII[e] siècle, Turgot, écrivait les lignes suivantes : « Nous ne proposons pas de tolérer les dogmes de la religion réformée, mais de cesser d'opprimer ceux qui la professent. Nous ne demandons pas que les protestants aient un culte et des ministres, nous demandons qu'ils puissent avoir des enfants (il leur était interdit de se marier). Nous ne parlons pas d'introduire dans l'État deux religions..., mais nous disons qu'il faut que tous les hommes qui vivent dans l'État, qui payent les impôts, qui obéissent aux lois, y jouissent des droits de l'homme et du citoyen. »

En résumé, l'ancien régime peut être caractérisé d'un mot : oppression de l'individu, du citoyen. Celui-ci était opprimé parce que le gouvernement, armé d'un pouvoir absolu, lui prenait son bien, par l'impôt, s'il n'était ni noble ni ecclésiastique ; parce qu'il pouvait être emprisonné, pendu, sans avoir passé devant aucun tribunal, sans avoir commis le moindre méfait ; parce que les règlements des corporations ne lui permettaient point de gagner sa vie en travaillant et le forçaient à se faire mendiant ou contrebandier s'il n'était pas fils de maître ou possesseur d'une certaine fortune ; enfin, parce que, si sa conscience lui interdisait de professer la religion catholique, il était mis hors la loi.

De là, le libéralisme, qui oppose au gouvernement absolu de droit divin, la souveraineté de la nation et le gouvernement représentatif ; à l'arbitraire du pouvoir, la liberté individuelle ; au monopole des corporations, la liberté du travail et la liberté de l'association ; à l'intolérance des religions d'État, la liberté de la pensée, la liberté de la presse, la liberté des cultes et la liberté de l'enseignement.

Voilà d'où sort le libéralisme actuel et quels en sont les principes. Peut-on en imaginer de plus nobles et de plus beaux ? Pour apprécier ce qu'ils valent, il suffit de comparer la société de l'ancien régime avec la société actuelle. Cependant, le parti libéral qui les inscrit sur son drapeau est battu,

Hosted by Google

vaincu, écrasé. Pourquoi? Comment cela se peut-il? C'est ce que nous allons dire.

***

Le fait capital qui domine l'histoire sociale de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, est le progrès véritablement extraordinaire de l'industrie, lequel a déterminé un accroissement correspondant de la population ouvrière industrielle. Actuellement, celle-ci, nombreuse, puissante et fortement organisée, s'est constituée en un groupe, en un parti qui a nettement jeté le gant à la société et proclamé « la guerre des classes ». De là est née une situation troublée, violente, inconnue jusqu'à présent et qui a bouleversé toutes les anciennes conditions du fonctionnement de la vie politique. C'est ainsi qu'on a vu le programme libéral conduire non plus, comme jadis, à la liberté, mais au despotisme et à la servitude.

Le régime représentatif, le principe de la souveraineté nationale, qui suppriment la tyrannie des souverains absolus de droit divin, ont amené, dans les pays où existe le suffrage universel, le pouvoir absolu des majorités parlementaires, et l'on s'est trouvé en présence d'abus analogues à ceux qui déshonoraient les gouvernements de l'ancien régime. Aux États-Unis, il est de règle que le parti arrivant au pouvoir s'empare de toutes les places, fasse voter des lois favorisant ses intérêts économiques, spolie les minorités. Un législateur proclamait en plein Sénat, à Washington, la formule : « Aux vainqueurs des luttes électorales, les dépouilles des vaincus! »

En Belgique et en France, les socialistes ne se font pas faute de déclarer qu'ils disposeront bientôt de la majorité des sièges au Parlement et qu'alors ils useront de leur pouvoir pour transférer aux ouvriers la fortune de la bourgeoisie et pour organiser la société sur les bases du collectivisme. Si ces prévisions devaient se réaliser, jamais le monde n'aurait encore vu un pareil despotisme. Déjà, dans les communes françaises où les socialistes dominent, toutes les libertés sont outrageusement violées, notamment la liberté du travail, les maires se refusant

Hosted by Google

systématiquement, dans ces communes, à protéger les patrons et les ouvriers non syndiqués contre les violences des ouvriers qui font partie des syndicats.

La liberté de la pensée devient une amère ironie partout où règne la démocratie socialiste. Jadis, cette liberté était une arme dirigée contre l'intolérance des religions d'État. Actuellement, les conseillers municipaux socialistes de Roubaix, de Saint-Denis, de Saint-Ouen, de Marseille, qui se disent libres-penseurs, semblent positivement s'imaginer que la liberté de conscience consiste dans la persécution de tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Le « laisser-faire », par lequel on voulait remédier aux abus des corporations et des monopoles de l'ancien régime, n'a pas, en général, donné l'indépendance aux ouvriers. A cause de l'hostilité des classes, envenimée par les déclamations des révolutionnaires, patrons et ouvriers ont séparé leurs intérêts et n'ont cherché qu'à s'exploiter mutuellement. Des enquêtes l'ont prouvé. Trop souvent, poussés par l'impérieuse nécessité de gagner le salaire quotidien qui doit leur permettre de vivre, les ouvriers sont obligés de subir des conditions abusives. Ici, on les contraint à travailler dans des locaux insalubres où leur santé se perd et où leurs forces s'épuisent prématurément; là, on les oblige à acheter leurs provisions dans tel établissement à l'exclusion de tous les autres magasins. On leur prescrit de s'enrôler dans tel patronage et on leur interdit de faire partie de telle société. On leur désigne les écoles où ils doivent envoyer leurs enfants. Ils sont dans la main du patron et rien ne leur est plus insupportable, ne leur semble plus révoltant que cette dépendance qu'ils sentent, pour ainsi dire, peser sur eux à chaque moment de leur existence.

Il y a lieu de tenir compte de ces faits. Avant tout, le parti libéral devrait renoncer au dogme de la non-intervention de l'État. Il faut, maintenant, que l'État intervienne pour préserver, dans la mesure du possible, l'indépendance des citoyens, ouvriers et bourgeois. Par suite de l'application inévitable aux élections communales du suffrage universel ou presque universel, la liberté ne peut plus exister dans notre pays qu'en

Hosted by Google

raison de la puissance du pouvoir central. Les votes de majorités ignorantes, crédules et incapables assurent une domination despotique au curé dans les communes rurales et aux meneurs socialistes dans les communes industrielles. Il n'y a que l'État qui soit en mesure de refréner cette tyrannie et de protéger la liberté de ceux qui ne veulent ni se soumettre humblement au clergé, ni subir la loi de quelque démagogue décrié. Le principe fondamental du libéralisme pourrait être appelé le principe de moindre despotisme ou, pour nous servir d'un moins grand mot, le principe de moindre contrainte. Or, ce n'est pas toujours l'État qui impose la contrainte la plus dure. Nous ne pouvons l'ignorer. Le dernier cabinet libéral n'a-t-il pas été obligé de tendre avec la dernière énergie tous les ressorts du gouvernement pour défendre la liberté de conscience engagée dans la question scolaire, dans celle des cimetières, etc.?

Mais ce n'est pas seulement l'ensemble du gouvernement central qu'il conviendrait de fortifier; c'est surtout le pouvoir exécutif. Si le régime où ce dernier pouvoir est complètement subordonné au Parlement vaut mieux que les autres régimes quand il procure la liberté des citoyens, il doit être condamné quand il devient un instrument d'oppression.

Le gouvernement parlementaire est nécessairement un gouvernement de partis; si le parti qui possède la majorité professe des idées antilibérales et a la force de les appliquer, il est clair que la liberté sera sacrifiée. Or, depuis l'établissement du suffrage universel en Belgique, nous devons nous attendre à voir, au moins pendant un certain temps, les majorités parlementaires appartenir exclusivement soit aux cléricaux, soit aux socialistes, c'est-à-dire à des partis qui, plaçant dans l'indépendance individuelle la source de tous les maux, s'appliquent naturellement, sinon à détruire cette indépendance, du moins à la restreindre autant que possible. Peut-être faudrait-il imiter, du moins dans une certaine mesure, le pays qu'on cite généralement comme le plus démocratique et le plus libre du monde, c'est-à-dire les États-Unis d'Amérique, où les administrateurs placés à la tête des

Hosted by Google

départements ministériels sont responsables devant le chef de l'État, mais non devant le Parlement.

Depuis la revision de la Constitution, nous ne pouvons plus compter sur le régime parlementaire pour garantir la liberté, puisque l'extension donnée au droit de suffrage remet le gouvernement entre les mains de majorités qui ne veulent pas de la liberté. Nous devons chercher cette garantie ailleurs. Nous la trouverons dans l'organisation de compagnies, d'associations, de corporations assez puissantes pour défendre ceux qui en font partie contre les abus d'autorité des pouvoirs publics. Parce que les associations particulières indépendantes de l'État sont très répandues et très fortement constituées chez nos voisins de l'Est, il y a plus de véritable liberté dans l'autoritaire Allemagne que dans la République française, où le citoyen se trouve seul et désarmé en face du fonctionnaire irresponsable et omnipotent en sa qualité de dépositaire de l'autorité publique. Ce sont également ses associations et ses grandes corporations autonomes qui font toujours de l'Angleterre un pays libre, malgré l'énorme extension qu'on y donne actuellement aux attributions de l'État.

***

Outre la défense de la liberté, il appartient au parti libéral de servir d'autres grands intérêts d'ordre gouvernemental.

D'abord, il accentuera encore le caractère qui fait de lui, en Belgique, le parti vraiment national. Les socialistes répudient l'idée même de patrie. Quant aux cléricaux, ils ont montré, en plus d'une circonstance, qu'ils ne s'inquiètent, lorsque leurs passions religieuses sont en jeu, ni des difficultés ni des dangers que leurs imprudences suscitent au pays. Nombre de membres de la droite parlementaire ont constamment combattu et repoussé toutes les demandes de ressources que les hommes les plus compétents déclaraient cependant indispensables pour assurer la défense du territoire. Plaçant toujours au premier rang les intérêts nationaux, le parti libéral ralliera de plus en plus ceux qui, mettant le pays au-dessus de tout,

Hosted by Google

unissent dans un même sentiment de dévouement la patrie et le Roi qui personnifie la patrie.

A quel autre parti ces citoyens pourraient-ils s'affilier?

Les socialistes foulent aux pieds le drapeau tricolore et suivent le drapeau rouge, emblème de tous ceux qui, dans le monde, renient la patrie en se proclamant citoyens de la république universelle...

Assurément, il serait injuste et contraire à la vérité d'accuser les cléricaux de ne pas aimer leur terre natale et de déserter systématiquement, comme le font les socialistes, la défense de l'autonomie nationale. Il n'en est pas moins vrai que, le cas échéant, les catholiques subordonnent les intérêts du pays à des intérêts religieux ou plutôt ecclésiastiques. N'en donnent-ils pas la preuve aujourd'hui encore dans la question du service personnel? Le Roi, ne consultant que le bien de la Belgique, conseille, réclame l'adoption d'une loi juste et utile obligeant les citoyens à remplir leur devoir en servant sous les drapeaux. L'épiscopat, qui prend son mot d'ordre à Rome, repousse une telle loi parce qu'elle rendrait plus difficile le recrutement du clergé. Que font les cléricaux et leurs représentants dans les Chambres? Ils méconnaissent les avis patriotiques du Roi et obéissent aux chefs ecclésiastiques qui, eux-mêmes, reçoivent des instructions de la cour papale, c'est-à-dire d'un pouvoir étranger.

Non, le libéralisme n'est pas mort. Il sert de trop grands intérêts nationaux pour disparaître. L'aveuglement propre aux foules peut bien le terrasser un moment, mais, retrempé par ses défaites mêmes, il s'en relèvera toujours, plein de vigueur et de jeunesse. Nous trouvons une raison de croire à sa vitalité, même dans la puissance acquise actuellement par le cléricalisme.

Le libéralisme est lié au cléricalisme comme le césarisme est lié au socialisme. Le parti catholique n'est pas seulement un parti politique, il forme aussi un groupe religieux et, à ce titre, il lui faudrait faire preuve d'une sagesse surhumaine pour ne pas se laisser entraîner à des actes d'intolérance et d'autorité que le pays n'est pas disposé à supporter. C'est le

Hosted by Google

propre de tous ceux qu'inspire le sentiment religieux que de vouloir contraindre autrui à partager leurs idées et à professer leurs principes. Toute l'histoire de notre pays prouve que si le peuple belge a toujours été, comme il l'est encore, un peuple profondément religieux, il n'a pourtant jamais voulu subir la domination politique du clergé. Le libéralisme a pour mission de défendre et de maintenir l'indépendance de la société civile. Il vivra dans notre pays tant que le cléricalisme y subsistera.

Le socialisme est le véritable ennemi du libéralisme. Si la domination des cléricaux aboutit presque nécessairement à l'intolérance et à des abus d'autorité, celle des socialistes conduit fatalement au désordre d'où sort le césarisme. Celui-ci, de même que le socialisme, se fonde sur la négation même de la liberté. Tant que le pays ne tombera pas assez bas pour se voir réduit à osciller entre le despotisme socialiste et le despotisme césarien, le libéralisme ne sera pas prêt à descendre au tombeau.

LOUIS NAVEZ.

Hosted by Google

LES JOURNAUX A GAND EN 1815

PENDANT LES CENT JOURS

I

La publication de journaux, à l'état rudimentaire, date de très loin en Belgique. Elle faisait l'objet d'un privilège spécial du souverain ou de son représentant.

Le premier privilège connu est de 1605. Albert et Isabelle-Claire-Eugénie, archiducs d'Autriche, accordèrent à l'imprimeur juré, Abraham Verhoeven, demeurant à Anvers, « l'autorisation exclusive d'imprimer et de graver sur bois et « sur planches de cuivre, et de vendre, dans tous les pays « soumis à leur obéissance, toutes les nouvelles victoires, « sièges et prises de villes et de châteaux qui se feraient pour « Sa Majesté Impériale..., ainsi que toutes les nouvelles « venant de la Hollande, du Brabant et des provinces d'outre-« Meuse (1). »

Le journal, comme nous l'entendons aujourd'hui, prend une forme plus précise dans l'octroi conféré en 1667 par Charles II, roi d'Espagne, « au sieur Adrien Foppens, docteur en méde-« cine, de la charge de gazettier, venue à vacquer par le « trespas de feu le docteur ès-droits Pierre Hugonet, en « octroyant audit Foppens qu'il puisse et pourra seul, à l'ex-« clusion de tous autres, en toutes provinces par-deça, faire

(1) *Essai historique et critique sur les journaux belges*, par ANDRÉ WARZÉE. Gand, 1845, p. 13.

Hosted by Google

« commerce et traduire toutes les relations, advis, lettres et « récits de tout ce qui se passera en ces pays et ailleurs ».

Au XVIII^e siècle, il fallait encore, dans les provinces belges, une licence spéciale pour publier un journal, et le droit qu'elle conférait était plus ou moins limité par les autres licences ou privilèges existants. Elle n'empêchait pas, d'ailleurs, la censure civile et ecclésiastique, l'une et l'autre peu tendres pour les écrivains. Cependant, le gouvernement autrichien, sous la domination duquel la Belgique se trouvait alors, se montra assez tolérant pour les écrivains, surtout pendant les dernières années de son pouvoir. Les philosophes et les encyclopédistes français venaient, sous les règnes de Joseph II et de Léopold II, se faire imprimer à Bruxelles et aussi à Liége, et lorsque la cour de Bruxelles ou le prince-évêque de Liége devenaient moins accommodants, les imprimeurs transportaient leurs presses et les auteurs leurs manuscrits dans le duché de Bouillon. C'est là que Pierre Rousseau, de Toulouse, fonda la fameuse *Société typographique*, qui occupait huit presses, dont quatre pour le service des journaux, et qu'il édita le *Journal encyclopédique*, d'abord publié à Liége, auquel collaboraient Chamfort, Bret, les deux frères Naigeon, etc.

Cependant, le nombre de gazettes publiées en Belgique, au moment de la Révolution, était important. Bruxelles en comptait au moins une dizaine en 1790, et chacune des principales localités du pays avait son journal, sans parler de la circulation très active des feuilles étrangères (1).

En 1792, lors de la première occupation de la Belgique par les armées françaises, à la suite des victoires de Dumouriez, les vainqueurs y proclamèrent la liberté, malheureusement toute platonique, de manifester et publier ses opinions, inscrite dans la Constitution du 3 septembre 1791. La domination française, interrompue pendant une période de quinze mois, fut rétablie après la bataille de Fleurus. La loi du 9 vendémiaire an IV (1^er octobre 1795) décréta la réunion définitive de la Belgique au territoire français. Quelques jours après, les représentants

(1) PAUL VERHAEGEN, *Essai sur la liberté de la Presse en Belgique avant la domination française*. Bruxelles, 1893.

Hosted by Google

du peuple Perès, de la Haute-Garonne, et Portiez, de l'Oise, publièrent dans le pays annexé la Constitution du 15 thermidor an IV, laquelle accordait la liberté « de dire, d'écrire et « d'imprimer sa pensée ». Cette liberté était encore une fois illusoire dans les provinces conquises aussi bien que dans l'État conquérant, et les faits venaient chaque jour en montrer l'inanité. La liste est longue des journaux suspendus ou supprimés, des imprimeurs et des écrivains inquiétés ou emprisonnés, sous les divers régimes qui se succédèrent pendant la réunion de la Belgique à la France. Pour donner quelques exemples de ces vexations, le 7 juillet 1794, la publication du *Courrier de l'Escaut*, de Malines, est interdite, parce que ce journal avait imprimé le vers bien connu :

« Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux. »

Le 25 janvier 1793, le Club des jacobins de Bruxelles adresse une lettre de remontrances au rédacteur d'une feuille d'annonces qui avait publié l'avis de la vente d'un cheval chez le comte de Villegas de *Saint-Pierre*, « nom attentatoire à l'égalité des citoyens ».

Quelques jours après le coup d'État du 18 fructidor, un arrêté du Directoire supprime quatre journaux de Bruxelles et de Liége, et décrète trois journalistes de déportation. Un des journalistes frappés mérite une mention à part, Delloye, de Liége, qui subit sept arrêtés de suppression et changea quinze fois le titre de son journal avant de se déclarer vaincu. Les trois journalistes belges condamnés à la déportation furent de Braekenier (*l'Impartial bruxellois*), Morneweck (*l'Impartial européen*), et Urban (*Esprit des gazettes*). Morneweck eut la chance de s'échapper ; de Braekenier resta détenu à la citadelle de l'île de Ré jusqu'au 3 avril 1800 ; Urban fut incarcéré à la Force, à Paris (1).

A Gand, l'imprimeur Dollé avait fait paraître au mois de nivôse an VI (janvier 1798) un journal flamand, sous le titre de *Gazette van Belgis*. Après le troisième numéro, il reçut de

(1) *De la domination française en Belgique*, par L. DE LANZAC DE LABOVIE. Paris, 1895, tome Ier, p. 140.

Hosted by Google

l'administrateur de police l'ordre de remplacer le mot de *Belgis*, « parce qu'il rappelait aux Français « *les anciens temps de barbarie* », et la *Gazette van Belgis* devint la *Vlaemsche gazette* (1). Un autre journal gantois, la *Gazette van Gent*, qui existait depuis 1667, fut supprimé par les autorités.

Les journaux ne furent pas traités avec plus de faveur pendant le Consulat et sous l'Empire. Fouché, ministre de la police, avait dit dans une déclaration du 18 brumaire an VIII : « Le Corps législatif vient de saisir la liberté sur le bord du « précipice pour la replacer sur d'inébranlables bases. » La presse ne s'aperçut pas, en Belgique, que la liberté eût repris son équilibre. Limitation du nombre des journaux, fixation stricte des matières qu'il était permis à chacun de traiter, interdiction de se servir indifféremment du français ou du flamand, censure officielle, suppression des journaux hostiles ou seulement accusés de tiédeur, emprisonnement des journalistes récalcitrants, tel était le système pratiqué envers le journalisme. Quelques préfets, entre autres Voyer d'Argenson et le marquis de la Tour du Pin, essayèrent d'y apporter des ménagements, mais le pouvoir central avait l'œil à tout et descendait aux détails les plus infimes (2).

Ce système de compression dura jusqu'aux derniers moments du régime impérial, et les troupes alliées avaient déjà envahi la Belgique que l'*Oracle*, de Bruxelles, insérait des articles communiqués qui représentaient Napoléon comme toujours victorieux. C'était, du reste, pour l'empereur un cruel chagrin de perdre des provinces que les victoires des armées républicaines avaient données à la France. « Jamais, écrivait-il, le

(1) *Mélanges historiques et anecdotiques de la ville de Gand*, par PROSPER CLAEYS. Gand, 1895, p. 201.

(2) Le gouvernement avait accordé au département de l'Escaut, dont le chef-lieu était Gand, un journal politique et un journal d'annonces; il avait concédé le premier à l'imprimeur Bogaerts et le second à Mme Houdin. M. de Pommereul, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, à Paris, écrit d'office, le 19 février 1812, au préfet, pour faire réprimander Bogaerts, qui s'était permis de publier le cours du change et les prix courants de marchandises dans son journal, soi-disant politique, au mépris du privilège réservé pour les annonces à Mme Houdin. (PAUL VERHAEGEN, *Essai sur la liberté de la presse en Belgique durant la domination française*, p. 107.)

Hosted by Google

« 25 février 1814, à l'empereur d'Autriche, jamais je ne céderai « Anvers ni la Belgique. » Le même jour, il faisait conseiller à l'impératrice-régente, par le roi Joseph, d'adresser aux Belges, sous forme de lettre aux maires des chefs-lieux, une proclamation dénonçant le dessein des alliés de les soumettre « au joug « d'un prince ennemi, de tout tems, de leur pays et de leur « religion (1). »

Un arrêté du 23 septembre 1814, de Guillaume d'Orange-Nassau, prince souverain des Pays-Bas, abrogea « dans le « gouvernement de la Belgique, les lois et règlements émanés, « pendant le gouvernement français, sur l'imprimerie et la « librairie, en y comprenant tout ce qui concerne les jour- « naux ». Les éditeurs de ceux-ci étaient, toutefois, obligés de se munir d'une autorisation, qui ne leur était accordée que s'ils justifiaient, d'une manière satisfaisante, qu'ils avaient au moins trois cents souscripteurs. Les feuilles littéraires étaient exemptées de cette dernière condition. Chacun était responsable de ce qu'il écrivait ou publiait ; la responsabilité de l'imprimeur n'existait que si l'écrivain n'était point connu. Ce n'était pas encore la liberté, mais ce n'était plus le bon plaisir et l'arbitraire.

La rapide esquisse qu'on vient de lire, des premiers temps du journalisme en Belgique, surtout pendant la période où ce pays fut annexé à la France, bien que ne se rattachant pas très directement à notre sujet, nous semble présenter un intérêt suffisant pour que n'ayons pas à nous excuser de ce hors-d'œuvre.

II

Le roi Louis XVIII, parti de Lille, arriva d'Ostende à Gand le 30 mars 1814, à 5 heures de l'après-midi ; il y fut reçu en grande pompe et il s'installa immédiatement à l'hôtel du comte d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, au centre de la ville. Le propriétaire de l'hôtel était intendant (gouverneur) de la

(1) *Correspondance de Napoléon*, tome XVII, p. 214 et 229.

Hosted by Google

province de la Flandre orientale, chambellan du roi des Pays-Bas, membre de la première Chambre des États-Généraux. Louis XVIII ne fut pas tout à fait l'hôte imprévu du comte d'Hane de Steenhuyse. Déjà, plusieurs années auparavant, celui-ci avait offert au roi, alors comte de Provence, de mettre son hôtel à sa disposition si jamais les circonstances l'amenaient à faire un séjour à Gand. Louis XVIII se rappela cette démarche fort à propos. L'hôtel avait déjà reçu, mais pour beaucoup moins de temps, une autre visite princière; en 1811, le roi Jérôme et la reine de Westphalie y étaient venus loger. Le 29 juin 1814, l'empereur Alexandre Ier s'y était arrêté pendant quelques heures, et au mois de février 1815, le prince d'Orange, futur roi des Pays-Bas, y fut traité magnifiquement et y logea. C'est une vaste et assez belle construction, dans le style du siècle dernier, très ornée de peintures, et dont le parquet du salon principal était fort renommé par sa marquetterie dans le goût italien (1). L'hôtel qui reçut Louis XVIII, Charles X, alors duc d'Artois, la duchesse d'Angoulême, lord Wellington, Chateaubriand, Guizot et beaucoup d'hommes marquants de la Restauration, est aujourd'hui en partie un magasin d'épiceries.

Au moment de l'arrivée du roi Louis XVIII à Gand, deux journaux politiques paraissaient dans cette ville : l'un, quotidien, rédigé en français, le *Journal de Gand*, dont l'éditeur-imprimeur était J.-N. Houdin; l'autre, bihebdomadaire, publié en langue flamande, la *Gazette van Gent*, qui avait pour éditeur M. Bogaerts-De Clercq.

Le premier, fondé en l'an VI (1797), était bien rédigé et exactement informé. Il n'avait pas d'article politique, comme le moindre journal d'aujourd'hui en publie, mais la manière dont les nouvelles étaient présentées indiquait clairement les tendances de la rédaction. Pendant l'Empire, le *Journal de Gand* s'était montré plutôt favorable à l'administration officielle, qui, de son côté, lui témoigna du bon vouloir. L'éditeur,

(1) *Geschiedenis van de Gemeenten der Provincie Oost-Vlaenderen, Zevende reeks.* Gent, 1886.

Hosted by Google

M. Houdin, était d'origine française; il avait été vérificateur de l'enregistrement à Middelbourg, en Zélande. C'était au nom de Mme Houdin que le privilège de publication fut accordé.

Lors de la chute du régime impérial, le *Journal de Gand*, tout en suivant le courant général de l'opinion en Belgique, ne donna pas dans les violences de langage de beaucoup de journaux. Pendant le séjour de Louis XVIII à Gand, il remplit jusqu'à un certain point le rôle d'organe officieux du roi et de son gouvernement. Il reproduisait tous les documents officiels de celui-ci et publiait avec complaisance les nouvelles des princes et de la cour. Le ton royaliste du *Journal de Gand* fut relevé avec aigreur par le *Journal de l'Empire* et la *Gazette de France*. Le premier écrivit que le *Journal de Gand* était rédigé dans le cabinet de Louis XVIII. Il arriva même à cette feuille d'être plus royaliste que le roi et de reproduire l'opinion absolutiste de M. de Blacas, plutôt que celle de la partie modérée du conseil. Ainsi, il inséra une correspondance hostile à la liberté de la presse, contre laquelle le *Journal universel*, l'organe officiel, dont nous parlerons plus loin, crut devoir protester.

La *Gazette van Gent* était également favorable au vieux monarque. Voici comment elle décrivait l'accueil que lui fit, à son entrée, la population gantoise : « Jamais on n'entendit « des acclamations aussi générales et aussi vives, d'autant plus « émouvantes qu'elles étaient l'expression cordiale d'une « réelle sympathie pour l'infortune d'un si bon roi. Des cris, « longtemps prolongés, de *vive Louis* ne cessaient de retentir « sous les fenêtres de l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, après que « le roi y fut arrivé; il dut se montrer plusieurs fois à la foule. « Le salon étant au rez de-chaussée, Sa Majesté échangea « même des poignées de main avec les assistants. »

Mais Louis XVIII ne pouvait évidemment se contenter de ces feuilles locales pour parler à la France et à l'Europe. Ce n'était plus le prétendant, chevalier errant de la Légitimité, qui allait chercher en Allemagne, en Russie et en Angleterre un asile et une hospitalité qui lui furent, plus d'une fois, contestés durement et même refusés. C'était un souverain reconnu par

Hosted by Google

toutes les puissances, que la fortune politique avait contraint momentanément (il le pensait du moins, et c'était la croyance plus générale chaque jour) de se retirer dans une ville étrangère, aux confins de son royaume, suivi de sa cour, environné de ses ministres, et voyant son autorité relevée par la présence du corps diplomatique accrédité auprès de sa personne. Louis XVIII était entouré de tout l'appareil extérieur de la royauté : la messe du roi, le dimanche à midi, à la cathédrale de Saint-Bavon, dont le clergé recevait Sa Majesté, en cérémonial, à la porte du temple; le grand couvert, où les belles dames gantoises étaient admises à circuler autour de la table et à admirer le superbe appétit du monarque; les promenades du roi l'après-dîner, quand il n'était pas retenu par la goutte dans ses appartements, en carrosse à six chevaux, avec le premier gentilhomme de la chambre et le cortège des gardes. Nous ne parlons pas du *whist* de *Monsieur* (le futur Charles X), qui pouvait se croire au pavillon Marsan, ni de la petite armée royaliste en miniature, cantonnée à Alost et dans les environs, sous le commandement du duc de Berry, et à laquelle la duchesse d'Angoulême et le duc de Wellington firent l'honneur de la passer en revue. M. Grattan, dans son fameux discours du 25 mai 1815, à la Chambre des communes, avait trouvé le mot juste en disant que « la famille des Bourbons représentait une grandeur déchue, ou, pour mieux parler, *momentanément suspendue* (1) ».

Mais, à côté de la cour, il y avait le gouvernement. Louis XVIII s'était déclaré prince constitutionnel. Il avait une politique intérieure et une politique étrangère. Celle-ci, pour le moment, Talleyrand la conduisait, à Vienne, d'une manière assez habile, auprès des souverains qui étaient alliés beaucoup plus contre Napoléon que, du moins quelques-uns d'entre eux, en faveur de Louis XVIII. La politique intérieure était débattue, à Gand, non sans tiraillements, dans le conseil du roi, entre les *ultras* et les modérés. Les premiers, dont M. de Blacas était le chef, prétendaient que, si on les avait écoutés davantage, les choses eussent mieux tourné pour les

(1) *The Parliamentary debates*, vol. XXXI, p. 427.

Hosted by Google

Bourbons; les autres, MM. de Jaucourt, M. Beugnot, Chateaubriand, etc., assuraient que, si la France avait vu avec indifférence crouler un trône dont elle avait d'abord salué avec sympathie le rétablissement, c'est qu'elle était écœurée et indignée par les complaisances envers les émigrés, par le mépris des services rendus au pays pendant la Révolution et l'Empire, par l'abaissement du drapeau tricolore, par de nombreuses atteintes aux intérêts privés, même les plus respectables, lorsqu'ils étaient en conflit avec ceux des revenants de Coblentz (1).

Il fallait nettement prendre parti entre ces deux courants opposés, de manière qu'aucune équivoque ne subsistât le jour où Louis XVIII se retrouverait en face de la nation. Ce fut, on le sait, l'objet du célèbre rapport de M. de Chateaubriand, dont l'insertion dans le *Journal universel* du 12 mai impliqua l'adhésion formelle donnée par le roi aux principes d'une sage liberté, à commencer par celle de la presse, et d'une politique conforme aux tendances de la société moderne. On voulait encore ne pas laisser aux seuls journaux bonapartistes la parole pour raconter les efforts de résistance qui s'étaient produits contre Napoléon, à la suite de son retour, en Vendée, à Bordeaux, à Toulouse, etc. Il fallait aussi répondre aux attaques du *Journal de l'Empire*, contre celui qu'il nommait le *Comte de Lille et de Gand*. Enfin, à part toute autre considération, Louis XVIII entendait faire acte d'autorité souveraine en ayant son *Moniteur*, comme Napoléon avait le sien, et dater ses ordonnances de la vingtième année de son règne.

Telle fut l'origine du *Moniteur universel*, qui, dès son second numéro, abandonna ce titre pour prendre celui de *Journal universel*.

(1) « En dépit des circonstances et d'une chance commune, écrit le comte Beugnot (*Mémoires*, Paris, 1889, p. 566), les deux partis vivaient séparés. Les individus se rencontraient chez le roi, au spectacle, à la promenade; ils se traitaient réciproquement avec une politesse bienveillante, mais il n'y avait pas de réunions pour la table, le jeu, ou seulement pour la conversation. Les mœurs de la première émigration avaient reparu dans toute leur naïveté. On eût dit de l'année que nous venions de passer en France comme d'un bal masqué, après lequel, une fois dehors, chacun jette son masque et reprend son habit accoutumé. »

Hosted by Google

Comme nous l'avons dit, d'après un arrêté du gouvernement néerlandais du 23 septembre 1814, aucun journal ne pouvait être publié en Belgique, à moins d'une autorisation spéciale. Louis XVIII et ses conseillers avaient évidemment à tenir compte de cette disposition; et, même en feignant de l'ignorer, de hautes convenances leur eussent imposé le devoir de ne point faire paraître un journal tel que celui qu'ils se proposaient de publier sans avoir pressenti les intentions du gouvernement du pays où il devait paraître. M. de Blacas, ministre de la maison du roi, fit part du projet à M. de Fagel, accrédité comme ministre des Pays-Bas auprès du roi de France. M. de Fagel répondit à cette communication, qui paraît avoir été verbale, par une lettre où il est dit : « Le « conseil général de l'intérieur trouve des difficultés à la « publication d'un journal qui contiendrait des actes officiels « qui ne seraient pas ceux du pays où il s'imprimerait (1); c'est « la seule objection au projet dont Votre Excellence m'a fait « l'honneur de m'entretenir. » Cette lettre porte la date du 7 avril, dans la citation qu'en fait M. Alfred Nettement, dans son *Histoire de la Restauration*, d'après les *Papiers publics de* M. de Blacas. Cependant, le premier numéro du journal, paru le 14 avril, porte le titre de *Moniteur officiel*, auquel celui de *Journal universel* est substitué dans le numéro suivant, du 18 avril. Faut-il en conclure que la date du 7 avril, attribuée par M. Nettement à la lettre de M. de Fagel, d'après les *Papiers publics* de M. de Blacas, est erronée? Au fond, il n'a pas été satisfait aux observations du gouvernement néerlandais par le simple changement de titre du journal, quoique, à la rigueur, on puisse supposer qu'il en ait d'abord été tenu compte, les deux ordonnances royales insérées dans le *Moniteur universel* du 14 avril portant la date (inexacte d'ailleurs) de Lille, le 23 mars 1815 (2).

(1) Nous avons vainement recherché la correspondance diplomatique de M. de Fagel, aux archives générales de Belgique, à celles du ministère des affaires étrangères, à Bruxelles, et aux archives officielles de la Haye.

(2) Il est certain que Louis XVIII n'avait pas fait ses ordonnances avant de quitter le territoire français, où le temps ne lui aurait pas manqué pour les publier. Elles prescrivaient le refus de l'impôt à Napoléon et défendaient aux Français de le servir.

Hosted by Google

Mais plusieurs numéros postérieurs du *Journal universel* renferment d'autres actes officiels, notamment la *Déclaration* du roi à la France, du 2 mai, l'ordonnance royale du 17 mai, contresignée par le duc de Feltre, ministre de la guerre, instituant une médaille de la *Fidélité*, pour les Français qui n'ont pas déserté la cause légitime, etc. Toutefois, il est à remarquer que ces dispositions, au lieu d'être imprimées, comme les premières, en tête du journal, à la place ordinairement réservée aux actes officiels, figurent sous la rubrique : *Affaires de France*, dans le corps du journal. Il y avait là une concession, au moins apparente, aux objections du gouvernement néerlandais.

L'autorisation nécessaire pour faire paraître le journal fut accordée par un arrêté royal du 20 avril 1815 (1).

Le *Journal universel* paraissait en quatre pages (auxquelles s'ajoutaient parfois des suppléments), dans le format *in-folio*, le mardi et le vendredi de chaque semaine, chez M. J.-N. Houdin, rue de la Catalogne. Le prix de l'abonnement était de douze francs pour trois mois, de vingt-deux francs pour un semestre et de quarante francs pour l'année. On prévoyait donc que l'existence du journal pût être assez longue. Heureusement pour Louis XVIII, sa publication n'atteignit pas la fin du premier trimestre. Il n'est pas téméraire de supposer que le roi ni ses fidèles ne protestèrent contre l'interruption du service avant le terme. La mention des abonnements semestriels et annuels se trouve encore sur le dernier numéro, le n° 20, paru le 21 juin, trois jours après la bataille de Waterloo (2).

(1) Cet arrêté n'a pas été inséré dans le *Journal officiel du gouvernement de la Belgique*, qui donne les titres de onze autres journaux dont la publication a été autorisée en 1815.

(2) On rencontre assez difficilement l'édition originale du *Journal universel*, mais il a été réédité deux fois, d'abord en 1825, à l'imprimerie du *Moniteur*, comme un appendice à la feuille officielle, ensuite en 1834, dans le format et avec une composition typographique absolument semblables à la publication primitive, dont cette reproduction forme un fac-simile exact. Cette réimpression a été faite par Dumoulin, officier d'ordonnance de l'empereur, qui, en rappelant la collaboration au *Journal universel* de quelques-uns des hommes qui servaient la monarchie libérale de Juillet, croyait les signaler comme transfuges au mépris public.

Hosted by Google

Les frais d'impression du journal étaient payés par la cassette du roi. M. Louis, ministre des finances, aurait éprouvé quelque embarras à y subvenir à l'aide des ressources du trésor public. Le gouvernement était hors d'état de suffire à la dépense des services les plus essentiels. Le prince de Talleyrand se plaignait directement, de Vienne, à Louis XVIII (lettre de Vienne, du 5 mai), de n'avoir rien reçu depuis le 21 mars, et d'avoir dû solliciter la bienveillance des ministres anglais qui n'avaient autorisé qu'une avance de cent mille francs dans un cours de six mois. Les ministres du roi très chrétien étaient réduits eux-mêmes à la portion congrue. MM. Beugnot et Louis avaient réuni, par économie, leurs ménages en un seul. Ils dînaient à table d'hôte à trois francs par tête, déjeunaient avec une tasse de lait et soupaient d'un verre d'eau sucrée (1).

Pour la direction du *Journal universel*, on avait sous la main un journaliste de premier ordre, M. Bertin l'aîné. On sait que, acquéreur, en 1799, avec son frère M. Bertin de Vaux, du *Journal des Débats*, fondé par Baudoin, il avait vu sa propriété confisquée par un décret impérial du 18 février 1811, lequel en disposa arbitrairement. Les frères Bertin avaient quitté la France en même temps que Louis XVIII. M. Bertin de Vaux, arrivé à Tournai, ne tarda pas à rentrer à Paris; mais M. Bertin l'aîné, qui s'était d'abord rendu à Bruxelles, fut appelé par le roi à Gand pour prendre la direction du *Journal universel* (2).

Les rédacteurs les plus habituels paraissent avoir été MM. de Lally-Tollendal et de Pradels. Gérard, marquis de Lally-Tollendal, était fils du fameux comte de Lally-Tollendal, qui fut décapité en 1764 pour avoir prétendûment trahi les intérêts de la France comme gouverneur de ses possessions dans l'Inde. Le marquis de Lally-Tollendal avait été député de la noblesse de Paris aux États-Généraux. Il fut membre

(1) *Mémoires du comte Beugnot.* Paris, 1889, p. 560.

(2) M. Bertin vivait dans une grande intimité avec Chateaubriand. « Il s'assurait dès lors, sur le *Journal des Débats*, dit M. Guizot, dans ses *Mémoires*, cet empire dont il devait faire plus tard un si puissant usage. » Ils habitaient, à Gand, la même maison, rue de la Croix.

Hosted by Google

de l'Académie française. C'était un royaliste éclairé et modéré. Sa rédaction, facile et nette, était fort goûtée par Louis XVIII et dans l'entourage du souverain. M. de Jaucourt, ministre des affaires étrangères, écrivait le 23 avril à M. de Talleyrand (1) :

« J'ai l'honneur de vous envoyer plusieurs exemplaires « d'un journal que nous faisons paraître ici, sous le titre de « *Journal universel*. Vous y reconnaîtrez la plume de M. Lally « (Lally-Tollendal). Dans deux jours il paraîtra un manifeste « fait par lui, qui précédera la déclaration que doit faire le « roi au moment de son entrée sur le sol français. Il a été lu « hier au conseil du roi, lequel se compose de MM. de Blacas, « de Feltre et de moi, et de MM. de Lally et de Chateaubriand. Ce matin il a été lu au général de Pozzo di Borgo « (ambassadeur de Russie), qui en a été fort satisfait, et qui « le portera demain au duc de Wellington » (lequel se trouvait alors à Bruxelles).

M. de Pradels (2) était aussi une des plumes dont se servait Louis XVIII, ainsi qu'en témoigne ce passage d'une des lettres de M. de Jaucourt à M. de Talleyrand : « Au conseil « (6 mai), s'est lue une déclaration proposée par Pozzo, « rédigée un peu par M. de Pradels, revue, retouchée et « arrêtée par le roi. » On voit que Louis XVIII exerçait, en définitive, les fonctions de « directeur politique » du *Journal universel*, et ce n'est pas la seule preuve que nous pourrions en donner. Quant à Pozzo di Borgo, dominé par sa haine contre Napoléon (3), il dépassait de beaucoup, dans cette collaboration aux manifestes de la cour de Gand, les inten-

(1) Toutes les citations que nous donnons des lettres de M. de Talleyrand sont empruntées à sa correspondance avec Louis XVIII, publiée par G. Pallain. Paris, 1881.

(2) Jules, comte de Pradels, né en 1782, mort en 1857, émigra au cours de la Révolution, accompagna Louis XVIII à Gand et rentra avec lui en France. Il fut de l'Académie des beaux-arts.

(3) « N'oubliez pas », disait M. de Fontanes à Villemain, la veille de la rentrée de Napoléon aux Tuileries, « la présence de M. de Talleyrand à Vienne, et le souffle de haine et d'effroi qu'il répand, *à l'égal de Pozzo*. (*Souvenirs contemporains*, par M. VILLEMAIN. Seconde partie : *les Cent Jours*, p. 39.)

Hosted by Google

tions de l'empereur Alexandre, comme en témoigne sa correspondance avec M. de Nesselrode (1).

Il y avait, à cette époque, à Gand, un personnage assez singulier, doué d'un tempérament de journaliste, comme il le montra plus tard, en collaborant activement à la rédaction du *Drapeau blanc* et de la *Quotidienne*, et qui ne demeura pas étranger à celle du *Journal universel :* c'était le baron Ferdinand d'Eckstein, né à Copenhague en 1790. Après avoir abjuré le protestantisme à Rome, à l'âge de 17 ans, il servit dans le corps franc de Lutzow contre la France, devint officier en Hollande et fut chargé par le roi Guillaume de la direction de la police à Gand, où il acquit les bonnes grâces de Louis XVIII, par son empressement à lui être agréable. Il quitta, à la seconde Restauration, le service de Hollande pour celui de France, fut successivement attaché au ministère de la police et aux affaires étrangères, et, comme nous le disions plus haut, participa à la rédaction de feuilles ultra-royalistes. Nous avons trouvé la signature de M. d'Eckstein au bas d'articles publiés par le *Journal de Gand*, dans un sens très hostile à Napoléon. Ce singulier fonctionnaire néerlandais était, au fond, un agent peu déguisé de Louis XVIII. Il n'eut pas de scrupule à signer de son nom une lettre très antibonapartiste dans le *Journal universel* du 5 mai.

Cette feuille publia des articles de MM. de Chateaubriand, de Jaucourt, Beugnot, de Vaublanc, de Sèze, etc. M. Guizot, qui n'arriva, du reste, à Gand que le 24 mai, passe aussi pour y avoir écrit. Nous avons parlé du célèbre rapport de M. de Chateaubriand, inséré dans le numéro du 12 mai, sur l'état intérieur et extérieur de la France. Parmi les articles importants, Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, attribue à M. de Lally-Tollendal « l'Examen des observations du *Journal de l'Empire* sur la déclaration du Congrès de Vienne, du 13 mai » ; à M. de Vaublanc divers articles de politique et de finance ; à Mme de Damas

(1) *Correspondance diplomatique du comte Pozzo di Borgo*, ambassadeur de Russie en France, et du comte de Nesselrode. Paris, 1890. Voir notamment, p. 145.

Hosted by Google

la première « Relation du séjour de la duchesse d'Angoulême à Bordeaux », et à M. de Sèze, la seconde (1).

Le *Journal universel* avait son comité de direction, qui se composait, comme nous l'avons dit, de M. de Jaucourt, M. de Blacas, Chateaubriand, M. de Lally et M. de Feltre. Les réunions du comité avaient lieu, en général, après le dîner du roi : « Nous discourions, dit Chateaubriand (2), autour d'une « table couverte d'un tapis vert, dans le cabinet du roi. M. de « Lally-Tollendal, qui était, je crois, ministre de l'instruction « publique, prononçait des discours plus amples, plus joufflus « encore que sa personne. Il citait ses illustres aïeux les rois « d'Irlande, et embarbouillait le procès de son père dans ceux « de Charles Ier et de Louis XVI. Il se délassait, le soir, des « larmes, des sueurs et des paroles qu'il avait versées au « conseil, avec une dame, accourue de Paris par enthousiasme « de son génie ; il cherchait vertueusement à la guérir, mais « son éloquence trompait sa vertu et enfonçait le dard plus « avant. »

M. de Chateaubriand n'était pas moins amer sur le compte d'autres de ses collègues. Voici pour l'abbé Louis, ministre des finances : « M. l'abbé Louis était un prêtre concubinaire, que « sa spécialité financière avait conduit à entasser l'argent des « contribuables dans le Trésor, pour le faire prendre par « Bonaparte. M. de Talleyrand, avec lequel il avait officié « solennellement à la première Fédération, lui disait : « L'abbé, tu étais bien beau, en diacre, au Champ-de-Mars. »

Des traits de ce genre ne manquent pas chez l'illustre écrivain ; l'ironie et la sensibilité se mêlent fréquemment sous sa plume, et l'on comprend l'impression de George Sand, écrivant : « Je lis les *Mémoires d'outre-tombe*, et je m'impatiente « de tant de grandes poses et de draperies. L'âme y manque, « et moi qui ai tant aimé l'auteur, je me désole de ne pouvoir « aimer l'homme. On ne sait pas s'il a jamais aimé quelque

(1) Barbier indique comme étant de Charles Nodier un article intitulé *Napoléon et ses constitutions*. Nous n'avons rien trouvé dans les ouvrages et la vie de cet écrivain qui justifie cette assertion.

(2) *Mémoires d'outre-tombe*, vol. III, p. 327.

Hosted by Google

« chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vide avec affecta-
« tion (1). »

Le *Journal universel*, comme ceux qui l'inspiraient et dont il défendait la cause, se trouvait dans une situation fausse et pénible, que l'on cherchait en vain à dissimuler ou à atténuer, en ce qui touchait l'action des armées étrangères pour aider à rétablir, une seconde fois, le trône des Bourbons. Si les revenants de Coblentz acceptaient ouvertement ce concours, il ne manquait pas d'âmes vraiment françaises, dont cette perspective froissait tous les sentiments. « Situation profondément « douloureuse, écrit M. Guizot (2), que j'acceptais pour servir « la cause que je croyais et n'ai pas cessé de croire bonne, mais « dont je discutais, à toute heure du jour, toutes les tristesses ». « A Gand, lit-on dans les *Mémoires* du comte Beugnot, le « parti de la cour plaçait tout son espoir dans les armes étran- « gères. Plusieurs d'entre nous (et j'étais du nombre) ne parta- « gent pas ce sentiment, puisque le plus ardent de nos vœux eût « été que la France ne dût rien qu'à elle-même. Rendons justice « à Louis XVIII : il eût partagé ces désirs, s'il eût été pos- « sible de les réaliser. » M. de Chateaubriand ne parlait pas un autre langage dans son rapport au roi, publié le 12 mai : « Sire, « nous partageons en ce moment votre royale tristesse; il n'y « a pas un de vos conseillers et de vos ministres qui ne donnât « sa vie pour prévenir l'invasion de la France. » Et l'illustre écrivain ajoute, dans ses *Mémoires*, comme réflexion personnelle : « Je n'étais pourtant qu'un banni dont les vœux étaient « en contradiction avec les faits qui me pouvaient rouvrir les « portes de ma patrie. » Ces sentiments éclataient surtout dans le langage d'un prince vraiment français (3) qui avait

(1) Lettre de George Sand, citée par Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi*, t. I, p. 356.

(2) GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon siècle*, t. I, p. 89.

(3) « ... S'il se trouvait, comme j'en ai presque crainte, que je ne crusse pouvoir entreprendre ce dont Votre Majesté peut avoir l'intention de me charger, il deviendrait alors bien plus pénible pour moi d'être obligé de m'éloigner d'Elle que de continuer à vivre dans la retraite où je suis aujourd'hui. » (Lettre du duc d'Orléans au roi Louis XVIII, du 17 mai.) *Mon journal*, par Louis-Philippe d'Orléans, vol. II, p. 40.

Hosted by Google

aimé demeurer en Angleterre, loin des personnes et des événements, que de s'exposer à des froissements presque inévitables, en répondant à l'appel que lui faisait Louis XVIII de venir le rejoindre à Gand. Dans toutes ses lettres écrites de Londres, pendant les mois d'avril, de mai et de juin, adressées au prince de Talleyrand, à M. de Lally-Tollendal, à lord Wellington, à sir Charles Stuart, ambassadeur d'Angleterre à Gand, et au roi lui-même, Louis-Philippe d'Orléans, le futur roi des Français, manifeste dans un langage patriotique l'aversion qu'il éprouve pour tout ce qui pourrait ressembler à un recommencement de Coblentz, en mêlant des corps français à des armées étrangères, et sa douleur de la *cruelle extrémité* de devoir à celles-ci le renversement de Bonaparte.

Rien ne perce, toutefois, de ces divergences d'opinions de l'entourage du roi dans le *Journal universel*, où la haine de Bonaparte l'emporte sur toute autre considération, et conduit à des violences de langage qui touchent à l'extravagance. On y lit par exemple : « Tout en France marche à grands pas « vers la Terreur... La première Terreur n'a pas commencé « non plus par les plus grands crimes ; on a d'abord brûlé des « châteaux, fait des lois comminatoires, des listes d'émigrés, « avant de couvrir la France de prisons et d'échafauds. Au « reste, tout se tient dans ce vaste système d'avilissement « et d'épouvante qui pèse sur la France. La lie de la nation « est de nouveau soulevée contre le rang, la naissance, la « religion, la propriété. L'*empereur* passe en revue ces fau- « bourgs de honteuse et exécrable mémoire, l'armée de « Robespierre et de Marat; l'*empereur* les attire, les flatte, « les accueille... Celui qui naguère encore essayait de traiter « avec les rois, d'égal à égal, recommence les orgies déma- « gogiques qui ont précédé le 10 août, et *Napoléon le Grand* « prend la place de Santerre, à la tête des faubourgs Saint- « Antoine et Saint-Marceaux.

Cette virulence de langage est habituelle au *Journal universel*. Lorsqu'il parle de l'empereur, c'est toujours *Genséric, Attila, flibustier à la fois ingrat, parjure et féroce* et autres expressions aussi acerbes.

Hosted by Google

Indépendamment des actes officiels, des déclarations du gouvernement royal, des articles de polémique et des bulletins de la cour, une place importante était réservée dans le *Journal universel* aux nouvelles intérieures de France, qui tendaient toujours à montrer le discrédit croissant du gouvernement impérial, ainsi qu'aux faits de l'étranger : traités, actes diplomatiques, armements et marches de troupes, préparant la catastrophe finale de l'empire. Cette partie étrangère était traitée avec soin. Les informations intéressantes n'y manquaient pas, surtout en ce qui concernait la politique du gouvernement britannique et les débats du Parlement. La cour de Gand était tenue fort au courant de ce qui se passait à Londres par le duc de la Châtre, qui continuait à représenter le roi auprès du cabinet de Saint-James. La place n'était pas ménagée dans le *Journal universel* à un sujet qui tenait fort à cœur à Louis XVIII, c'étaient les vicissitudes de l'entreprise de Murat pour soulever l'Italie, entreprise qui se termina d'une manière fatale pour son auteur le 19 mai 1815.

Le *Journal universel* n'insérait pas d'avis de spectacle ni d'annonces (1). Dans sa partie financière, il se contentait de donner le cours du cinq pour cent consolidé, à la Bourse de Paris, cours qui oscilla pendant les Cent Jours entre 55 et 59 francs, et celui des actions de la Banque de France, qui varia entre 750 et 800 francs.

Le *Journal universel* n'avait point de partie littéraire. Cependant, il sacrifia une fois aux Muses, comme on disait encore à cette époque, et ce fut Louis XVIII lui-même qui sema des vers au milieu de la grave prose de la feuille offi-

(1) Il faut chercher dans le *Journal de Gand* le programme des représentations du théâtre de la ville sous la direction des sieurs Leroux et Malvigne. On y voit que le 8 avril, il se composait de *Montano et Stéphanie* et de *Raoul de Créquy*. Les directeurs annonçaient que « vu la présence des illustres personnages en cette ville, la salle sera décorée et éclairée en bougies ». Le 18 juin, jour de la bataille de Waterloo, on donnait *Joconde* ou les *Coureurs d'aventures*. M. Beugnot se plaint de la médiocrité de la troupe. Il n'y avait, parmi les Français, de spectateur assidu que le fameux Père Élisée, moine plus ou moins défroqué, chirurgien de Louis XVIII, « qui, dit le comte Beugnot, pour l'honneur de son goût ou pour tout autre motif, passait beaucoup plus de temps dans les coulisses que dans l'intérieur de la salle ».

Hosted by Google

cielle. Ce n'est pas en traduisant les *Odes* d'Horace, ni dans le commerce de Ducis, qui avait été le secrétaire de ses commandements, que le prince trouva l'inspiration qui lui fit écrire les vers suivants, imprimés dans le *Journal universel* du 23 mai.

LES MOUCHOIRS BLANCS.

Anecdote historique.

Pourquoi ne pas faire pour moi
Ce que l'on ferait pour le roi?
Disait Napoléon à la cour qui l'adore,
Autant qu'elle-même on l'honore.
Lorsque Louis sortait, on dit que dans Paris
Des mains blanches comme des lis,
Agitant des mouchoirs qui l'étaient plus encore,
Interprètes muets de joie et de candeur,
D'un sexe aimant signalaient le bonheur.
Moi je n'ai pas la petitesse
De prendre en haine une couleur.
D'une main, d'un mouchoir l'éclatante blancheur,
N'a rien, dans le fond, qui me blesse.
J'accepterais, en empereur,
Cette innocente politesse.
Sire, lui répondit un courtisan matois,
Je ne vois là rien qui m'étonne.
Tous les droits de Louis, la France vous les donne,
Mais chacun sait qu'on disait autrefois :
Sur qui n'a rien le roi n'a plus de droits;
Et tout bonnement je soupçonne
Les dames, dont le cœur chérit votre personne,
De se moucher avec leurs doigts.

On a essayé de mettre en doute que le *Journal universel* fût un organe officiel proprement dit. Le duc d'Orléans, plus tard le roi Louis-Philippe, exprime l'opinion (1) « qu'aucun acte « légal, aucune notification quelconque n'a jamais donné au « *Journal universel* un caractère officiel quelconque, et que, « par conséquent, quoiqu'on doive croire à l'authenticité des « documents qu'il publiait, cependant il n'a jamais pu être « considéré *que comme une simple gazette* ». C'est là, à notre sens, une manière de voir trop absolue.

M. de Jaucourt, ministre des affaires étrangères de

(1) *Mon journal*, vol. II, *Appendice*, p. 185.

Hosted by Google

Louis XVIII, a défini le véritable caractère que le gouvernement royal attachait à cette publication, dans une lettre-circulaire qu'il adressa aux divers agents diplomatiques du roi à l'étranger, à la date du 19 mai 1815, et dont nous trouvons le texte dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne, alors accrédité à Hambourg (1) : « Plusieurs ministres du roi m'ont demandé « avec instance d'être tenus au courant des événements et de « recevoir des instructions fréquentes, dans les circonstances « actuelles. Cependant, le chaos des événements, le désir « du roi de faire connaître lui-même ses intentions envers ses « peuples... ont dû, dans les premiers temps, ralentir ma « correspondance et m'imposer une certaine réserve. J'y « ai suppléé par l'envoi du *Journal universel*, qui paraît ici « sous les yeux du gouvernement, et qui suffisait provisoire- « ment pour vous informer des faits les plus importants et pour « vous transmettre les notions les plus authentiques et le « véritable état de la France...

« P.-S. Je crois devoir vous faire remarquer que le *Journal* « *universel*, quoique rédigé dans le lieu de la résidence du « gouvernement et, en quelque sorte, sous ses yeux, ne doit « pas cependant être regardé comme officiel dans toutes « ses parties; ses articles se ressentent plus ou moins de la « manière de voir individuelle de l'écrivain, et le gouverne- « ment ne saurait se rendre garant de toutes les nuances d'opi- « nions qu'on y énonce; dans la position délicate où nous nous « trouvons, il m'a paru convenable de faire ces observations. »

Cette réserve pouvait être commandée, en effet, par la situation de Louis XVIII; mais il n'est pas moins vrai que le roi avait la haute main sur la direction et la rédaction du *Journal universel*, et que rien n'y passait qui ne fût autorisé ou approuvé par lui. « *J'ai l'honneur de vous envoyer* », écrivait M. de Jaucourt à M. de Talleyrand au début de la publication (23 avril), « *plusieurs exemplaires d'un journal que* NOUS *faisons* « *paraître sous le titre de* Journal universel ».

Malgré cette attache officielle, le journal était médiocrement

(1) *Mémoires de M. de Bourrienne*, t. X, p. 347 à 349.

Hosted by Google

goûté à Vienne, dans les cercles diplomatiques, et on le disait ouvertement.

Le prince de Talleyrand écrivait à M. de Jaucourt le 6 mai : « Je reçois ici votre *Journal universel* (nos 3 et 4). Je « vous prie de faire observer aux personnes qui le rédigent que « tous les articles doivent être écrits avec beaucoup plus d'art « et de réflexion, soit quant au fond des choses, soit quant « aux expressions. Cette remarque tombe aujourd'hui sur le « mot *nationaliser*, qui est un peu durement fixé (1). L'empe- « reur de Russie, à qui vous désirez de plaire, se sert con- « stamment de cette expression, soit dans ses conversations, « soit dans les actes qui émanent de lui, et, hier, ce qui l'en- « tourait s'est montré choqué de la manière dont on cherchait « à flétrir une des expressions dont il fait le plus d'usage... « Un journal fait auprès du roi doit être écrit avec bien plus « de précaution que les meilleurs journaux que l'on ferait à « Paris... On ne peut pas trop employer de moyens pour « rassurer, parce qu'il faut rassurer de mauvaises consciences, « et il y en a terriblement en France. » (M. de Talleyrand y mettait de l'abnégation.) « Les bonnes viendront toujours. « Dites bien à Lally de mettre toute son indignation en indul- gence. »

M. de Talleyrand revenait encore sur ce sujet dans une lettre du 17 mai à M. de Jaucourt. « Nous avons à vous entre- « tenir de nouveau du *Journal de Gand* (sans doute le *Journal* « *universel*). *Il déplaît généralement.* Souvent il est injurieux, « ce qui est au moins inutile et ordinairement nuisible. Vous « devriez bien dire au rédacteur qu'il faut qu'il ait la force de « ne jamais se montrer rédacteur et, pour cela, il faut plus de « force qu'on ne pense (2). »

M. de Bourrienne, chargé d'affaires de France à Hambourg, faisait paraître dans la *Gazette* de cette ville des articles

(1) Dans la réponse du *Journal universel* aux observations du *Journal de l'Empire*, au sujet de la déclaration du Congrès de Vienne, du 13 mars, on lisait (no du 21 avril) : « Est-ce que, dans le néologisme révolutionnaire, *nationaliser* et *septembriser* se toucheraient ? »

(2) *Correspondance inédite de Talleyrand et de Louis XVIII*, par G. Pallain, p. 475, note.

Hosted by Google

relatifs aux affaires de France et qui obtenaient l'approbation de Talleyrand, beaucoup plus que la prose du *Journal universel*. « L'article que vous avez rédigé il y a quelque temps, « écrivait-il à M. de Bourrienne (1), pour être inséré dans la « *Gazette de Hambourg*, est excellent. Il serait bien à désirer « que toutes les publications faites dans les différents journaux « fussent conçues dans un aussi bon esprit, mais, malheureu- « sement, il n'en est pas ainsi. Je vois souvent imprimer « beaucoup de choses qui ne peuvent que produire un mau- « vais effet. »

III

La petite presse, comme on l'entend aujourd'hui, n'existait pas en 1815; mais, sous des formes différentes et avec de multiples transformations, elle est presque aussi ancienne que le journal lui-même (2). A partir des troubles de la Fronde, on vit paraître une multitude de satires, pamphlets, libelles, en vers et en prose, plus souvent en vers, qui n'avaient, à la vérité, qu'une durée éphémère; mais quelques-uns de ces écrits, comme la *Muse historique*, en vers, de Loret, qui se publia de 1650 à 1665, jouirent d'une existence plus longue. Les *Nouvelles à la main* furent, au XVIII^e^ siècle, une des manifestations de cette presse anecdotique et satirique qui devait, plus tard, se faire une place si large dans le journalisme.

Lors de la première Restauration, Cauchois-Lemaire fonda à Paris, en décembre 1814, le *Nain jaune*, dont le succès fit naître toute une famille de *Nains* (le *Nain blanc*, le *Nain couleur de rose*, le *Nain tricolore*, le *Nain vert*, le *Nain rouge*, etc.), qui ne partagèrent pas la fortune de leur aîné. Le *Nain jaune* eut un moment de vogue extraordinaire en cherchant à couvrir de ridicule les hommes et les choses de la fin de l'Empire et du commencement du nouveau régime. C'étaient des épigrammes en prose ou en vers, des allusions qui voulaient être spirituelles et qui l'étaient, sans doute, pour l'époque, des

(1) Lettre du 5 mai 1815. *Mémoires de M. de Bourrienne*, t. X, p. 337.

(2) EUGÈNE HATIN, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*. Paris, 1866, Introduction, p. LXV.

Hosted by Google

caricatures, dont on a peine à comprendre aujourd'hui que les contemporains se divertissent. Les principaux rédacteurs étaient, outre Cauchois-Lemaire : Merle, Étienne, Jouy, Arnault ; il y avait aussi des collaborateurs anonymes qui glissaient leurs articles dans une *bouche de fer* placée à l'entrée du bureau du journal. On dit que le *Nain jaune* inséra plus d'une fois la prose de Louis XVIII pendant la première Restauration (1), ce qui n'empêcha pas le *Nain jaune* d'être supprimé au second retour des Bourbons (2).

De cette lignée de *nains*, deux furent publiés à Gand pendant les Cent Jours : le *Nain blanc* et le *Nain couleur de rose*. Le *Nain blanc* (3), dont le premier numéro parut à Gand le 1er juin 1815, était rédigé partie en prose, partie en vers, avec plus de violence que de finesse. Voici un échantillon de la partie poétique :

Dans un chaudron, sur un feu très ardent,
Mettez Davoust et l'insigne Bertrand,
Saignez-y Ney, et sans plus d'artifice,
Mettez avec le chef de la police (4);
Le tout bouilli, passez bien cette liqueur;
Vous aurez le vinaigre des *quatre voleurs*.

Voici maintenant une boutade en prose :

« Lors du départ du roi, on s'était hâté de mettre sur les tours de Notre-Dame un drapeau peint aux trois couleurs dites *nationales*. Dès le lendemain, il était blanc comme la neige. Les brouillards et la pluie avaient lavé les *taches* de la toile. »

(1) Il goûtait, dans tous les cas, le journal. « Voici un mot du roi », écrit M. de Jaucourt à Talleyrand, le 15 janvier 1815 (*Correspondance inédite*, etc., par M. G. Pallain, p. 470.) » : Il demandait le *Nain jaune*, quand M. le duc d'Angoulême lui dit : « Mais est-ce que Votre Majesté lit le *Nain jaune?* On dit que c'est un mauvais journal. » — « D'abord, dit le roi, il m'amuse, et puis il me dit ce que vous ne me diriez pas. »

(2) Cauchois-Lemaire s'établit alors en Belgique, où il publia successivement les *Fantaisies morales, critiques et littéraires*, et le *Nain jaune réfugié*.

(3) L'éditeur du *Nain blanc* était J.-B. Robert, ancien avocat au Parlement de Normandie, qui avait suivi Louis XVIII à Gand. Au retour du roi à Paris, il y continua le journal sous le titre de *Nain blanc et Nouvelles de la cour*, qu'il abandonna ensuite pour adopter celui de *Ami de la royauté*.

(4) Fouché.

Hosted by Google

Cela n'est pas méchant, et on fait mieux aujourd'hui, même chez les décadents de la satire politique.

Le *Nain couleur de rose* ou le *Passe-temps des fidèles*, recueil politique, moral et littéraire, avait adopté pour devise :

Le roi ! le roi !
C'est le cri de la France.

Il devait paraître trois fois par semaine, mais il n'eut qu'un seul numéro qui fut publié le 18 juin 1815, jour de la bataille de Waterloo (1). Ce recueil était d'un ton beaucoup plus modéré que le *Nain blanc*. Sa prose et ses vers ont une odeur un peu éventée d'ancien régime. On en jugera par ce qui suit : « Depuis que Sa Majesté Très Chrétienne a fait sa « résidence à Gand, cette belle ville est devenue tout à coup « un autre Paris. Nos jeunes militaires y ont apporté les « usages, les goûts mêmes de la capitale, et je ne serais pas « surpris qu'il se fît à Gand, pour le moins, tout autant d'ai- « mables folies qu'à Paris. » Quant aux vers, ils ne sont pas méchants, comme en témoignent les titres de quelques-unes des poésies : *Stances sur le retour des Bourbons*, *Prenez-la tous* (la cocarde blanche), *Tout pour elle* (la duchesse d'Angoulême) (2).

Les poètes, sinon la poésie, ne manquaient pas dans le camp royaliste. Le *Journal de Gand* publia de prétendus vers du chevalier Saint-Mathieu, chef d'escadron d'artillerie dans l'armée royale, commandée par le duc de Berry, qui débutait ainsi :

Pars, fais éclater ta foudre, illustre Wellington...
Cours à ce Capitole et vas briser nos fers.
Que le tigre écumant effraie les déserts.

On faisait circuler le quatrain suivant, dans le même genre aimable :

(1) *Le Nain couleur de rose* était publié par Houdin, l'éditeur du *Journal universel*. Un autre recueil, rédigé par Théaulon et Dartois, parut sous le même titre, à Paris, au mois de septembre 1815, et il se maintint jusqu'en juin 1816.

(2) Le *Nain couleur de rose* est extrêmement rare; les détails que nous donnons sont empruntés à un article de M. Prosper Claeys, dans le *Messager des sciences historiques de Belgique*, t. LXVIII, année 1894.

Hosted by Google

Prenez le sang de Robespierre,
Les os, le crâne de Tibère,
Et les entrailles de Néron :
Vous aurez un Napoléon.

La poésie de Louis XVIII valait mieux.

Les bonapartistes appelaient Napoléon *Notre père la Violette*, et les royalistes nommaient Louis XVIII *Notre père de Gand*. On répandit sous ce nom la chanson dont voici le premier couplet, sur l'air *Rendez-moi mon écuelle de bois :*

Quel est l'auteur de tous nos malheurs?
Ce n'est pas notre père.
Qui remplit l'univers de frayeurs?
Ce n'est pas notre père.
Quel est celui qui comme un brigand
A parcouru, ravagé la terre?
Ce n'est pas notre père
De Gand.
Ce n'est pas notre père.

Pour terminer, voici une *Oraison dominicale*, un peu osée comme orthodoxie, qui circulait parmi les fidèles du roi :

« Notre père qui êtes à Gand, que votre nom soit assuré, que votre règne nous arrive, que votre volonté soit faite en France comme ailleurs. Rendez-nous notre pain quotidien. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à l'armée de vous avoir outragé. Et ne nous laissez succomber sous la tyrannie du brigand. Mais délivrez-nous de son exécrable personne. Ainsi soit-il. » — *Vive le Roi!*

Louis XVIII partit de Gand, le 22 juin, pour rentrer en France, par Grammont et Mons. L'avant-veille, il y avait eu, à l'hôtel d'Hane de Steenhuyse, un grand couvert où le roi avait dit au maréchal Victor, duc de Bellune, ces paroles fâcheuses, que peut expliquer la folie du moment, mais qu'on voudrait ne pas trouver dans une relation quasi officielle (1) :

« Monsieur le maréchal, jamais je n'ai bu au succès des

(1) *Journal universel*, du 21 juin 1815, nº 20, p. 82.

Hosted by Google

alliés avant la Restauration; leur cause était juste, mais j'ignorais leurs desseins sur la France. Aujourd'hui qu'ils sont les alliés de ma couronne, qu'ils combattent non des Français, mais des bonapartistes, qu'ils se dévouent si noblement pour la délivrance de nos peuples et le repos du monde, nous pouvons saluer la victoire sans cesser d'être Français. »

A la Bibliothèque de Gand se trouve déposé un registre où plusieurs de ceux qui la visitèrent, pendant les Cent Jours, ont inscrit quelques mots à la suite de leur nom. M. Guizot, qui fut parmi ces visiteurs, accompagna sa signature de cet adage : *Patriæ totus et ubique*. C'était parler mieux que le roi, qui pourtant ne fut pas un mauvais Français.

ÉDOUARD ROMBERG.

Hosted by Google

LE TRAITÉ DE SIMONOSEKI

Par F. von RICHTHOFEN

L'article dont nous donnons ici la traduction a paru dans la nouvelle revue *Geographische Zeitschrift*, chez B. J. Teubner, Leipzig (numéro du 15 juin 1895). L'auteur est un des hommes qui connaît le mieux l'extrême Orient. Herr Geheimrat Professor Dr Ferdinand Freiherr von Richthofen a voyagé pendant douze ans (1860 à 1872) dans les pays baignés par l'océan Pacifique, visitant l'Indo-Chine, Java, les Philippines, la plus grande partie de l'ouest des États-Unis d'Amérique, le Japon et principalement la Chine, qu'il a parcourue en tous sens pendant quatre ans (1867-1872). Son ouvrage capital, *China* (t. I, Berlin, 1877; t. II, 1882; t. IV, 1883; le t. III n'a pas encore paru), est le travail le plus complet qui ait été fait sur l'Empire Céleste.

Par ses longues études et l'expérience qu'il a acquise, le professeur von Richthofen est mieux à même que personne de prévoir les conséquences des récentes victoires des Japonais. Son article contient divers enseignements qu'il est bon de mettre à profit sans tarder. On y verra, notamment, des avertissements qui ne peuvent pas être perdus pour notre civilisation occidentale menacée dans ses fondements mêmes par le brusque éveil des peuples de race jaune. A ce titre, l'article du professeur von Richthofen offre un intérêt tel que nous avons cru de notre devoir de le traduire textuellement, quoiqu'il ait été achevé le 18 mai dernier et que, depuis lors, de nouveaux événements soient survenus.

Depuis fort longtemps, les cartographes ont dû à peine changer les couleurs qui marquent les frontières des États situés au milieu de l'Asie orientale. Le Japon et la Corée ont pris une forme stéréotypée, et la Chine, dans son immensité, est essentiellement restée la même; les petites modifications survenues à la frontière administrative de la Mongolie, soigneusement enregistrées par nos cartes, sont en effet peu importantes..

Hosted by Google

Mais au nord et au sud, il en est tout autrement. Au nord-est se sont accomplies, comme on sait, il y a près de quarante ans, de grandes transformations territoriales. La Russie s'est emparée de vastes régions qui étaient encore attribuées sur toutes les cartes à la domination chinoise. Il s'agit d'abord du pays de l'Amour, et, ensuite, du pays d'Ousouri jusqu'à la frontière de la Corée. Ce territoire embrasse dans son ensemble 450,000 kilomètres carrés. Mais ces changements, sauf le désagrément d'un voisinage plus immédiat, étaient, pour la Chine, de minime importance et l'Europe prit seulement acte de l'extension des frontières de la Russie. Au sud de l'empire, la France put encore s'emparer, il y a dix ans, des États vassaux de la Chine, l'Annam et le Tonkin, à la suite du traité de paix du 9 juin 1885, sans rencontrer de sérieuse opposition. La Chine subissait par là une atteinte grave; mais les puissances européennes, sauf l'Angleterre, ne considérèrent pas que ce changement politique portât un préjudice quelque peu sérieux à leurs propres intérêts.

L'accroissement territorial du Japon résultant de la paix de Simonoseki a, par contre, produit une émotion bien plus considérable. Dès ses débuts, la guerre entre la Chine et le Japon a vivement attiré l'attention des puissances en relations avec ces deux États; au bruit des succès des Japonais, il se manifesta chez plusieurs d'entre elles des variations dans les vues, les impressions et les désirs, et ce trouble s'est encore accru à la signature de la paix, quoiqu'on ne puisse méconnaître que le Japon ait montré une prudente modération dans ses revendications.

Au point de vue de l'étendue, l'accroissement territorial était, d'après les premières conditions, relativement minime (1),

(1) La France occupe, dans l'Indo-Chine, un territoire d'environ 400,000 kilomètres carrés, dont on évalue la population à 19 millions d'habitants. L'Annam et le Tonkin seuls, ont 230,000 kilomètres carrés et 16 millions d'habitants. Les premiers accroissements du Japon comprennent, à Liaotung, environ 20,000 kilomètres carrés avec environ 500,000 habitants, tandis que Formose a une étendue de 38,000 kilomètres carrés et une population de 3 millions d'habitants.

Hosted by Google

et cependant il portait atteinte aux intérêts chinois et étrangers d'une façon bien plus sensible que les annexions plus considérables des autres nations. Les conquêtes subséquentes, sans parler de l'indemnité de guerre évaluée à 600 millions de marcs et peut-être même plus élevée encore, comprennent des franchises commerciales dont les nations intéressées peuvent également jouir.

Ces divers avantages sont inférieurs à ceux qu'ont pu arracher à la Chine, en d'autres occasions, les grandes puissances. Néanmoins, ils ont immédiatement fait surgir la crainte que, si l'issue de la guerre avait changé le centre de gravité des forces politiques et militaires, il amènerait encore une modification plus grande dans l'équilibre économique. La première de ces craintes a été momentanément amoindrie, parce que le Japon a renoncé à ses conquêtes stratégiques les plus importantes, mais elle n'a pas disparu et la seconde subsiste entièrement.

Quoiqu'il s'agisse en première ligne de questions de politique étrangère et d'intérêts économiques, l'affaire a néanmoins un important côté géographique, et comme le programme de la revue *Geographische Zeitschrift* comprend « les commentaires géographiques des événements de l'histoire contemporaine », l'auteur a cru remplir les vœux de l'éditeur en expliquant sa manière de voir sur des événements politiques de signification universelle et qui l'emportent de loin sur toutes les questions politiques de l'époque. Son opinion fut d'abord formée d'après les termes primitifs du traité de Simonoseki. Depuis lors, un point essentiel de ce traité est tombé. L'auteur a cependant à peine changé ses observations, car il fait mieux voir ainsi la grandeur du sacrifice consenti par le Japon.

I. — Les conditions du traité.

Je vais, en suivant l'ordre, examiner les différents points du traité, pour autant qu'il nous soit connu intégralement, et sans m'occuper de l'indemnité de guerre, qui doit seulement être mentionnée ici.

Hosted by Google

1. *Liaotung* (1). — Les Japonais ne s'étaient réservé que la partie du territoire située à l'est du fleuve Liao que leurs armées avaient conquise. La ligne de frontière proposée commence à la rive gauche du delta de la Liao, qui est navigable pour les bateaux de faible tonnage et qui, au surplus, est le seul havre du pays environnant et, par conséquent, de la Mandchourie. Il est ouvert au commerce étranger depuis trente-cinq ans et a gagné une certaine importance, quoique le mouvement n'y soit pas encore bien fort, à cause du peu de valeur des produits de la Mandchourie Le port, où se trouvent les factoreries étrangères, a, dans les contrats et dans les documents commerciaux, le nom de la ville située à cinquante-cinq kilomètres de là, à l'est-nord-est, Niu-tschouang; son véritable nom est Ying-tszé-kou, ou Ying-kou, et c'est celui qu'il porte dans les documents militaires. Ce nom a été conservé dans le traité sino-japonais. La ligne de frontière entoure ensuite la ville de Haï-tschöng-hsiën, située à la lisière de la plaine, au pied des montagnes. Si cette cité était fortifiée, elle pourrait servir de place stratégique pour dominer la plaine méridionale de la Mandchourie. D'ici, la frontière se dirige en ligne droite vers Kiu-Liën-tschöng, sur la rive droite du Ya-lou-kiang inférieur, le fleuve qui sert de limite à la Corée, et elle s'arrête là. La frontière ne suit nulle part une démarcation naturelle; elle court, vers le sud, par-dessus les montagnes qui suivent une direction géné-

(1) En ce qui concerne la dénomination de ce territoire, il existe une certaine confusion dans les journaux européens. Nous nous contenterons de faire observer ici que la Mandchourie du sud, depuis Schan-hai-Kwan, la porte fortifiée de la grande muraille, à l'ouest, jusqu'au fleuve Yalou, à l'est, porte le nom chinois de Schöng-king. Sa capitale s'appelle Mukden, en langue mandchoue, et Föng-tiën, en chinois. La province est divisée en deux parties par le fleuve Liau : Liau-hsi, c'est-à-dire à l'ouest de la Liao, et Liao-tung, à l'est de la Liao. La première a pour chef-lieu la ville de Kin-tschou-fou; la seconde, la ville de Mukden, où résident les fonctionnaires provinciaux supérieurs. Elle est la Fou, c'est-à-dire la capitale du district administratif de Liao-tung, et c'est pourquoi elle est appelée Föng-tieng-fou. C'est ainsi que le pays de Liao-tung peut aussi porter le nom administratif de Föng-tiën, de même que basse Silésie et arrondissement de Liegnitz sont des termes équivalents. Mais le nom de Liao-tung est bien plus employé.

Hosted by Google

rale de l'ouest-sud-ouest vers l'est nord-est. Le pays sur lequel les Japonais élevaient des prétentions, s'étend ensuite vers l'ouest-sud-ouest, en forme de presqu'île dont les côtés se rapprochent insensiblement, sans pourtant arriver à se confondre, car ils se rejoignent dans une baie très évasée, à laquelle se rattache encore un petit promontoire connu sur les cartes marines sous le nom de Regents Sword. Elle se rapproche assez de la presqu'île de Schantung pour qu'il n'y ait pas entre elles une distance de plus de 100 kilomètres. Précisément devant cette ouverture, les îles de basalte de Miao-tao forment comme un pont aux piles détachées.

Dans toutes ses parties, le pays est très montagneux. Le noyau se compose de chaînes de montagnes fort rapprochées et nues, formées de gneiss et de granit; elles ont parfois des formes fantastiques et atteignent des hauteurs de 750 mètres. Les vallées, très encaissées, ont des fonds étroits et peu habités; le sol cultivable est rare; les chemins sont peu nombreux et traversent des passes très difficiles. Ce massif rocheux est séparé des côtes, au nord-ouest, à l'ouest et au sud-est par une zone continue de formes plus douces, parfois légèrement ondulée seulement, qui offre peu d'obstacles aux communications et à la colonisation et est susceptible de culture. Les côtes elles-mêmes sont, en général, rocheuses et souvent à pic, mais elles tombent dans une mer peu profonde; aussi, malgré les nombreux golfes, n'offrent-elles pas de ports praticables. Regents Sword seul se présente dans de meilleures conditions Du côté occidental et méridional, la mer est plus profonde et donne accès aux baies. Une de ces baies, à la limite extrême, le golfe de Lu-Schung, jadis absolument sans valeur, a été transformé par les Chinois en un port militaire de premier ordre. C'est le port Arthur dont il a été beaucoup parlé.

La presqu'île cédée par le premier traité a donc peu de prix comme territoire et comme centre de colonisation; d'autant moins que les mines insignifiantes de charbon de Liao-tung se trouvent au delà de la frontière. Mais elle a, en revanche, une grande importance au point de vue stratégique et politique. Par la possession de Port-Arthur, le Japon aurait

Hosted by Google

eu, en effet, la clef de la mer Jaune et le passage libre pour atteindre Pékin et la Mandchourie. La situation aurait encore été momentanément fortifiée par ce fait que le Japon a l'intention de prendre possession, comme gage de l'indemnité de guerre, du port de Wei-haï-wei, à la côte de Schantung. On pourrait comparer ces deux places à Cherbourg et Portsmouth, où les deux côtes sont également éloignées d'environ 100 kilomètres. Ajoutez-y ce fait que le Japon, par la possession de Ying-tszé-kou, commanderait le commerce de la Mandchourie méridionale et son point d'attaque stratégique, et par l'embouchure du Yalou aurait une voie ouverte vers l'intérieur de la Corée et pourrait aussi enfermer ce pays du côté opposé.

2. *La Corée.* — L'indépendance de ce pays est stipulée dans le traité. Ainsi se trouve rétablie en apparence la situation à laquelle le Japon reprochait à la Chine d'avoir voulu porter une atteinte qui lui servit de prétexte à la guerre. La Corée n'est pas directement intéressée par les derniers événements; mais son sort dépend tellement des rapports géographiques qu'elle a avec les facteurs politiques les plus importants, que nous pouvons, à ce point de vue, lui consacrer un moment d'attention.

C'est un pays peu favorisé de la nature, qui possède une situation géographique singulièrement malheureuse. La presqu'île se rattache au continent par un relief montagneux s'élevant jusqu'à 2,500 mètres, très sauvage, profondément raviné et couvert de forêts vierges impénétrables. Ses eaux s'écoulent au nord vers la Sungari et à l'ouest vers le Yalou. De ce massif se détache, d'une manière peu connue encore, cette curieuse chaîne qui suit la côte orientale comme une arête, mais se perd avant d'avoir atteint son extrémité méridionale. Cette chaîne, comme toute la Corée d'ailleurs, est formée de roches primaires traversées de puissantes couches de granit; on ignore encore absolument quels trésors minéraux elle renferme. Du côté oriental, la montagne descend rapidement vers la mer, où elle forme une côte unie, n'offrant que deux baies profondes. Une de celles-ci, la baie de Gen-San ou Port

Hosted by Google

Lazaref, jusqu'à présent insignifiant, peut devenir une porte d'entrée à l'est de la Corée. La puissance étrangère qui s'y installerait ferait ainsi une dangereuse brèche dans la muraille qui l'enferme de ce côté. Au sud et à l'ouest, une plaine plus étendue sépare la mer des contreforts de la montagne; les eaux qui en descendent forment, en se réunissant, quelques fleuves d'une certaine importance. Mais le relief reste défavorable à la culture; les fleuves roulent des eaux torrentueuses et n'ont pu déposer d'alluvion que dans de bien rares endroits de ce pays montagneux, tourmenté de façon extrême et cependant d'une monotonie fatigante. La côte méridionale et occidentale est partout escarpée et rocheuse et il semble ne pas exister une seule place où l'on puisse rencontrer un terrain plat. Les sédiments entraînés par les fleuves ont, comme en Chine, formé des deltas, mais ils ne sont pas un bienfait, comme pour ce pays, car leur surface est couverte à chaque marée montante et ne devient visible qu'après le retrait des eaux. On aperçoit alors des bancs de sable entrecoupés de canaux. Ces bas-fonds bordent ainsi, sur une grande largeur, les côtes qui se découpent en baies profondes. Ils s'étendent entre les cimes abruptes des montagnes qui jaillissent comme des îles et sont noyées sous cette vase. Il en résulte que la plupart des baies, d'ailleurs souvent bien disposées, sont impraticables comme port et que la navigation y est très difficile. Ces bas-fonds sont, il est vrai, une garantie contre les attaques de l'extérieur du côté de la Chine et du sud; malheureusement, les meilleures passes sont précisément les plus rapprochées du Japon.

Quant aux conséquences de cette situation géographique de la Corée, il faut reconnaître que la nature de la presqu'île a permis l'isolement et l'indépendance de sa population et nous lui reconnaissons, en effet, une haute individualité. Par suite de ses relations avec le continent, elle a pu recevoir le contact de la civilisation chinoise, et, jadis, elle en a tiré profit. Mais cette importation fréquente a été plus d'une fois fâcheuse et corruptrice. Car la Corée n'est pas séparée du continent par une chaîne d'Alpes, difficile à franchir, comme

Hosted by Google

l'Italie, à laquelle on peut d'ailleurs la comparer par sa structure et sa grandeur. Les peuples de race tongouse, de la plaine de la Liao, qui dans leurs mouvements d'avance et de recul, quelquefois aussi par des expéditions militaires, ont joué un rôle important dans l'occupation de l'Asie centrale, se sont souvent répandus sur la Corée, peut-être même jusqu'au sud de la presqu'île. Il en est resté des vestiges à côté de la population aborigène de race coréenne.

Examinons maintenant la situation de la Corée par rapport à la Chine et au Japon. L'empire du Milieu n'a jamais été une puissance maritime et n'a jamais pu faire que quelques tentatives malheureuses pour régner sur les mers orientales, comme, par exemple, sous Kublai-Khan. Il lui était donc bien indifférent que la Corée servît de limite orientale à la mer Jaune, sur une longueur de 6 degrés, et que, facilement accessible de la côte chinoise à l'aide de petites barques, elle barrât le passage vers l'est. Par terre, l'empire chinois proprement dit en était fort éloigné. Mais lorsqu'il eut étendu sa puissance vers la Liao et au delà, il n'a jamais négligé de prévenir la Corée qu'elle était considérée comme sa vassale. Elle s'est prêtée à cette manière de voir aussi longtemps qu'il ne s'est agi que de payer un tribut; elle en tirait des avantages et ne souffrait aucunement de cette sujétion nominale. Il n'en est jamais résulté une domination permanente, pas plus qu'un mélange des deux populations. C'est seulement depuis ces dix dernières années que le voisinage est devenu plus immédiat par suite de l'absorbtion si complète de la Mandchourie par la colonisation et l'immigration chinoises que la langue mandchoue en a complètement disparu. Quoique la Mandchourie, par suite d'intérêts dynastiques, ait encore une administration spéciale, les Coréens et les Chinois n'en sont pas moins en contact étroit, et cela, particulièrement, depuis que la zone neutre, créée au XVII^e^ siècle et qui formait une barrière entre les deux pays, a été supprimée.

Mais la Corée a encore eu plus à souffrir de ses voisins maritimes que de cette civilisation du continent. Mieux favorisés par la nature du pays, par la fertilité du sol et le climat que les

Hosted by Google

habitants de la presqu'île, poussés à la navigation par leurs côtes riches en ports, peut-être aussi mieux doués intellectuellement, les Japonais ont poussé à un degré plus élevé la civilisation qui leur venait également de la Chine et en partie de l'Inde. Leur esprit militaire put d'abord librement s'exercer dans les luttes entre princes ; mais quand la centralisation survint, ils furent obligés de tourner leurs regards vers le dehors, et la Corée s'offrit à eux comme premier but à atteindre. Ils luttèrent donc contre ce pays ou bien en firent un champ d'exercice pour combattre les Chinois. On ne peut nier que ces incursions aient été des plus défavorables aux Coréens, et ce n'est pas à tort qu'on attribue aux Japonais la déchéance de ce peuple arrivé jadis à une haute culture.

Les Coréens sont bien doués sous le rapport de l'intelligence et supérieurs aux Japonais au point de vue physique. Mais leur développement se trouva souvent entravé par la domination de l'un ou de l'autre de leurs voisins. Des industries jadis prospères ont complètement disparu et le travail des champs est même tombé très bas depuis que la culture en terrasses n'est plus guère pratiquée.

A tous ces défauts vient encore s'ajouter aujourd'hui la situation géographique de ce malheureux pays. Par la dernière guerre, il a regagné son indépendance, il est vrai, mais maintenant trois puissances cherchent à y dominer. Car au Japon et à la Chine est venue s'ajouter récemment la Russie, qui pousse la construction de son chemin de fer sibérien pour fortifier sa position sur l'océan Pacifique et réaliser le plan de posséder un port libre de glaces en hiver. Or, un port de quelque valeur qui remplisse ces conditions ne peut se trouver que sur la côte occidentale et méridionale de la Corée. La Russie ne peut donc obtenir ce qu'elle cherche qu'en s'emparant de la presqu'île ou en y établissant un protectorat. Il est aussi dans le domaine des possibilités qu'elle ait en vue la possession de la Mandchourie jusqu'au golfe de Liao-tung. Vraisemblablement, la connaissance de ce plan de campagne a été pour les Japonais un des motifs principaux d'engager sans tarder la lutte à propos de la Corée. Les premières conditions de la paix de

Hosted by Google

Simonoseki mettaient ce pays en leur pouvoir. Car, comme ils le commandent par mer, grâce à leur flotte, la possession de l'embouchure du Yalou leur eût donné également une forte position sur terre leur permettant de s'opposer aux tentatives de la Chine et de la Russie. L'indépendance de la Corée aurait été dans ce cas illusoire, car le moindre prétexte eût pu motiver l'établissement d'un protectorat japonais.

En ne considérant les choses qu'objectivement, sans s'occuper de la politique européenne et de ses intérêts commerciaux, ce serait là une heureuse solution. Car si les Japonais, sous Taikosama, en 1592, étaient des destructeurs, ceux du XIX^e^ siècle, maîtres dans l'art de gouverner et de s'approprier les éléments de la civilisation européenne, sont les plus capables de développer les ressources matérielles du pays, d'y ramener l'aisance et d'introduire des relations régulières là où règnent actuellement tous les désordres. S'il faut ajouter foi aux renseignements les plus sérieux, les colonies japonaises établies à la côte méridionale sont les endroits les plus florissants de la Corée.

3. *Formose et les Pescadores.* — La cession de Formose était attendue à la suite des succès des Japonais comme prix de la victoire, et elle a le moins surpris. L'idée de compléter leur accroissement de territoire par l'acquisition des petites îles du canal de Formose devait s'imposer à leur coup d'œil stratégique. Ces îles sont si connues, que nous pouvons renoncer à les examiner d'une manière plus approfondie. Il suffira de faire remarquer que Formose occupe presque l'étendue de la province de Silésie, mais, coupée par la ligne des tropiques et soumise au régime des moussons, elle est beaucoup plus fertile et, dans les parties bien exposées, peut produire deux et même trois récoltes par an. Sa possession a donc une valeur très grande. Il y vit actuellement environ trois millions de Chinois, qui, probablement, appartiennent presque tous aux rudes populations de la côte sud de la Chine et en ont le caractère encore plus accentué, principalement dans les régions frontières touchant aux montagnes élevées de l'est, où ils se sont mélangés avec les sauvages aborigènes. Comme

Hosted by Google

dans le sud-ouest de l'Empire Céleste, les Chinois, qui ne brillent pas par leur esprit militaire, n'ont pas réussi à soumettre ces montagnards refoulés.

Sans aucun doute, les Japonais amèneront une grande prospérité dans l'île et augmenteront sa puissance de production. Sous leur direction, l'exploitation des mines de charbon de Kilung, à la pointe nord, fera notamment de rapides progrès. On ignore encore complètement si l'île possède quelques-uns de ces nombreux métaux précieux qu'ont si souvent chantés les poètes dans leurs brillantes descriptions du pays; les géologues japonais élucideront bien vite ce point. Mais l'exploitation des richesses que promettent le climat et le sol de Formose ne sera pas arrêtée par de minces difficultés. Le Japon en aura vite fini avec la population primitive; mais ce sera un problème difficile à résoudre que de dominer les Chinois, et il semble que ce soit cette tâche qui ait empêché certaines nations européennes de s'emparer de l'île.

Stratégiquement et politiquement parlant, la possession de Formose donnerait à une puissance maritime une solide position contre la Chine et ses alliés. L'île ne possède pas, à vrai dire, un seul bon port, mais sous un habile gouvernement, les Pescadores viendraient renforcer tellement la situation que ce défaut serait annihilé. Elles séparent la mer de Chine du sud de celle de l'est et commandent l'entrée de cette dernière. Cette possession lointaine pourrait à la longue être difficile à garder par une puissance européenne et elle formerait une station aussi isolée qu'exposée. La question se présente tout autrement pour le Japon, qui n'a qu'à étendre les bras pour l'administrer. Avec les îles Liukiu, il possède le lien nécessaire pour défendre les passages s'ouvrant sur une seule ligne, depuis Yesso jusqu'aux Pescadores et qui commandent les routes menant à une grande partie du continent asiatique. Cette position reste bonne, même après l'abandon de Liautung, qui eût donné à la ligne d'investissement une force encore plus considérable.

4. *Ouverture de nouvelles places en Chine.* — L'ouverture, garantie par des traités, de villes de l'intérieur et de nouveaux

Hosted by Google

ports au commerce étranger, a toujours été le but de la politique européenne en Chine. Si au début le choix de ces places a été habile, plus tard on a procédé avec beaucoup moins de perspicacité. Il suffit de rappeler la situation défavorable de Kiukiang et le peu d'importance commerciale de Wouhou, de Wentschoufou et de Itschangfou. Les Japonais se sont bornés à réclamer l'ouverture d'un petit nombre de places, mais ils ont montré, par le choix qu'ils ont fait, qu'ils étaient parfaitement renseignés sur les grandes voies commerciales et les richesses de la Chine intérieure. Si leur nom a été donné correctement dans les journaux, ces places se trouvent presque toutes dans la vallée du Yangtsékiang et de ses affluents. Les villes de Sou-tschou-fou et d'Hang-tschou-fou ne sont en réalité que des extensions de Shang-haï, car elles sont situées dans le réseau des canaux s'étendant à l'ouest et à peu de distance (140 et 175 kilomètres) de l'ancien port commercial. Schang-hsing-fou (160 kilomètres de Shang-haï) a aussi été citée. Ces trois villes sont les centres des districts producteurs de la soie des provinces de Kiang-sou et Tsekiang, districts des plus productifs, mais peu étendus. Outre le droit de s'y établir, on dit que les Japonais ont obtenu celui d'élever des fabriques de soie. Si l'on rapproche ce fait de cet autre qu'en quatre ans, ils ont fait monter le nombre de leurs broches de 13,000 à 600,000, on voit qu'il s'agit là d'une situation intéressant beaucoup le commerce étranger. N'oublions pas que presque toute la soie d'exportation provient des environs de ces trois villes.

On ne cite plus ensuite que trois autres places, Scha-schi, Hsiang-tan et Tschung-king-fou. Celles-ci méritent un instant d'attention. Scha-schi est située sur le fleuve Yangtse, un peu au-dessous de I-tschang-fou, dans la province d'Hupei. Ce n'est en somme qu'un marché, mais dans le commerce intérieur, il occupe un des premiers rangs. Le Yang-tse sort, près d'I-tschang-fou, d'une étroite gorge montagneuse pour se répandre dans la fertile plaine de Hu-kwang, c'est-à-dire des deux provinces d'Hupei et d'Hunan. Les commerçants étrangers considéraient cette ville comme la porte d'entrée de la

Hosted by Google

province de Sz'-tschwan, d'autant plus qu'elle marque la limite de la navigation régulière à vapeur sur le grand fleuve; plus haut, dans les défilés, elle n'a pas même encore été tentée. C'est pourquoi I-tschang-fou fut ouvert au commerce. Mais le choix de la place fut bientôt considéré comme mauvais. Car pour le commerce intérieur, les voies navigables de la province de Sz'-tschwan aboutissent à Scha-schi, où viennent se réunir les canaux qui s'embranchent sur le Yang-tse et établissent les communications au nord avec le fleuve Han et avec Hankou, au sud avec le lac Tungting et le réseau fluvial de Hunan. Depuis de longues années, les commerçants chinois les plus importants y ont le siège de leurs affaires. Scha-schi est, de plus, le centre d'un grand district producteur de coton.

Hsiang-tan-hsiën est une ville de district dans la province d'Hunan, au sud de son chef-lieu Tschang-scha-fou. Jusqu'à présent, il n'y avait pas de place ouverte au commerce étranger dans cette province. Elle était connue pour l'esprit guerrier de ses habitants et leur haine insatiable contre les étrangers. Fort peu de voyageurs l'ont visitée. Elle est placée sur une des principales voies commerciales de la Chine, voie qui n'emploie pour ainsi dire que les fleuves et qui relie d'une part Canton avec le moyen Yang-tse, en particulier Hankou et Scha-schi, et d'autre part les provinces occidentales. Depuis l'établissement de la navigation à vapeur sur le Yang-tse, cette voie a perdu beaucoup de son importance, mais il s'y fait encore un grand trafic, Hsiang-tan est le centre commercial de ce réseau fluvial. La ville est une des plus peuplées de la Chine; c'est une place financière de premier ordre. Les plus grandes banques de l'empire y ont des succursales. Mais, pour les Japonais, la richesse carbonifère du Hunan est encore plus importante. Son charbon peut être employé à tous les usages, grâce à ses qualités. Et comme les fleuves par où la houille descend des divers districts se réunissent en amont de Hsiang-tan, il pourra s'y établir des fabriques pour filer et tisser le coton de Hu-kwang avec du combustible obtenu à bon compte.

Enfin, Tschung-king-fou est le centre bien connu du commerce et des communications de Sz'-tschwan, la plus belle et

Hosted by Google

la plus riche par ses produits de toutes les provinces chinoises. La ville est située au confluent du Yang-tse et du Kia-lung-kiang, le dernier des fleuves navigables qui traversent le « bassin rouge ». Les étrangers peuvent y élever des consulats; jusqu'à présent, ils avaient en vain sollicité la permission de naviguer jusque là. Les Japonais ont pu l'obtenir. Mais il reste à démontrer que le fleuve, dont le courant est violent, peut être remonté par des bateaux à vapeur; néanmoins, grâce à leur habileté, nous croyons que les Japonais réussiront à maîtriser les obstacles semés dans les gorges étroites; au besoin, ils feront sauter les rochers trop gênants. Comme dans la province de Sz'-tschwan l'élevage des vers à soie se fait sur une grande échelle, et qu'il s'y rencontre des mines de charbon faciles à exploiter, quoique de qualité inférieure, on pourra y dresser nombre de métiers à tisser.

Il semble donc que toutes ces places aient été choisies de la façon la plus judicieuse. Il faudra y créer des fabriques, ce que les traités prévoient, paraît-il.

Rappelons encore, en passant, les avantages spéciaux accordés au Japon, notamment au sujet des droits de douane et de certains impôts, quoiqu'il s'agisse avant tout de commerce. Les autres nations devront chercher à les obtenir également comme dans toutes les concessions accordées pour l'ouverture des places. Dans leurs conventions avec la Chine, elles ont, en effet, stipulé le traitement de la nation la plus favorisée. On peut seulement se demander qui, dans cette lutte, obtiendra les plus grands succès.

II. — Les intérêts des puissances étrangères dans l'Asie orientale.

Nous comprendrons mieux la nature des changements qui peuvent se produire dans l'Asie orientale, après la ratification du traité de paix, si nous examinons la situation antérieure.

Depuis les temps les plus reculés, la Chine a été sans restrictions la puissance prépondérante dans l'extrême Orient. Tous ses voisins immédiats sont devenus ses tributaires et sont

Hosted by Google

tombés plus ou moins sous sa dépendance. C'est seulement au delà des mers, si l'on excepte Formose et les îles Liukiu, qu'elle n'est pas parvenue à établir la même suprématie. A plusieurs reprises, elle a dû renoncer à ses tentatives d'établir sa domination sur le Japon. Elle n'a jamais non plus retiré de ce pays aucun avantage, tandis que le Japon a pris à la Chine la plupart de ses éléments de civilisation et, comme compensation fâcheuse, a souvent commis contre elle des actes de piraterie. Un rapport plus étroit n'a pas existé entre les deux pays et ils étaient complètement inconnus l'un à l'autre quand, il y a trois cents ans, le Japon commença de pratiquer sa politique d'exclusion vis-à-vis de l'étranger.

La Chine occupe encore, loin devant toutes les autres nations de l'Asie orientale, la première place pour la qualité des produits de son industrie. Les renseignements des Arabes et les récits de Marco Polo témoignent du développement et de l'activité de son commerce intérieur et extérieur. Lorsqu'au XVI^e^ siècle, les Portugais et les Espagnols parurent dans ces parages, ils ne parvinrent à tirer que peu d'avantages pratiques de cette situation florissante, exception faite pour les missions. Les Néerlandais et les Anglais, qui suivirent leurs traces au siècle suivant, réussirent bien mieux, et depuis lors leurs succès, d'abord lents, n'ont fait qu'augmenter.

Dans les dix premières années de ce siècle, les intérêts indo-anglais avaient pris une telle importance qu'en 1840 les frais d'une expédition militaire ne furent plus longtemps différés pour les consolider et les étendre. Les plus importantes conquêtes furent la prise de Hong-kong et l'admission des étrangers à Shang-haï. La région, ouverte au commerce en 1860, s'étendit encore à la suite de la guerre conduite de commun accord par la France et l'Angleterre.

Quelque temps auparavant, le Japon aussi avait été brusquement tiré de son isolement, sans que l'on pût encore prévoir l'importance que ce changement aurait dans la suite. Les principaux États d'Europe et les États-Unis conclurent bientôt des traités avec les deux nations qui leur assuraient à tous un traitement égal sur les points essentiels. Le commerce et la

Hosted by Google

navigation prirent un rapide essor, surtout quand la vapeur remplaça la voile et que le télégraphe fut établi. L'industrie toujours croissante de l'Europe, particulièrement de l'Angleterre, pouvait s'attendre à de nombreux débouchés dans ces pays, dont la population approche du demi-milliard; en échange, on allait retirer les produits bruts de la fertile région des moussons, et avant tout le thé et la soie. La perte résultant pour l'Europe de l'écoulement de l'argent vers ces pays orientaux paraissait pouvoir se compenser par les bénéfices de l'importation de l'opium indien.

Mais des points noirs s'annonçaient pour l'avenir aux yeux des gens bien informés. Quiconque a vu chez cette masse grouillante d'individus une force au travail habile, intelligente et d'un bon marché inouï, quiconque a embrassé d'un coup d'œil les innombrables productions si variées du sol chinois, adaptées à tous les degrés de son climat, quiconque connaît les trésors non exploités encore que renferment ses mines de houille, celui-là doit se dire qu'un jour viendra où les produits bruts, de première nécessité dans le monde, seront obtenus en Chine même à plus bas prix que chez nous et en Amérique, et où ce pays pourra non seulement se suffire à lui-même, mais concourir victorieusement sur d'autres marchés avec l'Europe. Alors on songeait encore peu au Japon, et, pour la Chine, le moment du danger semblait assez lointain, parce que son gouvernement s'opposait à toutes les innovations, telles que chemins de fer et fabriques, sachant bien que les machines et les locomotives tueraient la petite industrie, bien plus développée dans le Céleste Empire qu'elle ne l'a vraisemblablement jamais été dans aucun autre pays; il redoutait ces transformations qui amèneraient de pernicieuses révolutions, et bien peu de personnes, en Chine, voulaient reconnaître les avantages de ces progrès. Ceux qui étaient au courant de la situation ont souvent vu avec regret les commerçants étrangers et leurs agents considérer comme l'idéal à atteindre l'ouverture de l'empire du Milieu, c'est-à-dire la libre installation dans le pays des établissements et du capital étrangers, la grande exploitation des mines de charbon, la

Hosted by Google

création d'un réseau complet de chemins de fer et l'introduction de toute espèce d'industries mécaniques. Ils comptaient, il est vrai, ouvrir ainsi un vaste marché à leurs produits, notamment pour l'industrie du fer, obtenir une bonne rémunération pour leur travail, un intérêt élevé pour leurs capitaux et retirer des fabriques créées dans le pays même des bénéfices toujours croissants. Mais on semble ne pas bien s'être rendu compte qu'il n'y aurait de bénéfices que pour un nombre restreint de personnes, et qu'à la courte période des gains succéderait bientôt pour l'Europe une chute industrielle et financière profonde et durable. Car on pouvait prévoir, presque à coup sûr, que la direction de ces entreprises passerait bien vite des mains des Européens dans celles des Chinois. Néanmoins, on a souvent soutenu avec force le plan d'une marche en avant dans la direction indiquée, malgré ce qu'elle pouvait avoir de fatal pour l'industrie et le commerce européens, avant même que la question fût entrée dans sa phase actuelle.

Mais revenons au développement historique. Le commerce et les échanges florissants des étrangers ne furent bien vus ni de la Chine ni du Japon. De temps à autre surgissait dans les deux États la question de se débarrasser de ces intrus, de reprendre les concessions arrachées, de tourner leurs stipulations ou de les affaiblir par de nouveaux traités. Pour résister avec succès à ces efforts, l'union entre les États européens s'imposa bientôt comme le seul moyen efficace ; si cette union ne s'établissait pas, les avantages obtenus par les traités allaient être perdus. Il y eut cependant entre les puissances des divergences de vues causées par les différences de leur situation géographique. La solidarité s'établit entre les puissances maritimes qui arrivent en Chine par la mer et ont un intérêt exclusivement commercial. La Russie seule avait des intérêts politiques. Elle a, en Asie, le sort peu enviable de devoir partout et toujours étendre ses frontières pour augmenter la sécurité et la valeur de ses possessions. Ainsi furent englobés les Khanats du Turkestan ; d'ailleurs, on reconnaît que ce fut un bien pour le peuple et le pays. Ainsi, la Russie dut s'emparer du pays de l'Amour pour ouvrir à la Sibérie un débouché sur le sud

Hosted by Google

de la mer d'Ochotsk. Lorsqu'il fut prouvé que les ports y étaient insuffisants, il fallut naturellement pousser jusqu'à Vladivostok. Mais même ce port est bloqué par les glaces en hiver, et au delà des frontières continentales de l'empire moscovite, il n'y a plus que vide et stérilité. Or, un puissant État doit pousser ses frontières jusqu'à des pays productifs, et la Russie ne peut y arriver qu'en s'étendant jusqu'à la Chine proprement dite. La valeur qu'elle attribue à ses intérêts sur l'océan Pacifique a encore augmenté depuis qu'elle supporte les frais considérables de l'établissement de son chemin de fer sibérien.

C'est cette situation géographique particulière qui a fait mettre par la Russie, dans ses rapports avec la Chine, les intérêts territoriaux avant ceux du commerce maritime. C'est pourquoi elle ne s'est pas unie aux autres puissances pour les mêmes motifs; elle en a cependant recherché l'alliance et, profitant des occasions favorables, elle s'est servie de la pression commune exercée sur la Chine pour obtenir des résultats pratiques, c'est-à-dire les agrandissements territoriaux dont nous venons de parler.

La France est aussi entrée dans la lutte, d'une manière assez sérieuse, depuis que la possession du Tonkin et de l'Annam l'ont rendue la voisine méridionale de la Chine, dont elle semble convoiter la province de Yunnam, si riche en minerai et difficile à conserver. Antérieurement, elle avait à sauvegarder, dans l'empire du Milieu, un intérêt considérable, par suite de ses missions répandues dans tout le pays; depuis dix ans, il s'y est joint un motif politique. De plus, par son commerce, ses intérêts sont connexes à ceux des autres puissances maritimes.

Dans la suite des siècles, il s'est donc produit des changements visibles dans les relations des puissances occidentales avec l'extrême Orient; de nouveaux rapports se sont formés. Mais nous avons à examiner maintenant une autre transformation qui s'est effectuée d'abord imperceptiblement jusqu'au jour où elle a éclaté aux yeux de tous, comme la plus sérieuse et la plus menaçante. Il s'agit du développement intérieur du

Hosted by Google

Japon, l'événement peut-être le plus extraordinaire que présente l'histoire de la civilisation des peuples isolés.

III. — Le développement du Japon.

On a souvent affirmé, d'une façon trop générale cependant, que le type d'un peuple se modèle sur le caractère géographique du pays qu'il habite; les Japonais en sont un exemple frappant. Après avoir reçu de la Chine et de l'Inde les éléments de leur civilisation, ils les ont développés d'une façon originale, sans subir de nouvelles influences extérieures pendant la seconde moitié de ce siècle, et sont arrivés ainsi à un degré d'individualité nationale des plus remarquables et des plus élevés. On n'a pas encore réussi à découvrir d'où ils viennent ni où ils ont puisé leur disposition d'esprit. Il faut naturellement reconnaître en premier lieu cette grandeur inconnue parmi les nombreux éléments qui ont formé le Japonais moderne; elle sera peut-être toujours un problème impénétrable.

Les germes trouvèrent, dans tous les cas, un terrain bien approprié pour se développer sur cette terre des contrastes. L'archipel japonais, qui dépasse probablement tous les pays par la richesse de sa végétation, est entouré d'une mer orageuse. Les parties les plus poétiques et les plus séduisantes se trouvent sur le parcours des typhons, et cependant elles bordent une mer intérieure qui s'étend au loin comme un seul port aux nombreux bassins semés d'îles, tableau charmant opposé aux vagues tourmentées qui viennent battre au dehors les falaises. Le pays a tous les avantages des climats maritimes de la région des moussons et ne souffre pas sérieusement des vents continentaux d'hiver ni des chaleurs torrides de l'été. Les campagnes riantes, très peuplées, sont entourées de montagnes de granit aux replis sauvages; ici et là s'élève un volcan dont les lignes tranquilles et régulières forment un étrange contraste avec les éléments qui l'ont formé et se manifestent encore quelquefois par une éruption redoutable. La campagne s'étale paisiblement; nulle part on ne rencontre

Hosted by Google

une harmonie plus grande entre les hommes et la nature, et le voyageur se sent pris par le charme que répandent autour d'elles les créations artificielles, telles que les temples, les habitations, les jardins, les haies et les plantations s'alliant si bien aux productions naturelles. Mais les mouvements séismiques de la terre troublent convulsivement ce repos et produisent des ravages épouvantables, menaçant l'existence des habitants.

Les mêmes contrastes se font remarquer dans le caractère de ce peuple insulaire. Chez aucune nation n'existe à un tel degré le goût des beautés de la nature; nulle part l'homme ne se laisse pénétrer par elles avec autant d'amour et d'intelligence. On s'en aperçoit dans le choix des habitations, dans leur situation et dans leur décoration intérieure, dans le culte poétique des arbres auquel le plus humble prend sa part. Ce goût inné de la nature se montre encore dans la popularité d'un art très développé qui parvient à reproduire les attraits les plus doux du pays de la façon la plus gracieuse et la plus réaliste en même temps, qui groupe sans efforts les oppositions et rend d'une manière inimitable le vaporeux de la perspective aérienne. Ce talent a même exercé sur notre art européen une incontestable influence. Mais loin de se laisser aller dans une muette contemplation vers les spéculations transcendentales, comme l'Hindou séduit par une nature encore plus riche, le Japonais possède une force interne, une vivacité d'esprit et un besoin de mouvement qui le poussent vers des objets plus élevés.

Ce sont les contrastes de la nature qui se reflètent en lui. Comme dans le volcan, sa force spirituelle peut être contenue par des résistances extérieures et sa force expansive peut s'assoupir; mais son énergie potentielle n'est pas détruite et peut se réveiller soudainement. Les Japonais ont dressé en partie volontairement des barrières à leur nature expansive, en adoptant un code sévère de cérémonies et de politesse applicable à toutes les classes de la société, en créant un corps politique et social fortement établi, en obligeant les habitants à se soumettre au principe d'autorité de Confucius et en édic-

Hosted by Google

tant un régime de règles strictes pour qu'ils ne cherchassent pas à s'y soustraire. Mais tandis qu'en Chine ce principe maintient debout un pouvoir unique et gigantesque qui gouverne tous les rapports sociaux depuis le sommet jusqu'aux degrés les plus infimes, au Japon, l'État a toujours été divisé en une série de groupes féodaux reconnaissant d'un façon tantôt réelle, tantôt purement nominale un pouvoir central, et qui souvent étaient entraînés à des hostilités réciproques par suite de leurs intérêts divergents. La reconnaissance d'un principe d'autorité est d'importance primordiale pour gouverner de pareils États; ainsi se développa l'esprit chevaleresque, le courage militaire, le dévouement désintéressé et l'héroïque fidélité des vassaux dont l'histoire nous offre des exemples frappants. Lorsque les puissances étrangères forcèrent l'accès du pays au commerce, tout l'édifice des États féodaux était artificiellement maintenu par la suzeraineté du Taikoun. Pendant plus de deux cent cinquante ans, on était parvenu à maintenir en mouvement, sans frictions trop violentes, le rouage artificiel de cet organisme peu harmonique. Mais les forces qui cherchaient à se dresser les unes contre les autres sommeillaient pleines de menaces sans avoir perdu de leur énergie, et il semblait qu'il eût suffi du dérangement d'une roue pour que toute la machine s'arrêtât. L'arrêt est survenu, occasionné principalement par la présence des étrangers, et c'est un des faits les plus extraordinaires que d'avoir pu rétablir, après quelques convulsions, le rouage entièrement restauré, sous une autorité souveraine différente, celle du Mikado d'origine antique, et d'avoir pu lui donner immédiatement une direction nouvelle vers un but conscient. Il faut rechercher la raison de ce succès dans ce fait que tous ces groupes isolés étaient unis dans leur opposition à une puissance complètement étrangère, la civilisation occidentale avec sa force d'expansion intérieure et extérieure.

Quand les Japonais commencèrent à s'assimiler avidement la quantité de nouveautés que cette civilisation leur offrait de tous côtés, quand ils abandonnèrent avec une apparente précipitation tant de choses qu'ils avaient lentement créées par eux-

Hosted by Google

mêmes et qu'ils adoptèrent de nouvelles institutions que rapportaient chez eux les jeunes gens élevés en Europe, il ne manqua pas de personnes pour relever ironiquement cette prétendue étourderie et cette incapacité supposée chez un peuple qui, sorti à peine de son isolement, voulait employer les instruments de la civilisation de l'État moderne déjà si difficiles à manier pour la vieille Europe et mettre immédiatement en œuvre un appareil militaire improvisé. Ces doutes subsistaient encore au moment de la déclaration de guerre, qui était peut-être amenée en partie par le besoin qu'éprouvaient les Japonais de faire connaître aux peuples des vieilles civilisations la force qu'ils sentaient bouillonner en eux. L'entreprise leur a plus complètement réussi que n'aurait pu le croire aucun de leurs meilleurs amis. Ils n'ont pas seulement montré qu'ils ont conservé le courage viril de leurs ancêtres, leur esprit militaire, leur mépris de la mort, leur solide discipline et leur fidélité au devoir. Leurs dispositions scientifiques leur ont appris en même temps le maniement des règles de la tactique sur terre et sur mer. Ils ont, en outre, montré un grand talent de gouvernement et de l'esprit d'organisation ; ils ont entouré de soins intelligents leurs malades et leurs blessés et ont traité les prisonniers avec humanité. Ce sont surtout ces qualités qui leur ont valu d'être reconnus comme grande puissance asiatique et digne rivale des puissances européennes.

Mais les Japonais le sont encore devenus dans d'autres domaines, notamment dans l'industrie. Leurs conquêtes sur ce terrain sont antérieures à la guerre, mais on ne les a découvertes qu'après. Lorsque le pays s'ouvrit au commerce, il n'existait qu'une petite industrie manuelle utilisant des outils très simples et des machines élémentaires dont pourtant l'ouvrier tirait le meilleur parti. Le plaisir des expériences et l'aptitude particulière des Japonais à pouvoir concentrer leur attention sur un point déterminé, les menèrent à des découvertes immédiatement mises en pratique dans les industries de l'art qui avaient déjà atteint un haut degré. En Chine, on trouve rarement dans les travaux de l'homme un angle absolument droit ou même deux poutres d'une construction conve-

Hosted by Google

nablement assemblées; au Japon, au contraire, tout est d'un fini achevé dans la technique mécanique. L'industrie décèle une conception très fine, un sens rare de l'ornementation et, dans beaucoup de créations, une habileté de construction comme on en trouve difficilement en Europe. De tels maîtres n'avaient besoin que de peu d'études pour arriver à saisir le coup de main assez simple de notre industrie mécanique et, comme dans l'application pratique des différentes connaissances ils montraient de l'instinct et de l'intelligence, ce n'était plus qu'une question de temps que de savoir quand ils entreraient en lutte sur le terrain économique avec les peuples de l'ancienne civilisation.

En 1870, je trouvai, à Satsuma, une filature de coton en pleine activité. Depuis lors, le nombre de métiers a beaucoup augmenté. Le coton brut vient de Chine. L'importation étrangère recula et cessa même complètement dans plusieurs régions importantes. Le Japon ne suffit pas seulement, à l'heure actuelle, à sa propre consommation; il exporte en Chine et, possédant une force de travail à un bon marché encore accru par la baisse de l'argent, il parvient déjà à lutter victorieusement contre les prix anglais, à Singapour et sur d'autres places de l'Asie orientale. Les ouvrages de mécanique de précision, pour lesquels les Japonais ont une adresse héréditaire, trouveront sous peu le chemin de l'Allemagne, où ils ne peuvent être produits avec le même soin qu'à des prix trop élevés.

Au Japon se sont donc élevés, comme nous le disions plus haut, ces points noirs menaçants pour l'avenir des relations commerciales avec l'extrême Orient et principalement avec la Chine.

IV. — L'AVENIR.

Dans trois régions du continent asiatique, l'humanité s'est développée d'une façon indépendante. La civilisation resta fermée et indifférente dans l'Inde; sur le terrain religieux seul elle a pu influencer les autres, et ce n'est qu'à notre époque que

Hosted by Google

des germes de notre civilisation occidentale ont pénétré chez elle; encore ont-ils trouvé un sol peu favorable et n'ont-ils pu exercer, en somme, qu'une action tout externe. La civilisation de l'Égypte et de l'Asie antérieure, dès l'origine, fut bien plus vivante. Mais elle n'atteignit sa plus grande splendeur que dans l'Europe méridionale et occidentale, d'où elle fut ensuite portée par ses habitants dans les autres parties du monde pour devenir, grâce à la plénitude de ses ressources matérielles et morales, la civilisation universelle. Bien plus isolée fut la civilisation de l'extrême Orient. Là, depuis les temps les plus reculés, dans un pays richement favorisé par la nature, un peuple intelligent, sans contact avec des nations d'égales capacités, est parvenu à créer un monde tout différent de celui de l'Europe. S'il est tombé dans un impassible formalisme, il n'en repose pas moins sur des fondements moraux très solides. Une branche de cette civilisation s'est développée au Japon d'une façon tout originale, bien qu'elle ait avec la souche un grand air de famille. Des échanges mutuels ont eu lieu entre ces trois sphères de civilisation, dans le cours des siècles. Sur le terrain religieux, ils ont transplanté des conceptions neuves qui souvent ont amené des réformes essentielles. Parfois, les besoins du commerce les ont fait naître et alors ils ont donné lieu à des relations amicales peu solides, qui trouvaient leur cause dans l'espoir de gains ou dans le besoin de jouir d'objets nouveaux ou utiles, dont plusieurs finirent par devenir indispensables. Venaient-elles à cesser, ces relations laissaient à peine des traces derrière elles. Des contacts militaires se sont aussi produits. Mais, à part la marche d'Alexandre vers les Indes, toutes les expéditions étaient conduites par la race qui, exclusivement, est maîtresse du continent asiatique et précisément même par ceux de ses peuples qui s'éloignaient le plus de la civilisation de l'Asie orientale. Les Huns, avec leurs successeurs les Mongols et les Turcs, ont agi de façon durable sur l'Europe, et en partie sur l'Inde, en ravageant, en détruisant et en arrêtant le progrès.

Avec le développement de la navigation transocéanique, c'est l'Europe qui a été exclusivement le point de départ des

Hosted by Google

relations, mais d'une façon nouvelle. La soif naquit de subjuguer le reste du monde pour en tirer profit; elle amena les grandes découvertes et la rivalité des nations dans l'étude de la terre. Les expéditions ayant un but scientifique appartiennent à notre époque seulement, et même aujourd'hui elles sont encore de rares événements.

Le monde fut partagé. Toute la partie soumise à la civilisation hindoue, avec son innombrable population, fut incorporée dans le grandiose empire britannique. Devant l'Asie orientale seule, la civilisation européenne dut s'arrêter; elle ne réussit à s'infiltrer que dans les stations anglaises, petites si l'on veut, mais d'une grande importance commerciale, de Singapour et d'Hong-kong, jusqu'au jour où la Russie parvint à étendre lentement sa puissance dans le Nord, vers les côtes de l'océan Pacifique, et où la France, d'une main hardie, prit possession de l'Indo-Chine. Le Japon et la Chine restaient indépendants. Mais la politique économique agressive de l'Europe se manifesta précisément ici par la conquête violente de ports d'accès.

Malgré cette pénétration réciproque, les trois mondes civilisés continuent à vivre indépendants et avec leur originalité propre. Si l'Inde était aujourd'hui délivrée de la domination britannique et n'était plus mise en contact avec des Européens, si ceux-ci se retiraient entièrement de la Chine, les peuples de ces deux pays redeviendraient bien vite ce qu'ils ont été. Les Japonais, par contre, se dessinent ici avec une physionomie particulière. Car s'ils étaient de nouveau isolés, il n'est pas douteux qu'ils continueraient à développer par eux-mêmes les idées qu'ils ont reçues de l'Europe. Elles viennent à peine de pénétrer chez eux et déjà elles ont si bien pris racine, que sur le sol primitif de cette civilisation originale, il a surgi comme une espèce nouvelle, difficile à bien décrire déjà, mais à laquelle on est disposé à promettre une longue existence, car les avantages des forces récemment acquises ont subi l'épreuve pratique. D'après les traditions des Japonais, le dieu du Soleil a un jour lancé dans la mer une baguette de cuivre et en la retirant il a soulevé les îles du fond de la mer. La légende apparaît aujourd'hui comme une réalité; il a, en

Hosted by Google

effet, surgi là, au milieu de l'océan, une puissance indépendante, inconnue la veille. C'est de tous les peuples de civilisation et de race étrangères le premier qui ait été capable de comprendre entièrement la civilisation européenne et de se l'assimiler. C'est dans ce dualisme que gît la force de ce peuple et son danger. Déjà on peut découvrir chez lui les signes d'un puissant sentiment national. Jadis, une somme considérable des forces du pays était consumée par des luttes intestines, ou bien elles demeuraient à l'état latent et ne servaient qu'à maintenir séparées les différentes parties intégrantes de l'empire. Aujourd'hui, grâce à l'union de tous les États vassaux, la victoire a été possible. Et la conscience de l'unité, réveillée plus que jamais, s'est fait reconnaître dans le soulèvement patriotique comme dans le dévouement unanime en faveur de la guerre. D'ailleurs, le sentiment d'unité nationale se développe facilement chez un peuple insulaire en opposition avec le continent voisin. Mais ici ce peuple trouve des adversaires non seulement dans le continent asiatique, mais encore dans les nations d'Europe et d'Amérique, lointaines, si l'on veut, mais rapprochées grâce aux relations commerciales. Déjà il s'est fortifié dans cette idée qu'il a un rôle dictatorial à jouer au milieu des peuples de sa race et qu'il est à même de pouvoir arrêter les progrès des nations étrangères, qui ne sont représentées dans ces parages que par des forces navales et quelques résidents. C'est la naissance d'une doctrine Monroe qui s'annonce pour l'Asie orientale, et là gît le noyau des questions délicates au point de vue politique et économique.

Politiquement, c'est la Chine qu'il faut considérer d'abord. Pour la première fois dans l'histoire, elle a perdu la place de puissance prépondérante qui lui appartenait sans conteste dans l'Asie orientale. Car, si dans le temps elle a dû subir les Mongols et plusieurs fois des conquérants tongouses et mandchoux, les nouveaux envahisseurs finirent toujours par devenir des Chinois en fort peu de temps. Ces immigrations amenaient de nouvelles dynasties et les secousses dévastatrices se propageaient dans le restant du pays. Mais l'empire et son peuple restaient ce qu'ils avaient été et, sous un joug nominale-

Hosted by Google

ment étranger, les Chinois parvenaient par leur seule force d'impulsion, en introduisant leur langue et leur civilisation dans le pays des conquérants, à les vaincre moralement et de façon toute pacifique.

Il en est autrement pour le Japon. Il peut exercer sa dictature de dehors sans amener de transformations dans le personnel du gouvernement central de la Chine ni dans les rouages administratifs. Mais il peut aussi élever une digue à l'expansion des Chinois vers l'est. Avant la déclaration de guerre, il semblait que le Japon eût à peine pu refuser à la Chine le droit qu'il avait accordé par traité à la Grande-Bretagne de s'établir et de faire le commerce à l'intérieur du pays. Ceci eût été fatal à l'empire insulaire. Car les Chinois l'emportent de beaucoup sur les Japonais en habileté commerciale. Ils auraient inondé le pays, accaparé tout le petit commerce et épuisé le peuple. Un envahissement aurait même pu se produire comme en Mandchourie. Le Japon s'est délivré de cet ennemi intérieur menaçant. Il est trop tôt pour discuter maintenant les conséquences plus éloignées que peut avoir la nouvelle situation politique pour la Chine. Nous ne devons pas oublier que le premier acte est à peine joué du drame qui a commencé il y a seulement dix mois. La suite ne peut pas encore être devinée.

Après la Chine vient la Russie, qui est tout particulièrement affectée par ces changements dans l'équilibre de l'Asie orientale. Jusqu'à présent, elle avait pu saisir toute occasion favorable pour étendre son territoire vers les régions convoitées. Les événements de ces derniers mois ont montré combien peu d'opposition elle eût rencontré auprès de la Chine, une fois son chemin de fer sibérien terminé; même avant son achèvement, l'annexion de la Mandchourie septentrionale pouvait s'accomplir sans de sérieuses difficultés; peut-être qu'une simple prise de possession eût même suffi. Mais il a surgi à l'improviste, devant le colosse du Nord, un adversaire plus fort que le premier, qui comme lui guette la possession de la Corée et cherchera, avec toute l'énergie nécessaire, à empêcher sa conquête. Si Liat-oung était resté au Japon, il

Hosted by Google

aurait eu en la fortifiant une excellente position pour défendre à autrui de pénétrer dans la presqu'île et s'en assurer la domination. La modification subie par la Russie, au point de vue stratégique, est frappante. Elle a maintenant besoin dans l'extrême Orient d'un grand déploiement de forces, et la Mandchourie méridionale, qui semblait une proie facile à conquérir, ne pourra plus l'être maintenant qu'avec beaucoup d'efforts. Une expérience intéressante, au point de vue ethnographique, résultera de la colonisation russe en Orient et de la dispersion des Européens jusqu'aux côtes de l'océan Pacifique; vraisemblablement, on cherchera à les attirer par tous les moyens possibles. Les nouveaux venus n'auront en tout cas pas la vie facile, car même les meilleures régions de la Mandchourie ont un climat rude à côté de celui de la Chine, du Japon et de la Corée, et tout en réduisant au minimum ses besoins, la race blanche ne peut d'aucune façon se mesurer avec la race jaune au point de vue de la sobriété.

L'État qui est ensuite politiquement intéressé, c'est l'Espagne. Car si le Japon continuait son mouvement d'expansion, il pourrait bien se tourner vers les îles qui bordent la mer de Chine du sud. Au sud de Formose, se trouvent les îles Philippines dont le sol est très fertile. Elles se présentent admirablement pour un pays voisin qui voudraient en faire une colonie de plantation. La puissance espagnole y repose sur l'autorité de la religion et sur la force de l'habitude, mais elle n'est pas très sérieuse et la mère patrie pourrait difficilement y envoyer des renforts. La culture du sol y est très arriérée et l'on doit s'attendre à y voir arriver les industrieux Japonais pour le mettre en valeur.

Les intérêts politiques de la France, qui a aussi son rôle à jouer comme grande puissance asiatique, ne sont pas menacés pour le moment si l'on se borne à n'envisager que ses possessions actuelles. Ce n'est que si elle voulait prendre une attitude agressive qu'elle aurait à mettre en ligne une force plus considérable qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. Quant à Formose, longtemps convoitée, il semble qu'elle ne doive pas y songer.

Hosted by Google

Mais il faut placer bien au-dessus des intérêts particuliers des puissances isolées ceux du commerce général de l'Europe dans l'extrême Orient et ceux de la situation économique du monde entier. L'Angleterre et l'Allemagne, dans cette grave question, viennent en première ligne, et pourtant leurs intérêts sont encore loin d'égaler ceux de la généralité des puissances occidentales. Les craintes que j'ai émises en d'autres circonstances sur la diminution de leur influence économique dans ces régions, et sur la ruine des marchés actuels du monde causée par le développement de la Chine, paraissaient ne devoir se réaliser que dans un temps très lointain ; et voilà que le jour du danger se rapproche tout à coup. La Chine a besoin d'atteintes plus graves pour être secouée de sa torpeur, et les coups portés par le Japon ne seront pas capables d'amener dans cette masse colossale une énergique et durable réaction si elle n'y est pas contrainte par ses ennemis extérieurs. Il ne suffirait même pas que son gouvernement se décidât, dans l'intérêt de l'empire, à créer une armée capable, à compléter et à remanier toute la flotte, à établir quelques lignes importantes de chemins de fer. Les Japonais, amenés tout d'un coup à cet état d'indépendance économique longtemps redoutée de la part de la Chine et à peine espérée chez eux, ne tarderont pas à user des droits que les stipulations des traités leur confèrent sur le territoire chinois. D'autres nations, placées sur le même pied par leurs conventions, réclameront les mêmes faveurs.

Aussi, tandis qu'autrefois il devait être de l'intérêt des gouvernements européens et américains de retarder le développement de la Chine, contrairement aux intérêts immédiats de quelques négociants, aujourd'hui, en présence des faits accomplis, ils sont tenus à de nouvelles obligations. Le Japon a violemment secoué la Chine endormie et a ouvert à son esprit d'initiative la plus grande réserve existante de travail intelligent et à bon marché. Les peuples de l'Occident doivent maintenant rivaliser dans l'emploi des moyens propres à activer l'essor désormais irrésistible. L'ouverture forcée de la Chine se fera sentir, sous peu, de manière très sensible, dans

Hosted by Google

l'économie financière du monde. L'exploitation des mines de charbon d'une richesse incalculable, le travail du fer intimement lié à l'extraction de la houille, l'emploi des immenses forces productives du peuple, la création de moyens de locomotion modernes ouvrent un large champ à l'esprit d'entreprise et au capital européens. Plus que jamais, chaque nation aura le devoir de chercher à tirer le plus de profits possible de la période de transition, tout en prenant ses précautions pour le jour où le nouvel état de choses produira nécessairement ses conséquences fâcheuses pour le monde.

Le Japon a une grande avance sur les autres nations, grâce à son voisinage immédiat et à sa double nature de puissance asiatique possédant les éléments de la civilisation européene. Ce sera une des tâches les plus ardues de la politique occidentale de chercher à atténuer les dangers créés par le nouvel état de choses. Il faut prévoir que le développement matériel de ces contrées s'accomplira très rapidement et admettre que le maintien de la prépondérance des pays occidentaux est sérieusement menacé. Il s'agira aussi, pour l'Allemagne, de prendre à temps une part plus grande qu'elle ne l'a fait jusqu'ici au plus important de tous les commerces extra-européens, d'avoir dans ces régions des débouchés à l'industrie nationale; bref, elle devra s'intéresser tout particulièrement au mouvement qui se créera, selon toutes probabilités, sous peu dans ces parages. Il est regrettable qu'elle ait négligé de jeter là une base solide comme l'a fait l'Angleterre à Hong-kong. L'empire allemand n'est admis en Chine que par des conventions. Il pourrait intervenir dans l'action commune d'une façon bien plus efficace s'il possédait dans l'Asie orientale un territoire, si petit qu'il fût, qui pût servir d'entrepôt assuré à son commerce et de port de refuge à sa marine militaire et marchande.

C'est ainsi que, malgré les atteintes portées à ses stipulations premières, le traité de paix de Simonoseki se présente à nous comme un événement d'une portée incalculable. Signé entre deux puissances asiatiques, il a pourtant ému tout le monde civilisé. Car il apparaît au tournant d'une nouvelle période de partage de la terre au point de vue de la distribution des

Hosted by Google

races et de la force respective de chaque État. La race blanche n'est plus seule en possession des progrès qu'elle a accomplis dans le cours des siècles. Il lui est né dans l'extrême Orient une rivale qui se les est appropriés avec intelligence, et, si les blancs sont mieux à même de manier les instruments qu'ils ont créés, ils ont en face d'eux, dans la race jaune, des centaines de millions d'hommes qui, réveillés de leur léthargie, peuvent contester leur prépondérance sur le terrain industriel. Mais, comme nous l'avons dit, la guerre sino-japonaise n'est que le premier acte dans ce drame des événements extérieurs qui accompagnent les révolutions, et même cet acte est encore loin d'être fini.

(*Traduit par* MARCEL VANDERKINDERE.)

Hosted by Google

L'ACCUSÉ [1]

NOUVELLE INÉDITE

I

Un jour morne tombait des hautes fenêtres croisillées de la cour d'assises, si inaccessiblement hautes qu'elles semblent vouloir défier tout espoir d'échapper aux châtiments comminés des codes terribles, un jour équivoque et glauque d'aquarium qui rendait plus sinistre encore le coutumier décor judiciaire : la cour, robée de rouge et de noir, les rangs immobiles du jury rayés du blanc des cols alignés, puis, derrière une haie luisarnante de baïonnettes levées, les masses mouvantes d'une foule houleuse entassée en paquets d'ombre où éclataient seules les taches ovales de centaines de visages blafards.

L'affaire était de celles qui des semaines durant défrayent les chroniques, mais l'intérêt passionné qu'elle suscitait se doublait du mystère que l'accusé semblait s'appliquer à épaissir autour de son impénétrable personnalité.

On ne savait rien de lui que le nom — faux selon toute apparence — qu'il lui avait plu d'indiquer, rien au delà, car aux plus pressantes comme aux plus insidieuses questions sur le lieu de sa naissance, sa famille, son passé, il avait opposé toujours et quand même un mutisme courtois, mais inébranlablement résolu.

(1) Extrait de l'*Émerveillée*, recueil de douze nouvelles orné d'une eau-forte originale de M. A. Rassenfosse et d'une couverture dessinée par le même artiste, en souscription au prix de *deux francs* à la *Librairie d'art* (Dietrich et Cie), Montagne de la Cour, 52, à Bruxelles.

Hosted by Google

Aucun moyen d'investigation n'avait cependant été négligé, la presse des deux mondes avait compendieusement narré et redit son mystérieux procès, publié son portrait, retracé des pages entières de son écriture acérée et fine comme celle de quelques artistes de la plus aristocratique intellectualité, mais pas un de ces extraordinaires moyens de publicité n'avait amené même le plus mince résultat.

On s'était alors résigné à instruire le procès tel quel, sans avoir pu élucider l'inquiétant secret.

Et cependant, la foule qui maintenant, après des mois d'attente surexcitée, le possédait enfin, le tenait là, presque sous sa main, la foule restait stupéfaite : rien, en effet, en l'accusé qui trahît le lâche et tragique assassin qu'elle voulait voir et qu'invinciblement, avec toute la véhémence de son instinct révolté, elle *voyait* en lui.

D'allure extrêmement distinguée, d'une élégance et d'une grâce raffinée dans ses vêtements de grand deuil, sans nul bijou, il se tenait (mais sans aucune affectation dans son attitude harmonieuse) la tête appuyée sur sa main longue et blanche et d'attaches fines. Jeune, certes : vingt-cinq ans, trente peut-être, non davantage...

Une barbe, noire et soyeuse, encadrait un visage d'une merveilleuse presque surnaturelle beauté et d'une indicible douceur d'expression, semblable à celle que certains primitifs florentins prêtèrent au Christ. Seuls ses yeux que frangeaient d'admirables cils inquiétaient par instants quand, dans leur regard passionné, une flamme sauvage semblait passer, mais ce regard même, comme par l'effet d'un charme puissant, attirait à la longue et achevait l'incontestable séduction qui, comme un parfum doux et fort, émanait de l'énigmatique personnage.

Des murmures difficilement réprimés avaient accueilli son apparition à la barre et ses premières réponses évasives et habiles, à l'interrogatoire d'intérêt du reste presque nul.

Une interminable audition de témoins, qui n'apporta aucun élément qui ne fût connu déjà, vint clore la fastidieuse instruc-

Hosted by Google

tion d'audience, et l'avocat désigné d'office et avec lequel son peu ordinaire client avait obstinément refusé de conférer, entama sa plaidoirie de défense, discours d'adroite et élégante composition, mais où l'on ne sentait pas battre et vibrer l'enthousiaste croyance à une cause visiblement défendue par le seul et louable souci du devoir professionnel.

Alors l'homme, sur lequel pesait une formidable accusation d'assassinat, brusquement se leva, comme un fauve qui, acculé dans sa bauge par les canons de vingt fusils, nerveusement se dresse...

II

« Ainsi donc, dit-il — et sa voix, en ce disant, était claire et ferme, vibrante d'énergie contenue et musicale comme un cristal heurté — ainsi donc j'ai tué, tué délibérément, traîtreusement...

O laissez-moi, tout d'abord, vous dire comment ma vie se croisa avec la sienne et avec la sienne se noua, si intimement, si intensément que nul — la Mort seule exceptée — n'eût détruit jamais l'enlacement passionné de nos âmes et de nos corps!

Un soir, dans la rue, je la vis, non devant moi mais immatériellement lointaine, réfléchie comme dans un miroir magique par une glace mise à la devanture d'un magasin et que les buées ternissaient d'une brume de songe, et cependant, à l'instant même, mon âme se reconnut en elle et m'étant retourné, j'allais vers elle, sans timidité comme sans hésitation, ainsi que je serais allé vers ma sœur aimée ou vers ma mère...

De même elle m'accueillit.

A l'évidence dernière, elle attendait ma venue aussi ardemment que moi-même j'aspirais à elle, car à ce moment précis, je vis la joie — ô cette joie profonde, intime et envahissante toute! — fleurir d'un sourire ses lèvres, flétries maintenant et dissoutes dans la mort, le bonheur luire, attisé en

Hosted by Google

flammes claires d'incendie, dans ses yeux, ouverts aujourd'hui aux surnaturelles lumières...

Aucune parole ne dut sceller notre intime, indestructible accord; nous partîmes les mains dans les mains, et, dès ce jour, plus ne nous quittâmes qu'aux heures que strictement nécessitaient mes occupations journalières.

Ces heures, pendant lesquelles, disait-on tantôt, je disparaissais dans les ténèbres grouillantes de la grande ville comme dans quelque caverne sans fond, mon aimée infidèle les profanait par d'adultères joies, et voilà, concluait-on, trouvée la première explication plausible de ce tout d'abord inexplicable forfait, combiné en son plan et son exécution avec une si diabolique adresse que presque l'on désespérait d'en obtenir l'expiation par l'humaine Justice!

Ah! que le Dieu vengeur et fort fasse que les lèvres qui les premières prononcèrent ces imprécatoires paroles, le cerveau qui le premier en formula l'immonde pensée soient frappées, impitoyablement, des peines suprêmes des pires profanations!

Mais qui donc, messieurs mes accusateurs, fut celui qui pour vous édifia le système si savamment échafaudé dans le vain espoir de me perdre, qui osa — le seul — jeter de si pleines poignées d'ordures sur l'auguste et cher visage sculpté dans l'effroi et dans la mort?

Ce fut, niez-le!... ce personnage abject au regard bigle comme celui des hyènes qui tantôt salissait ce siège des basques retombantes de sa redingote de bourreau!...

Ainsi cet épouvantable gredin assouvit-il enfin sur moi l'effroyable rage que je lus sur son mufle bouffi de brute malfaisante ce jour où, après de longs soupçons, je le surpris enfin dans sa loge de concierge décachetant sournoisement, à la vapeur d'une bouilloire, mon courrier et où mon poing, un peu brutalement peut-être, mais justement certes, s'abattit sur son crâne et frotta ses oreilles de traître!

Il dit aussi, ce témoin baveux, comment se noua, se précipita, éclata le terrible drame...

Hosted by Google

Depuis la veille, l'élue de mon cœur, si gaie d'habitude et si charmante d'insouciance heureuse, s'était sentie souffrante... une migraine, disait-elle, en souriant un peu douloureusement, mais qui se dissiperait le lendemain comme se dissipent et s'évanouissent sous l'ardeur d'un soleil d'or les brouillards et les brumes d'une matinée maussade...

Mais comme, le lendemain venu, elle sentait plus lourde encore sa tête endolorie, plus battantes ses tempes, je courus chez le médecin le plus proche (vous l'avez entendu tout à l'heure, à cette même place...), lequel m'assura de sa plus parfaite quiétude, refusant toute ordonnance autre qu'un repos absolu, pendant un jour au plus.

Puis, comme il nous avait semblé, à tous deux, que la chambre où se trouvait alitée la malade était bien un peu fraîche, j'avais allumé moi-même, en présence encore du docteur, le feu tout préparé dans le petit poêle de fonte qui se trouvait dans l'âtre et dont jamais encore nous ne nous étions servi jusque-là.

Ce soin achevé, je m'installai au chevet de l'aimée, mais elle, qui était la confidente de toutes mes peines comme de toutes mes joies et qui savait que ce jour-là surtout le soin de mes intérêts m'appelait impérieusement au dehors, se rebella contre mon vouloir et trouva de si délicieux sourires, de si pénétrantes prières que je me laissai, enfin, convaincre.

Fatalité, fatalité!... je m'éloignai, je partis, l'âme inexplicablement angoissée de lourds pressentiments, de craintes lancinantes... Deux fois je revins sur mes pas, puis au moment de franchir le seuil de la maison, je me raillai de mes terreurs, me remémorant les catégoriques assurances du docteur et ses pressantes recommandations de repos, je me représentai l'étonnement, peut-être l'effroi que provoquerait mon retour inopiné, le soupçon de quelque danger, à elle dissimulé, mais à moi révélé par le médecin et le mal que ces inquiétudes sans raison allaient lui faire.

Délibérément alors, je repartis, en courant presque, comme

Hosted by Google

pour me prémunir contre toute velléité de faiblesse nouvelle, m'efforçant de concentrer sur les affaires qui m'attendaient la force entière de ma pensée...

Quelques heures plus tard, je regagnai la petite maison, si blanche et si avenante dans le calme de la rue silencieuse de faubourg et que le soleil illuminait toute.

J'entrai dans le vestibule, où le concierge me saluait d'obséquieux et hideux sourires.

Ces serviles grimaces que je savais, je sentais mortellement haineuses, car c'était la veille même que j'avais, congrûment, châtié l'infâme drôle, m'écœurèrent au point que pour échapper plus vite à leur vue odieuse, je m'élançai en courant dans l'escalier.

Derrière moi, je l'entendais qui ricanait, ricanait... J'atteignis la porte de notre chambre, tournai le bouton... O cette subite et furieuse rafale de gaz sucrés et ardents à la fois, ce torrent d'odeur délétère et suffocante... J'eus la sensation de ma respiration coupée au ras des lèvres, je sentis mes yeux comme brûlés par une foudroyante déflagration de grisou, tandis que dans l'inouï désarroi de mes idées jaillit tout à coup l'éclair brusque d'une plus effroyable certitude!... Je chancelai sous le coup et m'abattis lourdement sur le carreau, évanoui.

Le diabolique concierge, lui, semblait — ou feignait — n'avoir rien entendu, mais ses ricanements tantôt perçus, montaient, devenaient plus agressifs, plus insultants! Je les percevais, distinctement, à travers le voile épais qui s'était, brusquement, appesanti sur mes sens et qui, maintenant, insensiblement se levait...

Au prix d'indicibles efforts, je me traînai alors jusqu'à la rampe, je me penchai et doucement je l'appelai... oui, *lui*, je l'appelai, je l'implorai...

Il prétendit, ensuite, ne m'avoir pas entendu l'appeler... peut-être, cependant, tout d'abord ma voix était-elle inaudible presque...

Hosted by Google

Désespéré, je m'épuisai en nouveaux efforts, tentant, mais inutilement, de mouvoir encore mes membres paralysés, comme dans les cauchemars atroces où l'on voit, terrorisé mais incapable absolument de tout mouvement, approcher, plus près toujours, le danger mortel...

Enfin, le satanique bourreau consentit à m'entendre, il accourut, la bouche tordue d'un rictus où je lus la plus horrible joie, m'enjamba, pénétra dans la chambre...

Je perçus le bruit de meubles renversés et de vitres qui volaient en éclats, puis je retombai sans connaissance, la tête cognant l'angle d'une marche.

Ah! plût à Dieu qu'un choc plus fort, qu'une chute plus lourde eût fêlé, fendu mon crâne, épandu sur les murs ma cervelle chaude!

Car comment décrire l'indescriptible horreur du réveil qui suivit, la torture des heures qui m'assaillirent alors?...

L'Aimée, dans son grand lit à colonnes torses, reposait dans la pose délicieuse d'abandon de ses sommeils bercés de rêves puérils...

Ses cheveux, épars sur l'oreiller, tissaient d'or la toile blanche et les dentelles mousseuses; son bras de petite princesse frêle, si neigeux, pendait inerte, presque à terre, et, comme m'étant approché, chancelant comme un ivrogne, je le portai à mes lèvres, je sentis un froid de glace qui semblait s'en irradier et qui, de mes lèvres, frappa mon cœur...

Mes souvenirs s'arrêtent là, car ce qui vint ensuite : l'irruption des curieux, les interrogatoires dont le jour même on m'accabla, à l'instigation de l'immonde délateur qui, sans doute, élabora sur-le-champ le plan infâme qui, selon ses calculs, devait me perdre sans retour; les scènes déchirantes de l'ensevelissement et de l'enterrement, tout cela se confond et se perd en ma mémoire dans la nuit de larmes et de désespoir sans fond qui couvrit ces heures-là.

Hosted by Google

Ce n'est que quelque temps après que je me rendis compte de l'épouvantable accusation, que je compris *tout*...

III

J'aurais, me dit-on, après avoir allumé le poêle et attendu que l'ignition du charbon fût complète, reculé — comme par mégarde — le fourneau de façon à faire sortir de quelques millimètres la buse de décharge... L'acide carbonique, se dégageant en abondance, avait insensiblement rempli la chambre où reposait ma victime qui, profondément endormie, avait été asphyxiée bientôt...

Il y avait crime donc et non accident, et le meurtrier, c'était moi !

Oh ! je sais ce qui induisit la justice à prêter une oreille complaisante à cette monstrueuse dénonciation. Le réquisitoire, tantôt, en dénombrait les raisons.

Ce fut, d'abord, ce caractère d'aventurier louche et méprisable, que, par dépit, semble-t-il, de n'avoir pu, au prix des plus considérables efforts, découvrir son secret, on s'efforce de donner à mon existence.

Et, cependant, qu'importe de savoir qui je suis, de par mon état civil, et ma rubrique sociale, à ceux qui aujourd'hui doivent me juger ? Que leur importe que je sois ou un inventeur travaillant dans le mystère qui lui est indispensable à quelque formidable invention dont la réalisation peut changer la face du monde, ou, encore, quelque agent politique flétri du nom d'espion en deçà, honoré du brevet du plus haut patriotisme au delà des lignes frontières ? Que leur importerait même que je fusse — pour emprunter à l'accusation l'une de ses moins désobligeantes hypothèses — l'émissaire de quelque secrète association de fraudeurs internationaux ?

Est-ce comme affilié à une bande de cette espèce ou de toute autre, est-ce pour délit d'espionnage que je comparais aujourd'hui devant mes pairs ?

Hosted by Google

Une autre — ô bien plus lourde preuve — est cette assurance souscrite il y a quelques mois à peine par ma pauvre Aimée, et qui était payable à elle-même le jour de son quarantième anniversaire, à moi si elle devait mourir avant d'avoir atteint cet âge.

Ainsi donc, ce n'est plus, maintenant, la jalousie aveugle et passionnée qui aiguisa ma pensée meurtrière, non, c'est l'appât de quelques pièces d'or sordidement convoitées; ce n'est plus Othello, messieurs, Othello moderne et savamment assassin qu'en frémissant vous écoutez en cet instant, non c'est Shylock, un Shylock de vingt ans qui froidement, élégamment presque, asphyxie sa maîtresse pour se faire, à quelques jours de là, monnayer son crime au guichet grillagé d'une compagnie d'assurance!

Ah! messieurs, si patiemment encore je supportai l'énoncé de la première de ces suppositions que je savais si aisément réduire par la preuve facile de sa totale absurdité, comment pus-je maîtriser mon indignation, débordante à la fin, lorsqu'un homme, parlant au nom de la loi et de Dieu, osa affirmer sa foi en ce dernier mobile!

Et cependant cet homme sait que le même jour, à la même société, je m'étais, moi-même, fait assurer pour une somme triple, en faveur de celle que j'aimais et que je voulais savoir, jusqu'à la fin de ses jours, à l'abri du besoin au cas où, subitement, j'eusse disparu de ses côtés. Il sait que ce n'était que pour tranquilliser celle qui s'épouvantait à l'idée de ma mort et pour la persuader que ce n'étaient là qu'usuelles précautions d'ordre matériel que tous ceux qu'unit la vie prennent en faveur l'un de l'autre, que je concluai cette seconde assurance — le prétendu mobile du crime — dont elle ignora même toujours que le capital avait été par mes soins rendu payable à elle-même en cas de survie pendant vingt ans!

Il sait encore, ce même homme qui m'accuse d'avoir tué ma maîtresse pour vingt ou trente mille francs, il sait que près de cent mille francs en espèces et en valeurs furent trouvés dans

Hosted by Google

mon secrétaire et qu'une somme presque égale se trouve déposée en mon nom dans une maison de banque de cette même ville.

J'étais riche donc, riche puissamment, et le suis en réalité bien plus encore!

Absurde donc, triplement absurde, mais plus odieuse encore cependant qu'absurde, cette accusation qui, née dans le cerveau débile et haineux de l'homme à face d'hyène, porte, bien que proférée solennellement par un magistrat drapé de pourpre et d'hermine, la marque indélébile de son abjecte origine!...

Est-ce à dire que ce soit à la fatalité seule que doive être attribuée la mort de celle qui était toute ma joie sur terre?

Le poêle — il est là, devant vous — est vieux et usé, on n'y avait plus touché depuis des mois entiers et les buses en sont, paraît-il, rongées de rouille.

Il n'y eut donc à cette mort effroyable que des causes naturelles et fortuites?

Non, cent fois non! il y a eu *assassinat*, et le meurtrier, que je vous dénonce et que vous frapperez, il est assis là, dans l'enceinte des témoins...

Lui seul, qui nourrissait à mon égard la haine féroce de la brute que l'on a châtiée et piétinée, était à mon départ resté dans la maison solitaire... la porte de la chambre n'était pas fermée à clef... seul il a pu y pénétrer, y commettre le crime qui devait ne pas laisser de traces et, du même coup, me frapper en ce que je possédais de plus cher au monde et m'abattre en m'imputant le meurtre infâme.

Ainsi s'expliquent maintenant les diaboliques ricanements dont il salua mon retour, sa surdité à mes appels désespérés, sa hâte inquiète à chuchoter à l'oreille des magistrats instructeurs d'équivoques et insidieuses paroles!

Voyez ses mains velues et malpropres, ne sont-elles pas de celles auxquelles ne répugnent pas les plus terrifiantes beso-

Hosted by Google

gnes?... Regardez-les, ne voyez-vous pas là, à la dextre, enfoncée entre des bourrelets de chair rouge et luisante, une bague d'or où scintillent, comme trois gouttes de sang frais, trois rubis cerclés de diamants, dont sa vanité de brute, plus forte encore que la crainte de se trahir, l'induisit à se parer?

D'où vient à ce concierge ce brutal mais coûteux bijou, d'où vient la triomphante redingote remplaçant la souquenille usée d'antan, cette mine de propriétaire crevant d'aise et de bonne chère?...

Ah! c'est que lorsqu'on tue pour se venger de qui l'on hait, on ne néglige pas pour cela les aubaines accessoires!

Que le parquet indague et recherche... On ne m'écouta pas quand je parlai de titres au porteur qui avaient disparu de mon avoir, de certaines liasses de valeurs devenues introuvables; on sourit, d'un air supérieur et lassé, quand je me plaignis du vol évident d'argenterie et de joyaux; aussi me suis-je tu, renfermant en mon cœur la poussée de soupçons qui allaient se corroborant d'heure en heure de certitudes nouvelles et décisives, me promettant d'en appeler, au jour suprême, au peuple souverain qui maintenant m'écoute.

C'est vers lui que je crie, c'est à lui que, pleurant de rage, je désigne l'assassin et le traître certain, que le bras vengeur de la Justice saura, dès que la lumière se sera faite tout entière, atteindre, foudroyer, pulvériser!

Et si, faillant à son devoir et à sa tâche, l'humaine Justice se refusait encore à châtier le coupable qu'une instruction énergique et rapide aisément démontrera tel, je serai moi, — j'en fais ici le serment, — l'impitoyable créancier de la dette de sang, le vengeur terrible et implacable! »

IV

Haletante, stupéfaite, la foule terrifiée avait écouté l'inattendu plaidoyer qui avait jailli brûlant, comme fuse parmi les fracas

Hosted by Google

d'une subite éruption volcanique un jet furieux de lave incandescente.

Tous les regards, suivant le geste imprécatoire de l'accusé, s'étaient fixés sur celui que dénonçaient aussi véhémentement ses dernières paroles, ce témoin à peu près inaperçu d'abord dans le défilé interminable des personnes amenées une à une à la barre, et dont l'apparition prenait tout à coup une aussi formidable et terrifiante importance.

Aux premiers mots de l'inculpé qui le mettaient si soudainement en cause, l'homme s'était levé, pesamment, comme s'il voulait parler. Mais aucune parole intelligible ne sortit de ses lèvres qui tremblaient visiblement. Puis, comme sa carrure énorme empêchait de voir d'autres témoins assis derrière lui, des mains s'accrochèrent aux basques flottantes de sa redingote, pesèrent sur ses épaules.

Une fois assis, il sembla s'épouvanter tout à fait, s'abandonner, les bras ballants, l'œil hébété, tandis qu'au-dessus de lui s'amassait, se condensait en nuages de plus en plus noirs et plus menaçants, l'accusation terrible qui à la fin crevait sur lui avec le fracas et la soudaineté du tonnerre.

Instinctivement ses plus proches voisins, comme par crainte que les foudres vengeresses ne les atteignissent eux aussi, s'étaient reculé de lui et il restait là, épouvanté et seul au milieu du banc de chêne lisse, tandis que le soufflétait de partout l'indignation déchaînée de toute une salle...

L'accusé s'était rassis, tandis que de la foule, remuée, bouleversée jusqu'aux moelles, montait une rumeur sourde, comme d'une cuve en ferment.

Les jurés, dont certains, très pâles, chancelaient en se levant, se retirèrent pour délibérer, puis le silence retomba dans la salle énorme, glacée de marbres sombres et que la nuit avait peu à peu envahie toute, — un silence orageux et passionné, comme tissé d'haleines chaudes.

Puis un coup de sonnette bref et qui coupa l'air et le brisa en morceaux clairs : le jury et la cour rentraient en séance.

Hosted by Google

Le chef des jurés, d'une voix tremblante et un peu sourde et dont cependant — tant était devenu absolu le silence maintenant suspendu dans la salle — chaque articulation, chaque grasseyement aisément se percevaient, proclama le résultat des délibérations.

Ce résultat était un « non » unanime sur toutes les questions.

A l'énoncé de ce mot, qui d'un seul coup le rendait au monde et à la vie, l'accusé resta absolument impassible, pas une fibre dans sa face ne bougea, pas un mouvement ne trahit l'effroyable véhémence des sentiments qui, en ce moment, devaient bouleverser son âme.

Il écouta immobile, et les yeux obstinément fixés à terre, la lecture de l'arrêt de la cour qui proclamait son acquittement et son élargissement immédiat; puis lentement ses yeux se levèrent sur la foule, acharnément et invinciblement hostile du début et qui, enthousiaste maintenant et exaltée d'héroïsme, s'apprêtait à l'acclamer comme un triomphateur et un martyr.

Et une courte flamme, froide comme le reflet d'une épée brandie, passa dans son regard et ses lèvres se plissèrent, un instant, en un sourire d'ironie si glaciale, de si ricanant et satanique mépris, que ceux qui, pour leur malheur, virent ce regard atroce et ce sourire, sentirent leur cœur se serrer d'un subit et mortel effroi, se déchirer et saigner de la torture inoubliable de la plus épouvantable certitude...

GUSTAVE RAHLENBECK.

Hosted by Google

MON PREMIER VOYAGE A BRUXELLES (1)

Je ne parle que pour mémoire de la représentation théâtrale à laquelle nous assistâmes le soir, au théâtre de la Monnaie, où l'on jouait *la Juive*. Quand j'entendis cet orchestre merveilleux, quand je vis ces décors magnifiques, l'éblouissante lumière du grand lustre et les loges parées, comme des corbeilles, par des rangées de dames en riches toilettes, je me crus dans un autre monde. Un jeune adolescent de la ville n'éprouve pas les mêmes impressions ; il a déjà trop vu, mais pour mes yeux de campagnard ignorant, c'était comme si on avait soulevé un pan du ciel. Je n'ai réellement été au théâtre que cette fois-là. Plus tard, j'y ai ressenti des jouissances artistiques délicieuses, sans doute, mais la sensation virginale n'y était plus.

Et mon pauvre père était-il content ! Amateur passionné de musique, il battait tout doucement la mesure aux beaux passages. Puis, me pinçant le genou ou me poussant du coude : « Ecoutez ceci. »

Avec lui, du reste, il fallait admirer. Sa figure s'épanouissait ; c'était un sourire et une volupté d'âme dont on subissait le charme.

Et le public ? Je ne sais ; mais il me semble que le public de cette époque était plus ouvert aux admirations artistiques qu'aujourd'hui. Il était plus naïf. Les analyseurs n'étaient pas encore venus pour railler ses illusions et ôter à ses sentiments le mystère de poésie qui les idéalise.

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1895.

Hosted by Google

Le positivisme de Comte, dont les jeunes gens se sont épris, leur a fait beaucoup de mal. Ils se sont cru orgueilleusement des aigles, parce qu'ils doutaient de tout, mais il leur manque des ailes; ils ne savent plus que barboter dans les plates grossièretés de la vie matérielle; ils n'ont plus la puissance de s'élever jusqu'aux hauteurs idéales où, dans l'horizon de sa pensée agrandie, l'âme s'épure et s'éprend de la beauté vraie des choses.

Quel est le jeune Snob qui oserait encore pleurer au théâtre? Nous y pleurions à chaudes larmes, nous autres. Nous croyions que c'était vrai. Lequel des deux vaut mieux? Ce cœur sensible aux émotions humaines, ou cette âme sèche qui ne s'attache qu'aux sensations raisonnées? J'aime mieux ceux qui savent pleurer sans chercher de cause à leurs larmes.

Le lendemain, il y avait revue. Les troupes devaient défiler rue de la Loi.

Nous allâmes nous installer au Parc. Un beau soleil dorait les arbres et, juchés sur une table, nous nous trouvions en admirable posture pour tout voir.

Il me semble que j'entends encore le pas mesuré des régiments en marche; le roulement des canons sur leurs lourds affûts; le bruit sec de la cavalerie sur les pavés; les ordres se croisant dans l'air et que, dans cette mêlée, je vois toujours flotter les drapeaux agités au vent, les tambours-majors gigantesque, les piques et les épées jetant des étincelles.

Tout à coup, il passa par la foule comme une secousse électrique. Le Roi arrive... Ce fut une acclamation.

Quand l'état-major fut près de nous : « Papa, lequel est-ce?

— Celui qui est en avant avec cette ganse d'or au chapeau et ce large ruban rouge autour de la poitrine. Regardez bien. Voilà qu'il se découvre. »

Si je regardai! Si je le vis! Je saurais encore le peindre, avec sa taille droite, sur son grand cheval bai, saluant à droite et à gauche, souriant, s'arrêtant comme emprisonné au milieu des ovations de la foule.

Derrière, monté sur un cheval noir, venait le général

Hosted by Google

Chazal, tout mince, avec sa belle tête militaire, basanée et fine.

Puis le bourgmestre Charles de Brouckère, un diable d'homme, toujours en selle, brusque, ne discutant pas, et adoré du peuple, dont il faisait à la fois la terreur et l'admiration.

Aussi les remarques pleuvaient :

« Voilà notre bourgmestre.

— Un fameux gaillard, allez.

— L'effroi de la canaille.

— Je l'ai vu, à 2 heures du matin, galoper à travers la rue de l'Épée, tapant aux volets avec son sabre. Ce qu'ils couraient, les escarpes !

— Et quand il y a un malheur donc ! Toujours le premier au poste. Il est aux incendies avant que les pompiers aient attelé.

— Ce n'est pas étonnant qu'on l'aime.

— Parbleu.

— Vive le bourgmestre ! »

Dois-je le dire? Le bourgmestre de Bruxelles avait un prestige qu'il n'a plus. Demandant plus à l'énergie qu'aux discours, il était véritablement le chef de l'ordre.

De Brouckère, à lui seul, eût arrêté une émeute. Il eût couru dessus et, à toute bride, fût passé à travers. Et alors, gare ! Il aurait fait chaud. Et on le savait.

Ces allures le rendaient populaire.

Le vrai bourgmestre, aux yeux de la foule, sera toujours un type à la Rembrandt, de belle prestance physique, de fière mine, de loyauté brutale et de peu de paroles.

Les avocats, qu'ils me le pardonnent, ont gâté le métier : ils bavardent trop.

En ce moment, les derniers régiments tournent l'angle de la rue de la Loi et je vois défiler les gendarmes à cheval, dont les colbacks, les pantalons de chamois, les grandes bottes, la tenue martiale provoquent des murmures élogieux parmi les spectateurs.

Puis, lentement, de ce côté le bruit s'éteint, mais, devant le

Hosted by Google

palais, l'animation recommence. On court, on se précipite; le Roi, entouré de son état-major, apparaît sur la place et je l'aperçois près de l'arbre de la liberté, presque debout sur ses étriers, soulevant son chapeau devant la foule immense qui l'acclame. Il y a des spectateurs jusque sur les monuments du Parc, jusque sur les arbres, jusque sur les toits des maisons.

Ah! cela faisait battre le cœur, tout de même.

Les plus indifférents se sentaient émus par ce courant de sympathie : pas un cri discordant ne s'élevait au milieu de ces cris de triomphe; pas un journal n'eût osé écrire une parole offensante pour la Majesté Royale, et ce n'était pas crainte, c'était respect, et, puis-je le dire, bonne éducation. Les pères Duchêne n'avaient pas encore fait leur entrée dans la presse belge.

Léopold Ier jouissait, du reste, d'une autorité personnelle considérable. Depuis qu'en 1848 il avait offert de rendre sa couronne à la nation, il avait coupé court aux menées des intrigants politiques, et le peuple voyait en lui l'homme nécessaire à ses destinées.

***

Durant l'après-midi du même jour, nous allâmes aux boulevards faire une promenade en voiture découverte.

Du bois de la Cambre, on ne parlait pas encore; l'Allée-Verte commençait à être abandonnée : le tout-Bruxelles se donnait rendez-vous aux boulevards ou au Parc. Quand je dis le tout-Bruxelles, j'entends les dames, les demoiselles, le monde élégant. Le peuple, la petite bourgeoisie, comme aussi la jeunesse, libre de son temps, n'y venaient guère. Plus avisés, ils quittaient la ville et, par les quatre points cardinaux, affluaient aux nombreuses guinguettes et salles de danse qui égayaient les environs.

Les boulevards, à cette époque, étaient cernés par les fossés des octrois qui en faisaient tout le tour et au delà desquels commençaient les faubourgs. De l'Allée-Verte jusqu'à la porte de Namur, à l'exception du Jardin botanique, qui n'avait pas encore sa balustrade en pierre, c'était à peu près

Hosted by Google

l'aspect d'aujourd'hui. Mais, à partir de la porte de Namur, le spectacle changeait. On voyait beaucoup de vides et, çà et là, de jolies maisons de plaisance. Passé la porte de Hal, vers Saint-Gilles, c'était la pleine campagne, parsemée de jardins potagers et de métairies. On a rempli tout cela de briques et on en a fait des fouillis d'habitations compactes. Il n'était pas déplaisant cependant de voir ce coin de campagne de l'intérieur de la ville.

Les faubourgs l'ont agrandie, mais l'ont-ils embellie?

Il me semble qu'en lui donnant un aspect industriel et cosmopolite, ils lui ont enlevé son charme de ville de luxe et de ville intime.

Les boulevards étaient couverts de monde et sillonnés dans tous les sens de cavaliers et d'équipages. C'était joli à voir, puis c'était animé et gai.

Le luxe des voitures disparaît devant l'invasion des bicyclettes et des tramways qui accaparent la voie publique, et c'est dommage.

Ces roues mesquines sur lesquelles gigotent les deux sexes et ces caisses qui roulent toutes seules, sous des gibets et des fils, sont loin d'offrir le coup d'œil pittoresque des cavaliers et des équipages défilant sous les arbres.

Qui s'arrête pour les voir passer? Personne. En entendant sonner leurs cornes et leurs sonnettes d'alarme, le piéton s'enfuit, de peur qu'un cycliste ne lui coure dans les jambes ou qu'une machine ne l'écrase. Mais, alors, au bord des trottoirs, c'étaient des rangées d'amateurs en admiration devant les harnais élégants, les chevaux de belle allure, les jolies dames assises au fond des landaus, sous leurs parasols de dentelle. Cela ne faisait envie à personne parce que chacun y trouvait de l'agrément. C'était un spectacle agréable. Dans chaque Bruxellois sommeillait à la fois un sportman et un dilettante. Ses goûts d'artiste se trouvaient satisfaits par cette contemplation de choses vivantes et de belles choses.

Je me demande, quelquefois, quel sera l'idéal artistique de la génération qui monte. Assourdie par le sifflement des machines, toujours en tram ou en bicyclette, elle aura perdu

Hosted by Google

le sens de la nature. Les animaux lui seront inconnus. Elle ne sera plus capable de comprendre la beauté d'un cheval ou d'une vache. Je crois que ce sera une génération bien morose et bien peu originale.

Quand nous arrivâmes un peu plus haut que le palais du prince d'Orange, dont on a fait un musée, nous eûmes le plaisir de revoir le Roi, qui se promenait à pied avec toute sa famille. Il était accompagné du Roi actuel, alors duc de Brabant, du comte de Flandre, de la princesse Charlotte et, je crois, du duc d'Aumale, un bel homme blond, encore tout jeune. La foule s'ouvrait respectueusement sur leur passage, ayant soin de ne pas se masser de ce côté, pour ne pas gêner leur marche. Ce n'était pas courtisanerie, mais convenance. La famille royale faisait partie de la nation et se mêlait volontiers à ses plaisirs par un sentiment de sympathie qu'elle savait partagée.

Nous descendîmes ensuite le boulevard de la porte de Hal et par le passage à niveau du chemin de fer qui, alors, aboutissait à la place Rouppe, où se trouvait la gare du Midi, nous arrivâmes au boulevard d'Anderlecht.

Le long du boulevard d'Anderlecht, bâti à peu près comme aujourd'hui du côté de la ville et borné de l'autre côté par la campagne, circulait, je me rappelle, un train de marchandises qui d'une façon intermittente faisait le service entre la gare du Midi et celle de l'Allée-Verte. C'était un vieux bonhomme de train, marchant à la papa, précédé d'un garde agitant un drapeau, et ne commettant d'autres méfaits que d'écraser, de temps en temps, un caniche trop pressé de s'élancer entre ses roues. Mais quel potin les Bruxellois menaient à propos de ce train! Cela déparait la ville; cela effrayait les chevaux, c'était un danger pour tout le monde. Et, puissance de l'opinion publique, on dut finir par le supprimer. Qui nous aurait dit que les mêmes Bruxellois — *variabilis populi voluntas* — auraient applaudi en voyant, quelques années plus tard, non pas un train, mais des centaines de trains rouler du matin au soir à travers leurs rues populeuses et souvent très étroites et faire de leur ville une immense gare de chemin de fer? C'est

Hosted by Google

le progrès. Si quelqu'un proteste au nom des enfants ou des piétons, on dit qu'ils n'ont qu'à se garer. Les compagnies ont si bien fait accroire au public qu'elles travaillent dans son intérêt, qu'à chaque nouveau rail qui se pose la badauderie s'émerveille. Des trains chargés de ballast dévalent les boulevards, au grand étonnement de l'étranger qui se demande : Quel est ce chemin de fer intérieur? Et le citadin orgueilleux de répondre : Cela ne se voit qu'à Bruxelles. En effet. Quand les locomotives croiseront devant l'hôtel de ville, cela ne se verra non plus qu'à Bruxelles. On pourra inscrire sur un poteau : Il n'est plus permis d'aller à pied; et ce sera le comble du progrès, mais la ville ne sera plus habitable.

En attendant, nous étions arrivés à la porte de Cologne. Derrière, au fond de la place, s'élevait la gare du Nord, et, au delà, une partie des rues actuelles du Progrès et de Brabant qui confinaient à de grandes prairies, parsemées de guinguettes et de restaurants où l'on dansait et où l'on soupait. Heureux temps! les huîtres ne coûtaient que cent sous le cent. Avec une pièce de six francs, vin compris, on se payait une petite orgie en tête à tête.

Contemporains de ces temps bénis, vous souvient-il de De Pature et du Théâtre Lyrique?

On y jouait la comédie l'été et on y dansait tous les soirs.

Cela coûtait cinquante centimes.

C'était le rendez-vous de la bande joyeuse des Bruxellois, jeunes et vieux : car les vieux y venaient, comme les autres, pour rire et voir les jolies filles. Il n'y avait à cela rien de mal.

Non loin de l'orchestre, devant la porte vitrée, qui était de plain-pied et presque toujours ouverte, se groupait le *high-life*, dont une partie débordait dans le jardin, où hommes et femmes se hissaient sur des chaises pour voir la scène par-dessus les têtes. Puis, tout à coup, bousculade : « Mais cessez donc, mon Dieu! je vais tomber. » Et c'étaient des chutes sur les chapeaux haute forme et les épaules. Sur quoi on se remettait en place et tout rentrait dans l'ordre. Ces poussées avaient lieu surtout pour *embêter* les vieux amateurs qui n'osaient pas affronter la grande lumière de la salle et se faufilaient dans la

Hosted by Google

pénombre pour y faire leurs petits flirtages en coulisse.

J'ai vu pirouetter là les hommes, maintenant les plus graves de Bruxelles, qui, je dois le dire, sont restés d'excellents garçons et doivent faire des maris parfaits, parce qu'ils ont beaucoup ri dans leur jeunesse.

La société féminine se composait en partie des petites dames de ces messieurs et, pour le surplus, d'un essaim de gentilles grisettes venant, après la journée, s'amuser, danser comme des folles et aimer ceux qui savaient leur plaire.

D'argent, il n'était pas question ou du moins si peu ! La Bruxelloise, rendons-lui cette justice, a le cœur tendre, mais est vaillante au travail et ne fait pas commerce d'elle-même.

Près de la porte d'entrée, il y avait des marchandes de bouquets à deux sous — tout le monde se fleurissait — et des tourniquets où l'on jouait des plateaux, des carafes et de la vaisselle peinte, amusements innocents qui dénotaient les goûts simples de l'époque. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on rendrait une petite femme heureuse en lui gagnant un service à café ou un pot à sucre !

Les consommations de l'établissement ne coûtaient, comme le reste, presque rien. On les promenait sur des plateaux. Bitter, anisette, curaçao, orgeat, punch, il y en avait une ribambelle.

Et, chose étrange, quoique la dépense y fût insignifiante, il ne venait là que des gens de bonne compagnie. Le peuple ne s'y sentait pas à son aise. Il n'aurait pas pu s'y démener en liberté. Ces demoiselles ne s'y seraient pas prêtées. Il allait ailleurs, où l'on ne s'amusait pas moins et où il était chez lui.

Cela ne valait-il pas mieux, sincèrement, que les ribaudes étrangères, qui singent chez nous les mœurs de Paris, accompagnées d'un ignoble souteneur qu'elles entretiennent avec l'argent des abrutis qu'elles exploitent ?

Progrès, toujours progrès, c'est incontestable. Mais, pourtant, convenons que dans le vieux Bruxelles, d'avant les mœurs françaises, la gaieté ne manquait pas et que le plaisir y était de bonne qualité flamande, sincère, savoureuse et pas chère. D'ailleurs les papas, plus Romains à cette époque qu'au-

Hosted by Google

jourd'hui, ne lâchaient pas facilement, et quand on recevait une pièce de cent sous le dimanche, on économisait plusieurs semaines en vue de la petite fredaine future, le fameux souper aux huîtres arrosé de sauterne.

De la gare du Nord, nous allâmes visiter un établissement alors célèbre dans toute la Belgique, l'établissement géographique des frères Vandermaelen, situé rue de Flandre.

Aux fêtes de septembre, l'entrée en était libre et beaucoup de monde s'y rendait. Des files de voitures stationnaient aux abords.

Un de ces messieurs, très simple, en savates de cuir noir et en courte veste de mérinos, nous expliqua le jeu d'une immense sphère, entourée de boules, qui figurait tout le mouvement céleste et terrestre. On y voyait les évolutions de la lune, du soleil et de la terre, et cela était si intéressant que c'est en réalité la seule leçon d'astronomie que je n'ai jamais oubliée.

Je vis aussi le musée d'histoire naturelle situé place du Musée. Vous jugez si j'ouvris des yeux surpris lorsque moi, qui n'avais jamais vu toutes ces bêtes que dans mon édition illustrée de La Fontaine, je les vis dans leur forme réelle. Papa ne cessait de me trouver très simple, à cause des questions que je lui adressais. Mais la gêne qu'il en éprouvait, plus factice que sincère, du reste, ne me déconcertait point. Je voulais tout savoir, même au delà de ce qu'il savait lui-même, et ne le lâchais que quand j'étais satisfait.

Quel dommage qu'on ait transporté ce joli musée au bout du monde! Il était si attrayant pour les provinciaux et pour les enfants, qui, en montant vers la place Royale, n'avaient qu'un pas à faire pour y être!

Chose qui me frappa, c'est la quantité de prêtres que je rencontrai dans ces divers établissements. Ils voyageaient alors volontiers; la plupart appartenaient à de bonnes familles bourgeoises, et ils étaient bien vus de la population, parce qu'ils étaient tolérants, larges d'idées et ne s'occupaient presque pas de politique.

Il est vrai qu'à cette époque les libéraux allaient, pour la

Hosted by Google

plupart, à la messe et croyaient naïvement que pour être bon libéral pas n'est besoin d'être athée.

Ils avaient peut-être raison.

***

Le lendemain, mon père me fit une surprise.

« Aujourd'hui, dit-il, nous n'irons pas dîner à l'hôtel, nous irons dîner chez Dubost. »

Qui disait Dubost, disait : gastronomie et confort.

Quand des amis de la ville venaient nous voir à la campagne, je les entendais parler de Dubost avec des mines admiratives.

Un dîner chez Dubost était obligatoire pour tout provincial qui faisait un voyage d'agrément à Bruxelles. Durant tout le cours de l'année, il pouvait dire: « La dernière fois que j'ai dîné chez Dubost », et cela faisait lever les têtes. Les narines s'ouvraient, les pipes de Hollande sortaient des bouches, et on entendait claquer les langues comme si, dans l'atmosphère, la bonne odeur des plats se fût répandue.

Le restaurant Dubost ne ressemblait pas à ce qu'on appelle de ce nom aujourd'hui. On n'y voyait rien de ce luxe de pure réclame, tapageur, prétentieusement pauvre qui vous annonce que sur la nourriture que vous allez manger, un tantième sera prélevé pour payer le clinquant, et que le reste, étant à l'avenant, ce sont des aliments suspects qui vous attendent. Non. C'était simple, de bon goût, décoré avec la sobriété élégante d'une habitation particulière aisée, et, dès l'entrée, vous vous sentiez gagné par l'idée que vous alliez manger une cuisine en rapport avec cette simplicité confortable.

Le linge était de belle toile et d'une propreté de neige ; les couverts, en véritable et massive argenterie. Les garçons, polis et discrets, avaient la tournure de serviteurs habitués à frayer avec des gens qu'ils respectaient et dont ils étaient respectés. Les manières des larbins modernes, promenant leurs plats au-dessus des têtes, criant à tous les échos, avides de pourboires, et plus souvent effrontés que polis, eussent fait fuir la clientèle aimable qui ordinairement y prenait ses repas.

Hosted by Google

Je pense, du reste, que si une compagnie douteuse se fût présentée chez lui, le fin Dubost ne lui eût pas refusé son hospitalité, mais l'eût reléguée dans une salle à part, pour ne pas offenser ses habitués par un voisinage trop libre.

Ce qui faisait le secret de la vogue de cette attrayante maison, c'était surtout la cave et l'excellence des matières premières, dont les falsifications savantes ont fait un mythe. Les œufs étaient authentiquement frais; le beurre pur, le lait sans mélange, les légumes succulents, et les viandes, les gibiers, les poissons étaient de premier choix. Ce n'était pas le cas, pour les médecins, de dire que le régime du restaurant vous donne infailliblement la gastrite. La table de l'auberge, en général, valait alors la bonne table bourgeoise, à cause précisément de la qualité des ingrédients qui en faisaient le fond et la rendaient appétissante et saine.

Un garçon d'un certain âge nous indiqua poliment une place, et avançant les chaises : « S'il vous plaît, messieurs. »

Puis, après une pause : « Ces messieurs prendront probablement le dîner habituel. » Le dîner habituel coûtait cinq francs.

« Servez-nous le dîner habituel », répondit mon père.

Alors, avançant la carte : « Quel vin servirai-je à ces messieurs? »

Mon père, sans même se donner la peine d'y jeter les yeux : « Servez-nous un bon ordinaire, bien fait. » C'était généralement le triomphe de la cave. Un cru innommé, mais agréable, sain et de goût naturel.

Je ne sais plus ce que nous mangeâmes. Mais ce que je sais, c'est que je mangeai de tout avec un appétit continu et que nous bûmes une seconde bouteille d'ordinaire.

Il y avait dans la salle une réunion assez nombreuse. De petites tables de famille, des mangeurs isolés, des groupes de gourmets savourant consciencieusement des choses exquises. Il y en avait même de très joyeux; on n'était pas dans un temple et on les entendait rire et conter des histoires en débouchant du champagne. Mais c'était de la gaieté de bon aloi, discrète et concentrée. Ils s'amusaient pour eux-mêmes, non

Hosted by Google

pour la galerie, et si parfois un gros rire éclatait, c'était derrière les serviettes, d'autant plus communicatif qu'il était plus intime.

Il y avait aussi deux prêtres qui dînaient paisiblement dans un coin, buvant du vin roulé sur un panier à manivelle. Des amateurs de vieux bourgogne, probablement.

Pourquoi les gens riches, de la province surtout, ont-ils laissé tomber ces tranquilles maisons des Dubost et des Allard, où, pour des prix modérés, on mangeait des choses délicates, entre personnes de bonne compagnie? On ne sait. Les modes changent. On s'est mis, tout à coup, à aimer les gargotes, où l'on débite une nourriture équivoque, comme on s'est mis à aimer les trams, la camelote, les faux bijoux et les vêtements confectionnés, pour l'unique raison qu'ils coûtent bon marché. On est parfois très surpris de rencontrer des familles auxquelles leur rang semble commander une certaine retenue, au milieu de ce monde, dont le parler libre et les accompagnements féminins sont de nature à froisser leurs habitudes de délicatesse et de savoir-vivre.

Mais pourquoi y vont-elles? On parle toujours des classes, mais la distinction des mœurs, qui les différenciait, n'existe plus. L'avarice a tout mêlé; les parvenus, les vieux bourgeois, les patriciens, les cocottes, les femmes du monde, les rastaquouères, les bookmakers, ceux qui mangent pour vingt sous et ceux qui mangent pour cinq francs. Comment, dans une telle promiscuité, les gens comme il faut peuvent-ils prétendre à ne pas subir de fâcheux contacts?

L'autre jour, étant dans un tram, j'ai entendu une demoiselle, de ce qu'on appelle la bonne société, dire : « Je m'en fiche. » Puis : « Oh! la, la. » Puis, enfin : « Flûte. » C'est gentil, sans doute, mais un peu cocotte tout de même. De quoi se fût-elle plainte si un loustic, la prenant pour ce qu'elle n'était pas, lui eût décoché un clin d'œil? Dam, quand on voyage dans une voiture à deux sous, il faut accepter les désagréments du monde à deux sous.

Quand notre repas fut terminé, la note nous fut apportée sur un plateau d'argent, et mon père la solda en l'accompagnant d'un honnête pourboire.

Hosted by Google

Le garçon nous précéda ensuite jusqu'à la porte de la salle, qu'il ouvrit, en s'inclinant et en accompagnant sa révérence d'un : « A l'honneur de vous revoir, messieurs. »

Voilà comment on dînait chez Dubost.

Nous allâmes après cela prendre le moka aux *Mille Colonnes*, mais à l'air cette fois, car il faisait un temps superbe.

A peu près vers la même heure, on faisait monter un ballon au haut du Jardin botanique, et il va de soi que nous ne manquâmes pas non plus ce spectacle.

Un ballon maintenant est devenu une banalité. Il y a des ascensions tous les dimanches. On ne voit plus que cela dans le ciel. Mais alors, c'était une nouveauté qui faisait courir toute la Belgique. Ce qu'il y avait de monde!... De la gare du Nord à la rue Royale, on n'aurait pas pu jeter une pomme en l'air sans qu'elle retombât sur une tête. Je me faufilai parmi les groupes et, sans m'apitoyer sur mon père, qui protestait contre mon insatiable curiosité, je l'entraînai jusque vers le sommet du Jardin botanique. De là, on voyait gonfler cette outre immense, autour de laquelle courait l'aéronaute affairé. Quand les cordes furent détachées, que la masse s'éleva comme une gigantesque poire et que, suspendu dans sa nacelle, l'aéronaute s'écria : « Lâchez tout! », ce fut une émotion prodigieuse.

Le ballon avait dépassé l'horizon de la ville que les nez étaient toujours en l'air et qu'on entendait la foule murmurer : « Ah! que c'est curieux! comme c'est curieux tout de même! »

Le Roi assistait à la fête du haut d'une tribune. A son départ, la musique des guides joua la *Brabançonne*, et je vis sa calèche disparaître sous la voûte des drapeaux qui pavoisaient la rue Royale, au milieu des démonstrations sympathiques des messieurs et des dames dont les mouchoirs blancs s'agitaient aux balcons et aux fenêtres. La royauté fleurissait à l'égal du patriotisme.

Mais je n'avais pas tout vu.

Le lendemain, pour clore les fêtes, on tirait un feu d'artifice à l'endroit où était monté le ballon.

Ce fut pour moi une surprise nouvelle et plus grande.

Il me semble, du reste, qu'à cette époque les feux d'artifice

Hosted by Google

étaient plus beaux que maintenant. A la vérité, c'était le premier que je voyais de ma vie et à cet âge tout s'embellit des charmes de l'inattendu.

J'étais à ma place immobile comme une pierre, la bouche ouverte, les yeux avides, ne manquant ni une fusée, ni une boule, ni une étoile, ni une figuration, et ne disant pas un mot de crainte de perdre un détail.

Les figurations étaient superbes. Ce n'étaient pas seulement des gerbes, des moulinets et des fontaines, mais des portiques lumineux, des tours qui semblaient des palais enchantés, et pour comble la statue du roi Léopold lui-même, en claque, en frac et en épée.

Quand arriva le bouquet, que j'entendis ces craquements dans l'air, que je vis se déployer au-dessus de nos têtes ce dôme de feu retombant en étincelles multicolores, je fus effrayé. Il me semblait que tous ces feux allaient nous incendier, et mon père, dont je serrais le bras avec force :

« Qu'as-tu donc, dit-il?

— Est-ce que vous ne voyez pas toutes ces flammes là-haut?

— Sot, dit-il, en souriant. Ce ne sont que des étincelles, elles vont s'éteindre, elles s'éteignent déjà. C'est fini. »

Et tout retomba dans les ténèbres. Mais que d'années le spectacle m'est revenu!

Chaque fois que je voyais un feu d'artifice, je me disais : C'est beau, mais c'était plus beau au Jardin botanique.

« Le bonheur de la vie est au commencement », a dit Victor Hugo.

Nous allâmes passer le reste de cette dernière et heureuse soirée à la *Maison des Poissonniers*, comme nous en avions l'habitude.

Mon père, en fumant sa longue pipe de Hollande et en savourant sa bière, de temps en temps me posait des questions, puis m'expliquait. L'air heureux qu'il avait est indicible. Je crois que tous les papas qui font un premier voyage avec leur fils doivent ressentir de bien agréables impressions.

Le lendemain, nous retournâmes à Grammont par la diligence. Le temps continuait à être magnifique. Il était déjà soir

Hosted by Google

quand nous rentrâmes. Mon Dieu! comme le silence et l'obscurité du village me parurent tristes, après cette vie de bruit et de lumières qui avait duré cinq jours!

Mais je me réhabituai vite. Mon père me prenait fréquemment avec lui en promenade et nous reparlions de tout ce que nous avions vu. Cela fit entre nous une amitié douce et son influence sur moi devint énorme à cause de la reconnaissance que m'inspirait le souvenir des marques d'affection qu'il m'avait prodiguées.

Tel fut mon premier voyage à Bruxelles. Voilà plus de trente-neuf ans.

Que de choses changées!

Était-il plus beau? Je ne sais. Mais il me semble qu'il avait la beauté pittoresque d'une ville ancienne et vivante qu'il n'a plus.

Il est vrai que je le vois dans le lointain de ma jeunesse, et que la jeunesse est une fée qui embellit tout.

E. MINNAERT.

Hosted by Google

UN COMPTE RENDU DU PARLEMENT DES RELIGIONS

Le congrès des religions à Chicago, en 1893, par G. BONET-MAURY. — 1 vol. in-8° de IX-346 pages avec 14 portraits. Paris, Hachette, 1895. — Prix : 3 fr. 50 c.

Nous avons déjà parlé ici, à plusieurs reprises, de la curieuse et importante réunion qui s'est tenue, à Chicago, pendant l'exposition universelle de 1893, sous le titre de « Parlement des religions ». Pour la première fois dans l'histoire du monde, on y a vu les représentants de presque toutes les religions connues, plus un certain nombre de savants et de libres-penseurs, se rencontrer non pour s'anathémiser ou même se réfuter les uns les autres, mais pour rechercher ce que tous les cultes ont en commun et de quelle façon ils peuvent le mieux coopérer au progrès général de l'humanité. Le président du comité d'organisation, M. John-Henry Barrows, ministre presbytérien et professeur à l'université de Chicago, a publié le compte rendu des séances en deux gros volumes in-8° de 800 pages chacun. Cette publication, fort complète, a obtenu un énorme succès; en un an, elle s'est vendue à plus de 30,000 exemplaires. Jusqu'aujourd'hui, il n'en a paru aucune traduction en langue française. M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, qui se trouvait à Chicago parmi les représentants du protestantisme français, vient de parer à cette lacune en publiant chez Hachette un volume, de lecture facile, où il résume, d'une façon très complète, les antécédents et les débats de cette mémorable assemblée.

Hosted by Google

S'aidant des matériaux fournis par l'ouvrage du Rév. Barrows, l'auteur a groupé, en autant de chapitres, les opinions émises, au cours des débats, sur Dieu, — l'homme, — le sentiment religieux considéré comme faculté caractéristique de la nature humaine, — les discordances et les harmonies des principaux systèmes religieux, — les rapports de la religion avec la morale, avec la religion et l'art, avec les lettres, avec la philosophie et la science, avec la famille et avec la société, — la situation générale du christianisme, — la possibilité d'une religion universelle, — les conditions de la religion parfaite.

Une des parties les plus intéressantes du volume est peut-être l'introduction détaillée, où l'auteur, après avoir fait l'historique des tentatives qui aboutirent à la convocation du congrès, donne le compte rendu de la séance d'ouverture. « A dix heures, écrit-il, les représentants de dix religions historiques firent leur entrée, bras-dessus, bras-dessous, au milieu des vivats enthousiastes de l'assemblée, et prirent place sur l'estrade. Impossible de rendre le caractère pittoresque qu'elle offrait. Au centre, vêtu d'une robe écarlate et sur un siège d'honneur, le cardinal Gibbons, primat catholique des États-Unis. A ses côtés étaient groupés les délégués orientaux, aux robes multicolores : ici c'était le brahmane Vivekananda, vêtu de rouge, sa tête bronzée surmontée d'un turban jaune; près de lui le bouddhiste Dharmapala, vêtu d'une toge de blancheur immaculée, sur laquelle se détachait sa chevelure d'un noir d'ébène. A gauche de l'estrade, Mgr Latas, évêque de Zante, entouré de deux ou trois popes; près de lui, la face noire, mais aux yeux brillants, de Mgr Arnett, évêque méthodiste des nègres, et, plus loin, le groupe des mandarins chinois et des bonzes japonais, en robe de soie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. » On souhaiterait le pinceau d'un Fromentin pour immortaliser cette scène.

Le congrès siégea seize journées, à trois séances par jour, sauf le dimanche. La langue officielle y était l'anglais, dont se servirent même quelques-uns des Orientaux ; d'autres eurent recours à des interprètes. « L'attitude réciproque des païens et des missionnaires, écrit M. Bonet-Maury, a été en général

Hosted by Google

non seulement courtoise, mais encore cordiale. Les bonzes et les brahmanes ont fait preuve, à peu d'exceptions près, d'une politesse, d'une réserve même qui allait jusqu'à voiler les caractères offensifs du polythéisme. Quelques-uns pourtant, tels que Narasima ou Kinze Ringa Hiraï, n'ont pas craint de dire en face de cruelles vérités aux missionnaires. Quant aux ecclésiastiques, à l'exemple du pasteur Barrows, ils ont montré aux délégués de l'extrême Orient les plus grands égards. C'est à eux qu'on avait procuré un gîte dans les maisons les plus hospitalières; c'est à eux qu'on a fait la part la plus large pour le nombre et la longueur des discussions... Ces soins n'ont pas fait des ingrats; les païens ont été fort sensibles à cet accueil des clergymen et des dames des États-Unis, si sensibles même, que l'un d'eux, au mépris de tous les usages, a embrassé une lady qui, après un discours, s'était avancée pour lui serrer la main, et, tant était grand l'enthousiasme, si sincère était la cordialité, qu'il n'a recueilli que des applaudissements.

La séance publique de clôture, où les représentants de tous les cultes vinrent à tour de rôle affirmer le succès de ce congrès qui les avait rapprochés pour la première fois dans l'intérêt de l'humanité, semble avoir laissé chez tous ceux qui y assistèrent une impression ineffaçable : « Après les discours, il y eut une courte pause. Alors le chœur d'Apollon chanta avec un élan superbe l'*Alleluia*, tiré de l'oratorio le *Messie*, de Hændel. M. Tomlins, le chef du chœur, et ses cinq cents choristes étaient si pénétrés par le génie du grand maître et par le souffle des paroles bibliques, que l'effet produit sur l'auditoire fut indescriptible. Cette masse de huit mille personnes fut comme soulevée par une force surnaturelle; il nous semblait que toutes les barrières de race, de langue, de dogmes étaient renversées et que nous étions tous là réunis comme les membres de la grande famille de Dieu. L'enthousiasme était tel que des centaines de personnes se tenaient debout, les hommes acclamant, les femmes agitant leurs mouchoirs. » Aussi M. Charles Bonney, le président du comité organisateur des deux cents congrès de l'exposition, a-t-il pu dire en

Hosted by Google

congédiant l'auditoire : « L'établissement de la fraternité « universelle du savoir et de la vertu, tel a été l'objet suprême « de tous les congrès auxiliaires de l'exposition colombienne, « mais le congrès des religions a été, en fait, ce que nous « attendions de lui : le point culminant de cet ensemble « de congrès. »

Le Parlement des religions n'a-t-il eu d'autres résultats que de donner à ses membres l'occasion de se témoigner une cordialité jusqu'ici assez rare au sein des parlements, et peut-être plus encore entre religions? Dans sa conclusion, M. Bonet-Maury énumère les fruits qu'a déjà produits le congrès au point de vue pratique et scientifique, moral, religieux et social. A ses yeux, c'est un événement d'une portée morale aussi considérable que, dans un autre ordre d'idées, la *Déclaration des droits de l'homme*. Peut-être y a-t-il là une certaine exagération. Mais il est certain que le congrès a donné, en Amérique même, une nouvelle impulsion à l'étude impartiale et approfondie des religions; qu'il a amené les représentants des divers cultes à mieux se connaître et partant à mieux s'apprécier; qu'il a contribué à mettre en lumière le côté bienfaisant, moral, humanitaire des religions et, par suite, placé en évidence le seul terrain sur lequel elles peuvent non seulement se réconcilier entre elles, mais encore tendre la main aux philosophes, aux savants, aux libres-penseurs de toutes les écoles. Comme l'écrit l'auteur : « C'est que sous la robe du « prêtre on a senti battre le cœur de l'homme. »

La réussite de cette grande entreprise devait naturellement amener ses promoteurs à se demander s'il n'y avait pas lieu de lui donner un caractère permanent ou du moins périodique. Dès la dernière séance, le Rév. J. Lhoyd Jones avait proposé que le congrès se réunît de nouveau, en la première année du vingtième siècle, à Bénarès, l'antique capitale de l'hindouisme. Devant les distances à franchir, la *Société pour l'extension du congrès des religions*, fondée à Chicago sous la présidence du Dr Paul Carus, a songé, depuis lors, à Paris, où doit s'ouvrir en 1900 une brillante exposition internationale. Dans ce but, le Rév. John Henry Barrows, avec son zèle habi-

Hosted by Google

tuel, a parcouru l'Europe cet été, en route pour Calcutta, afin de sonder le terrain dans les principaux centres intellectuels et religieux. Il est évident qu'à Paris une réunion de ce genre rencontre des difficultés inconnues en Amérique. Sans l'assentiment officiel de l'Église romaine, on risque de manquer le but qui est d'obtenir une synthèse complète de la pensée religieuse contemporaine. D'autre part, cette Église consentira-t-elle, en France, à frayer sur un pied d'égalité avec les représentants des autres cultes? On dit que Léon XIII, pressenti par le cardinal Gibbons, ne s'est pas montré défavorable à l'idée. Mais il reste à obtenir l'adhésion formelle des prélats français, et il ne faut pas oublier que le catholicisme européen n'a pas été représenté à Chicago, sauf par une ou deux individualités isolées; bien plus, que toute la presse catholique du continent a organisé la conspiration du silence autour de cette assemblée, où cependant des princes de l'Église ont joué un rôle si proéminent.

Quoi qu'il en soit, si on doit aboutir à un échec, il vaudrait mieux rester sur le magnifique succès de Chicago et peut-être se contenter de réunir, pendant l'exposition, une conférence de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ou à l'étude scientifique des religions. Mais si par hasard les chefs du catholicisme français s'inspiraient, en cette occasion, de l'esprit de tolérance et de sympathie qui s'est révélé dans l'attitude et dans le langage de leurs coreligionnaires américains, nous ne pourrions qu'applaudir, avec M. Bonet-Maury, à ce nouveau pas vers l'unité morale et religieuse du genre humain, pourvu qu'aucune limitation de nom ou de croyance ne vienne altérer le caractère véritablement œcuménique de l'œuvre inaugurée à Chicago.

D'excellentes photographies, reproduites hors pages, donnent les traits des principaux personnages qui ont joué un rôle au congrès. Flattés ou non, la plupart de ces portraits sont de nature à impressionner favorablement le physionomiste. Nous pouvons y constater *de visu* combien certains Orientaux se rapprochent du type le plus pur de notre race, par exemple Protab-Chunder-Mozoumdar, dont le profil suffirait pour rap-

Hosted by Google

peler l'origine aryenne des brahmanes. En revanche, certaines physionomies américaines, comme celle de l'avocat Charles Boney, pourraient appartenir à quelque mystique oriental.

Nous ne savons si nous avons suffisamment fait ressortir les titres de ce volume à l'attention de tous ceux que préoccupe la question religieuse. Notre seule réserve portera sur le ton un peu trop protestant ou, si l'on veut, trop chrétien, des passages où l'auteur nous donne ses vues personnelles sur les différentes questions portées devant le Parlement. Que, comme membre du congrès, il ait exprimé ses convictions, fort larges d'ailleurs et fort libérales, sur la supériorité morale et sur l'extension future du christianisme, c'était son droit et son devoir. Mais, comme historien du congrès, il n'eût fait qu'ajouter à l'autorité de son ouvrage en lui maintenant partout un caractère de complète objectivité.

Cette observation n'incrimine, bien entendu, ni l'impartialité des comptes rendus ni la valeur des appréciations générales sur la portée des travaux du Congrès. Ajoutons encore une autre critique qui vise un point secondaire : Les renseignements insérés dans l'*Index des noms de personnes* placé à la fin de l'ouvrage auraient pu être contrôlés avec plus de sévérité, à en juger par les lignes consacrées aux deux seuls Belges vivants dont il est fait mention — l'un, dont l'auteur altère légèrement le nom, — l'autre, qu'il qualifie de « catholique », alors que, dans l'espèce, ce qualificatif étonnerait nos catholiques eux-mêmes autant qu'il a étonné l'écrivain ainsi classé,

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

LES CONTRADICTIONS DE LA POLITIQUE RADICALE ET L'EXTENSION NÉCESSAIRE DU LIBÉRALISME

On connaît l'ingénieuse distinction de la thèse et de l'hypothèse, où les catholiques belges se sont maintes fois réfugiés pour concilier leurs obligations constitutionnelles avec le respect des anathèmes lancés par la papauté à toutes les libertés modernes. Vivement critiquée et habilement exploitée par les adversaires du parti clérical, cette argumentation repose cependant sur un fond de vérité. Bien plus, il n'existe pas de véritable parti politique qui ne doive recourir à une distinction analogue, c'est-à-dire combiner un idéal — vers lequel ses regards sont sans cesse tournés — avec un programme d'application pratique où se fait la part des déviations imposées par les défectuosités du milieu social.

Ainsi, la thèse, pour le parti clérical, c'est toujours l'unité catholique : un État où les pouvoirs publics sont soumis à l'Église dans toutes les matières que celle-ci prétend régir et où le maintien de l'orthodoxie religieuse est une des obligations que l'autorité civile impose aux citoyens. L'hypothèse, c'est la nécessité de composer avec « le malheur des temps », en reconnaissant loyalement à « l'erreur » les droits consacrés par la transaction constitutionnelle.

De même pour le parti ouvrier, la thèse, c'est la suppression de la liberté et de la propriété individuelles par la socialisation intégrale du capital, du sol et des instruments de

Hosted by Google

travail; l'hypothèse, c'est la nécessité de compter avec les résistances qu'offre notre état social à ce bouleversement de nos institutions héréditaires. D'où les cajoleries prodiguées aux petits capitalistes et aux petits propriétaires, dont on a besoin pour détruire les gros et dont on veut bien ajourner la suppression par une adroite application de la maxime : *Divide ut imperes*.

Le libéralisme a, lui aussi, sa thèse, qui est le contrepied des deux précédentes, en ce qu'elle repose sur le principe absolu de l'autonomie individuelle. Son idéal politique, c'est incontestablement l'État réduit à l'administration de la justice et l'initiative privée résolvant tous les problèmes sociaux. Toutefois, il doit également faire la part des imperfections sociales qui ne lui permettent pas de réaliser actuellement cet idéal sans exposer la société à de grands dommages. De là non seulement les extensions que les libéraux, même les plus individualistes, ont constamment admises dans les attributions de l'État, notamment en matière de bienfaisance et d'enseignement, mais encore certaines interventions des pouvoirs publics, qu'une fraction grandissante du parti libéral semble disposée à accepter pour la protection des travailleurs manuels, là où l'initiative privée se montre impuissante à leur assurer des conditions d'existence regardées comme nécessaires.

I

A cette distinction de la thèse et de l'hypothèse peuvent se rattacher les deux tendances entre lesquelles s'est longtemps partagé le libéralisme belge. Toutefois, il s'est produit ici, au cours des dernières années, un curieux chassé-croisé d'attitudes. Naguère, les défenseurs intransigeants de la thèse, les hommes « à principes », ceux qui voulaient l'application intégrale et immédiate de la doctrine libérale, se rencontraient d'ordinaire dans la fraction surnommée progressiste ou radicale. Ceux, au contraire, qui voulaient temporiser, transiger avec les hommes et les circonstances, subordonner la réalisation des principes à

Hosted by Google

l'intérêt momentané du parti, en un mot, faire de la politique « opportuniste », se tenaient parmi les libéraux modérés et recevaient fréquemment le titre, du reste assez mal appliqué, de « doctrinaires ».

Aujourd'hui, la situation est complètement renversée. Non seulement les « doctrinaires » sont bien les défenseurs par excellence de la « doctrine » libérale, envisagée dans son intégralité, mais encore le reproche qu'on leur adresse, c'est, dans les applications de cette doctrine, de trop se maintenir sur le terrain de la théorie pure. Il n'y a pas de doute que leur conception de l'État ne soit la véritable thèse du libéralisme, et ce n'est pas nous qui leur ferons un reproche de l'affirmer hautement. Mais aucun parti ne peut se maintenir exclusivement dans la sphère de l'idéal. La politique est une affaire de transition et, par conséquent, de transaction. La question — et elle se pose de plus en plus devant les électeurs dont le libéralisme cherche à faire l'éducation — c'est de savoir jusqu'à quel point on peut et doit faire la part du feu, en admettant, au moins d'une façon temporaire et provisoire, certaines interventions que l'opinion publique réclame de l'État dans des domaines jusqu'ici abandonnés à l'initiative privée.

A l'aile opposée du libéralisme se trouvent ceux qui, sous prétexte de faire de l'expérimentation,— autrefois on disait de l'opportunisme, mais le mot est, chez eux, en mauvaise odeur, — se débarrassent allègrement de la thèse et prétendent s'en tenir à l'hypothèse. En d'autres termes, leur doctrine consiste à n'en pas avoir. L'attitude est commode, surtout en matière électorale. Aussi a-t-elle trouvé faveur près de ces deux catégories d'hommes politiques : les radicaux qui, en affirmant les principes du libéralisme, craignent de se brouiller avec les partisans du collectivisme, ensuite certains libéraux qui placent exclusivement l'intérêt du parti dans la possession des mandats. Cependant, à force de vouloir contenter tout le monde, on risque de ne satisfaire personne. Nombre de nos politiciens viennent d'en faire la dure expérience.

Hosted by Google

L'alliance des radicaux et des socialistes avait quelque raison d'être sous un régime de suffrage restreint, quand ces deux groupes mettaient au premier rang de leurs revendications l'extension du droit de suffrage au delà des limites fixées par la Constitution. En ce temps, le parti radical déclarait qu'il entendait maintenir dans toute son intégrité la thèse du libéralisme; il ne cessait même d'affirmer que, s'il réclamait l'introduction du suffrage universel, c'est qu'il y voyait le corollaire et le complément des principes libéraux. Il semblait donc qu'une fois cette réforme accomplie, la coalition radico-socialiste dût se dissoudre d'elle-même, — les collectivistes reprenant leur indépendance pour afficher carrément leur hostilité à la liberté et à la propriété, — les radicaux consacrant à libéraliser la démocratie la même ardeur qu'ils avaient mise à démocratiser le libéralisme.

La gauche avancée avait montré, dans les débats de la Constituante, beaucoup de fermeté, d'adresse et même d'esprit politique. Quand s'ouvrirent, à la fin de 1892, les négociations pour la convocation d'un Congrès libéral, si les radicaux avaient consenti à affirmer le principe de la propriété privée et de la liberté du travail, comme le leur demandaient les délégués de la *Fédération libérale*, ils auraient pu, dans les dispositions où se trouvaient alors les Associations de province, entraîner l'adhésion du libéralisme aux réformes pratiques qu'ils réclamaient avec le plus d'énergie et assumer, dans la direction générale du parti, une influence qu'il eût été difficile de leur contester. Peut-être y eut-il des malentendus, aigris encore par de vieilles rivalités personnelles. Peut-être aussi les chefs de l'extrême gauche cédèrent-ils à l'influence de certaines individualités qui, depuis lors, les ont abandonnés pour passer au parti ouvrier (1). Toujours est-il qu'on laissa passer le moment

(1) Un de ces évolutionnistes, qui, avant de se rallier au parti ouvrier, prit une part prépondérante dans l'élaboration du dernier programme adopté par le Congrès progressiste, me disait, à cette époque, avec le franc-parler qui le caractérise : « Je travaille ferme à introduire dans le programme des mesures qui empêcheront bien vos amis de s'y rallier, même s'il leur en prenait envie. »

Hosted by Google

psychologique et que désormais le fossé ne fit que s'élargir entre les deux fractions du libéralisme.

Mis en demeure de se prononcer entre les libéraux et les socialistes, les radicaux se livrèrent à des prodiges de dialectique pour sortir du dilemne, — tantôt affirmant que tous les libéraux étaient des collectivistes, puisqu'ils admettaient l'exploitation de certains services publics par l'État, — tantôt se disant prêts à adopter soit la conception collectiviste, soit la conception individualiste, suivant que, dans chaque cas particulier, l'expérience des faits leur démontrerait la supériorité pratique de l'une ou de l'autre théorie.

Je suis oiseau : voyez mes ailes.
Je suis souris; vivent les rats!

Vainement, les libéraux d'un côté, les socialistes de l'autre, leur criaient à l'envi : Votre collectivisme n'a rien de commun avec ce que repousse le parti libéral et ce que réclame le parti ouvrier, quand ils emploient le mot. — Métaphysique! répliquaient-ils aux uns et aux autres avec une obstination qui rappelait le « Tarte à la crème » du personnage de Molière, mais qui n'était pas mieux faite pour étouffer la voix de la logique et du bon sens.

L'Église romaine a toujours enseigné, comme une doctrine essentielle, que partout où l'unité religieuse existait à son profit, elle avait le droit de requérir la force pour empêcher l'introduction de l'erreur. Que dirions-nous de libéraux qui refuseraient de se prononcer sur cette thèse, sous prétexte qu'en politique il n'est pas nécessaire de prendre parti à l'égard de la liberté, — que c'est là de la métaphysique, — que, sans doute, ils ne veulent pas de la théocratie absolue, mais que, pratiquement, dans l'intérêt de l'ordre social, ils désirent renforcer l'autorité politique de l'Église, — que, en conséquence, ils se réservent d'appuyer soit la solution libérale, soit la solution cléricale, selon les exigences de chaque cas particulier ? Qu'eus-

Hosted by Google

sions-nous pensé surtout d'un pareil langage, à l'époque où l'école ultramontaine avait entamé une campagne bruyante contre nos libertés et où son principal organe, le *Bien public*, comparait notre Constitution à un tombereau d'immondices?

Sans doute, il y a eu des hommes politiques qui ont adopté cette attitude chèvre-choutiste, mais ils ont eu, du moins, la pudeur de se grouper sous la dénomination distincte et bien choisie d'*indépendants*. Les radicaux dont nous venons de parler sont, eux aussi, des indépendants par rapport au libéralisme, et les seuls d'entre eux qui soient logiques, ce sont ceux qui ont répudié le titre de libéraux, comme a fini par le faire la section communale de l'Association libérale de Bruxelles. En réalité, la thèse collectiviste qui supprime la liberté économique des individus est aussi exclusive du libéralisme que l'idéal théocratique qui supprime leur liberté intellectuelle, et les attaques sans cesse lancées par les organes du parti ouvrier contre les fondements de notre régime social ne sont ni moins véhémentes ni moins dangereuses que les attaques naguère dirigées par le parti ultramontain contre les bases de notre régime politique. Entre de pareilles aspirations et la thèse fondamentale des libéraux, la contradiction est permanente, absolue. Chercher à amalgamer le libéralisme avec le collectivisme, c'est, pour nous servir d'une expression vulgaire, combiner l'eau et le feu : il n'en peut sortir que de la fumée.

On le vit bien aux élections législatives d'octobre 1894. Là où les radicaux s'étaient rapprochés des libéraux, comme à Bruxelles, les socialistes restèrent hors de la coalition; là où ils s'unirent au parti ouvrier, comme à Liége, ce furent les libéraux qui combattirent à l'écart.

De ces deux alliances, ce fut malheureusement la seconde qui seule profita aux radicaux. Ils s'en autorisèrent pour chercher plus que jamais leur point d'appui dans le parti ouvrier. Sur ces entrefaites, le gouvernement commit la folie de présenter une loi scolaire qui devait réveiller la querelle clérico-libérale avec toute son intensité d'autrefois. Les radicaux

Hosted by Google

profitèrent de l'occasion pour reproduire, sous une nouvelle forme, leur idée favorite d'une « triple » alliance, où ils auraient naturellement joué le rôle de trait d'union et de pivot.

Naguère, pour se concilier les bonnes grâces du parti ouvrier, ils affirmaient que la question cléricale était résolue; que nos vieux partis n'avaient plus de raison d'être et que les réformes sociales devaient primer toutes les autres préoccupations. Dorénavant, par une exagération en sens contraire, ils proclamèrent que la seule question du moment était la résistance au cléricalisme et que tous les anticléricaux devaient se grouper sur cette plate-forme, quelles que pussent être leurs divergences à l'égard d'autres problèmes politiques ou sociaux.

Cette fois encore, ni les libéraux ni les collectivistes ne mordirent à l'appât, partout du moins où ils étaient sérieusement organisés. Les premiers firent observer que, s'ils étaient d'accord avec le parti ouvrier pour soutenir la cause de l'enseignement laïque, ils n'entendaient cependant pas se désintéresser de la défense des grands intérêts sociaux menacés par le socialisme. Les seconds déclarèrent qu'ils acceptaient volontiers le programme anticlérical de leurs alliés, mais qu'ils entendaient maintenir la lutte sur un tout autre terrain et, par suite, qu'ils comptaient exiger des candidats radicaux l'adhésion à un certain nombre de réformes impliquant de nouveaux pas dans les voies du collectivisme.

Il semblait en ce moment que le nouveau système de votation, adopté pour les élections communales, dût mettre un terme aux coalitions de partis, puisque, en l'absence de majorité absolue, chaque groupe pouvait espérer sa part proportionnelle de représentation. Mais les radicaux, isolés du gros des forces libérales, affaiblis encore par l'abandon de leur avant-garde passée au parti ouvrier, avaient lieu de craindre que, dans bien des localités, ils n'obtiendraient même pas le minimum de voix nécessaire pour arriver à la répartition ; — appréhension que l'épreuve du 17 novembre a amplement justifiée. Par une nouvelle contradiction, ils s'empressèrent donc de jeter par-

Hosted by Google

dessus bord le principe de la représentation proportionnelle qu'ils défendaient naguère avec tant d'énergie contre les libéraux doctrinaires, et ils n'hésitèrent pas à faire valoir, pour obtenir l'alliance du parti ouvrier, la perspective d'atteindre d'emblée la majorité absolue, ce qui devait permettre d'exclure les autres partis de toute participation aux mandats communaux.

Qu'on n'exagère pas la portée de nos réflexions : si regrettables que soient, par rapport à la logique pure et à la moralité politique, les coalitions électorales entre partis distincts, il serait imprudent de les réprouver d'une façon absolue, surtout sous un régime majoritaire. Nous ne sommes pas de ceux qui se sont voilé la face parce que, dans certains arrondissements, des catholiques et des libéraux se sont coalisés, au ballottage, pour empêcher le triomphe d'un candidat collectiviste, ou même parce que dans certaines communes l'on a vu les représentants de ces deux partis s'entendre pour maintenir l'élection sur le terrain des intérêts exclusivement administratifs. Nous n'accuserons pas davantage de trahison, ou même d'inconséquence, les nombreux libéraux de campagne qui se sont alliés aux socialistes, sur un pied d'égalité, pour renverser certaines administrations cléricales. La politique n'est souvent que le choix entre deux maux dont il faut préférer le moindre. Plus que jamais, dans son état actuel d'infériorité numérique, le libéralisme doit affirmer et maintenir la liberté de ses alliances.

Mais de pareilles coalitions ne peuvent être honorables pour toutes les parties que si chacune conserve la pleine indépendance de son programme et de sa liste. Cette double autonomie, il faut reconnaître que le parti ouvrier l'a toujours maintenue dans ses négociations avec les radicaux. Peut-on en dire autant de ces derniers?

On ne manquera pas de nous faire observer que la plupart des mesures inscrites sur la plate-forme de la coalition radico-socialiste se retrouvent, plus ou moins, dans les nombreux articles du programme adopté en dernier lieu par le Congrès progressiste. Les auteurs de ce document savaient ce qu'ils

Hosted by Google

faisaient, quand ils lui donnaient cette longueur « kilométrique » dont on a tant souri. En réalité, c'est là un sac électoral où l'on a tout mis, afin de pouvoir tout en tirer. Nous voulons bien qu'en acceptant les revendications partielles les moins irréalisables du programme collectiviste, les radicaux n'ont rien formulé qui ne soit conforme à leurs convictions. Il n'en reste pas moins établi que, dans toute cette campagne, les concessions de principes sont venues de leur part, à la demande expresse du parti ouvrier, qui ne leur a rien concédé en retour, pas même le droit de se dire, dans une mesure quelconque, les champions de la démocratie.

En effet, il y a un phénomène étrange, qui n'a pas manqué de frapper les observateurs les moins sensibles aux contradictions du radicalisme. Voilà un groupe qui se donne pour essentiellement démocratique, qui préconise le dogme absolu de l'égalité politique, qui n'a jamais cessé de soutenir la nécessité d'assurer la représentation des classes laborieuses. Des élections lui fournissent l'occasion de réaliser partout cette théorie dans le choix de ses mandataires. Or, qu'il ait eu à fournir un certain nombre de candidats sur une liste dressée en commun avec le parti ouvrier, ou qu'il ait dû présenter une liste complète en concurrence avec celle de ce parti, nulle part nous ne l'avons vu choisir des candidats hors de la bourgeoisie. A Bruxelles, notamment, l'Association progressiste communale, ce quartier général du radicalisme, avait à désigner trente et un candidats. Combien y a-t-elle compris d'ouvriers? Pas un seul. Si sa liste eût triomphé entière, les ouvriers bruxellois ne seraient directement représentés au conseil communal de la capitale que par les quatre candidats supplémentaires dont la loi elle-même leur a attribué la désignation.

Y aurait-il donc encore moins d'ouvriers radicaux que libéraux? Ou les sympathies des radicaux pour les classes laborieuses n'existeraient-elles qu'en paroles? Nous pensons qu'il y a une autre raison de cette omission volontaire.

Le malheur du libéralisme, c'est qu'il soit resté un parti bour-

Hosted by Google

geois, plus encore dans sa composition que dans son programme. C'est même ce qui a permis à tant de démagogues d'exciter contre lui les défiances des nouvelles couches électorales. A vrai dire, il ne s'est pas dérobé partout à la nécessité de conquérir des sympathies dans la classe ouvrière, et nous avons été agréablement surpris en découvrant, par les listes de candidats publiées dans les journaux quotidiens, combien de localités étaient déjà dotées de *Ligues ouvrières libérales*, surtout au pays flamand. Or, ces *Ligues* sont exclusivement l'œuvre du libéralisme modéré, ou, si l'on veut, du libéralisme « tout court ». Et pourtant, c'est pour les libéraux de cette nuance que la propagande était ardue, d'abord parce que leur tempérament et leurs habitudes s'y prêtent médiocrement, ensuite parce que jusqu'ici ils ont manqué d'attaches parmi les nouveaux électeurs, soit que dans les villes ils n'aient pas de contact direct avec la classe des travailleurs manuels, soit que dans les centres manufacturiers, se recrutant surtout au sein de l'état-major industriel, ils se trouvent en antagonisme d'intérêts avec les ouvriers.

Tout autre était le cas des libéraux avancés, progressistes ou radicaux. N'ayant jamais encouru les responsabilités du pouvoir, ils pouvaient se prévaloir d'avoir toujours soutenu les revendications populaires du jour, et particulièrement se targuer de leur long dévouement à la cause de la revision constitutionnelle. Rien qu'en développant dans le sens démocratique les principes du parti, il leur eût été facile de réunir les éléments d'un programme qui leur eût permis de neutraliser l'effet des prédications catholiques et collectivistes, sans sortir du libéralisme. Ils pouvaient compter, dans cette entreprise, sur la presse libérale, dont les principaux organes ne cessaient de prêcher l'union du parti, en vue d'étendre son action parmi les nouveaux électeurs. Il ne leur manquait pas non plus, pour aborder directement les masses, de conférenciers jeunes, actifs, énergiques, qui avaient l'habitude du maniement des foules. Si, parmi leurs chefs, les uns avec leur éloquence entraînante,

Hosted by Google

les autres avec leur ténacité légendaire, d'autres encore avec leur talent de polémiste ou d'*impressario,* s'étaient résolument attelés à la tâche d'organiser le libéralisme dans la classe ouvrière, nous aurions aujourd'hui, par leur initiative et sous leur direction, une démocratie libérale qui remplirait sans doute parmi nous le rôle salutaire de la démocratie chrétienne dans le parti clérical.

Pourquoi n'en ont-ils rien fait? Nous touchons ici à la grande faute que leur a fait commettre le mirage de l'alliance collectiviste, et qu'on pourrait presque qualifier de trahison envers le libéralisme, si la plupart d'entre eux n'avaient surtout péché par inconscience et s'ils n'en avaient été les premières victimes.

Le parti collectiviste doit la meilleure partie de ses succès électoraux à l'habileté dont ont fait preuve ses fondateurs, lorsqu'ils lui ont donné la dénomination de « parti ouvrier », à l'exclusion de tout autre qualificatif. En effet, jusque dans ces dernières années, les classes ouvrières avaient été tenues complètement à l'écart du mouvement politique. Tout à coup, les voilà investies du droit de vote. Aussitôt divers partis, dont elles ne connaissaient ni les idées ni les hommes, viennent quémander leurs suffrages. Parmi ces partis, il en est un qui leur tient le langage suivant : « Jusqu'ici, les catholiques et les libéraux, en se succédant au pouvoir, n'ont jamais fait que leurs propres affaires. Nous, qui formons un parti neuf, nous voulons faire uniquement les vôtres, et, comme preuve, nous prenons le nom de parti ouvrier. Nommez nos candidats, et nous promettons de défendre exclusivement vos intérêts contre les classes qui vous exploitent. » Comment la majorité des travailleurs manuels se serait-elle refusée à tenter l'expérience, du moins jusqu'à plus ample informé?

Ainsi le parti « ouvrier », bien qu'il renferme de nombreux bourgeois, surtout parmi ses dirigeants, se donne avant tout pour un parti de classe. Il peut bien, pour réaliser un but électoral, conclure des alliances temporaires avec les vieux

Hosted by Google

partis, mais c'est à condition que ceux-ci consentent à le traiter comme le représentant naturel et unique des intérêts ouvriers. Avant même les débuts du suffrage universel, quand surgit à Anvers la première idée d'un groupement entre toutes les forces anticléricales, le parti ouvrier ne manifesta aucune répugnance à s'allier avec les doctrinaires de l'*Association libérale*, mais il préféra renoncer au bénéfice de la coalition plutôt que d'y admettre les représentants de la société ouvrière *Help u zelve*. Dans toutes les élections communales où le parti libéral a porté des candidats ouvriers, ceux-ci ont été dénoncés par les organes collectivistes comme traîtres aux intérêts de leur classe.

En agissant de la sorte, le parti ouvrier est simplement logique. En effet, il repose sur le principe absolu de l'antagonisme des classes. Les radicaux, au contraire, — on doit leur rendre cette justice, — ont toujours affirmé qu'ils se plaçaient sur le terrain de la conciliation entre les classes. C'est même le seul principe qui puisse apporter quelque justification à leur politique. Mais ce principe, ils n'ont pas hésité à le sacrifier, du premier jour où ils ont été avertis que toute tentative, soit pour organiser des associations ouvrières à leur profit, soit pour inscrire des travailleurs manuels parmi leurs candidats, serait regardée par le parti ouvrier comme un flagrant délit de braconnage sur ses territoires de chasse. Dans les négociations d'Anvers, ils prirent parti contre les libéraux, qui refusaient de sacrifier leurs alliés du *Help u zelve* à leurs adversaires de la *Maison du Peuple*, et, à Bruxelles, lorsqu'aux élections législatives de 1894, la *Ligue libérale* parla d'offrir une candidature à un ouvrier, ils s'élevèrent contre cette proposition, sous prétexte qu'elle risquait de nous aliéner, en cas de ballottage, le concours du parti socialiste.

Où ont abouti toutes ces habiletés, ou plutôt ces contradictions? Le parti ouvrier, après avoir tiré des radicaux tout ce qu'il pouvait en espérer, les a lâchés, comme il le leur avait, du reste, très loyalement annoncé d'avance, partout où il s'est

Hosted by Google

cru suffisamment fort pour se passer de leur concours. Ils n'ont plus même la ressource de viser à devenir l'aile bourgeoise du collectivisme, depuis que la *Maison du Peuple* s'est créé une section d'intellectuels. Ceux de leurs politiciens qui les avaient poussés à s'écarter du libéralisme pour s'allier avec le parti ouvrier ont passé le pont, le jour où il leur fallu choisir entre les deux groupes. Enfin, dans tous les centres importants, les libéraux « purs et simples », voir les libéraux « progressistes », qui ne veulent pas rompre avec leurs principes originaires, se sont reconstitués en parti distinct et vivent de leur vie propre. Faut-il s'étonner si, dans ces conditions, la journée du 17 novembre a abouti à des désastres pour le radicalisme? Jusque dans ses anciennes forteresses de Bruxelles et de Liége, il a vu tous les partis lui passer sur le corps, et ses chefs, qui, il y a quinze ans, disposaient en maîtres de tous les mandats dans l'arrondissement de Bruxelles, n'arrivent même plus à obtenir un siège au conseil communal de la capitale.

La leçon servira-t-elle? Désormais, les politiciens en quête de mandats se rendront compte que les compromis avec le collectivisme sont une mauvaise échelle pour escalader le pouvoir — même dans l'agglomération bruxelloise. Désormais, les socialistes, que les hasards de la naissance ou de la fortune ont placés dans un milieu bourgeois, ne se croiront plus obligés de faire un stage dans les rangs du parti radical avant d'adhérer officiellement au parti ouvrier. Désormais, les libéraux qui veulent véritablement concourir à l'amélioration du sort des classes laborieuses, verront clairement qu'ils ont cent fois plus de chances d'aboutir à un résultat utile en travaillant à reconstituer notre parti sur des bases démocratiques qu'en le ruinant au profit d'alliances équivoques. Ainsi conçu, le but qui leur reste est assez beau et l'entreprise assez vaste pour satisfaire aux aspirations progressistes des esprits les plus enthousiastes et les plus ardents.

Il est possible que les vieilles rancunes fassent obstacle, une fois de plus, à une réconciliation sincère entre les chefs. Mais

Hosted by Google

nous commençons à être bien usés, nous tous, modérés, progressistes et radicaux, qui, il y a quelques années, formions l'état-major quand l'armée libérale marchait à la défaite. A des situations nouvelles, il faut des hommes nouveaux. Un des symptômes les plus rassurants, c'est la poussée d'une génération qui, instruite à l'école de nos revers, entend reprendre l'œuvre du libéralisme sans l'encombrant héritage de nos illusions et de nos préjugés. Il y eut une période où la jeunesse, entraînée par la générosité de ses sentiments, paraissait gagnée tout entière aux théories qui rêvent la guérison des plaies sociales par l'intervention illimitée des pouvoirs publics. Cette répudiation de l'initiative privée ne pouvait être de longue durée parmi les représentants d'un âge que caractérisent la soif d'indépendance, l'exubérance de la personnalité, la foi dans la valeur de l'individu. A vingt ans, on peut être républicain, on n'a pas le droit d'être socialiste plus que pessimiste. Un revirement était inévitable, et nos jeunes gens, sans renoncer à leurs visées d'améliorations sociales, mais décidés à en poursuivre la réalisation par d'autres méthodes que l'appel à la compression, recommencent à comprendre que rien ne peut se fonder de sérieux ni de durable sauf par la liberté et pour la liberté.

Il y a un point sur lequel nous ne saurions trop insister : ce qui sépare les radicaux du libéralisme, ce ne sont pas les sympathies qu'ils affirment envers les intérêts des classes inférieures, ce ne sont pas même leurs programmes, ce sont exclusivement leurs complaisances pour les hommes et les idées qui s'abritent, chez nous, sous le drapeau rouge. Il est indispensable que le libéralisme se constitue sur une déclaration de principes nettement anticollectiviste, ne fût-ce que pour indiquer par où il se distingue du parti ouvrier. Mais, ce résultat obtenu, il n'est pas moins nécessaire, nous le répéterons une fois de plus, qu'il accentue sa politique dans le sens de la démocratie, ce qui est tout autre chose que le socialisme.

Hosted by Google

II

Adoptant une phraséologie dont les sciences philosophiques nous ont fourni les termes, nous avons tantôt reproché aux doctrinaires de vivre trop exclusivement dans la thèse et aux radicaux dans l'hypothèse. Entre les deux, il y a place pour ceux qui veulent reconstituer le libéralisme en se tenant sur le terrain de la synthèse, c'est-à-dire en conciliant le respect de l'autonomie individuelle, qui reste notre idéal, avec la nécessité de réagir temporairement contre certains abus dus au libre jeu des lois naturelles dans les relations des citoyens (1). C'est la voie où nous convient des hommes dont le nom fait autorité dans les sciences sociales, comme Émile de Laveleye, Adolphe Prins, Julien Weiler et d'autres encore qui n'ont jamais déserté le drapeau du libéralisme, mais qui se sont toujours tenus hors de la mêlée des partis. Si l'on redoute de trop habituer ainsi les citoyens à compter sur l'État, le remède est entre nos mains : d'une part, travailler à la généralisation de la propriété privée, qui est la première condition de la liberté; d'autre part, favoriser l'esprit d'association, qui est à la fois le complément et le correctif de l'individualisme, comme, il y a un mois, M. L. Navez le rappelait encore dans cette *Revue*.

A côté des problèmes sociaux, il en existe d'autres où l'entente semble facile entre tous les libéraux. Il y a d'abord les questions d'enseignement sur lesquelles l'accord est fait depuis longtemps. Toutes les réformes propres à sauvegarder l'indépendance du pouvoir civil vis-à-vis des Églises, la défense de la liberté de conscience, la sécularisation des services publics, ne peuvent guère soulever dans nos rangs que des divergences de mesures et d'opportunité. Le retrait des dispositions protectionnistes, votées dans la dernière session, est déjà partout inscrit à notre programme. Il serait désirable que la même unanimité se rencontrât dans la poursuite d'une réforme qui, comme les ques-

(1) Voir notre article sur les « Débuts du suffrage universel en Belgique », dans la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1884.

Hosted by Google

tions sociales, doit être résolue en dehors de toute préoccupation de parti, mais qui n'en profitera pas moins, en premier ordre, au libéralisme : la représentation proportionnelle.

L'assertion peut paraître étrange au moment où on met à charge de ce nouveau procédé électoral la disparition des majorités libérales à Bruxelles, à Gand, à Liége et dans tant d'autres localités encore. Mais il convient d'examiner si c'est bien là le résultat de la R. P., et ce qui serait advenu, si les élections s'étaient faites sous le régime majoritaire. Il y aurait eu ballottage, mais qui nous dit que le ballottage eût tourné au profit des libéraux? Certains de nos amis se récrient, surtout à Bruxelles, parce qu'il n'y a plus de majorité au conseil. Mais ils crieraient encore beaucoup plus fort, si la minorité catholique du corps électoral avait accaparé les trente et un sièges. Or, c'est probablement ce qui serait arrivé en cas de ballottage, — les socialistes votant, au second tour, pour les cléricaux, par haine du « doctrinaire ».

Jamais on ne fera tolérer, quand un corps électoral se partage en trois partis de force à peu près égale, qu'un seul — c'est-à-dire une minorité — ait tout, et les autres rien. Qu'on applique la représentation proportionnelle ou qu'on s'en remette aux hasards de la répartition en plusieurs collèges, il faudra bien que la division tripartite des électeurs se reproduise dans la réunion de leurs mandataires. C'est ce qui se voit en France, à la Chambre des députés; en Allemagne, au Reichstag; en Belgique même, dans certains de nos conseils provinciaux, élus cependant sous le régime majoritaire; c'est ce qui se verra inévitablement dans nos Chambres, le jour où les catholiques perdront leur majorité actuelle, — à moins que les antiproportionnalistes ne poussent la logique jusqu'à réclamer la fusion de toutes les circonscriptions électorales en un collège unique!

D'autre part, la représentation proportionnelle, tout imparfaite et incomplète qu'en ait été la première application, a permis aux libéraux de faire leur trouée dans nombre de conseils communaux qui leur avaient été fermés jusqu'ici et elle

Hosted by Google

les a maintenus à l'état de minorités avec lesquelles il faut compter, dans un nombre non moins considérable de communes que le système majoritaire aurait livrés à la domination sans contrepoids des cléricaux et des socialistes. Enfin, si le gouvernement actuel entend maintenir la R. P. dans les élections communales, il est impossible qu'il ne l'étende pas aux élections législatives. Or, qu'on fasse le compte des sièges qu'elle eût assurés aux libéraux, dans les Chambres, aux élections de 1894, et l'on devra bien reconnaître que seule elle peut rendre au parti libéral la part qui lui revient légitimement dans le gouvernement du pays.

A vrai dire, cette absence de majorité dans les conseils communaux de nos grandes villes, toute prévue et inévitable qu'elle est, crée, pour tous les partis, une situation pleine de complications et d'ambiguïtés. En ce qui concerne les minorités libérales, il y a le danger qu'elles ne se laissent entraîner, sous prétexte de groupement anticlérical, à conclure avec l'élément collectiviste une coalition qui les ferait glisser sur le terrain où le parti ouvrier a placé sa politique communale. D'autre part, elles ne peuvent accepter de former avec l'élément clérical des alliances qui les conduiraient à renier leurs principes. Il y aurait bien la ressource de ne plus faire que de l'administration, et si l'élection du 17 novembre devait avoir pour résultat de supprimer ou de diminuer l'intrusion de la politique générale dans les conseils communaux, nous serions les premiers à y applaudir. Toutefois, ce n'est pas pour faire de l'administration que le parti ouvrier a marché à l'assaut de nos hôtels de ville. S'il consent à s'allier avec les libéraux, ce sera à condition que ceux-ci l'aident à réaliser son programme; faute de quoi, il a plutôt intérêt à perpétuer et à aggraver le désordre. Quant aux catholiques, c'est ici qu'éclate toute l'étendue de la faute à laquelle ils se sont laissé entraîner, quand ils ont voté leur loi scolaire, car ils se sont mis ainsi dans l'impossibilité de ne pas introduire au conseil communal la vieille querelle clérico-libérale, chaque fois qu'il s'agira d'organisation scolaire

Hosted by Google

ou de subsides aux écoles, et, dans cet ordre de questions, le libéralisme ne peut pas plus transiger que sur la liberté du travail ou le respect de la propriété.

Non pas que nous refusions d'admettre la possibilité d'un essai loyal là où les groupes en présence consentiront à placer l'intérêt général au-dessus de leurs intérêts de parti. Mais nous disons que les libéraux ne peuvent se prêter à des combinaisons de ce genre qu'en échange de garanties sérieuses et formelles. Nous n'avons aucune intention de jeter la pierre à ceux de nos amis qui seraient entrés en pourparlers avec des groupes socialistes ou catholiques pour la constitution de collèges mixtes ou même qui auraient accepté d'entrer dans quelque combinaison de ce genre. Mais nous sommes convaincu qu'ils ont pris leurs précautions pour ne pas devenir les prisonniers de leurs adversaires. La tâche d'administrer une commune dans ces conditions est délicate et difficile, mais elle n'est pas impossible, et cela suffit pour que les mandataires du corps électoral n'aient pas le droit de s'y dérober, à condition de n'y rien laisser de leur dignité ni de leurs convictions.

De tous les raisonnements, le plus déplorable serait celui qui verrait l'intérêt particulier du libéralisme dans le développement du gâchis administratif et de l'anarchie communale. Compter que le bien sortira de l'excès du mal est une spéculation que les électeurs pardonnent rarement à leurs mandataires, — et non sans raison, car c'est l'intérêt général qui en souffre. La droite de la Chambre française l'a appris à ses dépens, pour s'être lancée dans l'aventure boulangiste, et, au sein de notre récente Constituante, on sait où un calcul de ce genre a mené la gauche modérée.

Après la question de programme viennent les questions d'organisation et de propagande. On parle beaucoup parmi nous d'Extension universitaire, c'est là une excellente œuvre et nous ne pouvons que nous réjouir de son succès. Mais il en est une autre qui n'est pas moins nécessaire : c'est l'extension du libéralisme au sein des nouvelles couches. Nous avons dit plus

Hosted by Google

haut ce qu'il nous en a coûté pour avoir trop différé cet élargissement de nos cadres. Peut-être n'est-il pas trop tard pour réparer le mal. Jusqu'ici, la grande masse des ouvriers n'est encore embrigadée ni dans les ligues socialistes ni dans les patronages catholiques, et, parmi ceux qui ont pris position, combien n'en est-il pas que nous pourrions regagner, si seulement nous nous en donnions la peine! C'est faire une injure gratuite aux classes laborieuses que de les croire inaccessibles aux saines et larges idées que le libéralisme s'enorgueillit de soutenir. Qu'on songe à ce qui vient de se passer le 24 novembre, aux élections complémentaires de Liége. Les libéraux de ce centre industriel n'avaient tenté jusqu'ici ni organisation formelle, ni propagande sérieuse dans la classe ouvrière. Et pourtant celle-ci, appelée à se prononcer entre trois listes complètes, a spontanément apporté aux candidats libéraux près d'un millier de voix. Il y a là une indication qui, nous en sommes convaincu, ne sera pas perdue pour nos amis de Liége, mais qui doit également servir aux libéraux du pays entier pour les éclairer sur leur intérêt immédiat et leur devoir urgent.

Une question qui se présente ici, c'est de savoir s'il est préférable d'attirer les ouvriers dans les associations libérales ou de favoriser leur organisation en groupes distincts. Aux États-Unis, en France, en Suisse, en Angleterre même, tous les rangs sont confondus au sein des associations politiques. Chez nous, où l'apprentissage de la vie publique ne fait que commencer dans la classe la plus nombreuse, il se peut que l'ouvrier se sente isolé, mal à l'aise, voire un peu défiant, dans les réunions où domine l'élément bourgeois. De là provient l'embarras qu'ont éprouvé les associations libérales à trouver elles-mêmes des candidats dans la classe laborieuse, alors que ces désignations se faisaient sans difficulté et dans d'excellentes conditions, là où elles étaient confiées à des groupes d'ouvriers déjà organisés sous les auspices du libéralisme, comme à Anvers, à Gand et dans maintes localités des Flandres.

Hosted by Google

Il est très vrai que les candidats de cette catégorie ont été, en général, les moins favorisés du scrutin. Mais la faute n'en est pas aux libéraux, elle est au suffrage universel, qui semble partout se résigner difficilement à transformer de simples ouvriers en administrateurs de la chose publique. Le phénomène s'est, du reste, produit également parmi les catholiques et même parmi les socialistes. On a fait observer, non sans malice, que sur les huit candidats du parti ouvrier, élus le 17 novembre au conseil communal de Bruxelles, il n'y a qu'un seul travailleur manuel, et encore est-ce un administrateur de coopérative !

Cette œuvre de l'Extension libérale exige un développement tout nouveau, pour ne pas dire un renouvellement complet, de nos procédés de propagande. La récente élection communale, quelque appréciation qu'on émette sur ses résultats généraux, nous a incontestablement rendu le service, non seulement de montrer que le parti libéral était toujours en vie, mais encore de le mettre partout en mouvement et de lui faire prendre contact, dans le pays entier, avec la nouvelle classe électorale. Malheureusement, un des côtés faibles de notre propagande, c'est qu'elle a l'habitude de se lever à la veille des élections, pour tomber au lendemain, avec la régularité d'un vent alizé. Il est temps de prendre exemple sur nos rivaux de droite et de gauche, qui, eux, ne se relâchent jamais.

Sans doute, le parti libéral n'a à sa disposition ni les caisses épiscopales ni même les bénéfices des coopératives. Mais il a la chance de posséder une presse nombreuse et aguerrie, dont la circulation s'est encore accrue à la suite de la réforme électorale. Elle suffit amplement à la tâche et il serait aussi absurde qu'inutile de gaspiller nos efforts dans la fondation de nouveaux organes, sous prétexte que les anciens n'acceptent pas avec assez de bonne grâce le mot d'ordre du parti, — en supposant que quelqu'un ait autorité pour le leur donner. Il y a, toutefois, un côté par où son action laisse à désirer. Bien que nos journaux figurent parmi les moins chers d'Europe, ils le sont encore

Hosted by Google

trop pour disputer le terrain à des feuilles cléricales ou socialistes qui se donnent pour rien ou à peu près, et c'est ici que les libéraux peuvent utilement intervenir soit pour provoquer la création d'éditions à bon marché, soit pour activer la circulation des feuilles existantes, en leur suscitant des débouchés.

En effet, la presse doit être plus que jamais l'éducatrice politique des masses, la vulgarisatrice des doctrines libérales. Les meetings, « gloire de Bruxelles », ont fait leur temps. Ils avaient quelque importance, quand on avait affaire à des électeurs peu nombreux qui pouvaient ainsi entrer directement en rapports avec les candidats. Aujourd'hui, si multipliées qu'on imagine les réunions publiques, elles ne sont accessibles qu'à une proportion minime du corps électoral et, dès lors, tout ce que peuvent y dire les orateurs ne produit d'effet qu'à condition de passer par les comptes rendus de la presse. Autant vaut donc recourir directement à celle-ci, sans le circuit inutile d'assemblées qui risquent souvent de tourner au détriment de leurs promoteurs.

Les « conférences » ont toujours leur raison d'être, quand il s'agit d'expliquer quelques idées simples à des auditoires spéciaux, de jeter les fondements d'une organisation permanente ou simplement de lui recruter de nouveaux adhérents. Mais les véritables armes de propagande, c'est d'abord l'action individuelle dans notre entourage immédiat, — ensuite l'intervention du journal, qui répète chaque jour la même note, — enfin, la distribution de manifestes et de brochures qui exposent les aspirations du parti ou réfutent les théories de ses adversaires. Tels sont les petits traités dont le parti ouvrier inonde nos populations industrielles et que seuls, jusqu'ici, les catholiques se sont efforcés de rencontrer par des publications en sens inverse, généralement écrites dans le sens des doctrines cléricales.

Laisserons-nous à ces derniers le monopole de la défense sociale? Ils ne demanderaient pas mieux, car ils sont certains d'en recueillir les fruits. Mais il s'agit, pour nous, de faire comprendre aux masses que la liberté, dont nous nous réclamons,

Hosted by Google

représente, sinon la seule solution de toutes leurs difficultés actuelles, du moins le but vers lequel elles doivent tendre de toutes leurs forces, si elles veulent former un peuple vigoureux et prospère, digne de se gouverner lui-même et accessible à tous les progrès.

La thèse n'est pas difficile à défendre et il ne manque pas, dans le parti libéral, de plumes capables de l'exposer sous une forme populaire, en y joignant une critique pénétrante des buts poursuivis par nos antagonistes de gauche et de droite. Le plus difficile est de réunir les fonds et d'organiser les débouchés que suppose pareille entreprise. C'est ici, encore une fois, que nous avons besoin du concours de tous nos adhérents. Quelque modeste que puisse être leur position ou quelque arrêtée que soit leur détermination de ne pas jeter leurs personnes dans nos luttes politiques, il n'en est aucun qui ne puisse nous aider dans une mesure quelconque, et la situation est assez grave pour qu'ils ne se dérobent pas à ce devoir. Peu importe que, dans le passé, certains d'entre eux aient porté le nom de modérés, d'avancés, de doctrinaires, de progressistes, de jeunes, de vieux ou de libéraux « tout court ». Ces épithètes perdent leur signification dans un milieu aussi modifié que celui où nous allons être appelés à nous mouvoir. Le libéralisme, dans les larges limites où nous le concevons et qui seules peuvent assurer son avenir, doit s'ouvrir à tous ceux qui se réclament de lui, pourvu qu'ils admettent son autonomie et son homogénéité.

III

Après la rupture de l'union catholique-libérale que nous avait léguée la révolution de 1830, le public mit quelque temps à accepter l'existence de deux partis distincts dans notre politique intérieure. Désormais, le pays est divisé en trois partis nettement circonscrits, et le plus tôt on se fera à cette idée, le mieux ce sera pour tout le monde. Socialistes et catholiques entendent être eux-mêmes; c'est bien le moins que les libéraux

Hosted by Google

puissent en faire autant. Aujourd'hui que le vote est à la fois général et obligatoire, il faut compter avec l'opinion des masses, et ce qui plaît aux masses, ce sont des programmes clairs, simples, concis, sans compromission sur le terrain des principes, sans réticences sur celui des applications. A se lancer dans les contradictions et les équivoques où voulaient nous entraîner les partisans des transactions avec le collectivisme, le parti libéral ne pouvait que perdre la confiance des classes bourgeoises, sans gagner celle des classes populaires. En disant ouvertement ce qu'il veut et en montrant qu'il le veut pour le bien de tous, il a les plus grandes chances de reprendre, dans le corps électoral élargi, la situation qu'il avait conquise parmi les électeurs censitaires, si seulement il sait mettre au service des vérités qu'il s'est donné pour mission de propager, l'activité, la persévérance, le dévouement que d'autres ont mis au service de leurs erreurs ou de leurs utopies.

1er décembre 1895.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

PATHOLOGIE SOCIALE

ET

THÉRAPEUTIQUE SOCIALISTE

CHAPITRE PREMIER

LA MALADIE ÉCONOMIQUE (1)

Parcourons d'abord, à vol d'oiseau, le monde économique. Il y a des écrivains qui, dans ce monde économique, ne voient que misère et désolation. Ils vous disent que le mal économique est à la fois effroyable et incurable, ou du moins, qu'il ne peut être guéri que par une panacée ou une amputation ou un bouleversement. Ils nous disent que d'ailleurs ce bouleversement est proche, que nous sommes dans le voisinage d'une catastrophe et que ce voisinage est démontré autant par l'agitation universelle des esprits et le mécontentement des masses que par ces utopies aériennes, ces visions aux miroitantes couleurs qui ne sont autre chose que l'arc-en-ciel et l'écume chatoyanté annonçant la cataracte du Niagara. D'autres, au contraire, nous affirment que ce mal économique, que ce cataclysme sont illusoires, ou qu'ils n'existent que dans l'imagination ou qu'ils n'existent que par les excitations de démagogues, et que ces démagogues exagèrent le mal à plaisir pour se donner la gloire des guérisons miraculeuses et le profit de pêcher dans l'eau trouble des révolutions.

(1) Voir le beau livre du professeur HINT, *Socialism*, 1894, et l'éloquent discours du professeur NICHOLSON, *Historical progress and Ideal Socialism*.

Hosted by Google

Quant à nous, nous ne partageons ni le pessimisme désolé des uns ni l'optimisme exagéré des autres. Nous croyons que les socialistes, qui dénigrent le présent au profit d'un passé fantastique et d'un avenir prochain plus fantastique encore, commettent à la fois une contre-vérité historique et un crime politique : une contre-vérité historique, car ils faussent l'histoire, car il est d'une évidence aveuglante que la condition des parias de notre civilisation est bien supérieure à ce qu'elle était jadis, à ce qu'elle est encore aujourd'hui en dehors de cette civilisation, à Pékin, à Fou-Tcheou, à Bangkok; un crime politique, car ils excitent l'ignorance populaire contre les maux présents et l'excitent à une révolution qui *doit* nous ramener à plusieurs générations, qui *pourrait* nous ramener à plusieurs siècles en arrière.

Et, d'autre part, il me paraît incontestable que les libéraux ultra-optimistes ne sont pas moins coupables d'un aveuglement regrettable. Qu'ils applaudissent au progrès économique, rien de plus naturel. Mais qu'ils s'efforcent de nier les maux qui ont été comme la rançon, du moins provisoire, de ce progrès, qu'ils aillent jusqu'à nier la crise que traverse notre civilisation, qu'ils aillent jusqu'à nier que le progrès moral et la solidarité sociale ont été moins rapides que le progrès et la solidarité économiques, voilà où me semble être l'erreur, voilà surtout le danger.

Or, de ce point de vue, si nous voulons investiguer les conditions de la vie contemporaine, deux grands faits se présentent tout d'abord dominant tous les autres : 1° la surpopulation, 2° la révolution industrielle.

La surpopulation.

La surpopulation est un des problèmes les plus inquiétants de notre temps. On ne songe qu'avec épouvante à l'époque, nullement éloignée, où l'Amérique comptera 150 millions de bouches, où le Far-West sera aussi peuplé que la Belgique, où l'Europe ne pourra plus déverser un trop-plein d'hommes, où l'Amérique ne pourra plus déverser un trop-plein de nourriture; où l'Angleterre sera réduite à se nourrir elle-même et

Hosted by Google

ne trouvera plus ni un grenier d'abondance pour s'approvisionner, ni un marché pour écouler ses produits. La crise de misère qui frappa le Lancashire pendant la guerre de Sécession et dont nous trouvons un écho affaibli dans les discours de John Bright et les écrits de Carlyle, la famine qui naguère désola la Russie ne nous donnent qu'une faible idée de cette époque imminente. Les économistes, il y a vingt ans déjà, jetaient un cri d'alarme en prédisant l'épuisement rapide de la réserve houillère de l'Angleterre. Mais, alors même que la science n'aurait pas découvert de nouvelles forces pour remplacer la houille comme énergie motrice et calorifique avant l'échéance fatale, cette échéance, en tout cas, est bien lointaine encore et l'humanité n'a guère l'habitude de se préoccuper de ce qui arrivera dans quelques siècles. Mais l'autre échéance est prochaine, si prochaine que peut-être les enfants aujourd'hui au berceau verront la crise qu'elle déchaînera.

Crescite et multiplicamini!

C'est qu'aussi bien jamais les hommes n'ont obéi avec une plus religieuse observance au premier commandement de Dieu, celui qui a précédé les autres : *Crescite et multiplicamini!* Jamais la volonté de vivre ne s'est affirmée avec un si absolu empire. Quand on considère certains faits d'ordre général, universel dans leurs conséquences, on est tenté d'accorder bien peu d'influence aux doctrines philosophiques et religieuses sur les instincts primordiaux de la nature humaine. Le pessimisme radical inhérent à la religion de Bouddha et qui s'exprime avec tant de poésie dans l'admirable légende du *Lalitavistara*, reprise par sir Edwin Arnold, n'a pas empêché les peuples bouddhistes d'être les plus prolifiques de la terre. Chaque année, ils ajoutent de nouveaux millions de misérables qui, à l'âge de raison, proclameront que la vie est un mal et qui n'en infligeront pas moins ce mal et cette misère à d'autres millions qui reposent encore dans la paix sereine du Nirvana. Et ce qui est vrai du pessimisme des Hindous et des Chinois, est vrai du pessimisme oriental. Schopenhauer a peut-être trouvé des adeptes dans cette fin de siècle. Mais son

Hosted by Google

pessimisme n'empêche pas notre génération mécontente de propager partout la vie et d'essaimer sur tous les continents et sous toutes les latitudes partout où la vie est possible.

Diminution de la mortalité.

Et non seulement la natalité augmente, mais la mortalité diminue. Les guerres sont devenues plus rares et plus courtes et partant moins meurtrières. Les famines ne désolent et ne déciment plus périodiquement, les pestes noires ne parcourent plus le monde, faisant croire aux peuples épouvantés que la fin est proche. Encore aux temps d'Adam Smith, la mortalité des enfants était effrayante, était double, et en certaines parties des Highlands d'Écosse, quadruple de ce qu'elle est de nos jours. Et, non seulement la maladie atteint moins de personnes, mais ceux mêmes qu'elle atteint ne sont plus emportés: les faibles survivent, et tous les jours les progrès de l'hygiène leur confèrent plus d'immunité. Bien loin de voir disparaître les faibles et les misérables, nous voyons que c'est parmi eux que la vertu prolifique est le plus grande. Déjà le père de l'économie politique faisait observer le rapport entre la misère et la fécondité et Herbert Spencer, dans ses *Principes de Biologie*, a tâché de nous donner la raison physiologique de ce rapport. C'est dans les bas-fonds des agglomérations irlandaises que la population est le plus considérable, le misérable et le faible ne se souciant pas d'infliger l'existence à d'autres misérables qui perpétueront à l'infini la tradition de l'infortune.

Les économistes et la surpopulation.

La question de la population est la question centrale de l'économie politique. La réponse que l'on donnera à toutes les questions économiques dépend de la solution que l'on donnera au problème de la population ; la solution que l'on donnera au problème de la population dépendra de nos conceptions morales et philosophiques. Par là, l'économie politique plonge ses racines dans les abîmes sans fond de la métaphysique. Par

Hosted by Google

là, l'économie politique cesse d'être une science pour ne relever que de la philosophie.

Je comprends que l'on accepte la surpopulation à titre de fait, à titre de fait providentiel, comme les catholiques, à titre de fait naturel, comme les darwinistes. Je comprends que les catholiques nous disent que la population est une bénédiction de Dieu, et que le premier commandement : *Crescite et multiplicamini* ne peut être impunément désobéi; je comprends même que de ce point de vue, certains catholiques puissent considérer ce doux et honnête clergyman que fut Malthus, comme un monstre d'impiété et comme une espèce d'antechrist. Je comprends encore que les darwinistes nous disent d'un autre point de vue que la surpopulation est une loi naturelle, une loi d'airain qui entretient la lutte pour la vie sans laquelle aucun progrès ne serait possible. *Dura lex, sed lex* (1).

Et je comprends, d'autre part, que des économistes refusent de se soumettre à cette loi et qu'ils enrayent le malthusianisme comme une doctrine de salut ; je comprends que même des darwinistes se refusent à vouloir accepter la sélection naturelle sans restriction morale ni sociale, et qu'ils ne se croient pas forcés au nom du darwinisme à revenir aux temps d'Adam Smith, où une femme des Highlands, mère de vingt enfants, les voyait tous mourir autour d'elle, éliminés par la pauvreté la plus abjecte.

Je comprends donc tous ces points de vue, et ceux qui se soumettent, et ceux qui se révoltent. Mais, ce qu'il m'est impossible de comprendre, c'est qu'on puisse nier le fait lui-même, le fait évident de la surpopulation et des maux qui en sont la suite inévitable. Or, c'est ce fait, ce sont ces maux inévitables que nie le socialisme. Les socialistes nous disent : La loi de Malthus est une monstruosité non seulement au

(1) Un penseur anglais, M. Benjamin Kidd, dans un livre récent, *Social Evolution*, qui a été un événement, tâche de concilier les deux points de vue darwiniste et catholique. Il accepte la lutte pour la vie et l'écrasement des faibles comme une condition *sine qua non* du progrès social : et il voit dans la religion une force nécessaire pour contrebalancer l'influence néfaste de la raison qui voudrait supprimer la lutte pour la vie, tandis que l'influence de la religion aide à maintenir cette lutte douloureuse du progrès.

Hosted by Google

point de vue religieux et moral, mais au point de vue logique. Car chaque être humain qui arrive à la vie n'est pas seulement un consommateur, il est aussi un producteur. Et il produit plus qu'il ne consomme. Ce n'est pas seulement une bouche qui mange, ce sont des bras qui travaillent. Or, il n'y a qu'une bouche pour consommer, il y a deux bras pour le travail, il y a des machines qui multiplient le travail des bras et une intelligence qui multiplie sans cesse le travail des bras et des machines.

Nous verrons plus loin ce qu'il y a de faux dans ces affirmations et dans ces raisonnements. Nous verrons que, quoi qu'ils en disent et quoi qu'en disent quelquefois certains libéraux, *il y a* une question de la population, nous verrons qu'*il y a* trop de bouches à nourrir, qu'*il y a* trop d'appelés, trop peu d'élus au banquet de la vie; ce qui doit étonner, ce n'est pas la misère de quelques-uns, c'est que la misère ne soit pas plus générale. Nous verrons que sur cette constatation nous sommes d'accord avec tous les spécialistes et avec toutes les statistiques; nous verrons que sur ce fait des économistes comme Bagehot, et Mill, et Rümelin, sont d'accord avec des naturalistes comme Huley et avec des publicistes comme Pearson et Goldwin Smith (1). Étant donnée l'organisation actuelle de la société, quand on songe que l'Angleterre dépend de l'Amérique pour les huit dixièmes de sa subsistance, il semble indubitable que, si une nouvelle guerre de sécession devait éclater en Amérique, ce serait pour l'Angleterre non plus seulement la misère, ce serait la famine.

L'émigration.

Mais, nous disent encore les socialistes, ce qui prouve que le fait est illusoire, c'est que voilà près de cent ans que Malthus, voilà près de cinquante ans que Michel Chevalier ont proclamé que la population avait atteint les extrêmes limites de la subsistance, et cependant, depuis lors, la population a

(1) Cf. HUXLEY, *Social Diseases and worse remedies;* BAGEHOT, *Economic Studies;* PEARSON, *National Life and Character;* GOLDWIN SMITH, *Questions of to-day.*

Hosted by Google

doublé et triplé. Quelle preuve de fait plus évidente que Malthus et Michel Chevalier étaient dans une monstrueuse erreur? Les socialistes auraient raison, s'il n'y avait eu, pour expliquer le fait, une cause perturbatrice dans le nouveau monde qui a suspendu et reculé, mais non pas anéanti les effets de la loi d'airain. Ce qui a différé l'échéance fatale, ce ne sont pas les découvertes scientifiques qui ont augmenté la productivité du sol, car cette augmentation aurait été insuffisante, ce sont les continents nouveaux qui ont été ouverts à la production et au peuplement; c'est l'émigration qui a transporté les multitudes des pays où il y avait excès de consommation aux pays où il y avait surabondance de production.

L'émigration a été l'exutoire du trop-plein de la population, elle a été l'une des soupapes de sûreté de la société contemporaine. Elle a débarrassé leur patrie non seulement des éléments les plus pauvres, mais surtout des éléments les plus entreprenants et les plus inquiets. Les rêveurs anglais et les rêvasseurs allemands qui rêvaient une nouvelle Atlantide, ont pu réaliser leur idéal dans le Far-West américain. Encore aujourd'hui l'on voit fonder des sociétés communistes (1). Et l'on peut affirmer que si la France avait pu déverser dans ses colonies le trop-plein de son prolétariat intellectuel, son évolution politique n'aurait pas été aussi bouleversée.

Il fut un temps où l'émigration était considérée comme un mal. En 1778, un économiste français, Moheau, dans ses *Recherches et considérations sur la population*, déplorait le chiffre excessif de l'expatriation française et prémunissait ses compatriotes contre cette « *maladie nationale* ». Aujourd'hui, les économistes ne songeraient plus guère à arrêter l'émigration. Elle n'a fait qu'augmenter d'année en d'année. Et, en même temps que l'émigration, la colonisation. Il semble que les gouvernements européens commencent seulement à s'inquiéter de ce qu'ils feront du surplus de la population, et commencent à se douter que le jour est proche où il n'y aura plus un pouce

(1) Il y a quelques années, un colonel américain m'annonçait, à Londres, qu'il allait fonder dans la Nouvelle Angleterre une société communiste nouvelle, et j'ai su depuis que cette cité nouvelle de Topolobombo est en plein développement.

Hosted by Google

du sol à envahir et à peupler. C'est à qui découvrira de nouvelles terres, c'est à qui peuplera les continents découverts. Les nations qui avaient déjà un empire colonial étendent tous les jours cet empire, malgré l'opposition de la plupart des économistes. L'Angleterre et la Russie étendent leurs frontières du côté de l'Inde et de l'Afghanistan; la Grande-Bretagne aspire à devenir toujours plus grande; elle tâche surtout de resserrer le lien entre toutes les parties de cet empire mondial sur lequel le soleil jamais ne se couche. La France s'empare de Madagascar et du Dahomey, et veut s'étendre encore au Congo, au Siam. Les peuples qui n'avaient pas encore de colonies veulent en acquérir, et sont obligés de mettre en valeur des terres de moins en moins fertiles et des climats de plus en plus meurtriers. L'Allemagne s'établit à Zanzibar et dans la Nouvelle-Guinée, trop heureuse de conquérir cette colonie de forçats; la Belgique s'installe au Congo; l'Italie envoie tuer ses armées à Massouah, et pour n'avoir pu prendre la Tunisie qu'elle ambitionnait, elle s'est lancée dans la Triple Alliance. Et ainsi on aura bientôt partagé les derniers lots disponibles de notre planète. La plupart de ces colonies nouvelles ne sont d'ailleurs que des colonies commerciales et ne pourront jamais devenir des colonies de peuplement. La race jaune et la race nègre pourront s'y acclimater; elles ne deviendront jamais une patrie pour la race blanche (1).

La colonisation et le peuplement des continents nouveaux ont été si rapides, que l'on voit déjà arriver avec effroi le jour où ils seront arrêtés. Rien de plus instructif, à cet égard, que les tendances protectionnistes du gouvernement américain.

Déjà l'émigration chinoise a été refoulée. Après les Chinois, ce sera le tour des Européens. Déjà des commissions se fondent pour examiner les projets et pour défendre le nouveau monde contre l'invasion de l'ancien.

Il y a quelques années, l'empereur Guillaume, à propos des désordres socialistes, s'écriait, dans un de ces accès de mauvaise humeur qui surprennent quelquefois et inquiètent l'Eu-

(1) Ce point a été spécialement étudié par PEARSON, *National Life and Character*.

Hosted by Google

rope : « Si la canaille n'est pas contente dans le Vaterland, elle est libre, qu'elle s'en aille ! » Il est à craindre que le jeune empereur ne voie venir le jour où il ne pourra plus dire semblable parole, où cette liberté n'existera plus pour ses sujets mécontents, où le Vaterland, bon gré mal gré, ne pourra plus se débarrasser de ses prolétaires.

Ce jour-là, comme on peut déjà le pressentir par les pays où l'émigration est le plus faible et la population le plus dense et le socialisme le plus puissant, comme la Belgique, la situation deviendra très grave.

Ce jour-là, un dilemme se posera, et je défie bien qu'on imagine une autre solution.

Ou bien la science aura découvert le secret de la multiplication des pains et pourra transformer la substance du bois en pain délectable, — et ce serait, évidemment, la solution la plus simple de la question sociale ;

Ou bien les hommes auront découvert qu'il est criminel d'infliger la vie à des êtres destinés à être plus misérables qu'eux-mêmes, — ou s'il ne l'ont appris, l'État le leur apprendra, comme le suggérait déjà un des pères du libéralisme anglais contemporain, John Stuart Mill ;

Ou bien la nature, dominant et créant par l'instinct, détruira par l'instinct : l'instinct engendrera la famine, la famine suscitera la guerre et la sélection naturelle reconquerra un champ qu'elle avait perdu depuis les temps primitifs.

Ce jour-là, la soupape étant fermée, la machine sociale éclaterait, ce jour-là verrait une crise épouvantable de la civilisation occidentale.

La révolution économique.

Le problème de la population est compliqué par un autre problème également inquiétant : la révolution economique. Cette révolution économique a été la résultante de deux causes prépondérantes : l'une, d'ordre politique, la liberté illimitée du travail et des échanges ; l'autre, d'ordre scientifique, les inventions et les applications de la science.

Toutes deux ont eu pour effet d'accroître indéfiniment la

Hosted by Google

productivité du travail : l'une, la liberté en supprimant les anciennes entraves qui retenaient le travail et le commerce, en exigeant de chaque homme le maximum d'effort, en lui donnant le stimulant de la faim, du besoin et de l'émulation ; l'autre, les inventions scientifiques en multipliant le travail des mains par le travail de l'intelligence, en mettant au service de l'homme d'innombrables esclaves en fer. Pour la troisième fois dans le monde moderne, la science a bouleversé les conditions de la vie ! Comme au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, elle a suscité la révolution religieuse, comme au XVIII^e^ siècle elle a suscité la révolution politique, ainsi au XIX^e^ siècle elle a suscité la révolution économique. Cette révolution, voici à peine un demi-siècle qu'elle s'est faite et déjà elle a bouleversé le monde, au point qu'un homme de la dernière génération ne reconnaît plus ce siècle à son aurore. Les effets de ce changement radical, dont l'avenir seul pourra mesurer toute la portée, sont incalculables et innombrables, et on le comprendra d'autant mieux en ne considérant isolément que deux de ses manifestations les plus caractéristiques : la division du travail et la centralisation universelle des hommes et des choses.

La division du travail.

Et d'abord, la division du travail. Depuis les pages classiques d'Adam Smith qui n'ont pas été surpassées (1), on a tout dit sur ce phénomène et sur ses effets ! On a montré comment elle multiplie la richesse, comment elle augmente la solidarité. On a fait ressortir ses effets désavantageux, comment elle agit défavorablement sur l'ouvrier, comment elle en fait un rouage mécanique et dépendant. Tous connaissent le mot de Lemontey, commentant sur l'exemple classique d'Adam Smith : « Que c'est un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais fait dans sa vie que la dix-huitième partie d'une épingle ! » Tous connaissent le cordonnier qui passe son existence à tailler des patrons, le mécanicien qui passe son existence à fabriquer une vis ou une roue. Et dans le monde

(1) Bien que les exemples cités par Adam Smith aient vieilli.

Hosted by Google

scientifique, qui ne connaît l'us et l'abus de la division du travail en Allemagne, le pays d'élection des manœuvres de l'intelligence? Qui ne connaît le zoologiste et sa monographie sur la digestion des crustacés, l'historien et sa monographie sur le dénombrement de l'armée de Xerxès et l'emplacement de la bataille de Châlons-sur-Marne, le philologue et sa monographie sur l'adjectif féminin dans le dialecte bourguignon?

La division du travail internationale.

Mais il est une forme de la division du travail que l'on a moins étudiée et qui est au moins aussi importante, c'est la division du travail internationale; c'est l'effet que la division du travail exerce non seulement sur les individus, mais sur les nations. Or, s'il est difficile de convenir que tout soit bienfaisant dans la division du travail individuel, cela est plus difficile encore à affirmer pour la division du travail internationale. La spécialisation excessive peut être désastreuse pour un individu. Peu importe qu'il s'agisse d'un manœuvre qui passe sa vie à casser des pierres, ou d'un manœuvre qui passe sa vie à faire de la micrographie philologique ou historique, à recueillir, par exemple, les Contes de la Mère-grand, la division du travail peut abaisser et diminuer le travailleur au niveau et aux dimensions du labeur infinitésimal dont il s'occupe, elle peut atrophier les plus hautes facultés, supprimer toute vue d'ensemble, provoquer une incurable myopie intellectuelle et morale. Mais que dire quand une nation tout entière se spécialise et se transforme en une nation de manœuvres ou de boutiquiers ou de manufacturiers? Or, tel est, malheureusement, dans une large mesure, l'effet de la division du travail internationale. Toute l'Angleterre moderne s'est transformée de plus en plus en une nation de commerçants et de fabricants. La division du travail internationale a presque tué l'agriculture dans le Royaume-Uni. Hier encore, répondant à un cri de détresse des agriculteurs britanniques, le ministre de l'agriculture constatait que l'Angleterre ne cultivait qu'un dixième du blé nécessaire à sa subsistance, et un membre du Parlement invoquait un retour à la politique protectionniste. Les

Hosted by Google

fondateurs de l'économie politique, les physiocrates qui furent parmi les premiers apôtres de la liberté commerciale, ne présageaient pas qu'un des effets de cette liberté serait de tuer l'agriculture, dans laquelle ils voyaient la base de la prospérité des nations.

Nous verrons plus loin combien la division du travail internationale et la solidarité économique internationale qui en résulte rendent le problème social complexe et inextricable. Nous verrons aussi que cette division du travail est l'argument pratique le plus irréfutable contre toute tentative d'organisation collectiviste. Nous verrons que lors même que l'Angleterre ou la France ou la Belgique seraient transformées en communautés socialistes et collectivistes, il resterait toujours que ces communautés seraient dépendantes pour les matières premières, sinon pour la nourriture, d'une autre communauté au delà des mers, laquelle à chaque instant interviendrait comme une force perturbatrice et pourrait mettre leur existence en danger.

La concentration universelle.

En même temps que les inventions nouvelles, la vapeur et l'électricité entraînaient une complexité et une division extrêmes du travail; elles se manifestaient parallèlement par une concentration toujours croissante de l'industrie, du commerce, de toutes les entreprises, et — phénomène plus caractéristique encore — par une concentration universelle de la population dans l'enceinte des villes.

Concentration de l'industrie.

Pour l'industrie, la transformation est évidente. Partout l'atelier est remplacé par la grande usine, la grande usine est remplacée par l'usine monstre : Cockerill, Armstrong, forges du Creuzot, mines d'Anzin. Partout les quartiers ouvriers sont transformés en cités ouvrières, excroissances de ces usines.

En plusieurs endroits du vieux monde et du nouveau monde, on a vu des villes entières surgir autour d'une fabrique : ville

Hosted by Google

fondée à Essen par le fondeur de canons Krupp, ville fondée par Carnegie près de Pittsburgh, ville fondée par Pullman près de Chicago (1).

Concentration du commerce.

Pour le commerce, même concentration. Les grands magasins absorbent partout la petite boutique : Bon Marché et Louvre à Paris, Whiteley et *cooperative stores* à Londres, véritables entrepôts de marchandises. Et cette centralisation est la même dans toutes les entreprises commerciales. A New-York, le milliardaire Astor bâtissait récemment un hôtel gigantesque qui est un caravansérail. Une seule compagnie télégraphique en arrive à posséder la plupart des lignes d'un continent. Un seul brasseur en arrive à posséder une partie des cabarets de Londres. Un seul restaurateur exploite une partie des restaurants de Paris. Un seul entrepreneur exploite toutes les bibliothèques de chemins de fer du Royaume-Uni.

Concentration de la presse.

Mais ce qui est surtout caractéristique de notre temps, c'est que cette absorption a envahi des domaines qui par nature et par définition semblaient ne pouvoir être absorbés dans un vaste système, qui par nature et par définition semblaient réservés à la liberté individuelle, à l'émiettement, à la décentralisation. Quoi de plus naturellement rebelle à l'enrégimentation que la pensée? Quoi de plus libre et de plus personnel que la presse?

Eh bien ! la presse a suivi la transformation universelle, elle a suivi la concentration des industries, depuis qu'elle est devenue elle-même une industrie. Un économiste éminent, Bagehot, a même pu la citer comme l'industrie idéale. Autrefois, un journal était une œuvre essentiellement personnelle et individuelle ; aujourd'hui, un journal est une œuvre essentiellement impersonnelle et collective, expression et propriété d'une

(1) C'est la grève des ouvriers de Pullman-City qui a allumé la guerre civile de Chicago en 1893.

Hosted by Google

société anonyme. Autrefois, la presse était l'expression d'une idée; aujourd'hui, elle est avant tout le véhicule de certains intérêts. Autrefois, le premier écrivain venu qui se sentait du talent et des convictions, fondait une feuille pour employer ce talent et pour défendre ces convictions, et l'on voyait quelquefois un journal et un journaliste exercer une véritable dictature, *tomber* des ministères, provoquer une révolution. Cet âge d'or des journalistes, l'époque des Armand Carrel, des Émile de Girardin, des Veuillot, des Drumont est passée ou presque passée. Partout, dans les pays les plus avancés, la presse n'est plus maniée et lancée par des hommes de plume; elle est possédée, dirigée et maniée par des hommes d'argent, par des industriels. Heureuse la presse, quand ces industriels ne sont pas en même temps des chevaliers d'industrie !

Le journal est devenu une entreprise qui exige un capital considérable et le journaliste, au lieu de n'être que le serviteur de son idée, est au service du directeur qui l'emploie, lequel est au service du parti politique qui le nomme ou le destitue, ou qui est à la merci des financiers qui le subsidient, ou du public qui le paye par des annonces. En France, cette transformation est plus lente, elle ne s'en fait pas moins sûrement et les scandales du Panama ont mis dans tout leur jour les progrès de l'évolution. En Angleterre, depuis longtemps cette transformation est un fait accompli : tout le journal dépend des annonces et le nombre des annonces dépend du nombre de lecteurs. Grâce au nombre énorme de ses annonces, tel grand journal écossais, comme le *Scotsman*, représente un capital qui se chiffre par dizaines de millions. Et quand le journal ne dépend pas des annonces et du public, des boutiquiers et des commerçants, il dépend, ce qui est pire, d'un ou de plusieurs capitalistes. Car un journal s'achète et se vend comme toute autre marchandise. L'achat des journaux anglais a même été depuis quelques années un des sports favoris des milliardaires américains. Tel Américain a possédé jusqu'à 17 journaux radicaux anglais. Tout récemment encore, l'Américain Astor faisait l'acquisition de la *Pall Mall Gazette*, un des principaux organes de l'opinion britannique.

Hosted by Google

La concentration de l'agriculture.

L'agriculture est-elle destinée à suivre la même évolution, à passer graduellement de la petite culture à la grande culture. A ne considérer que la tendance en Amérique, c'est-à-dire dans le pays le plus avancé dans le nouveau monde, au point de vue économique, et la tendance en Angleterre, c'est-à-dire le pays le plus avancé dans l'ancien monde, il semblerait bien que telle est l'évolution probable. En Amérique, la grande culture est générale : la petite ferme est l'exception, la grande ferme, les latifonds sont la règle. Même transformation en Angleterre, où l'on semble voir se reproduire le même phénomène qui se produisit au déclin de l'empire romain. Mais, d'autre part, cette évolution est loin d'être générale : la France garde toujours sa classe de paysans propriétaires, garantie de stabilité, d'ordre et de prospérité. Et même en Angleterre, la constitution des latifonds tient plutôt à des conditions politiques et sociales, qu'à des conditions économiques inhérentes à l'agriculture. En outre, il semblerait que la grande industrie agricole n'a pas les mêmes avantages que la grande industrie commerciale ou manufacturière. A ne considérer que les statistiques, la productivité du sol serait considérablement moindre dans la grande culture que dans la petite culture. La moyenne du rendement d'un hectare est de moitié moindre en Amérique de ce qu'elle est en Belgique et en Hollande. Cette infériorité est-elle inhérente à la grande culture ? Toute la question est là. Car s'il en était ainsi, la grande culture serait condamnée. Étant donnée la densité toujours croissante de la population, l'avenir appartiendra à l'exploitation agricole qui sera la plus productive. Et il se pourrait donc que bien loin de voir l'évolution se faire dans le sens de la concentration, c'est en sens inverse qu'elle se ferait, et nous verrions en Amérique l'agriculture passer de la grande culture extensive à la petite culture intensive et à la culture maraîchère (1).

(1) Cf. GIDE, *Économie politique*, p. 171.

Hosted by Google

La prétendue concentration de la richesse.

Un romancier contemporain dont on ne saurait contester la puissance et le talent de faire mouvoir de grandes masses et de nous faire comprendre les courants sociaux, s'est appliqué dans plusieurs de ses œuvres à nous faire toucher du doigt cette concentration universelle qui se poursuit dans le monde économique. Dans *Germinal*, il nous montre la mine et la grande usine; dans *Au bonheur des dames*, il nous décrit le grand magasin ; dans l'*Argent*, il étudie la haute finance et la concentration de la richesse. Mais, sur ce dernier point, l'on pourrait se demander si Zola n'a pas accepté sans les examiner les affirmations des socialistes. Un des phénomènes caractéristiques de notre temps, c'est l'essor pris par la richesse mobilière, qui est arrivée dans les pays les plus prospères à surpasser de loin la richesse immobilière (1). Or, si l'essence de la richesse immobilière est d'être *immobile*, de s'immobiliser dans les mêmes mains, de se concentrer en latifonds, au contraire, l'essence de la richesse mobilière est d'être mobile, de ne vivre que par le mouvement, de passer sans cesse d'une main à l'autre, de s'émietter et de se morceler. Les innombrables combinaisons financières imaginées de nos jours tendent de plus en plus à accroître la mobilité du capital. Il y a ici, dans le raisonnement des socialistes trop facilement accepté par bon nombre d'économistes, une confusion d'idées qui a été analysée récemment par M. A. Leroy-Beaulieu dans un travail lumineux. Autre chose est la richesse, autre chose est le capital. Que le capital se soit concentré en entreprises gigantesques, cela est évident. Il faut des centaines de millions, des milliards pour relier l'Atlantique au Pacifique, pour percer des isthmes, pour éventrer des montagnes. Mais ce capital unique concentré en tant que capital est éparpillé en tant que richesse et peut être possédé par des milliers d'actionnaires. A chaque instant, ne voit-on pas la faillite de grandes sociétés entraîner

(1) La prédominance de la richesse mobilière est si bien dans la tendance de l'époque, que si l'acte Torrens parvenait à se généraliser, la propriété immobilière elle-même serait entraînée dans le mouvement universel.

Hosted by Google

la ruine de petits bourgeois, de servantes et même d'artisans?

Ce qu'il y a de vrai et de trop évident dans la thèse socialiste, c'est que la révolution économique a suscité des fortunes colossales en Europe, monstrueuses en Amérique, c'est qu'elle a créé une haute industrie, une haute banque, un haut commerce, en un mot, une haute finance, qui n'a pas été improprement appelée « la féodalité » industrielle, — avec cette restriction qu'elle a tous les droits de l'ancienne féodalité sans aucun des devoirs. Ce qui est vrai, c'est que cette révolution a reconstruit des syndicats iniques, des monopoles scandaleux qui n'ont pas peu contribué au développement gigantesque du socialisme.

Et ainsi l'on a vu l'extrême liberté reconstituer les monopoles que la fonction de la liberté était de supprimer. On a vu des économistes sérieux, comme le professeur Foxwell, soutenir cette thèse que le monopole est le terme de l'évolution économique comme il en a été le commencement.

Concentration de la population urbaine.

De tous les symptômes de la révolution économique, la concentration de la population est le plus caractéristique. Et ce phénomène se manifeste partout dans des proportions effrayantes. Et ce n'est pas seulement en Amérique, où les villes poussent comme des champignons et où des cités brûlées hier se sont rebâties le lendemain : le phénomène est encore plus frappant en Europe parce qu'il doit y triompher d'une foule de causes agissant en sens contraire. En Angleterre, où la population est croissante, les villes sont les seules à profiter de cet accroissement; en France, où la population est stationnaire, les villes n'en continuent pas moins de grandir. En Irlande, où la population a décru par millions, les villes n'en continuent pas moins et toujours de grandir.

Voilà le mal, voilà par excellence le symptôme morbide dans la société contemporaine. Le mal, ce n'est pas, comme le proclament les socialistes, que quelques millions s'accumulent dans une seule main, le mal, c'est que des millions toujours grandissants s'accumulent dans l'enceinte d'une ville et se disputent non seulement le pain, mais l'air et la lumière.

Hosted by Google

La cité antique et la cité médiévale.

Ce phénomène de la croissance des grandes villes n'est sans doute pas particulier à la société moderne et à la société occidentale. Il exista dans la société antique et existe encore dans le monde oriental, où Canton et Pékin, Fou-Tcheou et Bangkok, comparées à nos grandes cités, sont de véritables cloaques, asiles de la peste et de la misère.

Dans l'antiquité et au moyen âge, la ville, en un sens, tenait plus de place et jouait un rôle plus prépondérant que de nos jours. Elle seule offrait sécurité et refuge. En dehors d'elle, tout était ténèbres et barbarie. Memphis, Thèbes, Ninive, Babylone, Athènes, Rome, Byzance, Alexandrie, les villes italiennes et les communes flamandes furent en leur temps toute la civilisation. Les mots mêmes incrustés dans le langage portent témoignage de cette vérité... ἀστειος, *civilis*, *urbanus*, rappellent encore les qualités de l'habitant des villes. *Rusticus* (rustre), *colonus* (clown), *villanus* (vilain), *paganus* (païen) rappellent encore la barbarie de l'habitant des campagnes.

Pour un ancien et pour un Européen du moyen âge, la ville était l'arche sainte. Ce que Paris est pour les Parisiens, ce qu'il a été pour Mme de Staël et pour V. Hugo, Rome l'était pour Cicéron et Ovide, Florence l'était pour Dante et pour ceux que l'exil chassait de la patrie.

Rien d'étonnant donc que dès l'antiquité la concentration dans les villes et la dépopulation des campagnes aient été un mal inquiétant qui préoccupa, à la fin de la première République, tous les publicistes et tous les patriotes. Les *Géorgiques* de Virgile sont, au fond, une œuvre d'économie politique destinée à réagir contre la tendance générale. L'exclamation célèbre :

O fortunatos agricolas sua si bona norint!

est un cri d'alarme sur les campagnes abandonnées. Le mot de Tacite : *Latifundia perdidere provincias* est le mot d'un historien philosophe qui recherche la cause d'un mal, quand ce mal est devenu irrémédiable.

Hosted by Google

Mais la cité antique avait une force organisatrice, des conditions de stabilité que nous ne connaissons plus dans nos agglomérations de hasard ; elle avait une force régulatrice : la famine ou la guerre, que nous n'ayons plus avec nos mœurs adoucies. De plus, dans les sociétés modernes, le phénomène a pris des proportions inconnues jusque-là et qu'aucune nécessité vitale ne justifie, que toutes les nécessités vitales, au contraire, réprouvent. Jamais rien de pareil à l'Écosse ne s'était vu, où une population de 4 millions contient quatre grandes villes, dont l'une a 600,000 âmes et l'autre 350,000, et où la campagne est un désert. Jamais rien de pareil à Londres ne s'était vu, un entassement de 5 millions d'êtres humains ! Et si Cobbett comparait Londres, de son temps, à un cancer rongeant la face superbe de l'Angleterre, que dirait-il de la Londres moderne?

La dépopulation des campagnes.

Ce qui aggrave le mal, c'est que la surpopulation dans les villes entraîne une dépopulation correspondante des campagnes. Qu'est devenue la *Merry England* d'autrefois, dont l'historien Froude (1) nous fait une peinture si charmante, avec sa vie presque aussi intense que la ville, avec ses champs parsemés de cottages, avec ses squires résidant dans leurs terres, s'intéressant à leurs tenanciers et vivant de leur vie ! Elle a disparu et elle n'a pas disparu impunément. La vie sociale devient de plus en plus faible. Aux causes économiques de la désertion des campagnes viennent s'ajouter des causes psychologiques. L'instruction a découragé la jeunesse de l'agriculture. La grande ville, sirène aux chants décevants, l'entraîne vers les abîmes. Les grands seigneurs ont d'ailleurs donné l'exemple aux paysans. Eux aussi, aux maux résultant de la révolution économique, ont ajouté les maux résultant de l'absentéisme. Si les physiocrates avaient pu prévoir la situation actuelle, nul doute qu'ils n'eussent passé condamnation sur elle. Quand on considère les conditions sociales et hygiéniques de la vie des

(1) Cf. FROUDE, *Short Studies on great subjects. Essay on Progress.*

Hosted by Google

grandes villes, des hommes qui habitent, côte à côte, dans des chambres contiguës et qui ne se connaissent pas, des enfants pour qui la nature avec ses influences ineffables et ineffaçables est une chose morte, qui ne voient le ciel bleu qu'à travers la fumée des cheminées, qui ne voient la nature que dans les arbres rabougris des squares, quand on considère tout cela, on ne peut s'empêcher de croire que la race ne finisse par s'étioler dans l'atmosphère des grandes cités. Jusqu'ici, on n'a pas encore pu constater ni mesurer les effets désastreux, on ne peut que deviner ce que sera le « type urbain » le jour où la grande ville ne sera plus renouvelée par l'émigration des campagnes, le jour où, la campagne étant drainée, l'afflux d'un sang plus jeune et plus généreux devra fatalement s'arrêter.

Les conséquences économiques et sociales de la révolution industrielle.

Tous ces phénomènes que nous venons de décrire, la surpopulation, la division du travail, la concentration universelle, l'hypertrophie de certains organes, l'atrophie d'autres organes, la disparition des petits producteurs autonomes et leur transformation en salariés, la dépendance et l'interdépendance des classes laborieuses, la solidarité économique, la sensibilité excessive, conséquence même de cette solidarité, tout cela se traduit par une *instabilité* chronique qui est peut-être plus grande de nos jours qu'elle n'a jamais été. Et cette instabilité se manifeste par des crises incessantes. Bien loin de s'étonner de la fréquence de ces crises, quand on considère que le monde entier est compris dans un vaste réseau d'intérêts économiques, que la moindre perturbation dans le nouveau monde a son retentissement en Europe, l'on devrait plutôt s'étonner que ces crises ne soient pas à la fois et plus fréquentes et plus pénibles.

Toute crise, d'ailleurs, n'est pas un phénomène morbide; bien des crises, au contraire, sont des suites nécessaires du progrès. Ces crises de croissance se produisent à chaque invention, à chaque transformation. Chaque machine nouvelle,

Hosted by Google

chaque métier nouveau se traduit par des ébranlements et des souffrances temporelles. Le désespoir du vieux meunier de Daudet, ruiné par l'introduction des moulins à vapeur, n'est qu'un des incidents innombrables dans la marche du progrès, où l'individu est sacrifié à l'espèce, où le présent est sacrifié à l'avenir.

Ces crises de croissance pour être inévitables n'en sont pas moins douloureuses, surtout quand elles se compliquent par des crises accidentelles provoquées par une mauvaise récolte ou par un désastre comme l'invasion du phylloxera.

Ces crises-là sont de tous les temps; mais il y a des crises artificielles qui sont propres aux nôtres; ce sont les crises artificielles résultant de la révolution que nous avons décrite, résultant de la guerre entre le capital et le travail qu'elle a provoquée.

Or, cette guerre devient de jour en jour plus implacable. En France, la grève de Carmaux, en Angleterre, la grève houillère, en Amérique, les grèves de Pittsburgh et de Chicago qui, partout ailleurs, s'appellerait une guerre civile! Pas de semaine, presque pas de jour où, sur un point du globe, il ne surgisse un de ces conflits. Au moment même où j'écris, une grève gigantesque éclate sur les bords de la Clyde. La plus riche Trade-union du monde, celle des constructeurs de navires, vient de déclarer la guerre à ses patrons, et elle a déclaré la guerre au moment où l'industrie était le plus florissante. Le plus grand district de construction navale est complètement paralysé. Tous les métiers qui de près ou de loin tiennent aux chantiers de la Clyde, c'est-à-dire presque toutes les industries de l'ouest de l'Écosse, sont menacés dans leur existence ou du moins dans leur prospérité.

Une étincelle, une émeute, une famine peuvent mettre le feu aux poudres. Et que cette occasion doive arriver par exemple sous forme de dépression industrielle semble inévitable. Nous avons eu pendant cinquante ans une surproduction merveilleuse. Cette production devra se ralentir. L'outillage industriel, celui des chemins de fer surtout, est presque achevé. Après les années grasses viennent les années maigres, et

Hosted by Google

comme nous ne sommes plus au temps de Joseph d'Israël et des Pharaons paternels d'Égypte, l'avenir ne nous apparaît que voilé de ténèbres.

La situation présente prépare-t-elle le terrain aux socialistes?

Il est vrai que le socialisme nous promet le retour à ce régime paternel et providentiel. Quelque triste que soit la situation présente, les socialistes ne cessent de nous dire qu'il suffit d'aller jusqu'au bout de la situation présente pour arriver à l'âge d'or. « *The epoch of trusts ended in the great trust!* » L'époque des monopoles et des syndicats aboutira au grand monopole, au syndicat unique de l'État, nous apprend l'habitant d'Utopie imaginé par Bellamy (1). Le petit juif dans le roman de Zola ne dit pas autre chose. Tous les jours, sur toutes les plates-formes électorales du monde entier, les réformateurs socialistes proclament que le jour où les grandes compagnies auront dévoré les petites, et où une seule compagnie monstre aura absorbé les grandes compagnies, où tout le commerce sera centralisé dans une gigantesque société anonyme, ce jour-là interviendra une autre société anonyme qui s'appelle l'État et qui se substituera à la première sans révolution et presque sans secousse.

Nous n'examinerons pas à présent ce qu'il y a de fallacieux et de paradoxal dans ce rapprochement. Une remarque seulement : si tous les capitalistes ne sont pas des Jay Gould qui couvrent leurs spéculations et défendent leur propriété à coups de revolver, ils sont bien moins encore des moutons qui se laisseront tondre par l'État-Providence.

En un sens cependant, les socialistes ont raison de dire que la situation présente a frayé la voie au socialisme. Elle a placé des armes dans les mains des prolétaires. Elle les a rassemblés dans une usine. Elle les a unis pour défendre leurs intérêts. Elle leur a donné le sentiment de leur force et de leur solidarité. Une population de 10,000 à 15,000 ouvriers comme dans les mines d'Anzin et les forges du Creuzot, de 30,000

(1) Dans *Looking Backward*.

Hosted by Google

comme dans l'usine Krupp ou dans la ville de Pullman, une armée d'ouvriers qui se côtoient et se connaissent, est une matière idéale pour les démagogues et les agitateurs. L'usine a été certainement la pépinière ou la matrice du socialisme.

Tel est le bilan économique de la société contemporaine : les socialistes ne prétendent à rien moins qu'à arracher la propriété à ses détenteurs actuels ; ils comptent se servir pour cela du pouvoir politique que le suffrage universel leur a conféré.

CHARLES SAROLEA.

Hosted by Google

GERTIE

Les vertus sont d'institution humaine ; les passions sont d'institution divine.

MADAME DE COISLIN.

I

CHAPITRE PREMIER

« Monsieur Jevenois, toutes vos mesures sont-elles prises pour la fête de demain et les ordres ont-ils été exécutés ? La fanfare d'Irchies, à 3 heures, dans la prairie au bord de la Blanche ; la chorale de Frasnault, à 5 heures, sur la terrasse devant le château ; le feu d'artifice, à 10 heures, à la patte d'oie du parc. »

Le régisseur s'inclina.

« Oui, monsieur Félicien. Le kiosque de la prairie est terminé. Les ouvriers mettent la dernière main à celui de la terrasse. La municipalité d'Irchies prêtera les pupitres des musiciens, mais ils n'arriveront que demain matin, ces messieurs désirant encore répéter ce soir.

— Et les illuminations ? Et le bal champêtre ? Et les victuailles, monsieur Jevenois ?

— Tout est préparé selon vos indications, monsieur Félicien. Un double cordon est tendu d'un bout à l'autre de la grande allée ; il fait ensuite le tour de la terrasse, passe derrière le château à droite et à gauche, dessine les pelouses, les allées, les bosquets, et se perd dans le parc. Des bouquets de lanternes multicolores seront plantés dans les parterres. Le petit pont sur la Blanche a reçu une décoration orientale qui sera demain

Hosted by Google

soir resplendissante de lumière, et c'est sur ce pont que se tiendront, après le feu d'artifice, les musiciens qui feront danser.

— C'est parfait, monsieur Jevenois. N'oubliez pas les trois buffets, disséminés, çà et là, dans les massifs et abondamment approvisionnés.

— Ils seront prêts à l'heure voulue, répondit le régisseur; les vivres sont arrivés ce matin. »

Le jeune homme s'était levé.

« Je vous laisse aller à votre besogne, monsieur Jevenois, fit-il, et ne vous retiens plus. On a certainement encore besoin de vous là-bas, car ce n'est pas chose facile de recevoir onze cents invités.

— M. Heurtel fait royalement les choses pour son installation », dit le régisseur en prenant congé.

Il fit quelques pas du côté de la porte, mais revint presque aussitôt vers le bureau où le jeune homme était assis.

« A propos, j'oubliais, reprit-il, on m'a fait savoir que le conseil municipal de Frasnault viendra en corps souhaiter la bienvenue à M. Heurtel. Où faut-il mettre ces messieurs?

— Mais dans le salon carré, je présume. M. Heurtel arrive tantôt au train de 6 heures et je vais de ce pas le recevoir à la gare de Frasnault. Je prendrai son avis à ce sujet. A tantôt, monsieur Jevenois. »

Le régisseur parti, le jeune homme mit ordre à ses papiers, passa dans sa chambre à coucher, contiguë à son cabinet de travail, fit un bout de toilette et descendit deux étages le long d'un admirable escalier de marbre blanc qui le conduisit dans le hall d'entrée.

De là, constatant, à un antique cartel de bronze qu'une statue en bois doré élevait à bras tendu, que plus d'une heure lui restait avant l'instant de prendre M. Heurtel à sa descente de train, il passa aux écuries, donna l'ordre au cocher Tristan de se rendre avec la voiture à la gare de Frasnault pour l'arrivée de son maître, ajoutant qu'il s'y rendait lui-même à pied.

Mais au lieu de sortir par la grande grille à pointes dorées,

Hosted by Google

toujours ouverte à deux battants en face du château, à l'extrémité de la terrasse, il gagna une porte de service pratiquée dans le mur du parc, en face d'un sentier qui descendait en droite ligne vers la petite ville. M. Félicien Préviaire voulait mettre à profit l'heure de liberté que lui laissaient les obligations de sa nouvelle profession pour faire une visite qui lui tenait fort au cœur.

Il connaissait bien le chemin pour l'avoir parcouru souvent et marchait d'un pas allègre.

Mais à peine avait-il dépassé la clôture du parc, qu'il s'entendit appeler par une voix aiguë :

« Eh ! monsieur Préviaire, où allez-vous si vite ? »

Il eut un froncement fugace des sourcils en reconnaissant Marie-Josine, la fille du garde, dont la demeure, tout nouvellement construite, en briques rouges, s'élevait à quelques pas.

Marie-Josine était une fille de dix-sept ans, mince et élancée, à longs cheveux d'un rouge ardent qui formaient un étrange contraste avec de grands yeux au fond desquels brillait une flamme noire. Elle était à peine vêtue d'un caraco de cotonnade dont plusieurs agrafes avaient sauté et qui, par le fait, cachait mal ses épaules. Elle avait les pieds nus sous sa jupe de laine bleue, ce qui n'était guère fait pour étonner, car, d'habitude, on ne lui voyait aucune chaussure, même au plus fort de l'hiver, comme si elle eût eu la coquetterie de ses chevilles qui étaient, effectivement, d'une finesse et d'une blancheur étonnantes. En dépit de son costume délabré, il y avait dans sa personne quelques détails d'ajustement qui déconcertaient par leur recherche. C'est ainsi que ses cheveux, soigneusement lissés et relevés en nattes sur le sommet de la tête, étaient retenus par un joli ruban de soie violette, tandis qu'un tissu de même couleur se nouait autour de son cou et qu'un étroit bracelet d'argent, à grelots tintinabulants, cerclait son poignet gauche. Elle était en train de couper et de lier quelques bottes de trèfles et continuait sa besogne, le haut du corps penché en avant, sans souci du passant qui, sous le va-et-vient de la jupe, pouvait distinguer la ligne mince et ferme des mollets.

Hosted by Google

Dans le pays, sur le compte de Marie-Josine, circulaient de vagues rumeurs qui étaient loin de lui attribuer une moralité irréprochable et auxquelles, il faut bien le dire, le feu sombre de son regard, ses lèvres rouges et sensuelles, toute la souplesse voluptueuse de son corps de serpent donnaient un semblant de fondement.

Félicien Préviaire n'aimait guère à s'arrêter longtemps auprès de la fille du garde. Il était mal à l'aise sous cet audacieux regard de luronne, malgré la préférence particulière qu'il sentait au fond de la familiarité brusque de Marie-Josine à son égard.

Il répondit cependant à la question de la fillette, mais sans s'arrêter.

« Je vais à la gare, Marie-Josine, chercher M. Heurtel, qui arrive ce soir.

— Est-ce que la fête sera belle, monsieur Félicien?

— Très belle. »

Il continuait de marcher, pensant en être quitte à bon compte, pour cette fois. Mais il l'entendait crier :

« Écoutez donc!... M'sieur Félicien!... Écoutez donc!... »

Il se retourna. Elle avait quitté ses trèfles et accourait vers lui, à travers champs, à grandes enjambées qui faisaient claquer ses jupes.

Il dut s'arrêter.

Elle était tout près de lui maintenant, ses grands yeux noirs dans les siens, la poitrine un peu haletante de sa course rapide.

« Il y a bal demain soir, m'sieur Félicien, là-bas dans la prairie. Voulez-vous danser avec moi?... »

Il se mit à rire de la singularité de la proposition. Il se vit tournoyant au milieu des invités avec Marie-Josine aux jambes nues. Pourtant il ne voulut pas l'humilier par un refus brutal. Et cherchant à éluder la réponse :

« Vous aimez donc la danse, Marie-Josine?

— La danse? Ça dépend. J'aime à danser avec les garçons. Pour ce qui est de danser entre filles, comme on fait le dimanche au village, ça ne me dit rien.

Hosted by Google

— Mais il ne manquera pas de garçons, Marie-Josine. Vous danserez avec ceux du voisinage.

— Oh! ce n'est pas la même chose, vous êtes tout joli, tout mignon, vous. Il doit faire bon de vous avoir tout contre soi, m'sieur Félicien. »

Elle lui avait pris la main, qu'il dégagea d'un mouvement brusque, blessé par ces allures trop libres.

« Ça ne se peut pas. Et puis demain, je serai à la besogne. Tout le monde s'amusera excepté moi. Je n'aurai guère le cœur à la danse. »

Il crut bon de la rudoyer un peu pour s'en débarrasser plus vite.

« Un conseil, Marie-Josine : M. Heurtel arrive ce soir. Tant qu'il sera là, vous ferez bien de ne pas vous offrir à sa vue avec vos pieds nus.

— Mes pieds? dit-elle en s'écartant un peu et en relevant sa jupe. Ne sont-ils pas beaux, mes pieds? »

En effet, ils étaient merveilleusement blancs, intacts de toute souillure malgré les champs et les chemins qu'elle parcourait sans cesse, à croire qu'elle les lavait et les soignait plusieurs fois par jour.

« Enfin, je dis que cela n'est pas convenable. »

Elle parut toute chagrine.

« Soit, soupira-t-elle, je me chausserai; mais ce sera bien pour vous faire plaisir, monsieur Félicien. »

Il était reparti. Il marchait rapidement, cherchant à regagner le temps perdu, laissant Marie-Josine toute confuse de l'affront fait à ses beaux pieds nus.

Devant lui, dans la caresse rose du soleil qui s'inclinait vers l'occident, les toits, les pignons, les cheminées de Frasnault apparaissaient, mêlés à des verdures, à des rondeurs de feuillées, pareils à des jouets d'enfants blottis dans la mousse verte. Un haut tuyau d'usine laissait échapper une large bande de vapeur qui filait dans le ciel tout droit comme un panache.

D'autres moutonnements de vapeur qui sortaient d'un pli de

Hosted by Google

terrain, avec aussi des coups de sifflet stridents, des soupirs saccadés de piston, des heurts répercutés et retentissants, des grondements sourds, que l'écho roulait ensuite longtemps à travers les campagnes, indiquaient l'emplacement de la gare. Des villages pendaient aux flancs des collines, comme des fruits blancs et rouges aux branches d'un espalier; des futaies bleuissaient au loin, bouchaient l'horizon.

Et autour de lui, les seigles et les froments qui commençaient à épier à cette fin de mai, roulaient comme de larges fleuves aux vagues d'acier bleui qui dévalaient des lointains, remplissaient les plis de terrain, remontaient de l'autre côté vers les hauteurs et d'où sortaient sans cesse de grinçants et obstinés appels d'alouettes en pleine couvée.

Depuis trois mois, Félicien Préviaire faisait très souvent cette route et, quoique de tempérament impressionnable aux beautés naturelles, il en connaissait assez les détails pour ne leur plus prêter qu'une médiocre attention.

Orphelin de bonne heure, il avait été employé en qualité de saute-ruisseau à l'étude de Me Malouet, notaire à Frasnault, et dès son adolescence, résolvait le problème de la vie à l'aide d'un traitement de soixante-quinze francs par mois. Dépourvu d'ambition et encore plus de besoins, il ne s'accommodait pas trop mal de sa destinée, lorsqu'un matin, entr'ouvant la fenêtre de l'unique chambre qu'il occupait rue des Estournelles, au prix d'un écu par semaine, une terrible rumeur arriva à son oreille. Me Malouet, sous le coup d'un mandat d'amener délivré contre lui, venait de prendre la fuite en emportant les dépôts confiés à sa garde.

Cette nouvelle tomba dans la quiétude de Frasnault comme un coup de foudre, et l'émotion fut longue à se calmer. Félicien y perdit son gagne-pain. Il connut de terribles jours d'angoisse, tempérés cependant par la table hospitalière qu'il trouva chez le vieux Gédéon Spilett et sa fille Gertie, ses voisins de la rue des Estournelles, et qui, quoique sans grandes ressources eux-mêmes, prirent en pitié sa détresse.

Hosted by Google

En vain il demanda un emploi à Me des Houpettes, le concurrent de Me Malouet; en vain il offrit ses services à M. Clovis Baldour, le riche négociant en denrées coloniales de la rue du Blanc-Bœuf; en vain il sollicita la faveur d'entrer comme commis au chemin de fer, partout il se buta à la multiplicité de l'offre et à la rareté de la demande.

Félicien Préviaire désespéra de la vie à dix-sept ans et, sans doute, comme tant d'autres, il aurait fini par s'échouer et mourir sur le pavé encombré de quelque grande ville, loin du nid chéri de son enfance et des bonnes gens qui souffraient de le voir malheureux...

Mais il était écrit qu'un génie bienfaisant devait venir adoucir toutes les peines des habitants de Frasnault, et ce génie bienfaisant ne pouvait mieux faire que de débuter par Félicien Préviaire lui-même.

Il y avait quelque trente ans, on avait vu partir de la petite ville un ingénieur jeune et pauvre qui s'en alla construire des chemins de fer de par le monde, et dont la fortune, rapide et fabuleuse, défraya bien souvent les conversations des habitants à la veillée. Félicien, comme les autres, apprit à connaître le nom de M. Célestin Heurtel, lorsque les journaux apportaient la nouvelle des grands travaux qu'il accomplissait sans relâche.

Successivement on le sut en Hongrie construisant une voie ferrée entre Debreczin et Szigeth; puis en Toscane, reliant Piombino et Grosseto par un quadruple cordon d'acier. Puis ce fut de Hollande que vint l'annonce d'une nouvelle œuvre colossale : un chemin de fer à travers des marais desséchés. Un autre jour, le nom de M. Célestin Heurtel arriva d'Amérique; il poussait le cheval de fer à travers les prairies sauvages du Mexique. Quelques années plus tard, on le vit en Perse grand favori du Shah, duquel il avait obtenu une concession. Enfin, sa dernière œuvre, un travail exécuté en Bulgarie, devant lequel tous les hommes du métier s'extasiaient, acheva de remplir d'émotion et d'orgueil l'âme des habitants de Frasnault.

Car ils étaient fiers de leur concitoyen, comme les Blaisois

Hosted by Google

sont fiers de leur Papin et les Lyonnais de leur Jacquard. Ils lui avaient d'autant plus voué leur cœur et leurs pensées, qu'ils savaient, par ceux d'entre eux qui avaient approché M. Célestin Heurtel pendant ses courtes apparitions dans le pays, que lui-même avait gardé à Frasnault une bonne place dans sa mémoire et qu'il rêvait d'y terminer ses jours quand l'âge et la fatigue lui commanderaient le repos.

Or, un beau matin, quelque temps après que les journaux avaient annoncé l'achèvement des travaux du railway de Routchouk à Kastendje, on apprit tout à coup que M. Célestin Heurtel avait fait acheter le domaine des Écacheries, à une portée de fusil de Frasnault, et qu'il allait y faire exécuter sans retard d'importants et somptueux travaux d'embellissement.

Ce domaine des Écacheries était une vieille propriété seigneuriale, inoccupée depuis longtemps, qui était échue, par voie d'héritage, à un jeune marquis qui préférait la vie agitée de Paris à celle de la campagne. Depuis qu'il s'en trouvait le possesseur, il ne l'avait pas visité deux fois, et les habitants de Frasnault ne connaissaient pas même la couleur de ses cheveux. Aussi, aux premières ouvertures qui lui en furent faites, s'empressa-t-il de céder à M. Célestin Heurtel une propriété qui l'encombrait.

Le château, un fort beau château, bâti dans le goût du grand siècle, avec corniches ornées de vases et balustrades à l'italienne, tombait en ruines. L'herbe poussait entre les dalles disjointes du hall d'entrée et les limaces entrecroisaient les traces visqueuses de leur passage sur le parquet des appartements. La terrasse, la pelouse et le parc disparaissaient sous une végétation folle qui noyait les allées, les quinconces et les parterres. Seule, la drève, qui donnait accès à l'entrée principale, gardait grande allure, grâce à une voie carrossable qui s'étendait sous une voûte d'arbres séculaires, et qui servait aux paysans du village d'Irchies, situé derrière le domaine, à communiquer avec Frasnault.

On devine avec quelle joie les gens du pays apprirent que

Hosted by Google

leur riche et glorieux concitoyen avait acquis les Écacheries et en entreprenait la restauration. Ce fut la promenade favorite de l'automne précédent et d'une partie de l'hiver, d'aller visiter l'état des travaux et des transformations merveilleuses qui s'accomplissaient là sur les plans de M. Célestin Heurtel lui-même.

Depuis plusieurs mois, on ne parlait dans toutes les familles que de la bénédiction que serait pour Frasnault et les environs l'installation de plus en plus prochaine de M. Heurtel. Et on savait que l'heureux ingénieur, dans une pensée d'affectueuse générosité, avait fait vœu de consacrer une partie de son immense fortune au soulagement des misères et des infortunes de sa cité natale, où il avait connu une enfance pauvre et une jeunesse ingrate. Riche et célèbre, après avoir amassé des millions aux quatre coins du monde, il se souvenait de ceux qu'il avait laissés derrière lui, perdus dans ce petit coin de province, et il voulait que toutes ces braves gens, qu'il considérait comme de sa famille — une immense famille dont il connaissait les pensées, les aspirations, les souffrances — profitassent un peu de la chance qui avait souri à un des leurs.

Déjà, il s'était fait précéder par des largesses : l'hôpital de Frasnault avait reçu une fondation de dix lits nouveaux; le bureau de bienfaisance avait été gratifié d'un don vraiment royal; la municipalité était entrée en pourparlers avec M. Heurtel pour la création d'un orphelinat qui lui manquait; les sociétés d'agrément avaient été comblées de subsides pour donner des fêtes; bref, une manne bénie tombait depuis quelque temps sur Frasnault et mettait dans tous les cœurs une reconnaissance infinie pour le nouveau propriétaire des Écacheries.

Félicien, dans la situation précaire où il se trouva, après la fuite de Me Malouet et après avoir sans succès frappé à toutes les portes, en arriva à penser, comme tant d'autres, que son sort ne pourrait que toucher un bienfaiteur aussi généreux.

Il osa lui écrire, lui demandant non une aumône — que sa

Hosted by Google

dignité naturelle ne lui eût pas permis d'accepter — mais du travail.

Après dix jours, qui lui parurent un siècle, il reçut cette lettre :

« Monsieur,

« Excusez-moi du retard que j'ai mis à vous répondre, mais je tiens avant tout à me renseigner scrupuleusement sur la moralité et la situation des personnes, chaque jour plus nombreuses, qui ont recours à mon intervention. C'est même la nécessité de ces enquêtes préalables qui me fait sentir le besoin d'avoir, à côté de moi, aux Écacheries, quelqu'un qui pût s'occuper, avec tout le soin désirable, de la gestion du budget que je veux consacrer annuellement à soulager les misères et les infortunes *réelles* de mes concitoyens. Ce travail n'est pas toujours aisé, pour moi qui, depuis trente ans, ai vécu en dehors de mon vieux Frasnault. Il me prend un temps que je voudrais pouvoir consacrer entièrement au rétablissement de ma santé, fortement ébranlée par des séjours en des climats très divers. Il me faudrait quelqu'un, connaissant bien les choses et les gens du pays, sachant distinguer avec délicatesse les vrais nécessiteux des importuns et des exploiteurs, accueillant les uns et écartant les autres. Je crois que ce poste vous conviendrait parfaitement, et, s'il entrait dans vos vues d'accepter de vous en charger, je vous recevrais avec plaisir jeudi aux Écacheries, où je serai de passage.

« Je ne doute pas que nous serons bien vite d'accord.

« Croyez-moi votre bien dévoué,

« Célestin Heurtel. »

Au reçu de cette lettre, un peu de la clarté divine entra dans l'âme assombrie de Félicien Préviaire. Ah! oui, ils furent vite d'accord! Deux cents francs par mois, le logement dans un coquet appartement au second étage du nouveau château, et la nourriture, furent les conditions, qui parurent au jeune homme une fortune inespérée.

Hosted by Google

Avec quelle joie il en fit part au vieux Gédéon Spilett et à sa fille Gertie, qui lui avaient donné la pâtée pendant les cruelles semaines qui s'étaient écoulées depuis le départ de Me Malouet ! Les braves gens ! Ils faillirent même se fâcher lorsque Félicien, venant de toucher ses premiers émoluments chez M. Heurtel, s'offrit à acquitter les services qu'ils lui avaient rendus. Le jeune homme dut rengainer ses pièces blanches et un gentil baiser sur la joue de Gertie — le premier — fut le payement émotionnant de sa dette.

Dès les premières semaines de son entrée en fonctions aux Écacheries, les demandes affluèrent sur le bureau de Félicien, et les dossiers prirent des proportions volumineuses.

Mais ce qui lui donna le plus de tracas, ce fut l'organisation de la grande fête que M. Heurtel voulait donner à l'occasion de son installation définitive aux Écacheries et de l'achèvement des travaux. Le vieil ingénieur tenait à faire les honneurs de son domaine à ses concitoyens. Félicien avait reçu la mission de dresser les listes des personnes que le nouveau châtelain voulait recevoir et onze cents invitations s'étaient abattues sur Frasnault et les environs, répandant partout une rumeur d'allégresse et une promesse alléchante de splendeurs et de réjouissances.

C'était à la veille de cette grande réception que Félicien Préviaire se rendait à la gare de Frasnault, pour y prendre, à leur arrivée, M. Célestin Heurtel et son fils l'abbé Léonard.

Car M. Heurtel avait un fils. Marié très jeune, il eut le malheur de perdre sa femme des suites de couches, au cours de la construction de son premier chemin de fer, en Hongrie. C'est à peine s'il put arriver à Paris pour les obsèques. Dans l'impossibilité de se charger de l'enfant et de l'amener avec lui dans les pays lointains où l'appelaient ses entreprises, il le confia à une parente de sa femme, Mlle de Roquemarcande, vieille fille dévote, qui éleva le jeune Léonard dans une étroite atmosphère religieuse, fleurant le cierge, l'encens et l'eau bénite. Le rêve de son âge mûr : voir entrer dans les ordres

Hosted by Google

l'enfant confié à sa tutelle, finit un jour par s'accomplir. Peut-être y avait-il là une sorte d'expiation indirecte, car la légende prétend qu'en offrant un nouveau disciple au culte du Seigneur, Mlle de Roquemarcande cherchait à se faire pardonner la faute qu'elle avait commise, au temps de sa jeunesse, en détournant un prélat du plus saint de ses devoirs. Quoi qu'il en soit, M. Heurtel, absorbé par ses multiples entreprises, et trop loin du pays pour peser sur l'esprit de son fils, ne chercha nullement à contrarier les intentions de Mlle de Roquemarcande et accepta le fait accompli.

CHAPITRE II

Cinq heures et demie sonnaient à la vieille tour carrée de Saint-Gratien et le mugissement du bourdon de bronze s'envolait par-dessus les cimes arrondies des collines, lorsque Félicien arriva aux premières maisons de Frasnault. Il traversa un pont jeté sur un canal où dormaient quelques bateaux d'intérieur qui répandaient autour d'eux une bonne odeur de goudron. Il suivit des rues bordées de façades basses et de vitrines obscures et arriva enfin à la petite maison des Spilett, rue des Estournelles, un boyau étroit et contourné, dominé par la tourelle d'un couvent de carmélites, dont la cloche aigre et bavarde ajoutait encore à la mélancolie de l'endroit.

Derrière les rideaux de l'unique fenêtre de l'humble salon, où bossuaient quelques potées fleuries, un vieux bonhomme à moustache grise était assis dans un grand fauteuil de malade, une couverture de laine jetée sur ses genoux.

Avec cette acuité particulière à l'ouïe de ceux que la souffrance immobilise pendant de longues heures, il avait reconnu le pas du jeune homme dans la rue, et dès qu'il avait entendu tourner le bouton de la porte, il avait demandé :

« Est-ce vous, Félicien ?

— Oui, monsieur Spilett, répondit le jeune homme. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Hosted by Google

— Mal, mon garçon, reprit l'infirme. Mes jambes sont perdues depuis longtemps, vous le savez, mais voici que mon bras gauche va être pris. Il me fait énormément souffrir depuis hier.

— Bah! monsieur Gédéon, vous serez bientôt débarrassé de toutes ces misères, le docteur en répond.

— Il faut bien qu'il dise quelque chose, le docteur. Du reste, c'est un âne, comme tous les médecins de Frasnault. Que voulez-vous qu'ils connaissent, ces vétérinaires? Quelques bobos qui guérissent tout seuls... Mais des maux comme les miens, qu'il faudrait étudier heure par heure pour en saisir la cause et en trouver le remède, cela les déroute. Ils n'étudient plus, ils ne se tiennent pas au courant, ils ignorent les nouvelles découvertes de la science... »

Et après quelques instants de silence, jetant les yeux sur un papier posé devant lui :

« Ah! voyez-vous, Félicien, s'écria-t-il, ce qui me manque, ce sont quelques milliers de livres de rente. J'irais consulter de grands spécialistes, je suivrais des cures célèbres, qui ont fait leurs preuves, mais que les riches seuls peuvent se permettre. Tenez, je viens encore de recevoir un prospectus, lisez : les boues de Saint-Amand, c'est ça qui me serait bon. »

C'était la manie du vieux Gédéon Spilett d'endormir sa souffrance par les rêves des traitements merveilleux que l'exiguïté de ses ressources lui rendait à jamais inaccessibles. Il s'entourait de prospectus, d'imprimés, de brochures chantant les guérisons assurées, il en sollicitait des personnes qui l'approchaient, les priait d'en chercher pour lui, et on lui en envoyait, sachant que le temps qu'il passait à les lire, à y rechercher les descriptions de sa maladie, à s'illusionner sur toutes ces promesses alléchantes de villes d'eaux et de maisons de santé, adoucissait l'amertume de ces plaintes et donnait quelque répit au dévouement de sa fille Gertie.

Félicien n'avait garde de contredire les réclames charlatanesques dont le vieux Gédéon savourait les mensonges, car il savait que l'irrascible malade ne souffrait pas la discussion sur

Hosted by Google

ce point et que de sourdes colères s'ensuivaient. Mieux valait respecter sa manie.

« Vous irez peut-être un jour à Saint-Amand-les-Eaux, monsieur Spilett, vers la fin de l'été, qui sait?

— Il faut beaucoup d'argent, mon garçon. »

Et plongé dans un monde de souvenirs lointains, le vieux Gédéon soupira :

« Et dire que j'ai été riche autrefois!... »

C'était vrai : Gédéon Spilett avait été riche. Officier de dragons, superbe sous le casque et la crinière noire, il avait épousé une fille noble, M^lle^ de Bosanges, dont la famille considéra cette union comme une mésalliance. Le mariage ne fit que régulariser une situation que ni le jeune officier ni la romanesque jeune fille ne cherchaient du reste à dissimuler. Orpheline, M^lle^ de Bosanges fut mise, par son mariage, en possession de sa dot, qui était considérable.

Mais une vie folle commença, une vie de tourtereaux pour lesquels l'argent ne comptait guère, et qui n'auraient su remettre d'une heure, d'un instant, l'accomplissement de leurs mille et une coûteuses fantaisies.

Lorsque M^me^ Spilett mourut, après douze années de mariage, la dot était déjà fort écornée. Devant la ruine imminente, Gédéon, dans un coup de folie, offrit sa démission et se jeta dans des spéculations industrielles, espérant reconstruire sa fortune. Mais tout fut englouti. Pauvre, en proie déjà à la douloureuse infirmité qui devait empoisonner sa vieillesse, l'ancien dragon vint s'échouer, avec son unique enfant, à Frasnault, dont la vie à bon marché et la solitude éloignée l'attiraient.

Gertie venait d'entrer. Félicien s'était levé à son approche. C'était une grande jeune fille, à la démarche empreinte à la fois d'aisance et de gravité, d'une beauté réelle, complète, irréprochable. Un rayon du jour déclinant qui jouait à travers les rideaux, mettait des reflets bleus sur les épaisses torsades de ses cheveux noirs. Son teint n'en paraissait que plus blanc. Sous des sourcils touffus, ses yeux avaient la limpidité profonde

Hosted by Google

d'une eau de source et ils en avaient aussi l'humidité caressante. Le nez était droit, un peu fort peut-être, et dans la fissure des lèvres, où saignaient deux pétales de pavot, un bout de langue rose, par un tic enfantin et charmant, frétillait par instants. Sa main, effilée et blanche, révélait la race de la mère. Elle était vêtue d'une robe unie d'alépine noire sur laquelle elle avait noué le tablier blanc des besognes du ménage.

La beauté de Gertie ne cachait pas son âge. C'étaient bien les traits d'une fille de trente ans qu'une maturité précoce affermissait déjà. Mais il y avait dans le long regard mouillé de ces yeux sombres, dans le sourire retombé de cette bouche, dans ces gestes lents et harmonieux, dans toute son attitude à la fois souple et lasse, une distinction émue et discrète qui donnait à toute sa personne un charme de mélancolie irrésistible.

Elle avait tendu la main à Félicien avec un geste d'affectueuse estime, en disant :

« Les préparatifs de la fête sont-ils terminés, mon ami? Pourvu qu'il ne pleuve pas demain... Ce sera très beau, n'est-ce pas?

— Ce serait encore bien plus beau, répondit timidement Félicien, tandis que ses joues s'empourpraient, si vous daigniez y venir, Gertie.

— Mais voulez-vous donc que je laisse mon père seul toute une longue après-midi et une partie de la soirée? Cela n'est pas possible, Félicien.

— La servante n'est-elle pas là? répliqua le jeune homme. Ne suffit-elle pas aux soins de M. Spilett les jours que Mlle Hogareth, l'institutrice, est malade et que vous la remplacez à l'école?

— Mais oui, mais oui, murmura le vieux Gédéon, Félicien a raison.

— La comparaison n'est pas possible, repartit Gertie, avec un petit geste d'impatience; c'est demain dimanche et j'ai promis un jour de sortie à Louise.

— La belle raison, s'écria Félicien, se sacrifier pour les plaisirs d'une servante!... »

Hosted by Google

L'insistance du jeune homme agaçait visiblement Gertie. Elle s'était assise sur un étroit canapé, dans le coin le plus sombre de la pièce, et affectait de feuilleter un livre.

« Je sais bien ce qu'il y a, reprit Félicien. Voulez-vous que je vous le dise, monsieur Gédéon? ajouta-t-il en faisant un pas vers le malade. Eh bien, Gertie estime qu'elle n'a plus de robe assez belle pour aller à la fête des Écacheries et elle n'ose vous importuner par une demande d'argent pour s'en acheter une nouvelle.

— Nous n'avons pas d'argent à gaspiller, fit sèchement Gertie.

— Eh! mon Dieu, ne suis-je pas là, s'écria Félicien, je vous dois de l'argent, et beaucoup, pour les trois mois que vous m'avez nourri comme votre enfant. Laissez-moi donc m'acquitter en vous offrant cette robe qui vous manque.

— Nous vous remercions, Félicien, dit Gédéon Spilett, mais vous devriez comprendre que vous nous froissez en nous proposant toujours de vous acquitter.

— Et dire, continua Félicien sans s'arrêter aux paroles du vieillard, que la fête sera splendide, qu'il y aura concert, bal, illumination du parc comme jamais on n'en a vu à Frasnault, qu'on se promènera dans les nouveaux salons, qu'il y aura remise de cadeaux charmants à toutes les dames. Tenez, fit-il encore en s'avançant vers Gertie, venez comme vous êtes là, je vous attendrai à votre arrivée et je vous placerai à un endroit d'où vous assisterez à toute la fête sans être vue. Au moins vous n'aurez pas à rougir de votre toilette.

— Croyez bien, dit la jeune fille, que si j'allais à la fête de M. Heurtel, ce ne serait pas pour me tenir cachée en un coin et me repaître du plaisir des autres. Ma mère était une demoiselle de Bosanges, et quand sa fille ira quelque part, ce sera le front levé et en pleine lumière. »

En prononçant ces paroles, Gertie avait quitté son siège et était venue se placer dans le reste de jour qui éclairait la pièce.

Félicien avait pâli. Il sentait qu'il venait de toucher à un orgueil secret et douloureux.

Hosted by Google

« Je vous ai fait de la peine, Gertie !

— Non, mon ami, répondit-elle en souriant. Je vous excuse, c'est votre bon cœur qui parle : mais il y a des choses que vous ne comprenez pas.

— Le plus puni c'est moi, dit tristement Félicien, je ne me suis mis avec tant de cœur aux préparatifs de cette fête que dans l'espoir que vous y seriez. Que m'importe maintenant qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil demain ! »

Mais la pendule marquait quelques minutes avant 6 heures. Le jeune homme n'avait que le temps de se rendre à la gare. Il prit congé en quelques phrases cordiales qui ramenèrent le sourire sur le visage de Gertie. Il serra la main de M. Spilett. Gertie le conduisit jusqu'au seuil de la rue. Arrivé là, Félicien se retourna, menaça gentiment la jeune fille du doigt, en la grondant à voix basse : — méchante ! — et se dépêcha, le cœur gros, à grandes enjambées vers la gare.

Lorsque Félicien y arriva, le bras abaissé du sémaphore indiquait l'approche du train. Devant la gare, un bâtiment de forme basse et allongée dont l'entrée du côté de la ville était abritée d'un auvent en bois, Tristan, le fouet sur la cuisse, tout battant neuf dans sa livrée marron passepoilée de blanc, attendait sur son siège, tenant en main une couple de mecklembourgeois noirs comme jais. Le grondement du train se faisait entendre et un long sifflement accompagné d'un fracas de plaques tournantes indiquait qu'il entrait en gare. Plusieurs personnes en descendirent, et parmi elles un monsieur d'environ soixante ans, aux favoris grisonnants, vêtu d'un costume de voyage de couleur claire, un pardessus sur le bras, que Félicien reconnut aussitôt pour son maître.

La variété des climats sous lesquels il avait séjourné, les durs travaux qu'il avait dû accomplir par tous les temps, avaient visiblement miné une constitution qu'on devinait avoir été robuste. Il marchait à pas lents et courts, le dos un peu voûté, laissant apparaître la blancheur immaculée du faux col empesé à l'anglaise.

Hosted by Google

Il ôta son gant pour serrer la main du jeune homme.

« Bonjour, Félicien, dit-il. Tout va bien aux Écacheries?

— Oui, monsieur; si le soleil daigne bien ne pas bouder demain, la fête sera réussie.

— Je désire qu'elle soit grandiose », fit M. Heurtel.

Puis tirant sa montre et s'adressant au cocher :

« Tristan, dit-il, mon fils arrive par le train de Lille dans sept minutes; nous l'attendrons. »

Effectivement, un nouveau train ne tarda pas à entrer en gare et un jeune prêtre vint rejoindre M. Heurtel. Celui-là, Félicien le voyait pour la première fois. Son visage pâle s'éclairait de deux yeux d'un bleu très doux et de belles boucles de cheveux blonds s'échappèrent du tricorne qu'il avait soulevé pour saluer Félicien.

« Mon nouveau secrétaire, M. Félicien Préviaire, dit M. Heurtel, en présentant les jeunes gens l'un à l'autre. Mon fils, l'abbé Léonard Heurtel. »

Le prêtre serra cordialement la main de Félicien.

« M^lle de Roquemarcande n'est pas avec vous? dit M. Heurtel en marquant un vif étonnement.

— Ma cousine vous prie de l'excuser, mon père, répondit l'abbé, mais elle est souffrante en ce moment : une reprise subite de ses névralgies. Elle vous promet toutefois de venir s'installer prochainement aux Écacheries pour toute la saison. »

L'abbé prit place à côté de M. Célestin Heurtel au fond de la voiture. Félicien s'assit sur l'autre banquette.

Durant le trajet, le père et le fils, dont les deux vies avaient été jusqu'alors si séparées, trouvèrent peu de chose à se dire. Il n'y avait pas entre eux cette intimité de cœur qui est sans prix pour ceux qui ont confondu leurs existences.

Félicien songeait tristement que Gertie n'assisterait pas à la fête du lendemain et il lui semblait qu'une ombre était descendue sur tous les brillants préparatifs qu'il avait ordonnés.

(*A suivre.*) F. FOULON.

Hosted by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

V

La musique à Vienne.

L'on vit véritablement en musique à Vienne. Partout de la musique en plein vent, d'abord; mais ce n'est pas de celle-là que je veux vous entretenir. En fait de musique sérieuse, outre les représentations de l'Opéra dont nous avons parlé en un chapitre précédent, chaque jour a son concert symphonique, son audition de musique de chambre, son récital d'artiste fameux.

Parmi ces occasions toujours renouvelées d'entendre de belles œuvres, il faut citer en première ligne les huit concerts philharmoniques dirigés par l'éminent hofcapellmeister Hans Richter, dans la grande salle du Conservatoire (*Musikverein*); le concert annuel du Nicolaï Verein, sous la même direction; les *Gesellschaft Concerte* où se donnent de grandes œuvres chorales sous la direction de Gericke; puis une foule d'autres « soirées » ou « matinées » non moins importantes. Ajoutez les concerts d'orchestres étrangers qui viennent se faire entendre dans la capitale de l'Autriche (2).

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1895.

(2) L'orchestre philharmonique de Berlin y obtenait récemment un succès énorme sous Edvard Grieg, Richard Strauss et Félix Weingartner; ce dernier a été déclaré « genial », c'est-à-dire « inspiré », par les Viennois.

Hosted by Google

A côté des auditions d'orchestre, il y a des auditions du quatuor Rosé ou quatuor du Conservatoire, du quatuor Fitzner, du quatuor Winkler, parfois d'un quatuor bohémien devenu célèbre en ces derniers temps (MM. Karl Hoffmann, Josef Suk, Oskar Nedbal, Hans Wihan) et d'un gracieux quatuor de dames, celui de Mme Marie Soldat, la talentueuse élève de Joachim (1).

Ensuite Vienne a de nombreux récitals où défilent des pianistes tels que d'Albert, Sauer, Rosenthal, Grünfeld, Vladimir de Pachmann, le pianiste belge Franz Rummel, le parisien Louis Diémer et l'excellente pianiste française Mme Roger Miclos; des violonistes tels que Pablo de Sarasate, César Thomson, Émile Sauret, les petits prodiges Hubermann et Argiewicz; des violoncellistes comme Becker, Klengel, Popper, le jeune Jean Gérardy; des chanteurs comme Messchaert, Sistermans, le chanteur portugais D'Andrade, la Patti, la Sanderson, Lili Lehmann, Mme Joachim, Mme Mottl, Mme Nikisch, Mme Paula Mark (2). On voit que le tableau des fêtes musicales est surchargé : le mélomane ne sait où donner de l'oreille!

Tous les genres de musique s'entendent à Vienne, y compris la bonne musique, bien que le goût artistique général de la

(1) Le principal des quatuors viennois est le quatuor du Conservatoire, composé de MM. Rosé, Siebert, Bachrich et Hummer; il a de l'ensemble, de la finesse, de l'élégance et je ne sais quel entrain juvénil; mais ses jolis effets confinent parfois à la préciosité, et souvent l'on souhaiterait une exécution moins uniforme ou moins incolore. Assurément, il n'a pas l'homogénité parfaite du quatuor Joachim, ni surtout sa profondeur d'interprétation; nous avons pu d'ailleurs les juger l'un à côté de l'autre à un festival Beethoven de cinq journées, à Bonn, en 1893. Le quatuor Rosé joue de préférence du Volkmann (quartettes en *mi* bémol, en *sol* mineur, en *fa* mineur), du Rubinstein (quartettes en *fa* majeur, en *ut* mineur), du Dvorak, du Mendelssohn, du Schubert; et s'il aborde Beethoven, il s'en tient généralement aux premiers quatuors du grand maître.

(2) Parmi les dernières apparitions, citons Mlle Rosa Hochmann, une violoniste qui a de cette grâce féminine devenu si rare chez les artistes du sexe faible : Sophie Menter, Teresa Carreño, Mlle Wietrowetz, par exemple; puis le jeune et prestigieux violoniste hambourgeois Willy Burmester, dont la célébrité date d'hier et qui est peut-être le plus habile technicien du jour; Josef Hofmann, l'enfant prodige, que les conseils du grand Rubinstein ont transformé en un pianiste « penseur », et encore un tout jeune pianiste déjà fameux, Mark Hamburg.

Hosted by Google

capitale autrichienne passe pour corrompu, et que des pianistes-compositeurs locaux aussi insignifiants que Reinhold y soient à la mode et trouvent un accueil empressé auprès du public élégant.

Les classiques, naturellement, restent entourés d'une certaine vénération populaire : ils n'ont cessé d'être merveilleusement interprétés ; nous avons loué déjà l'exécution des symphonies de Beethoven par l'orchestre de Richter. Mais, avant tout, le public viennois se distingue par son éclectisme, et les révolutionnaires sont tout autant joués à Vienne que les classiques : non seulement Wagner et ses imitateurs, mais aussi Liszt et Berlioz qui, l'un et l'autre, ont conservé une grande vogue; à ceux-là, le wagnérisme n'a pas nui, au contraire, il a comme produit une renaissance en faveur de ces « précurseurs » du grand mouvement artistique. Les poèmes symphoniques de Listz sont exécutés souvent à Vienne, de même que par tous les grands orchestres d'Allemagne; et, de Berlioz, le Conservatoire donnait récemment *Roméo et Juliette*, sous la direction de Richter, avec le concours de chanteurs tels que le ténor Van Dyck et la basse Greng. Berlioz, à vrai dire, n'attire pas la foule à Vienne, bien que le génie du maître français soit reconnu par les critiques viennois, même les moins avancés. Quant aux Russes, ils sont peut-être plus écoutés que les Français; la dernière symphonie de Tchaïkowsky (la sixième), jouée à ravir, a eu un grand succès récemment, ainsi que les aimables petites pièces pétries de grâce et de fraîcheur que sont les danses populaires de Glinka.

Les compositeurs qui ont de plus en plus leur succès assuré à Vienne, il faut bien le reconnaître, ce sont les compositeurs israélites, par suite de la présence dans les auditoires de nombreux coréligionnaires (les israélites sont en majorité ici dans tous les bons endroits); et parmi les succès juifs, sans plus parler des anciens, Mendelssohn, Meyerbeer, Halévy, Offenbach, etc., il faut nommer Carl Goldmark, Max Bruch, Rubinstein, Camille Saint-Saëns, Hugo Wolff, Adalbert Goldschmidt, etc., et même des compositeurs-virtuoses d'une valeur aussi mince que le violoncelliste Popper, par exemple.

Hosted by Google

(Ce serait le cas de réclamer, avec le spirituel Willy, l'extinction du *poppérisme* dans les concerts !)

En Allemagne, remarque générale, on n'aime pas les grands maîtres du même amour passionné que chez nous; ils ont de nombreux adversaires, et cela surprend toujours l'étranger qui, à leur endroit, s'attendrait à trouver chez les Allemands un enthousiasme unanime et illimité. La cause doit en être cherchée dans la nature du public musical qui n'est pas le même chez eux que chez nous. Il existe, en Allemagne, une classe moyenne s'occupant activement de musique, tandis qu'en France et en Belgique c'est une élite intellectuelle qui constitue le public d'art. Or, si l'élite est apte à se hausser au niveau des conceptions les plus hautes et se pique de s'y hausser, le public moyen, lui, ne voit pas au delà de l'ordinaire, et il proclame ouvertement ses préférences, là surtout où il se sent en grande majorité.

Chez nous, à côté de l'élite, l'on ne trouve guère que le public illettré, dépourvu de toute culture, qui ne goûte pas même l'ordinaire et va droit vers les musiques les plus vulgaires, seules à la portée de sa compréhension; la classe intermédiaire s'abstenant, il ne reste en face de l'œuvre d'art qu'une élite restreinte, qui se tient aux sphères supérieures. En Allemagne, au contraire, c'est le public d'intelligence moyenne qui fait loi, et cela explique le succès étonnant qu'y rencontrent certaines productions assez pauvres, et l'insuccès relatif d'autres beaucoup plus méritantes.

Vienne compte des musicographes distingués; citons en première ligne le célèbre Dr Eduard Hanslick, professeur à l'université, collaborateur du grand journal *Die Neue freie Presse;* puis le Dr Robert Hirschfeld, qui rédige entre autres les excellents *Programm Bücher* des concerts philharmoniques; Helm, auteur d'un bon livre sur les quatuors de Beethoven; Heuberger, compositeur de lieder; Camillo Horn, également compositeur. Ce sont les augures de la critique musicale en Autriche. Mais il s'en faut qu'ils professent les mêmes doctrines; Hanslick et Heuberger sont des conserva-

Hosted by Google

teurs, les autres des « modernes ». Tout ce que cette démarcation a d'importance, et dans quelles dissensions fondamentales elle a sa source, nous allons le voir.

Nulle part, vous le savez, l'esprit de réglementation n'est poussé aussi loin qu'en Allemagne; on agit et s'agite là-bas avec un ensemble automatique, et les différentes écoles, en art comme en philosophie, y sont toujours des partis nettement tranchés, à l'intérieur desquels règne comme une discipline militaire qui a pour effet de rendre unanimes sentiments et idées. On l'a dit : le besoin inné d'obéir forme le trait le plus caractéristique de l'âme germanique; nulle liberté d'appréciation, nulle indépendance vraie; dans leurs jugements des choses de l'art, les Allemands semblent véritablement obéir à un mot d'ordre, restant bien toujours, à cet égard, la « nation d'esclaves » sur laquelle le grand Frédéric se déclarait « fatigué de régner ».

Ce n'est pas qu'individuellement ils n'aient des considérations originales et même ingénieuses, dénuées de parti pris, sur les qualités et les défauts d'un auteur ou d'un artiste ; mais quand il s'agit de faire trêve aux raisonnements et de formuler un jugement, alors, sans s'arrêter au vain souci de subordonner leurs conclusions à leurs prémisses, ils se trouvent invariablement être de l'avis de tout le monde; on dirait que dans leurs décisions ils ne veulent faire entrer pour rien leurs impressions personnelles. Il semble bien en être ainsi, notamment, quand en peinture ils réservent à Raphaël le meilleur de leurs admirations et de leurs études, et persistent à tenir, par contre, leurs peintres primitifs en un vague dédain; quand encore, en fait d'art dramatique, ils marquent leurs préférences envers les tragédies imitées des Grecs, manifestations d'art les plus contraires à leur tempérament. N'est-ce pas l'esprit de réglementation qui se révèle chez eux dans ce respect absolu des réputations consacrées par le temps, dans ce culte fanatique des anciens Hellènes et de la « forme pure » ?

A cet état d'esprit est dû pareillement, je crois, le curieux spectacle qu'offre l'Allemagne musicale d'aujourd'hui, divisée

Hosted by Google

ou classée en petites chapelles sur toute son étendue, de Munich à Berlin, de Carlsruhe à Meiningen, de Leipzig à Bayreuth. La plus générale et surtout la plus prononcée de ces divisions est celle qui existe entre wagnériens et brahmsistes. Chacun croit de son devoir de s'enrégimenter dans l'un des deux partis; l'on ne peut appartenir aux deux, car ce sont des partis ennemis; si vous êtes rangé sous la bannière révolutionnaire de Bayreuth, défense formelle de rien admirer, en fait de musique moderne, en dehors de Wagner, Liszt et les fidèles disciples tels que Peter Cornelius, Anton Bruckner, Engelbert Humperdinck, Richard Strauss; si, au contraire, vous êtes rangé sous la bannière conservatrice de Johannes Brahms, ou d'une façon générale si vous appartenez à ce néo-classicisme dont Meiningen, la ville des trois grands B (1), aspire à devenir la citadelle inviolée, — par opposition à Bayreuth, la Mecque du wagnérisme, et par remontrance à l'égard du Gewandhaus de Leipzig, le séculaire sanctuaire du vieux classicisme, qui vient de se donner en Arthur Nikisch un capellmeister wagnérien, — alors interdiction absolue pour vous de trouver une idée musicale dans les partitions de Richard Wagner, ni dans les œuvres instrumentales de Liszt ou des compositeurs aussi bien allemands que russes ou français qui se rattachent, de près ou de loin, à leurs écoles.

Et qu'on ne dise pas que j'exagère. Des critiques d'une haute autorité, tels que le Dr Hanslick, malmènent fort la jeune école; Wilhelm Tappert, le grand *recensionnist* berlinois, va jusqu'à traiter d'« imbécilités » des œuvres de César Franck; et, chez une notable partie du monde musical, l'animosité contre la révolution wagnérienne est telle qu'elle suffirait à expliquer l'incroyable, le stupéfiant succès du « mascagnisme ». En revanche, la plupart des grands *dirigents* wagnériens, Hermann Lévy, Félix Mottl, Richard Strauss, Félix Weingartner, Arthur Nikisch, vous déclarent en toute sincérité que

(1) Bach, Beethoven, Brahms, suivant une juxtaposition de noms due à Bülow et qui vaut tout un programme. Sur le festival récent des trois B, à Meiningen, voir dans le *Guide musical* le compte rendu de M. Kufferath.

Hosted by Google

Brahms n'est pas un *musicien* et que Schumann n'est qu'un « amateur » ayant produit d'aimables lieder, mais inexistant dans la symphonie; quant à Mendelssohn, on n'en parle plus; les « romances sans paroles » sont à peine bonnes encore à être jouées par les petites pensionnaires à la fête de la grand'mère... (1).

Aucun de ces capellmeisters, Mottl, Lévy, Weingartner, Nikisch ou Strauss, n'exécute plus ni Brahms, ni Schumann. Parmi les wagnériens, Hans Richter seul, l'illustre conducteur des *Maîtres chanteurs* et de la *Tétralogie,* dirige à ses concerts leurs symphonies, et même *par cœur* celles de Schumann (2). S'il « accepte » Brahms, toutefois, il faut bien s'avouer qu'il est loin d'apporter dans son interprétation le même amour qu'y apportait le regretté Hans de Bülow! En somme, ses auteurs

(1) De Schumann et de Mendelssohn, il est curieux de se rappeler ce que R. Wagner lui-même en pensait. Vers la fin de sa vie, il reconnaissait en Mendelssohn « un grand paysagiste musical », et en Robert Schumann « un peintre de genre plein de goût, mais appartenant à la période de décadence ». C'est par ces traits rapides que le maître caractérise les deux grands compositeurs dans un article publié par la *North American Review*, en 1879, et reproduit sous le titre : *R. Wagner's Lebensbericht.*

(2) Le répertoire de Richter embrasse d'ailleurs aussi la musique russe de Glinka à Tchaikowsky, en passant par Rubinstein, la musique scandinave des Svendsen et des Grieg, la musique française des Berlioz et des Saint-Saëns; quant à la jeune France, elle n'a pas encore eu l'heur de le conquérir : il a péremptoirement refusé, par exemple, d'exécuter l'*Espana*, de Chabrier, qu'il déclarait par trop vulgaire ! D'une façon générale, et peut-être par une influence du caractère viennois, il paraît moins intransigeant que ses émules Mottl, Weingartner, Strauss, notamment encore en ce qui concerne la musique de Liszt; il n'en est pas aussi chaud partisan qu'eux, nous le constations récemment en lui entendant diriger l'exécution de *Hunnenschlacht* (la Bataille des Huns), poème symphonique inspiré au maître hongrois par une peinture de Kaulbach; Richter le jouait sans goût et trop vite, au point que l'orchestre manquait de clarté et de sonorité; l'effet produit est autrement intense sous Weingartner, par exemple, aux concerts de l'Opéra de Berlin! C'est par des mouvements trop accélérés, paraît-il, que se traduit l'ennui chez Richter; bien des musiciens lui reprochent de ne pas mettre assez d'onction dans de belles pages comme la scène d'amour du *Roméo et Juliette*, de Berlioz, avec son adagio beethovénien (thème « divin », disait R. Wagner), ou dans le *Siegfried-Idyll* même. (Si je m'étends ainsi sur ce sujet de la musique à Vienne et en Allemagne, c'est que j'ai eu l'avantage d'en conférer souvent avec un ami qui a séjourné plusieurs années dans le pays.)

Hosted by Google

favoris, ceux qu'il s'est le plus entièrement assimilés, restent Beethoven et Wagner.

Que des musiciens comme ceux que nous venons de citer puissent pousser l'exclusivisme jusqu'à dédaigner les fortes productions de Brahms, cela nous semble exorbitant à nous qui, placés en dehors des passionnantes querelles d'écoles et des inévitables rivalités d'artistes, apercevons mieux la vanité de ces discussions et sommes enclins à un certain éclectisme.

Nous n'avons assurément aucune prévention contre les modernes qui se rattachent, directement ou indirectement, aux héros révolutionnaires qui ont noms Berlioz, Liszt, Wagner. Franz Liszt lui-même, nous l'aimons en maintes de ses compositions; à notre avis, qu'on nous permette de le dire ici, il n'est pas rendu justice chez nous à ce grand musicien, véritable père du poème symphonique, auquel doivent tant nos jeunes écoles russe, française et belge, et auquel a dû parfois Wagner lui-même. L'auteur des *Préludes*, de la *Dante-symphonie*, de la *Faust-symphonie*, de *Sainte-Élisabeth*, d'*Orphée*, de *Mazeppa*, et aussi de la sonate de piano en *si* mineur et du concerto en *mi* bémol a droit à notre admiration. Mais voilà : il a contre lui un singulier parti pris de certains de nos critiques musicaux et l'ignorance des autres. Ses œuvres valent à coup sûr mieux que la plupart des compositions écloses de nos jours et que l'on vante à grand renfort d'adjectifs sans qu'elles aient le mérite de la personnalité. A dire vrai, pour en bien saisir la poésie et l'inspiration au travers de quelques boursoufflures et effets d'opposition vive qui froissent notre goût, il faudrait les avoir entendues et les avoir entendues bien interprétées; malheureusement, leur juste interprétation n'est pas dans les moyens de tous les capellmeisters et de tous les pianistes (1)!

(1) Pour montrer l'aveugle parti pris du public et des critiques à l'endroit du célèbre maître hongrois, nous rapporterons ici une anecdote amusante, empruntée à un article très nourri de Félix Weingartner sur l'« Art de chef d'orchestre », dans la *Neue deutsche Rundschau* (octobre 1895). Weingartner raconte que, devant donner un concert à Cassel, il fut instamment prié de supprimer l'un des deux morceaux de l'« abominable » Liszt qu'il avait inscrits au programme; il annonce en conséquence une *fantaisie* de Schubert : « fantaisie », en effet, car il

Hosted by Google

Nous aimons aussi l'auteur de *Tod und Verklaerung*, Richard Strauss, ainsi que d'autres « bayreuthiens », au premier rang desquels il faut citer le vieil Anton Bruckner, le Nestor des compositeurs actuels, qui a édité huit symphonies et qui travaille à sa neuvième, à soixante-treize ans! Nous écoutons avec sympathie les jeunes Slaves, les Cui, les Borodine, les Rimski-Korsakoff, les Glazounow, bien que leur art, comme celui des jeunes races du Nord en général, sans rompre entièrement avec le style traditionnel, semble pourtant dominé par un caractère ethnique et séduire plutôt par l'attrait de la nouveauté exotique ou par les accessoires pittoresques que par les qualités intrinsèques. Enfin, nous trouvons particulièrement intéressante, à la suite de Berlioz, de Saint-Saëns, de Bizet, toute la lignée de jeunes Français depuis César Frank, parmi lesquels nous voulons tirer hors de pair le talent très distingué de Vincent d'Indy.

Mais nous avons beau jouer et entendre tous ces contemporains, aucun ne nous semble digne de prendre place à côté de ce Johannes Brahms, en qui Robert Schumann avait aperçu, il y a plus de quarante ans déjà (1853), le Mozart du XIX^e^ siècle et qui, à nos yeux, demeure le « poète en sons », *Tondichter*, le plus grand du temps présent. Nos pays latins commencent seulement à le découvrir, singulièrement en retard à son endroit, grâce à ces esthètes qui se donnent comme lutteurs d'avant-garde et s'obstinent — les sourds! — à vouloir, en fait de musique instrumentale moderne, que celle de la jeune école française plane au-dessus de toute autre! Brahms est assurément le compositeur contemporain le plus complet et le plus personnel. En est-il un autre qui puisse mettre une telle maîtrise du langage musical au service d'une inspiration aussi élevée, ou chez qui le génie créateur se soit affirmé sans jamais faiblir dans pareille série de productions vocales ou instrumentales, œuvres de grande exécution publique ou œuvres de musique de chambre? Aucune musique dégage-

joue du Liszt; or, le succès se trouva être enthousiaste, et tous les critiques sans exception, même les plus réactionnaires, firent le lendemain l'éloge pompeux du « merveilleux » Schubert!

Hosted by Google

t-elle plus d'émotions intimes que ses *lieder*, aucun chant s'approche-t-il autant que ses *adagios* de la noblesse et de la profondeur d'accent de Beethoven?

En ce qui touche au procédé, au « faire », Brahms prétend s'en tenir uniquement au temps de Beethoven et veut ignorer les progrès introduits dans l'art de l'orchestration par les Berlioz et les Wagner. N'est-ce pas pour cela que celui qui connaît ses œuvres symphoniques par la réduction au piano est souvent déçu à l'exécution orchestrale? La sonorité paraît quelque peu grise et terne, à côté de celle des œuvres de l'école moderne. Aussi tous les « jeunes », à Vienne, lui dénient le génie de l'orchestration et lui préfèrent Anton Bruckner, dont les symphonies sont des chefs-d'œuvre d'instrumentation. Dans le fait, les réalisations de sonorités nouvelles, les combinaisons et les oppositions des divers timbres de l'orchestre, ces effets les plus chers aux maîtres de la jeune école, ce sont précisément les moyens de séduction dont Brahms paraît le moins se soucier.

Ce n'est pas à de simples questions de procédé ou de technique que se réduit la querelle entre brahmsistes et wagnériens; il n'y a pas entre eux que des différences de forme et pour ainsi dire *extérieures*. Qui envisage les courants d'idées d'un point de vue philosophique, c'est-à-dire en se préoccupant des origines, découvre à ces divergences des causes profondes qui tiennent à l'essence même de la musique. Ce que les antibrahmsistes veulent, c'est une musique qui parle à leur intellectualité, une musique qui les fasse réfléchir; ils ne veulent plus se contenter des émotions dues à l'effet de belles harmonies sur notre sensibilité auditive; ils exigent avant tout que le compositeur soit un « penseur » et réalise comme des « effets littéraires ». J'ai parlé ailleurs — assez longuement pour ne pas y revenir ici (1) — de ce mélange ou de cette union que nos jeunes compositeurs s'épuisent à effectuer entre la poésie et la musique; j'ai essayé de faire voir en quoi ces fusions des arts vont à l'encontre de ce que voulait R. Wagner lui-même, et comment, à tenter d'exprimer avec les moyens

(1) *L'évolution du lyrisme et l'œuvre de Richard Wagner*, p. 27 à 32.

Hosted by Google

d'un art ce qui est du domaine d'un autre art ou de deux arts alliés, l'on aboutit « à l'obscurité et à la confusion, voire à la dégénérescence et à la corruption de chaque art en particulier ».

Johannes Brahms reste fidèle aux traditions de la « musique pure », celle qui a foi en ses propres forces et rejette l'alliance des arts voisins, celle qui est belle de sa beauté spécifique sans le secours d'une « action » dramatique ni surtout de l'appareil littéraire et philosophique des « poèmes symphoniques » ou des œuvres à *programme* d'aujourd'hui. De là, la simplicité et la sincérité, traits dominants de sa noble figure artistique. Il se réclame des grands classiques : Bach, Mozart, Beethoven ; dès le principe, grâce au style, à la facture, à la forme de ses premières compositions, il fut considéré comme le successeur le plus immédiat du maître de Bonn, au point qu'une puissante autorité musicale, Hans de Bülow, a pu dire avec quelque raison à l'apparition de sa première symphonie (celle en *ut*) qu'elle était la *dixième*... Ce n'est pas, toutefois, que je veuille définir l'école néo-classique groupée autour de Brahms « celle qui se réclame de Beethoven » ; car Wagner aussi se réclame de Beethoven et prétend le continuer par le drame poético-musical vers lequel il tendait inconsciemment en ses sublimes dernières œuvres. Mais Brahms continue l'auteur des neuf symphonies sans vouloir ajouter aux moyens qu'il employait et qui lui suffisaient pour exprimer l'âme humaine dans ses plus extrêmes limites. Le débat entre brahmsistes et wagnéristes pourrait ainsi se ramener à la solution de cette question : Quelles sont les vrais voies beethovéniennes?

Le parti antibrahmsiste, il faut le reconnaître, est important à Vienne, non seulement par le nombre, mais encore par la qualité de ses membres ; toutefois, il compte dans son sein, à côté de compositeurs tels qu'Anton Bruckner, Carl Goldmark, Adalbert Goldschmidt, Hugo Wolff, etc., d'autres partisans qui ne peuvent être considérés comme musiciens, si même ils sont fervents « bayreuthiens », j'entends ceux qui, à l'exemple de l'auteur de *Das Drama R. Wagner's* (1), déclarent

(1) H.-S. Chamberlain qui, dans le bel ouvrage cité, — livre « einseitig »,

Hosted by Google

ne reconnaître et ne comprendre en Wagner que le poète, le dramaturge. Mais, en revanche, à Vienne, un foyer intense de l'influence de Brahms se trouve au Conservatoire, qui en cela mérite bien son nom de *Conservatoire ;* il y règne souverain, il y est dieu presque ; et malheur à qui montre des tendances « modernes » ; nous avons dit déjà qu'Anton Bruckner y professa le contrepoint autrefois, mais que, victime de l'intolérance, il dut céder la place à un imitateur de Brahms (1).

Brahms a-t-il des imitateurs dignes de lui? Les Allemands produisent énormément dans le genre classique, mais de ce qu'on appelle là-bas *gediegenes Werk*, c'est-à-dire des œuvres bien faites, de bon aloi, solides, et même un peu massives ; ce sont souvent aussi de ces productions symphoniques auxquelles, dans leur pays, on applique facilement la désignation un peu dédaigneuse de « musique de maître de chapelle », *Capellmeister Musik*. Anton Bruckner, Carl Goldmark, Richard Strauss, qui donnent une impression de personnalité, appartiennent à l'école révolutionnaire des Berlioz, des Liszt, des Wagner. En vérité, de notre temps, l'admirable Brahms et le colosse Wagner sont comme des phares dont les autres reçoivent la lumière ; car chacun, aujourd'hui, en arrive inévitablement à imiter l'un ou l'autre ; je ne parle pas ici de la série presqu'épuisée des Hiller, des Lachner, des Reinecke, des Volkmann, etc., qui, eux, procèdent directement de Schumann, sans passer par Brahms, ni des musicâtres qui en sont encore à ressasser Chopin ou Grieg. Parmi les disciples de Brahms, il en est aussi qu'il faut tirer de pair : par exemple, Klughardt, Herzogenberg, Heuberger, Grädener, Fuchs, Eugen d'Albert ; un autre encore a quelques œuvres de valeur dans le style de Brahms, avec emploi de thèmes populaires

livre unilatéral, comme disent les Allemands, — n'envisage en Wagner qu'un côté, celui du *poète dramatique*.

(1) C'est l'influence de Brahms qui règne aussi à la *Hohe Schule* de Berlin dirigée par Joachim ; là non plus les wagnériens ne sont admis ; et le plus ancien d'entre eux, Anton Bruckner, n'y a jamais vu exécuter ses symphonies ; l'on sait que le merveilleux quatuor Joachim, composé de professeurs de l'école, a toujours refusé d'inscrire à ses programmes le beau quintette d'archets du vieux maître viennois.

Hosted by Google

nationaux tchèques ou slaves, c'est Anton Dvorak, aujourd'hui directeur du conservatoire de New-York. Sa réputation et son succès ont été considérables, dès qu'il fut reconnu et prôné par Brahms ; actuellement encore, il voit chaque œuvre nouvelle, même médiocre et dépourvue d'originalité, acceptée d'emblée dans les concerts et exécutée partout. A vrai dire, il n'a jamais existé que par Brahms ; et voici que dans ses dernières compositions, l'ouverture *Carnaval* notamment, il change de style, il rejette les « formules » et l'esprit classique pour suivre la voie des « fougueux », Berlioz, Liszt, Smetana.

Brahms a bien sans doute quelque peu évolué lui-même, et l'on n'a pas manqué même de voir une influence wagnérienne dans certaines de ses dernières œuvres, par exemple le quintette en *sol*, op. 111 (1891). Dans ses plus récentes créations, pièces pour piano (*intermezzi*), *lieder* et œuvres de *Kammermuzik*, c'est vers Mozart qu'il semble faire retour. Voyez notamment le trio op. 114 (piano, clarinette, violoncelle), le quintette en *si* mineur op. 115 (1892) et les deux sonates op. 120 (1895), compositions où il confie le principal rôle à la clarinette (1) ; elles appartiennent au genre aimable et gracieux, et, bien qu'elles présentent de fréquentes réminiscences des œuvres antérieures, le style général en est moins sévère ; la note sombre est absente, elle a cédé la place à la note sereine. Ces dernières œuvres ont des pages ravissantes, mais il nous faut pourtant distinguer l'une d'elles, le quintette en *si* mineur, qui a des pages sublimes.

C'est le compositeur seul qui est envisagé d'ordinaire en Brahms. Une visite à Vienne fournit l'occasion de parler du virtuose et de l'homme. Il s'était, on le sait, fait connaître comme virtuose au début de sa carrière ; il est resté un pianiste délicat, se produisant même en public lors des premières exécutions de ses œuvres de musique de chambre qui ont lieu généralement au Conservatoire, aux séances du quatuor Rosé. Il prend aussi en main le bâton de chef d'orchestre

(1) Elles ont été écrites pour l'éminent clarinettiste Mühlfeld, de Meiningen, et la clarinette y est remarquablement traitée.

Hosted by Google

pour conduire l'exécution de ses œuvres symphoniques.

Quant à l'homme, Brahms, qui s'est fixé à Vienne dès 1862, est devenu un vieux Viennois par ses habitudes; mais, bien que le caractère viennois ait eu le temps de déteindre sur lui, « l'ours de Hambourg » ne s'est guère apprivoisé; il est resté peu sociable; c'est un solitaire, un érudit qui s'intéresse à toutes les choses de l'art et de la philosophie. Chaque soir, à la même heure, il quitte son travail et, après avoir refermé sa porte avec fracas, descend de son troisième étage de la Karlsgasse (Wieden) et se dirige, toujours par les mêmes rues, à travers la cité, vers son restaurant habituel; les badauds peuvent le voir quotidiennement, modeste, sans apprêt dans la mise, coiffé d'un chapeau boule noir, marchant les mains sur le dos, d'une démarche un peu gauche, comme s'il était atteint d'une légère claudication, et ses pantalons trop courts découvrant à chaque pas sa bourgeoise chaussure; il se retourne sur chaque jolie fille qui passe, et lit toute affiche de concert qu'il aperçoit. Petit de taille, comme presque tous les hommes de génie; tête énorme allongée encore d'une imposante barbe grise; visage très expressif et regard difficile à soutenir; voix peu harmonieuse; je cite ce dernier détail parce qu'il surprend chez un tel chantre. Combien différent de ce qu'il était quand je le vis pour la première fois, à Cologne, au festival rhénan de 1874, où l'on donnait une première exécution de son *Triumphlied,* de ses *Danses hongroises* transcrites pour violon (par Joachim) et de quelques-uns de ses *Lieder* (par Mme Joachim)! Mais il n'en était alors qu'à son *opus* 55.

A côté de la musique allemande, brahmsiste ou wagnérienne, classique ou moderne, la musique tchèque fleurit à Vienne; on sait que l'élément tchèque s'accroît rapidement à Vienne et tend à devenir l'élément prépondérant dans l'ensemble de la nation autrichienne. Nous parlions tout à l'heure d'Anton Dvorak : c'est à ses œuvres symphoniques et à sa musique de chambre que se réduisent encore généralement chez nous les notions relatives à l'art tchèque. Il s'en faut pourtant de beaucoup que Dvorak soit le seul maître intéressant de la Bohême.

Hosted by Google

Le plus original à coup sûr, et le vrai initiateur de l'école actuelle, a été ce malheureux Frédéric Smetana, mort à Prague il y a plus de dix ans déjà (1884), sourd comme Beethoven, et inconnu en dehors de sa chère Bohême. L'on se souvient quelle révélation fut en 1892, à l'Exposition de théâtre et de musique de Vienne, la représentation, par des acteurs tchèques du théâtre de Prague, de son petit opéra comique *Die verkaufte Braut* (la Fiancée vendue). Depuis lors, les œuvres dramatiques de Smetana ont fait leur chemin ; elles ont été traduites en allemand, et jouées à l'Opéra de Vienne d'abord, puis partout en Allemagne et jusqu'en Angleterre et en Amérique, en attendant leur avènement à la scène française. Après *la Fiancée vendue*, ce fut le *Baiser*, autre opéra comique, ensuite *Dalibor*, grand opéra qui passe à tort pour son chef-d'œuvre, et le *Secret* (*Das Geheimniss*), dont nous avons signalé la récente *première* à l'Opéra de Vienne. Non seulement l'on reconnaît généralement à Smetana un don du théâtre porté à un haut degré, mais on s'accorde aussi à le placer parmi les meilleurs symphonistes modernes ; ses six poèmes symphoniques, dont la réunion forme un cycle intitulé : « Ma patrie » (*Ma Vlat*) sont des œuvres remarquables par l'invention, le caractère, la polyphonie et l'instrumentation ; certains se plaignent toutefois de l'abus de l'accompagnement en tierce et en sixte, qui, à dire vrai, devient monotone et fatigant à la longue ; pourtant s'il se rencontre parfois aussi chez Brahms et chez Dvorak, c'est que sans doute les mélodies populaires dont ils font usage n'admettent guère que ce contrepoint rudimentaire. De Smetana, il faut encore citer le beau quatuor « *Aus meinem Leben* ».

Dvorak est moins original ; chez lui se reconnaît, d'abord, le style de Brahms ; puis aussi, dans ses opéras *Dimitri* et *Wanda* notamment, d'autres tendances de différentes natures et, chose curieuse, de celles qui sembleraient s'exclure mutuellement, comme étant dues à des influences italiennes et à des influences wagnériennes ; ses dernières compositions indiquent un retour vers son maître Smetana depuis que, décidément, l'heure du succès a sonné pour lui. Il faut reconnaître que Smetana, lui,

Hosted by Google

a échappé à toutes les contagions ; il a subi, non pas des influences étrangères, mais seulement les influences ethniques de sa race slave, les mêmes qui règnent aussi dans la musique russe et polonaise; il s'est défendu victorieusement contre l'absorption par Wagner et a suivi sa propre voie.

Il a fait école, au point qu'il y a une douzaine d'années déjà un sérieux musicographe de Bohême, Emmanuel Chlava, jetant un regard sur l'ensemble de la production de la jeune école nationale, a pu exprimer la certitude que bientôt elle conquerrait le monde. Déjà l'on cite les noms de plusieurs maîtres de talent, Zdenek Fibich, Wilhelm Blodek, Adalbert Hrimaly, Rozkosny, Sebor, etc., que l'Exposition de Vienne a révélés pour la première fois à notre monde occidental ; et s'il fallait une preuve encore du succès de l'art tchèque, on pourrait la montrer dans la vive sensation causée à Vienne et dans toute l'Allemagne, en dépit des antipathies politiques, par les séries de séances du quatuor de Prague. La *Praha* des Bohémiens est maintenant réputée l'un des plus intéressants centres artistiques de l'Europe, et son Théâtre national tchèque l'une des premières scènes. Le pays de Wenceslas n'a d'ailleurs pas que ses musiciens; cette nation si artiste a ses peintres et ses poètes, et elle peut tirer gloire de plusieurs de ses fils qui marchent à la tête du mouvement intellectuel en Autriche. C'est, en somme, la race tchèque qui, des diverses races dont se compose la monarchie austro-hongroise, fournit aujourd'hui à cette dernière ses écrivains, ses artistes, ses savants les plus éminents.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Hosted by Google

UN DES MAITRES DU RIRE

(F.-A. DUVERT)

Les sujets de gaîté des âges successifs sont des documents précieux pour qui veut étudier les états d'âme correspondants. Avons-nous raison de parler si souvent de la vieille gaîté de nos pères? Nos pères étaient-ils plus gais que nous ou l'étaient-ils seulement autrement? Demandons-le à l'œuvre d'un des représentants les plus actifs de la gaîté d'une génération qui déjà s'efface, du père, en même temps, d'une gaîté plus moderne, de la Blague pour l'appeler par son petit nom. Il s'agit du vaudevilliste Duvert, oublié déjà, malgré les six volumes de ses œuvres (1) réunis, il y a dix-sept ans, par la corporation des critiques dramatiques de Paris. Nombreux sont aujourd'hui ceux qui n'ont jamais entendu son nom. Je doute qu'il soit mentionné dans les traités de littérature. Les hommes sont ainsi faits, n'est-ce pas, qu'ils n'ont guère de vénération pour ceux qui les amusent; et Duvert, ayant fait rire aux larmes la foule qui fréquentait les théâtres depuis l'avénement de Louis-Philippe jusque dans les premières années du Second Empire, n'a plus droit qu'à l'oubli.

Le théâtre de Duvert amuserait-il encore aujourd'hui, du reste? Qui sait... Le rire change si vite de motifs. Chaque âge a ses plaisirs. Le siècle de Louis XIV s'était amusé des seringues de M. de Pourceaugnac et du petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient du *Malade imaginaire*; le XVIII^e^ des friponneries de Crispin et des déguisements d'Agathe ou

(1) *Théâtre de F.-A. Duvert*, Paris, G. Charpentier, éditeur, 1878.

Hosted by Google

d'Angélique ; puis, à l'approche de la Révolution, on s'était pâmé aux bons mots de Figaro et aux grimaces de Basile, et, la Révolution passée, l'Empire, après le Directoire, ne se lassait pas de rire des aventures de l'immortelle Mme Angot...

Tout cela est loin. Le rire d'aujourd'hui a une toute autre allure. C'est un enfant terrible qui ne respecte rien ; qui renverse toutes les idoles, arrache tous les masques et casse tous les jouets de l'humanité pour voir ce qu'il y a dedans. Ni l'âge, ni le sexe ne lui sont sacrés ; il s'attaque aux faibles femmes aussi bien qu'à leurs seigneurs et maîtres, et se moque d'elles, très méchamment ; son plus grand bonheur est de mettre les apparences en contradiction avec les réalités et de montrer les hypocrisies et les vices secrets que dissimulent trop souvent hélas, l'âge, les dignités et les dehors les plus majestueux. Il déboulonne toutes les institutions, toutes les traditions, toutes les idées reçues. Il est de son temps, tapageur, démolisseur, révolutionnaire, et il fait grand'peur aux gens qui aiment l'ordre, la tranquillité et qui ont le respect des situations acquises. Meilhac et Halévy l'ont lancé ; Dumas fils lui a donné un coup d'épaule, surtout depuis la *Visite de noce*, où il est devenu « le rire du scandale » ; puis Becque est venu, et Ancey, et les autres, donnant raison à Figaro qui se hâtait de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer.

Le rire de Duvert est encore tout différent. Il n'a pas comme le leur un arrière-goût de larmes. Duvert n'est pas un collectionneur cruel de documents humains curieux ou tristes comme ceux qui nous sont aujourd'hui sujets de gaîté. Il ne farfouille pas dans les vilenies secrètes du cœur, il s'en tient encore aux généralités comiques ou bien aux particularités superficielles, tics, grimaces, ridicules de langage. Il ne va guère plus loin. Il ne remue pas la boue de nos vices de fond. Il rit sans âcreté ni amertume. C'est l'auteur le plus recommandable pour les convalescents et les malades qu'il réjouit. S'il voit la bêtise humaine, c'est à la manière claire, dans les tons gais, comme lorsqu'il nous présente cet adjoint de village qui « considère les cocodrilles comme des animaux fabuleux, mais dont la morsure est très dangereuse au dire

Hosted by Google

des botanistes », ou le bonhomme qui engage un farceur à ne plus lui faire accroire que la trompe de l'éléphant du Jardin des plantes est en caoutchouc : il a pris des renseignements auprès du vétéran de service : elle est en gomme élastique!

Il ne dédaigne même pas, pour nous amuser, les moyens primitifs, le vulgaire jeu de mot, le simple à peu près. Il vous parlera de difficultés qui sont *aplaties*; d'un prisonnier envoyé à la Bastille par une lettre de *cachot*. Un de ses personnages, qui est myope, déclare que sa *manière de voir* l'a empêché d'entrer dans l'armée, et un autre, auquel on reproche d'être né dans l'obscurité se récrie : « Comment! dans l'obscurité?.... Je suis venu au monde à trois heures de l'après-midi, le 16 de mai! »

Il nous montre Jocrisse renvoyant le clerc de notaire qui vient parler à M. Duval, parce que celui-ci lui a dit de ne pas laisser entrer les gens de mauvaise mine et que ce clerc de notaire est un petit, maigre et pâle. Il fait dire par Cotillard, un comptable sans emploi qu'une maîtresse jalouse trouve blotti dans une armoire, qu'un homme *sans place* se met où il peut!

Et quand il fait la parodie d'*Hernani*, le drame terrible au dénoûment duquel Don Ruy Gomez sonne du cor pour contraindre le jeune héros à se rappeler qu'il est temps de mourir, il trouve pour cette parodie ce sous-titre merveilleux : *Harnali ou la contrainte par cor*, il en formule la moralité dans ce vers triomphant :

La raison reviendra pour extirper les cors.

Mais rassurez-vous. Si Duvert joue du calembour avec virtuosité, il n'en abuse pas de cette faculté. Le jeu de mots courant n'est chez lui qu'un accessoire. Il a des trouvailles et des combinaisons beaucoup plus raffinées. S'il jongle avec les mots, c'est pour les faire entrer dans des comparaisons rares, des périphrases inattendues et détournées, des coq-à-l'âne déconcertants, des hyperboles ou des ellipses énormes, des images dont la drôlerie extérieure ne sert qu'à faire valoir le comique de l'idée.

Hosted by Google

On a conservé de lui des mots qui sont typiques.

Un jour qu'il traversait le Périgord, il voit un porc qu'un homme menait à la recherche des truffes.

« Tiens, s'écrie-t-il, voilà un cochon qui va à son bureau. »

Voyez comme le rapprochement du mot « cochon » et du mot « bureau » exprime avec vivacité toute la comparaison philosophique que l'on peut faire entre ce pauvre animal qu'on mène à la baguette déterrer, pour le compte de son maître, ces truffes dont-il raffole, et l'employé malheureux qui va tous les jours accomplir, pour le profit d'autrui, sa tâche fastidieuse. Un cochon qui va à son bureau! Comme cela fait image! Cela saute aux yeux comme une caricature.

Le même Duvert passe avec un ami devant une enseigne où on lit : *Bains russes, douches de vapeur, douches écossaises.* — Tiens, dit l'ami, qu'est-ce que c'est que ça, des douches écossaises?

Il répond sérieusement :

— Des douches écossaises? Ce sont des douches à grands carreaux.

Ici, il faut presque réfléchir pour comprendre. Les étoffes dites écossaises sont des étoffes à grands carreaux; donc tout ce qui écossais, y compris les douches, aura de grands carreaux. Ce n'est qu'une bêtise, dite à dessein, pour faire rire; mais c'est une bêtise d'observation, qui résume et formule en trois mots toute une classe de bêtises quotidiennement entendues. Combien n'y a-t-il pas de gens qui raisonnent ainsi, généralisent avec la même suffisance, concluent des étoffes à l'eau froide et imaginent des grands carreaux partout dès qu'ils en ont vu quelque part?

Vous entendez à chaque instant dans le théâtre de Duvert des périphrases d'une rare audace et auxquelles la situation donne toujours une drôlerie particulière.

— Je foule aux pieds les choses les plus sacrées! s'écrie Vincent, le garçon herboriste, en s'apercevant qu'il est en train de marcher sur des têtes de pavot. Vendredi, dans l'*Ile de Robinson*, appelle un hareng-saur « un reptile fumé par la main des hommes »; et le narrateur de la *Vie de Napoléon*,

Hosted by Google

ayant à nous apprendre que l'assassin de Kléber fut condamné en Égypte au supplice du pal, nous dit « qu'il fut fait mourir au moyen d'une baïonnette, sur quoi on le pria de s'asseoir, qui est la manière de guillotiner de ces peuples mahométans ».

Ses comparaisons ne sont pas moins imprévues : son Actéon, surprise par Diane, qu'il épiait pendant qu'elle était au bain, s'écrie qu'il est tremblant « comme une gelée au rhum ». Il fait dire à un galant, qui tombe aux pieds d'une modiste : « Je veux passer ma vie à tes genoux, comme une jarretière ! » Et à un prisonnier qui a préparé secrètement son évasion, qu'il va filer en silence, « comme fait le macaroni ». Dans la description d'une tempête, il prétend que les vaisseaux, entrechoqués par les vagues, « trinquaient ensemble comme des vaisseaux qui auraient bu ». Et ici encore l'image est remarquablement expressive ; elle a dans sa cocasserie une sorte de grandeur.

Sa spécialité, c'est l'association inattendue de mots ou d'expressions donnant lieu à des « à peu près » d'idées de l'effet le plus plaisant. Il nous montre un mari devant la porte d'un cabinet de restaurant où il croit sa femme enfermée avec un amant :

— Dire que c'est peut-être dans ce numéro 6 que je suis le plus malheureux des hommes.

Ailleurs, c'est l'empereur de la Chine qui se plaint d'une mouche qui lui pique le nez « avec un acharnement sans exemple dans l'histoire générale de la Chine ». Ou bien c'est une cuisinière qui menace son amant de lui « plonger une casserole sur la tête » ; ou encore un galant qui n'a pas de quoi payer une voiture pour ramener du bal une dame dont il est épris, et qui lui propose de la reconduire à pied en lui persuadant « qu'il est si bon de s'appuyer sur un bras qui vous aime ». Et tout cela ne vaut pas encore la merveilleuse apostrophe de M^me^ Fromageot au musicien qui ose l'interrompre :

— Taisez-vous, et que le plus grand silence règne dans vos discours !

Duvert pratique le coq-à-l'âne avec amour. « Aimez-vous le cheval, demande la belle Evelina à un pauvre diable.

Hosted by Google

— Le cheval? fait-il piteusement. Je ne l'ai jamais cultivé qu'en beefteak, et ça ne m'a pas donné le goût de l'équitation.

Jules aime Mme Locard. Rabourdin prétend l'aimer aussi.

— Je l'aime cette femme, parce que j'ai toujours eu pour elle une espèce de sentiment l'ayant vue pas plus haute que ma botte. On portait des bottes, alors!...

— Après? lui dit Jules.

— Après? on a porté des demi-bottes.

— Enfin? dit Jules impatienté.

— Enfin, aujourd'hui, on porte des quarts de bottes.

Écoutez-moi ce discours de l'agent Pingot au marchand de peaux de lapin :

— Je veux faire quelque chose pour toi! Je veux te faire nommer n'importe quoi... ou un débit de tabac... Si un débit de tabac peut faire ton bonheur, sois-le.

Duvert a parfois le sous-entendu plus ingénieux encore, comme dans cette allusion aimable à la queue de poisson qui termine si malheureusement le corps des sirènes :

« Les femmes sont des sirènes,... mais ça finit mieux! »

Toutes ces plaisanteries qui nous sont devenues familières, dont beaucoup sont proverbiales maintenant, n'avaient pas encore servi du temps de Duvert. Il les tirait de son fond. Elles jaillissaient neuves d'un cerveau originalement conformé. Ce vaudevilliste fut en son genre un remarquable apporteur de neuf. Il fournit à ce besoin de rire, qui est le propre de l'homme, des aliments tout frais, d'une saveur alors inconnue. Il imagina un genre de plaisanterie, un mode comique qui n'étaient pas usités avant lui, mais dont firent leur profit tous ceux qui sont venus à sa suite, depuis ce grand et bon Labiche, son principal héritier, jusqu'aux jeunes vaudevillistes d'aujourd'hui qui l'ont tous lu fort attentivement. On lui découvrirait même des affinités plus glorieuses. Quand les frères de Goncourt ont écrit le premier acte, si souvent cité, d'*Henriette Maréchal*, ou la parade de Florissac et de Charles Demailly, ils les ont pailletés de mots dont la tournure présente avec celle de certains mots de Duvert une analogie vrai-

Hosted by Google

ment piquante. Ce sont bien des mots des Goncourt mais le tour d'esprit qui les a engendrés vient de Duvert.

On a dit que tous ceux qui ont écrit depuis 1830 ont trempé leur plume dans l'encrier de Victor Hugo. Eh bien, on pourrait soutenir que tous ceux qui ont voulu amuser et faire rire, depuis la même époque, ont volontairement ou involontairement trempé la leur dans l'encrier de Duvert. Duvert a donné une direction nouvelle à l'esprit français en le poussant à des recherches de formes inédites; il a créé ce qu'on pourrait appeler le romantisme de la blague. Il a mérité ainsi le titre de « maître du rire »; et je crois que, malgré les transformations actuelles de l'esprit comique, il a encore droit à une heure de souvenir et d'attention.

Il faut que j'ouvre une parenthèse. Il serait injuste, en parlant de Duvert, de ne pas faire au moins mention de ses collaborateurs, dont les plus fidèles furent Xavier, c'est-à-dire Saintines, et surtout son fidèle Lauzanne. Mais on a fait leur part et la sienne dans l'œuvre où ils lui apportèrent leur concours. On sait qu'ils eurent surtout pour rôle de *canaliser* son imagination un peu débordante. Ils travaillèrent surtout à la charpente, à la mécanique générale des pièces dont il fournissait, lui, les détails, et qu'il saupoudrait de ses fantaisies. Toutes celles auxquelles il travailla ont dans la drôlerie un air de famille qui vient de lui, qui est le signe de sa paternité; l'on ne court pas grand risque de se tromper en disant : cela est de Duvert.

N'allez pas croire que la bizarrerie de l'expression soit toujours nécessaire à Duvert pour atteindre au comique. Le comique de situation abonde chez lui. Quoi de plus drôle que le malheureux Actéon, doté par Diane irritée d'une magnifique paire de bois de cerf, demandant à un ami « si ça se voit beaucoup »; ou que Robinson, convaincu de l'indocilité et de la vigueur de Vendredi, s'écriant : « Je suis le chef, mais il est plus fort que moi. » N'est-ce pas la réflexion d'un grand politique? Et quand le même Robinson, qui a abattu le plus grand arbre de son île pour en faire un canot, est parvenu, à force de tailler, et après trois mois d'un travail assidu,

Hosted by Google

à en faire un coquetier, de combien d'entreprises chimériques n'est-ce pas le symbole moqueur!

Écoutez la naïveté de la bonne aubergiste à laquelle une dame demande à partager son lit, le seul qui reste dans l'auberge :

— Si ça peut vous faire plaisir... Mais c'est qu'il y a mon mari qui est dedans et qui est un fort homme!

Et cette vérité, trop souvent oubliée par les maîtresses de maison, qu'expriment avec tant de simplicité les domestiques occupés aux préparatifs du bal, dans la *Clef dans le dos :*

Ce n'est pas une petite affaire
Quand on veut donner un grand bal
Et qu'on n'a qu'un petit local!

Comme elle est humaine, la déclaration de Gambillard surpris, à un rendez-vous d'amour, par un féroce bandit :

— J'ai 3,400 livres de rentes et un grand avenir littéraire... Eh bien! je déclare que pour m'en aller, j'en donnerais une forte partie.

C'est dans la *Clef dans le dos* qu'on trouve cette scène remarquable et édifiante :

Le nommé Grinchet se querelle avec M. Dumolard et la querelle dégénère en rixe. Dumolard appelle Jean, son domestique, à son aide. Jean tombe sur Grinchet, qui, de son côté, appelle son concierge Barbotin à la rescousse.

— Voilà comment tu arranges mon bourgeois, toi! dit Barbotin à Jean.

Et retroussant ses manches :

— Tu vas voir comme je vas travailler le tien!

Et sans déranger Jean, qui tape sur Grinchet, il se met à taper consciencieusement sur Dumolard. Les deux maîtres se sauvent, l'un à droite, l'autre à gauche, sous une grêle de coups. Puis on voit Jean et Barbotin revenir en scène.

— Voilà ce que c'est, dit Jean à Barbotin.

— Ça t'apprendra à abîmer mes locataires, réplique Barbotin à Jean.

— Oh! ça m'a fait chaud!

— Allons nous rafraîchir.

Hosted by Google

Et ils s'en vont, bras dessus, bras dessous, boire ensemble, avec la satisfaction du devoir accompli.

Transportez, si vous voulez, la scène dans un autre milieu ; mettez, à la place de Dumolard et Grinchet, deux potentats ambitieux qui veulent entraîner leurs peuples dans leurs querelles et supposez que les peuples en fassent autant que Jean et Barbotin. Quelle leçon !

On n'en finirait pas de glâner dans le répertoire de Duvert si riche en drôleries typiques. Et je ne vous ai encore rien dit de ses couplets, qui commencèrent sa réputation, car il fut chansonnier avant d'aborder le théâtre. Il s'entendait comme personne à faire attendre le dernier vers d'un couplet, à y concentrer tout l'effet comique. Plus d'une de ses *pointes* est devenue classique. Dans le *Mari de la dame de chœurs*, Lolotte, ancienne danseuse célèbre sous le premier Empire, exécute devant son gendre un des pas qui lui ont valu, en son jeune temps, ses plus grands succès :

— Oui, mon cher, après un tel pas,
Les plus fiers dev'naient mes esclaves !...

Et le gendre irrévérencieux :

— Dam, dans ce temps-là, je n'dis pas,
L'Empir' c'était l'époqu' des braves.

Jonas apprend qu'un notaire s'est permis de manquer de respect à Thérèse, qu'il aime. Il est furieux. Thérèse cherche à le calmer :

— Ça n' mérit' que votre pitié,
— Non ! je veux à l'instant ma chère,
L'assassiner à coup de pied,
Qui n' s'ront pas par-devant notaire !

Morin, restaurateur, fait la leçon à ses garçons : que faut-il répondre aux consommateurs qui demandent du poisson, lorsqu'il n'y en a plus à la cuisine? Leur avouer qu'il n'y en a pas? Jamais de la vie !

Hosted by Google

Aux déjeûneurs on dit d'un air bonasse :
Le poisson n'est pas arrivé ;
Puis aux dîneurs on dit : quelle disgrâce ?
Les déjeûneurs nous ont tout enlevé.
Par ce moyen l'obstacle est esquivé.
Si l'amateur perd patience,
Le vrai talent est de le retenir.
Entre le poisson d' l'espérance
Et le poisson du souvenir.

Mais le couplet le plus fameux de Duvert est toujours celui de Rose, la bonne de l'*Omelette fantastique*, à qui M. Durandin, malgré ses cinquante-cinq ans, conte des fariboles, tandis que Cotillard, son jeune amoureux, reste des huit jours sans lui donner de ses nouvelles :

Quand j'pense à c'coquin d'Cotillard,
A ses procédés condamnables,
Et qu' je l'compare à ce vieillard,
J'dis qu'les anciens sont plus aimables ;
Du moins, pour plaire ils font des frais,
Et l'on trouv' du feu sous les cendres,
Les homm's, c'est l'contrair' des poulets :
C'est les vieux qui sont les plus tendres.

Des nombreuses pièces de Duvert, celles que l'on cite peut-être le plus souvent, ce sont ses parodies, et surtout ce chef-d'œuvre du genre dont je vous citais le titre tout à l'heure, *Harnali* ou *la contrainte par cor*.

Duvert eut la bonne fortune de vivre au temps où Hugo livrait au public ses drames fameux dont les premières furent peut-être les plus grandes batailles littéraires du siècle. Il est connu qu'on ne met bien en parodie que les choses qui en valent la peine ; et si *Harnali* fut un chef-d'œuvre, c'est peut-être un peu parce qu'*Hernani* en était un autre.

L'on a prétendu qu'*Harnali* fut composé avec l'assentiment même de Victor Hugo. L'histoire est assez curieuse. Hugo avait eu la plus grande peine à faire admettre *Hernani* à la Comédie-Française, et il n'y était même parvenu qu'avec l'appui du duc d'Orléans, qui devait devenir roi de France, quelques mois plus tard, sous le nom de Louis-Philippe. Mais comme on craignait que la pièce ne fît scandale (on se scandalisait aisément alors) et qu'il fallait venger le goût et la morale

Hosted by Google

auxquels il paraît qu'*Hernani* portait une atteinte sensible, on s'avisa qu'une parodie mettant à nu les défauts monstrueux du drame et le tournant en ridicule, atténuerait la responsabilité qu'on allait prendre en autorisant la représentation; cette parodie devait être jouée dès que le drame original aurait vu le jour. On demanda à Duvert de la composer, et, pour gagner du temps, on lui remit un manuscrit du drame pendant que celui-ci était encore en répétition. C'est ainsi que la première d'*Harnali* put avoir lieu sur le théâtre du Vaudeville quelques jours seulement après la première d'*Hernani* à la Comédie-Française.

Harnali est le type de la parodie classique en vers. Hernani y devient Harnali, du nom de l'acteur Arnal, l'interprète fameux des pièces de Duvert. Cet Harnali est un ex-contrôleur de théâtre dépossédé de son emploi et qui s'est fait marchand de billets. Il exècre son successeur Charlot, un usurpateur à ses yeux, comme Carlos en est un aux yeux d'Hernani. Tous deux aiment une jeune personne appelée Quasifol (corruption sévère mais juste de Dona Sol), qui est nièce elle-même d'un vieil actionnaire de théâtre, Dégommé Comilva, dans lequel vous n'aurez aucune peine à reconnaître Ruy Gomez de Silva.

Charlot se cache dans une fontaine, chez Quasifol, comme Carlos se cache dans une armoire, chez Dona Sol; il en sort pour chercher querelle à Harnali et Dégommé Comilva, qui les surprend tous les deux chez sa nièce, leur adresse une mirifique tirade. Il y a là des vers d'une allure étonnante; c'est cette tirade qui se termine par le fameux :

Je sens à mon vieux nez la moutarde qui monte.

qui est resté célèbre.

Et cela continue avec les mêmes passions, les mêmes mobiles et les mêmes événements que le drame original, transposés seulement dans un milieu inférieur.

A la fameuse scène des portraits, Comilva faisait son boniment en style de parade, annoncé par la musique d'une clarinette et d'une grosse caisse, en tapant sur les portraits avec une baguette, comme les chanteurs de complaintes à la foire,

Hosted by Google

et en annonçant chaque ancêtre par la locution : *Vous y voyez ici*... Je n'insiste pas trop : les parodies sont un peu comme la galette : cela doit se manger chaud... Cependant, il arrivait ainsi à un dernier personnage :

> Ici vous y voyez ma grand'tante Desloges :
> Elle exerça vingt ans comme ouvreuse de loges
> Au Théâtre-Français, et laissa trois enfants
> Qu'elle avait élevés avec les petits bancs :
> On y jouait souvent et Corneille et Racine,
> On y parlait français (du moins je l'imagine)
> Et le théâtre, alors, gagnait gros, Dieu merci !...
> Les temps sont bien changés et les pièces aussi. »

Vous comprenez où allait le dernier trait et la plaisante façon d'introduire la critique littéraire dans la bouffonnerie. Souvent, les personnages de ces parodies ouvraient ainsi des parenthèses pour faire la leçon à l'auteur parodié. C'est ainsi que dans *Carnaro, tyran pas doux* (d'après *Angelo, tyran de Padoue*), la danseuse Malaga se rebiffant contre le traître Moleffo, qui veut la poignarder, profite de l'occasion pour s'insurger contre les extravagances mélodramatiques à la mode :

> Et qui m'a donc bâti tes drames actuels,
> Où les gens innocents sont toujours criminels,
> Où l'absurde renaît, où le bon sens expire ?
> Vous retournez Schiller, vous retapez Shakspeare ?
> S'ils pouvaient revenir, hélas ! des sombres bords,
> Ils crieraient : au voleur ! Vous détroussez les morts !
> Malheureux ! Et pour mieux déguiser leurs dépouilles,
> Vous mettez hardiment du vernis sur la rouille.

Il faut avouer que la critique est ingénieuse, et que cette dernière image, surtout, du vernis sur la rouille, ne manque pas de justesse dans sa sévérité pour le romantisme, retapeur de la ferraille du moyen âge.

Duvert était parfois dur pour le grand poète, comme dans sa parodie de *Marion Delorme*. Vous connaissez le dénouement du drame : la litière du cardinal de Richelieu qui traverse la scène et Marion qui tombe en criant :

> Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !...

Dans *Marionnette*, la parodie en question, c'était un sac vide

Hosted by Google

qui traversait la scène, au dénouement, tandis que Marionnette criait :

Regardez ! regardez ! la recette qui passe !...

Quel humour dans le duo d'Harnali et de Quasifol, qui raille si plaisamment la conversation platonique, vraiment trop prolongée, d'Hernani et de Dona Sol, au cinquième acte, conversation que viennent troubler les appels du cor de Ruy Gomez. C'est de la meilleure parodie. Harnali et Quasifol viennent d'être mariés. On les a laissés seuls. Harnali est plein d'ardeur, mais Quasifol paraît plus portée à la poésie pure qu'à la tendresse expansive.

— Voyez la belle nuit ! dit-elle près de la fenêtre.

Harnali, qui a passé bien des nuits à la belle étoile, répond avec impatience :

— Oh ! ce n'est pas la peine !
Des belles nuits, parbleu ! J'en vis à la douzaine,
Et j'en ai même vu plus que je ne voulais
Et sans qu'il fût besoin d'ouvrir aucuns volets.
— Voyez, mon cher ami, que la lune est jolie !
— Oui, la lune est très bien, je la trouve embellie...
Mais à l'heure qu'il est, ce n'est pas le moment,
Un jour d'hymen surtout, de causer firmament.
— Vois, qu'il est beau, ce ciel, quand la lune l'éclaire !
Moi, j'aime dans la nuit, surtout quand elle est claire,
Le chant des moineaux francs et des chardonnerets.

HARNALI (*à part*).

— Avec ça que la nuit ils ne chantent jamais !

QUASIFOL (*regardant toujours en l'air*).

— Les étoiles du ciel, l'ombre silencieuse,
Et le chant des oiseaux font l'âme harmonieuse,
Mais ne trouvez-vous pas que la lune pourtant...

HARNALI (*frappant du pied et s'éloignant brusquement de Quasifol*).

— Qu'une femme astronome est un être embêtant !
Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

QUASIFOL (*toujours en extase*).

— Voyez donc, tout repose.
Venez donc respirer l'air embaumé des roses.
Ah ! c'est délicieux !... A cette douce odeur
On croirait respirer les deux mains d'un coiffeur.

Hosted by Google

HARNALI.

Oui? cela sent très bon, la lune est très jolie;
Mais laissons là le ciel et la parfumerie :
Il est un ciel plus doux pour de tendres amants...

A ce moment, on entend un hautbois faux qui joue le *Carillon de Dunkerque* dans la coulisse, et Quasifold s'écrie :

— Quels sons mélodieux!

On trouve, dans le théâtre de Duvert, des échantillons remarquables de tous les genres qui nous amusent encore aujourd'hui : imbroglios des plus compliqués, quiproquos développés avec une habileté qui n'a pas été dépassée, fantaisies bouffonnes et même l'inévitable pièce contre les belles mères, le *Mari de la dame de chœurs*, dont une scène adroitement rajeunie, la scène de la vieille danseuse qui exécute un de ses anciens pas devant sa famille ahurie, nous a tant fait rire dans une pièce à succès récente, les *Surprises du divorce*, de M. Bisson.

Il y a beaucoup de scènes du théâtre de Duvert qui ont été ainsi démarquées et trouvées encore excellentes. Mais j'aime à croire que la plupart de ces réminiscences sont bien involontaires. La mémoire est perfide. On croit inventer en ne faisant que se souvenir et l'Ecclésiaste a dit depuis longtemps qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Ce qui est curieux, c'est que Duvert a trouvé tout à fait le ton de l'opérette moderne dans la folie qu'il intitule l'*Ile de Robinson* et surtout dans *Actéon et le centaure Chiron*.

Ici, il a inauguré la parodie moderne de l'antiquité classique et donné le ton à Crémieux, à Meilhac et Halévy, pour leurs opérettes fameuses, pour *Orphée aux Enfers* et la *Belle Hélène*. *Actéon*, un acte dans lequel il eut pour collaborateurs Théaulon et de Leuven, date de 1835. La priorité du genre appartient donc bien à Duvert. Il faut lire le passage où le centaure Chiron, que la déesse a chargé de découvrir la retraite du berger Endymion, lui fait le récit de son voyage.

— Comment l'avez-vous trouvé? lui demande-t-elle.

— Sans habit, ni veste, ni...

— Fi!

Hosted by Google

— C'est le costume national des habitants de l'Arcadie, ce qui fait que dans ce pays, les tailleurs sont obligés de se faire clercs de notaire pour vivre; et comme il n'y a pas de notaire, ils s'en vont, n'ayant pas d'emploi...

Chiron arrive au moment où il est entré chez le berger :

— Était-il seul, l'ingrat? fait Diane avec intérêt.

— Non!

— Je m'en doutais!

— Son troupeau était sorti; mais il avaït gardé avec lui un veau qui était malade.

— Il n'y avait pas de bergère?

— Ni de chaise...

— Je respire.

Enfin, Diane, convaincue, s'écrie :

— J'étais aimée!

— Comme un fou! réplique Chiron, substituant mentalement l'actif au passif par une ellipse baroque et terminant son récit en exposant comment il a emmené Endymion sur son dos de centaure :

— Il a le cœur si plein de sa passion que votre nom suffit pour lui faire perdre la tête; il est passé près de nous deux tambours qui battaient la Diane, il sautait sur mon dos de la manière la plus pénible... en me disant : c'est la Diane!

On n'est pas allé plus loin que Duvert dans ce genre de dialogue fantaisiste, joyeusement incohérent, dont les répliques pivotent sur un mot pour s'échapper du sentier de l'idée et gambader à travers champs.

Duvert excellait dans la « scène dans la salle » qui si a souvent fait la fortune de nos revues de fin d'année. Dans *Un Scandale*, une jeune dame à laquelle on voulait faire épouser un vieux cancre du nom de Pomageot, s'écriait :

— Si Pomageot m'épouse, il s'en répentira!

A cette réplique, une dame (c'était Virginie Déjazet, cela remonte à loin!) se levait dans sa loge en protestant qu'elle n'avait pas dit ça, que c'était « son événement » à elle qu'on représentait en le dénaturant, pour la perdre, pour ternir sa réputation. Et, pour rétablir ces faits, c'était alors la folle his-

Hosted by Google

toire de sa vie, son mariage avec M. Jacquinel, « un gros blond, le roi des hommes, mais sans le sou, la misère en grandeur naturel : il se faisait des bretelles avec des cordes à violon qu'il chipait dans l'orchestre ». Puis le ciel ayant rappelé Jacquinel à lui, à la suite d'une symphonie, et l'ayant pleuré pendant le temps nécessaire, elle avait vendu sa trombone ou son trombone (car je ne sais pas au juste, remarquait-elle, le *sexe* de cette instrument-là) et était entrée demoiselle de boutique, c'est-à-dire veuve de boutique (observait-elle judicieusement) chez un confiseur de la rue des Lombards. Puis « au bout du temps consacré à l'affliction par la loi, elle avait uni sa destinée à *celui* de monsieur Fromageot, peaussier, que les auteurs dissimulaient méchamment sous le nom de Pommageot pour la calomnier... Elle ne trouvait qu'une chose vraie dans leur pièce : c'était le caractère saugrenu qu'ils avaient donné à son mari ; et pour en donner un exemple, elle racontait la mémorable histoire des perdreaux...

— Comme j'avais plusieurs de mes cousins à dîner, je dis à mon mari de me rapporter des perdreaux ; il trouve donc un marchand qui en avait six ; il lui demande le prix, le marchand lui dit : Comme c'est mon reste, si vous prenez les six, je vous les passerai à 20 sous la pièce... cela faisait 6 francs ; mais si voulez choisir, vous les payerez 30 sous... Qu'est-ce qu'il fait, mon gaillard ?... Il choisit, il en prend quatre pour 6 francs, et il en laisse deux au marchand lorsqu'il aurait pu les avoir tous les six pour le même prix... J'ai été trente-cinq minutes, montre en main, à lui faire comprendre sa bêtise... Il répétait toujours : « Mais j'ai eu les plus beaux.

Et elle achevait l'infortuné Fromageot en le traitant de « substance inerte », « gros monstrueux » et « affreux superflu ».

Mais le triomphe de Duvert, ce sont ses fameux monologues. Nos pères adoraient ces parenthèses dans l'action, ces hors-d'œuvre servis pendant la pièce, ces points d'orgue dont l'exécution était confiée à quelque virtuose comme Arnal ou Henr. Monnier.

Dans la *Clef dans le dos*, c'est Athanase qui doit retrouver,

Hosted by Google

sous peine de voir manquer son mariage, la clé de son appartement confiée par lui à un ami et égarée dans le dos d'une dame qui saignait du nez. Il faut qu'il retrouve la dame. Il sait qu'elle a une robe bleue, qu'elle est dans un bal particulier; et pour pénétrer dans ce bal, il a emprunté un cornet à piston et, sous prétexte de remplacer un certain Gobillot, il s'est fait passer pour un musicien de l'orchestre. Il va sans dire qu'il ne sait pas du tout jouer du cornet à piston. Tout à coup une porte, celle de la salle de bal, s'ouvre et Athanase, tumultueusement expulsé, fait le récit des événements.

— J'étais horriblement pensif, lorsque mes camarades de l'orchestre lancent dans les airs le signal de la contredanse : je me rue sur mon cornet; les premières mesures marchent assez bien, ça ne faisait qu'un petit grognement caverneux comme lorsqu'on souffle dans le goulot d'une bouteille. C'était peu de chose comme harmonie, mais ça ne gênait personne.

Cependant, devant les soupçons du premier violon, qui le regarde d'un œil inquiet, comme un homme qui regrette Gabillot, son zèle l'emporte... A force de souffler, il a tiré de son cornet des sons fabuleux, inédits en musique... A ces accords, les joueurs de whist se dressent sur leurs pattes, les danseurs crient : Assez! à bas le piston!... Une grosse dame s'approcha de l'estrade en disant : Il n'est pas Dieu possible! il y a un veau caché dans l'orchestre et quelqu'un qui lui tire la queue. Horreur! c'était sa future belle-mère... Alors, quels dégâts a-t-il commis? il n'en sait rien! Quels coups de pied lui ont donné les musiciens? Il ne veut pas l'apprendre... Mais il se trouve là, à point, pour faire ce récit, dont l'analyse et les phrases découpées ne peuvent donner qu'une faible idée.

Même verve dans le récit de Cotillard, de l'*Omelette fantastique*. Cotillard a fait dans un bal champêtre, à Ville d'Avray, la connaissance d'une jeune dame charmante, qui était là en famille, avec sa sœur et son beau-frère, un vieux monsieur, triplement décoré de cheveux blancs, d'un ruban de la Légion d'honneur et d'un nez du même ordre, s'il en doit juger par sa couleur. Un orage — un orage un jour de fête! mais l'autorité est si insouciante! — a éteint les lanternes, dispersé

Hosted by Google

l'assistance et laissé Cotillard dans l'obscurité la plus complète, avec sa danseuse, qui pousse des cris de désespoir. Il l'a reconduite chez elle, où elle lui a refermé la porte au nez, au heure du matin, par une pluie battante, dans un pays dont il ignore la topographie, « et il faisait noir, que le diable aurait marché sur sa queue », bref, dans la situation de Noé pendant le déluge et sans arche :

— Je cherchais partout un asile, une pierre pour reposer ma tête, j'en trouve une, je m'assieds dessus... Fatalité! cette pierre était concave, la pluie en avait fait une cuvette, je me relevai immédiatement, mais trop tard!...

Le plus fantaisiste, peut-être, de ces récits est l'histoire de la contrebasse et des rats, racontée par Subtil, dans le *Diable*. Ce Subtil est une espèce de Jocrisse qui joue de la contrebasse et qui fait l'orchestre quand on joue l'opéra dans la salle de spectacle de sa petite ville. Mais comme on est quelquefois des mois sans ouvrir la salle, les rats y ont pullulé. Or, un soir, on devait jouer un opéra du vrai Grand-Opéra :

— ... On avait supprimé tous les chœurs .., on avait coupé les ballets... et même les récitatifs... une chose très ennuyeuse aussi, ainsi que tous les airs qui gênent. Dans ces petites villes, on aime beaucoup le grand opéra... Mais il y a bien des choses qu'on ne comprend pas parce qu'il n'y a pas assez de spectateurs... Il y a des opéras où il faut être de cent à cent vingt personnes pour saisir le sujet... A Paris, c'est différent, il y a beaucoup de monde... on se cotise; l'un comprend un passage, l'autre un autre, et on arrive à un petit résultat... quelquefois... quelquefois!... Ici, nous ne sommes pas assez...

Et ainsi de suite; les rats, épouvantés en entendant l'évocation des nonnes, ont pris la fuite au milieu de l'émotion des dames de l'assistance. Le sujet n'est rien; il peut étonner par son caractère presque enfantin; et pourtant le monologue atteint une intensité comique irrésistible; encore aujourd'hui, détaché et simplement lu, sans préparatif ni mise en scène, il fait rire aux éclats, comme la mésaventure célèbre de Champignel, dans *Ce que femme veut*... C'est aux premiers temps de l'exploitation des chemins de fer; on enferme encore les voya-

Hosted by Google

geurs dans les voitures et Champignel détaille les tortures qu'il a endurées pendant cet internement. Lorsqu'enfin il arrive au moment où on lui ouvre la portière, Rosette, la femme de chambre à laquelle il fait ses confidences, a un soupir de soulagement :

— Il était temps!

Et tout le monde a entendu citer la grandiose répartie :

— Non, Rosette, il n'était plus temps!

qui est le point à la ligne de ce dramatique compte rendu d'une des petites misères de la vie humaine.

Tout ce théâtre de Duvert est peut-être devenu injouable. Les reprises encore récentes faites ici d'une ou deux de ses pièces n'ont pas été heureuses. On avait choisi la *Sœur de Jocrisse* et *Riche de cœur :* le choix n'était pas heureux; et puis les comédiens y étaient mal à l'aise, ne trouvaient pas le ton de bonhomie et de naïveté qu'il y faut; ils n'en faisaient pas bien jaillir le comique *sui generis*. Chaque époque a, je t'ai dit un mode particulier dans le rire; et l'expérience ne serait concluante qu'avec une des pièces de Duvert qui ont un fond comique plus durable : *Le mari de la dame des chœurs*, par exemple, ou l'*Homme blasé*. Mais à la lecture, ces six volumes ont gardé une saveur comique rare; rien de bon comme d'y revenir dans les jours de mélancolie ou de convalescence, où l'on a besoin de se refaire. Toute une humanité cocasse se lève de leurs pages, vous amuse de ses petits défauts, de ses manies, de ses tics, de ses grimaces. Aucune amertume, aucune âpreté. C'est la gaieté d'une époque moins pensive que la nôtre, moins préoccupée des dessous tristes des choses, ignorante encore de nos névroses, des inquiétudes, des angoisses qui troublent même notre gaieté et insouciante des misères que nous apercevons sous les travers et les ridicules.

EDMOND CATTIER.

Hosted by Google

NOTES

Le roman en France pendant le XIX^e^ *siècle*, par EUGÈNE GILBERT. — 1 vol. in-12, 459 pages; Paris, librairie Plon.

Un relevé général de la littérature romanesque en France durant ce siècle, rassemblant en un solide faisceau les notions éparses que nous avons pu acquérir à travers le désordre de nos lectures, n'avait pas été donné jusqu'ici. M. Gilbert a comblé cette lacune par un livre « de bonne foy » où il fait œuvre de philosophie historique en même temps qu'œuvre documentaire. Il y est concis tout en étant complet, et il est complet tout en sachant se borner; et encore, peut-être, ce dont il faut le louer le plus, c'est d'avoir réussi à éviter la sécheresse, écueil de ces grandes accumulations de données.

Il a adopté l'ordre historique, le seul logique, et son classement des différents genres et sous-genres est des plus judicieux. Après avoir marqué les origines immédiates du roman du XIX^e^ siècle, il envisage d'abord Chateaubriand et le roman poétique, M^me^ de Staël et ses contemporains Benjamin Constant, M^me^ Gay, etc.; puis les rénovateurs du conte, Xavier de Maistre et Ch. Nodier, et l'isolé Stendhal. Ensuite, il traite du roman pendant la période romantique : roman historique avec Alfred de Vigny, Prosper Mérimée, Victor Hugo, Alex. Dumas, roman sentimental et personnel avec Vigny encore, Sainte-Beuve, Lamartine et d'autres, roman fantaisiste avec Théophile Gauthier. Maintenant apparaissent le réalisme avec Balzac et Flaubert, le roman idéaliste avec George Sand, Jules Sandeau, Octave Feuillet et l'école de George Sand; puis le roman-feuilleton, le roman social, le conte et la nouvelle, genre où brilla Mérimée, le grand « nouvellier » du XIX^e^ siècle, et à côté

Hosted by Google

de lui Edmond About, son meilleur élève, Mme de Girardin, Alfred de Musset, Jules Janin, Töpfer et de moindres seigneurs. Voici venir notre époque : Émile Zola et l'évolution naturaliste, l'impressionnisme des Goncourt, d'Alphonse Daudet, de Pierre Loti, le roman psychologique de Paul Bourget et, en outre, les multiples genres spéciaux ; enfin le conte et la nouvelle, réincarnés de nos jours en Guy de Maupassant. En matière de conclusion, l'auteur indique les prédictions qui ont été faites quant au roman de l'avenir.

Ce que nous en disons ici ne donne qu'une imparfaite idée de l'intéressant travail de M. Gilbert ; mais nous sommes assuré que chacun éprouvera le désir de le lire en entier. F.

La vérités ur le goedendag, par M. JEAN VAN MALDERGHEM. — Bruxelles, 1895. A. Vromant et Cie. Brochure in-8° de 25 pages avec planches.

Dire la vérité, comme c'est le cas ici, est toujours une belle chose ; seulement, pas plus en archéologie qu'en toute autre matière, ce n'est commode à faire. Les puits de la science sont profonds ; il y fait très noir, et, en tâtonnant, on y rencontre plus facilement le vide ou la contradiction que la vérité après laquelle on s'acharne. Cela n'a point arrêté M. l'archiviste Van Malderghem, et il convient de l'en féliciter. Grâce à lui, grâce à ses recherches dans les chroniques et les manuscrits inédits, nous n'aurons plus à discuter à perte de vue sur le caractère et la nature de l'arme préférée de nos vieux Flamands, de ce *goedendag* qui, au moyen âge, dans les plaines de Courtrai et ailleurs, fit bien autrement merveille que le chassepot à Mentana.

Qu'était donc ce *goedendag* qui fit mordre la poussière à la féodalité ? Tout simplement un coutre de charrue mis au bout d'un bois plus ou moins gros, suivant la vigueur de celui qui devait s'en servir. Si l'ingratitude humaine se détourna de cet instrument de délivrance au point de nous le faire perdre de vue, ceux qui en sentirent les effets le mirent bien au-dessus des lances, des hallebardes et des plançons à picot ; ils l'adoptèrent en l'appelant *goudendart* et en firent entrer la partie essentielle dans leur langue en disant, après une victoire, « qu'ils ont

Hosted by Google

bien *accoutré* l'ennemi ». M. Van Malderghem pourra peut-être tirer parti de cette étymologie s'il juge à propos de répondre à ses contradicteurs et, dans ce cas, je l'engage à s'assurer s'il ne se trompe pas en traduisant *goedendag* par bonjour, et en affirmant que les compagnons de Deconinck et de Breydel avaient donné par moquerie ce nom à leur arme de guerre. Pour nous, il n'en est rien, et nous estimons qu'il faut lire *godendagge*, et alors le *goedendag* s'explique et devient la dague ou l'épée de Wodan, le dieu de la guerre des anciens Germains. Feu Coremans, un très docte archiviste, était parvenu à me faire partager, sur ce point, sa manière de voir, parce qu'il savait mieux que personne que, tout en allant à la messe, nos Flamands du moyen âge étaient foncièrement païens.

C.-A. R.

J. VAN MALDERGHEM, *Les fleurs de lis de l'ancienne monarchie française, leur origine, leur nature, leur symbolisme.* — Bruxelles-Paris, 1894. (Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. VIII.)

Si le Français est né malin, il est encore plus susceptible, surtout depuis ses malheurs. Il suffit qu'un livre ou une brochure soit signé d'un nom belge pour être traité à Paris avec sévérité. La qualité d'archiviste et d'archéologue n'a point suffi à M. Van Malderghem, dont le nom est à lui seul un certificat d'origine, pour échapper à cette loi commune. Il ne s'en afflige pas; bien au contraire. Il a déjà répondu à ses contradicteurs, et de bonne façon encore, et, comme la question de savoir si l'emblème de la maison royale de France est d'origine orientale ou occidentale n'est pas close, nous nous faisons un véritable plaisir de signaler à notre docte archiviste bruxellois un mémoire in-quarto, imprimé à Anvers en 1658, et intitulé : *Lilium francicum veritate historica, botanica et heraldica.*

L'auteur est un certain Jean Chifflet, de Besançon, qui passa la moitié de sa vie dans les Pays-Bas, et partagea son temps entre la médecine et les antiquités. Qu'est-ce que cela vaut? Nous n'en savons rien, la Bibliothèque royale de Bruxelles ne possédant pas cet ouvrage, mais le titre promet.

C.-A. R.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1895

Pages.

XXX. La nouvelle loi communale 5
Jules Carlier. La domination française en Belgique 10
Marguerite Coppin. Initiation. (*Suite.*) 32
Goblet d'Alviella. A propos des origines de l'épiscopat 52
Th. Nicolet. Une excursion dans l'île de Wight. (*Fin.*) 61
Charles Rahlenbeck. Les gueux namurois. 78
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite.*) 88

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1895

Arnold Rey. L'enseignement moral à l'école primaire en France . . 109
E. Minnaert. Mon premier voyage à Bruxelles (1re partie) 136
Marguerite Coppin. Initiation. (*Fin.*) 152
Ch. Potvin, Le théâtre barbare 166
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite.*) 184

ESSAIS ET NOTICES :

XX. Treize douleurs, par J. DE TALLENAY. 218
G. RAHLENBECK. L'exposition du « Sillon » au Musée moderne. 223

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1895

Pages.

Louis Navez. Le libéralisme d'aujourd'hui 225
Édouard Romberg. Les journaux à Gand en 1815, pendant les Cent Jours. 238
Marcel Vanderkindere. Le traité de Simonoseki. (*Traduction.*) . . 264
Gustave Rahlenbeck. L'accusé 295
E. Minnaert. Mon premier voyage à Bruxelles. (*Fin.*). 308
Goblet d'Alviella. Un compte rendu du parlement des religions . . 323

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1895

Goblet d'Alviella. Les contradictions de la politique radicale et l'extension nécessaire du libéralisme. 329
Charles Sarolea. Pathologie sociale et thérapeutique socialiste. . . 352
F. Foulon. Gertie 375
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite*) 393
Edmond Cattier. Un des maîtres du rire (F.-A. Duvert). 409

NOTICES :

F. Le roman en France pendant le XIX^e^ siècle, par Eugène GILBERT . . . 428
C.-A. R. La vérité sur le goedendag, par Jean VAN MALDERGHEM. 429
C.-A. R. Les fleurs de lis de l'ancienne monarchie française, leur origine, leur nature, leur symbolisme, par Jean VAN MALDERGHEM. 430

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5302